

VALÉRIE GARCIA
& MARC PLEYSIER

Un pire évitable
ou une période
à vivre ?

Voyages en effondrement

Passerelle  Éco

les éditions
 utopia

Voyages en effondrement

Pour contacter les auteur.e.s :
voyageseneffondrement@greli.net

Valérie Garcia
et Marc Pleysier

Voyages en effondrement

Un pire évitable
ou une période à vivre ?

*Ouvrage réalisé en partenariat
avec Passerelle Éco*

Les Éditions Utopia

Collection Ruptures

Les Éditions Utopia

61, boulevard Mortier – 75020 Paris
contact@editions-utopia.org
www.editions-utopia.org
www.mouvementutopia.org

Diffusion : CED
Distribution : Daudin

© Les Éditions Utopia, juin 2020

SOMMAIRE

Préface du consommateur inconnu.....	7
Mise en bouche	9
Introduction.....	13
 VOYAGE D'ÉTUDE	 21
L'effondrement qui vient (dans les débats)	26
Voyage à vélo, rencontres et échanges	35
Résultats.....	40
 JUSQU'ICI TOUT VA MAL	 49
La biosphère et l'humanité sont sur un bateau.....	55
La société entre pizza et sidération	87
Il était une fois l'humain.....	148
Évidences.....	192
 MOUILLONS-NOUS UN PEU	 209
Le temps suivra son cours	213
Énergie et matières premières	220
Mais alors c'est quoi l'effondrement?.....	224
Quand?	240
Concrètement ça donnerait quoi?	250
Dictature brune	258
Et les gens dans tout ça?	262

PISTES À DÉFAUT DE SOLUTIONS	273
Précipiter l'effondrement, réduire sa vitesse.....	284
Diluer la panique	292
Avec les élus?.....	301
S'enraciner	319
Résiliances	326
Cheminement intérieur	346
 Inepties.....	 371
Extrodution.....	373
Remerciements traditionnels	375

Préface

du consommateur inconnu

Avant le coronavirus, qui a chamboulé nos vies mais pas changé le système, je ne regardais, et encore distraitemment, que les livres mis en avant au rayon culture de mon supermarché, la librairie de mon quartier ayant malheureusement fermé; il n'y a pas de boîte à livres dans mon quartier et souvent elles ne contiennent que des vieux San-Antonio et quelques *Paris Match*. Il n'y avait donc aucune chance pour que je tombe sur ce livre traitant d'effondrement sociétal, encore moins pour que je le lise. Rien que le titre m'aurait fait fuir et je me passais d'une n-ième dose de culpabilisation climatique, de larmoiement biodivers et de prévisions de fin de pétrole qui n'arrivent jamais. Ces catastrophes n'avaient pas d'impact sur ma vie. Et pour le futur c'était le boulot des politiques, qu'est-ce que j'y pouvais moi, tout seul perdu dans cette foule? J'avais la chance d'avoir une famille recomposée et un boulot stressant à défaut d'être précaire (la majorité des emplois étant maintenant soit l'un soit l'autre), j'avais bien l'intention de vivre ma vie et de profiter de ce qui m'était offert.

Et puis je me retrouve à confiner sans vraiment savoir pourquoi, sans savoir si nous risquons de crever pour de vrai ou si tout ceci est un emballement médiatico-politico-complotiste. Comme je tournais en rond, j'ai quand même lu l'intro et cherché la conclusion de ce bouquin.

Avant la coronamascarade, je vous aurais conseillé de refermer ce livre, voire de le foutre à la poubelle, celle des papiers et journaux si elle n'était pas trop loin

Voyages en effondrement

et pas pleine, ça aurait évité à une autre personne de perdre son temps et ça aurait préservé peut-être son bonheur.

Maintenant, je sais plus trop quoi vous dire.

Mise en bouche



Journal de Valérie:

19 mars 2020 – Méracq – Collapsorona

Purée, notre bouquin est presque fini depuis des plombs, on a traîné à chercher un éditeur, et voilà qu'à peine sorti, il pourrait être obsolète. Zut alors!

Alors ce corona: un avant-goût de l'effondrement sociétal? Non, cet épisode fait partie de la mégamachine qui est en cours d'autodestruction. Certes, j'ai du mal à imaginer que la société se remette en marche comme «avant-corona». Il y aura des séquelles, qui seront probablement vécues par la majorité d'entre nous comme des blessures, au lieu d'être vécues comme des opportunités de grandir en tant qu'être sociétal. La majorité des gens n'était pas préparée à ce qui nous arrive. Avec l'arrivée du corona, sa vitesse fulgurante et ses impacts en cascade, il est naturel de ressentir de la panique et de l'inquiétude pour l'avenir¹.

Cette pandémie met en exergue la fragilité du système mondialisé et l'imbrication des différentes sphères (santé, économie, alimentation, productions diverses, social...). On y trouve l'effet rapide et brutal du terme «effondrement». La question est: qui saura en tirer des leçons? Les dirigeants politiques? Les maires? La population? Les agriculteurs? Les financiers?... Cet épisode offre un tout petit répit au climat et à la

1. Nous détaillons plus loin les différents états intérieurs ressentis entre l'état de «choc» jusqu'à l'acceptation de la situation.

biodiversité, mais il est malheureusement provisoire. La vie nous donnerait-elle une leçon? Un agent infectieux infiniment petit vient déstabiliser la totalité du système sociétal mondial. Système du colonisateur planétaire qui s'imagine que ce qu'il autoproclame «intelligence» lui donne la suprématie. Une merveilleuse leçon d'humilité est possible, si tant est que notre «intelligence» nous permette une telle pirouette à 180°. Prendre conscience de notre bêtise, voilà qui serait honorable. Procéder à notre mea culpa. Acter notre immaturité notoire et décider de «grandir». Quoi, j'ai bien le droit de fantasmer non? Oui, ce n'est qu'un rêve: je doute que cette prise de conscience globale se répande aussi vite que le Covid-19. «Nous n'en sommes qu'au début» disent certains scientifiques du corps médical. Serait-ce le début de la fin?...



Journal de Marc: 18 mars 2020 21 h, corona

Ce fichu bouquin est dans les tuyaux vers l'imprimeur, on est en pleine crise Covid-19, on confine, les collapsos sont comme des piles sur les réseaux sociaux: « Ça y est, ça y est! »... À mon avis ce sera seulement une sorte de répétition, une preuve de la faiblesse de nos sociétés mondialisées et de ce que ça implique comme risque de vivre dans une grande ville. Pour peu que ça se calme en un mois ou deux sans trop de casse, il y en aura toujours pour y voir plutôt une preuve que notre système est très résilient et que l'effondrement est une peur infondée. Pour que cette crise sanitaire se transforme en effondrement, il faudrait qu'elle produise une désorganisation irréversible. Cela ne se produira pas car c'est moins le Covid qui fout le bazar que nos peurs et les mesures du gouvernement, qui les modérera pour que ça ne tourne pas en jus de boudin national. Ceci ne voulant pas dire que ces mesures sont mauvaises ou inutiles. L'effondrement, le vrai, le lent, viendra de réelles pénuries structurelles, notamment quand l'agriculture industrielle sera en manque de carburant.

De manière plus générale, une pandémie ne me semble pas susceptible d'être la cause principale de l'effondrement de notre système, mais elle peut être un accélérateur puissant.

Introduction

*« Se préparer au pire, espérer le meilleur, prendre ce qui vient »
attribué à Confucius.*

Mad Max, La route, 1984, Elysium, Pandémie, on vous le sert comment votre futur ? Triste, sordide, violent, technobéat, piou-piou les p'tits z'oiseaux, pareil que maintenant en pire, en mieux ? Ca va péter ou pas ? Quand ? Le Covid-19 aura-t-il raison de la société mondialisée ? Autant vous prévenir tout de suite, la fin du monde pourrait bien être décevante. Embarquement pour une prospective de bon sens...

L'étude de l'effondrement des sociétés existe probablement depuis que les premières se sont effondrées après avoir suffisamment marqué l'histoire pour que leur disparition ne passe pas inaperçue. La production littéraire sur le sujet de l'effondrement semble s'emballer en francophonie ces dernières années, à se demander si tout n'aura pas été dit et écrit quand nous aurons enfin accouché de ce bouquin qui sera notre premier. Comme la mort qui devient le principal sujet digne d'intérêt pour l'individu qui ressent l'imminence de la sienne, l'effondrement de notre civilisation thermo-industrielle devrait logiquement devenir un sujet majeur au fur et à mesure que les craquements géopolitiques, les affaiblissements démocratiques, les rapports du GIEC¹ et autres études scientifiques nous annoncent des lendemains rock' n' roll (voire hardcore). Alors c'est

1. Il y a encore des gens qui ne savent pas ce qu'est le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du Climat ? Pour le lecteur égaré, depuis 1988, ses rapports synthétisent

parti pour un livre de plus, un double point de vue (car écrit à deux) que nous espérons original et instructif.

Écrire à deux c'est pas simple et vous sentirez peut-être des errements dans les choix rédactionnels, des hésitations entre le je et le nous, que nous avons essayé de résoudre en développant d'une part une pensée plus ou moins commune, « nous », complétée par des extraits de nos journaux personnels, ceux de Marc symbolisés par  et Valérie par .

Deux « je » qui essaient de se mettre d'accord, sans chercher à plaire à l'hypothétique lecteur.

Hypothétique, le lecteur l'était totalement quand nous nous sommes lancés tranquillement dans cette rédaction. Nous n'avions jamais écrit grand-chose, rien qui puisse se faire passer pour un livre en tout cas, et rarement à plusieurs mains, encore moins ces deux mains-là.

Notre premier objectif est de mettre au clair nos idées après un bain de plusieurs années dans cette idée d'effondrement possiblement imminent de notre cadre de vie, l'étiquette « effondrement » étant apparue tardivement dans nos parcours intellectuels. Les informations que nous ingérons et retraitons depuis quelques années sont toujours à peu près les mêmes, seules leurs précisions et leur importance relative changent, mais leur rassemblement en un domaine d'étude nommé « effondrement » (ou « collapsologie ») est récent. Cette notion d'effondrement est venue éclairer (enfin, si on peut dire...) de vieilles informations sous un jour nouveau, elle a apporté une expression concrète, un dénouement, une conclusion à un constat qui peinait à arriver au bout de sa propre logique.

les travaux publiés de milliers de chercheurs analysant les tendances et prévisions mondiales en matière de changements climatiques.

Notre deuxième objectif, bien plus prétentieux, et certainement promis à une grande déception, est de participer à la création et au développement d'une résilience concrète, adaptée à la situation autant qu'à nos possibilités de réaction, les nôtres personnelles, celles de notre entourage, de notre voisinage et de tous ceux qui voudront bien nous lire. Si un effondrement de notre société nous semble inévitable, il y a toujours beaucoup de choses à faire pour se préparer, développer les savoir-faire qui pourraient devenir indispensables, acquérir du matériel fiable et basse technologie, tisser son réseau local d'échange et d'entraide, perdre des habitudes, en prendre d'autres, etc.

Même si cette tentative de création de résilience ne servait finalement à rien, l'entreprendre quand même peut donner du sens à nos vies, faire de nous des humains debout. Face à l'absurdité du cadre de vie qui nous est imposé, pour sortir de l'aliénation et de la passivité, agir selon nos propres choix, pour faire ce qui nous semble juste et utile, c'est toujours plus motivant et gratifiant que d'attendre devant la télé avec une inquiétude diffuse.

Enfin, nous souhaitons faire comprendre que l'effondrement d'une société comme la nôtre n'est pas forcément, intrinsèquement et totalement mauvais. Certes ça va faire mal mais ça peut aussi faire du bien, reste à savoir où et à qui. Peut-être même que l'effondrement que nous imaginons n'est pas un pire à éviter mais notre meilleure chance (ou notre moins mauvaise). Il faudra sortir de nos zones de confort, adopter des points de vue moins autocentrés pour voir l'effondrement comme une réponse sociétale et non comme un méga-dysfonctionnement.

Après les présentations d'usage de notre parcours en effondrement, ainsi qu'un voyage d'étude que nous avons réalisé sur le sujet, nous ferons, dans la deuxième

partie, notre constat de la situation actuelle et dirons ce qui nous semble certain pour le futur. Beaucoup d'éléments de cette partie seront connus de certains lecteurs, mais il nous faut bien dire d'où nous parlons et sur quoi nous fondons notre discours. Nous essayons d'étayer de manière originale et apportons quelques éléments de constat rarement évoqués, depuis l'intérieur du mouvement de la transition écologique et sociale.

Dans la troisième partie nous livrerons les évolutions de la situation qui nous semblent probables. De la prospective quoi, discipline où on se plante 9 fois sur 10.

La quatrième partie regroupe des pistes de solution, des voies dans lesquelles il nous semble intéressant de s'engager, des expérimentations qui nous semblent pouvoir être utiles bientôt, si ce n'est déjà.

Tout au long de votre lecture, il est possible, probable, voire souhaitable, que vous ressentiez des émotions plus ou moins agréables, plus ou moins confortables. Vous voilà avertis : ça pourrait bien vous secouer intérieurement, mais pas forcément pour le pire ! Peut-être découvrirez-vous que le sujet n'est pas nécessairement anxiogène, et peut-être serez-vous surpris de vous sentir rassurés, voire plus légers. Espérant que votre esprit s'éclaircisse au fil de la lecture, et que vos émotions restent ou deviennent douces et sereines.

Effondrement, de quoi parle-t-on ? Voici les définitions produites par un petit groupe de travail que nous avons animé en 2018 au sein des *Amis de la Terre France*¹ :

1. La fédération des Amis de la Terre France est une association de protection de l'homme et de l'environnement, de loi 1901 et agréée pour la protection de l'environnement. Elle est indépendante de tout pouvoir économique, politique et religieux. Elle existe depuis 1970 et forme le plus grand réseau écologiste mondial. En France une trentaine de groupes locaux

Effondrement: baisse importante et rapide d'un niveau établi de complexité socio-politique (Joseph Tainter¹) qui se traduit concrètement par la perte potentiellement irréversible de certains des services de base fournis par des services encadrés par la loi et à l'ensemble de la population: eau potable, alimentation, énergies, ramassage et traitement des déchets, sécurité, internet... (Yves Cochet²).

Il faut distinguer crise, déclin et effondrement. Alors qu'après une crise, il y a un retour à un état proche de l'état antérieur, l'effondrement est irréversible ou nécessitera un temps beaucoup plus long pour un retour à un état proche de l'état antérieur, ce qui rend ce retour d'autant plus hypothétique. Un déclin est une dégradation suffisamment lente pour être observable, pour que sa dynamique soit comprise, pour que ses effets soit éventuellement prévus et pour que les institutions s'adaptent au fur et à mesure. La vitesse de l'effondrement provoque des «turbulences», du chaos, de l'imprédictibilité et rend l'adaptation d'autant plus difficile que l'inertie est forte.

Effondrement de quoi?: de la civilisation thermo-industrielle et non de l'effondrement de la biodiversité (humains et non-humains). Même si ce dernier est provoqué en grande partie par cette civilisation, il n'est ici pris que comme une cause ou une conséquence et non comme un sujet.

Civilisation thermo-industrielle: l'ensemble des sociétés industrielles, c'est-à-dire celles qui utilisent

autonomes agissent selon leurs priorités locales et relaient les campagnes nationales et internationales. Source Amis de la Terre 2016.

1. L'effondrement des sociétés complexes, 1988 (2013 pour la traduction française).
2. Co-fondateur de l'Institut Momentum, groupe de réflexion au sujet de l'imminence de l'effondrement de la civilisation industrielle et des moyens à mettre en œuvre pour tenter de réduire son ampleur.

les énergies fossiles pour alimenter une forte activité économique, faisant passer cette dernière du stade artisanal au stade industriel. Elles se caractérisent par une grande complexité organisationnelle et modifient profondément leur environnement, la faune, la flore, les paysages.

Quelle rapidité? : Il y a effondrement quand la vitesse de dégradation est trop importante pour permettre l'adaptation. Concernant les sociétés industrielles, la vitesse d'adaptation des institutions est de l'ordre de quelques décennies, ce qui est rapide comparé à la plupart des autres sociétés. On peut considérer que l'effondrement d'UNE société industrielle devrait se produire en une ou plusieurs décennies pour être considéré comme tel. L'effondrement de LA civilisation thermo-industrielle serait, lui, nécessairement plus long car il résulterait de l'enchaînement d'effondrements DES sociétés industrielles qui la composent et de la rapidité de l'effet domino (l'effondrement d'une société industrielle entraînant celui des autres).

Résilience : capacité d'un écosystème, d'un habitat, d'une population ou d'une espèce à ne pas s'effondrer après avoir subi une perturbation importante. La résilience d'un système est favorisée entre autres par son hétérogénéité, sa capacité d'autonomie, sa vitesse d'adaptation, sa capacité à se remettre en cause (Jared Diamond¹) et sa sobriété.

Transition : mouvement ayant pour objectif la transformation progressive de nos sociétés industrielles en sociétés soutenables, c'est-à-dire ne dégradant pas le milieu naturel qui leur permet d'exister.

Dans la foulée, ce groupe a imaginé quatre types possibles de scénarios :

-
1. « Effondrement : comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie » de Jared Diamond, Gallimard, 2006.

Statu quo : la civilisation thermo-industrielle réussit à continuer sur sa voie sans s'effondrer : croissance économique, développement technique, libéralisation, croissance des inégalités, transhumanisme, etc. Les limites qui motivent la transition ou font craindre l'effondrement seraient surévaluées, erronées ou inexistantes.

Transition écologique et sociale : le mouvement de la Transition réussit à transformer les sociétés et à éviter l'effondrement.

Effondrement de nombreuses sociétés humaines : Des effondrements d'ampleur potentiellement planétaire se produisent à des échéances plus ou moins proches, voire contemporaines, et de manière plus ou moins rapide.

Miracles : Des événements imprévus extraordinaires (révolutions scientifiques, sursaut humain, salut divin, secours extraterrestre, etc.) permettent à nos sociétés de dépasser les crises écologiques et sociales et donnent aux sociétés humaines une orientation différente de celle des trois autres scénarios.

Ces scénarios sont ici identifiés de manière exclusive, la réalité sera probablement une combinaison de plusieurs d'entre eux, avec une forte prépondérance du troisième, l'effondrement, on va tenter d'expliquer pourquoi...

VOYAGE D'ÉTUDE



20 octobre 2018 6 h, qui est malade ?

Les écolos sont pas contents : la planète elle est malade, elle a mangé des salades. Alors ils s'excitent et tentent de changer les choses. Ça marche pas alors ils sont tristes et doivent faire beaucoup de développement personnel et de méditation. Heureusement cette partie fragile de la population est très minoritaire. La plupart des gens, les gens « normaux », s'adaptent avec style et souplesse au monde qui leur est offert. Nous, les écolos, après un cheminement allant de l'insouciance au renouveau, en passant par la prise de conscience, la colère, le marchandage et la dépression (pas forcément dans l'ordre), aboutissons finalement à l'acceptation de la situation, de son caractère inextricable, de l'inéluctabilité de notre échec, de notre impuissance... Tout ça pour ça ? Ceux qui restent prudemment vers le milieu des courbes de Gauss¹ n'étaient-ils pas déjà dans l'acceptation ? Dans le lâcher-prise ?

Pour accepter il faut être conscient, pour lâcher prise il faut d'abord tenir, alors non, on (les écolos qui acceptent l'idée d'effondrement) n'arrive pas au même endroit, on revient pas au départ. On a augmenté notre conscience, on a pris conscience de certains trucs et on s'est remis des effets secondaires.

Et collectivement ? Notre société est-elle malade ou dans la pleine acceptation ?

1. Courbe en cloche utilisée en probabilité, au milieu se trouve le plus probable, le plus courant, la norme.

Le vélo ça va pas vite. En ville ça peut être un peu stressant quand des voitures poussent derrière. À la campagne, ça permet de profiter du paysage, de méditer, parfois de rouler en pilote automatique, sans plus penser ni à la route, ni à l'effort, ni à la déclaration d'impôt dont on ne sait pas si la date limite est antérieure ou postérieure à notre date de retour prévu. Le temps n'est plus le même. La lenteur ça va bien avec la réflexion, et de la réflexion il en faut pour approcher ce sujet de l'effondrement. La lenteur c'est bien aussi pour les rencontres, et de se trimballer sur un vélo couché autoconstruit en bois, ça aide aussi. Ça crée chez les gens qui nous voient passer une occasion d'échanger un mot, de faire une remarque, occasion qui peut facilement se transformer en discussion si on le veut bien. Souvent la remarque est la même : « Vous endormez pas, hein ! ? » (pour les lecteurs qui ne savent pas ce qu'est un vélo couché, c'est un vélo sur lequel on est allongé pieds vers l'avant, comme dans une chaise longue). Trois fois par jour on y a eu droit à celle-là, pendant les deux mois et demi de ce voyage. Parfois la remarque est particulièrement originale et drôle : une voiture nous double et une tête passée par la fenêtre nous crie « pour moi, ce sera une quatre fromages ! » (notre coffre de voyage fait penser à un coffre à pizzas derrière un scooter). Parfois la remarque est plus une invitation à discuter qu'une moquerie de conformiste dérangé et la discussion peut vite venir à l'écologie, voire à notre sujet du moment, l'effondrement, du simple fait d'être sur un vélo particulier. Nous avons peut-être une dégaine d'écolo, comme si ça avait été marqué en gros sur notre front. Et c'est confortable quelque part, un confort intellectuel de ne pas utiliser la voiture pour effectuer un travail dans le domaine de l'écologie, ne pas sentir cette tension intérieure, cette culpabilité de polluer pour stopper la pollution. Passer à vélo devant une station-service quand on

n'a pas dépensé un euro en carburant depuis plusieurs semaines peut être un moment de vrai bonheur (pour peu qu'il ne pleuve pas à ce moment-là), il faut savoir se contenter de peu comme on dit, qualité qui prendra de l'importance dans les années qui viennent.

Le vélo est-il un outil capable de traverser l'effondrement de nos sociétés et lui survivre ? Notons juste la question pour le moment, c'est le genre de question qui prend du sens au fur et à mesure que l'on s'intéresse au sujet, peut-être que nous pourrons y répondre à la fin du livre.

L'effondrement qui vient (dans les débats)



19 décembre 2018 – Méracq
À propos de facilité/difficulté à parler
d'effondrement

Une fois que nous avons décidé, tout feu tout flamme, de « voyager sur le thème de l'effondrement », est rapidement venue la question : « ok, mais... comment aborde-t-on le sujet ? ». « Et si les gens nous huent ? », « Et si ils s'énervent ? », « Et si ils disent qu'on raconte n'importe quoi ! ? », « Et si ils sont complètement déprimés... et si jamais on apprend que quelqu'un s'est suicidé suite à notre passage ? »... autant de questions qui d'un seul coup nous ont assaillis, à peu près simultanément l'un et l'autre et qui ont été l'objet de belles discussions communes.

Cela a fini par être clair pour nous : on avait un peu « peur de faire peur », mais cette crainte n'était pas suffisante pour nous démotiver, et même peut-être qu'on avait un petit goût de la provocation, et aussi de la curiosité de ce que notre animation allait provoquer comme réactions, émotions, commentaires... Quoiqu'ils puissent être, on était décidé à « en parler ». Le fait d'y aller à deux nous rassurait aussi. On se soutenait l'un l'autre, et aucun de nous ne se serait lancé dans cette aventure en solo.

Puis les soirées ont commencé. On a ajusté deux, trois bricoles à la suite des premières soirées, et puis on a

plus rien touché, afin de rester cohérents et factuels dans les résultats de notre modeste étude.

Sans m'en apercevoir, au fil du temps, plus on en parlait, plus j'étais à l'aise pour en parler. Avec le recul, ça me paraît bien naturel de constater cela, mais cela ne l'était pas du tout lorsque j'y pensais en amont. Le sujet « effondrement » est devenu tellement fluide dans mes paroles que j'en parlais de plus en plus facilement à tout un chacun rencontré hors soirée. Une rencontre dans la rue, un commerçant, et bien sûr nos différents hôtes du soir, des inconnus, souvent eux-mêmes voyageurs à vélo, qui nous accueillait entre les soirées que nous animions.

Je me faisais même un plaisir à l'idée de ce moment où les gens allaient nous poser la désormais classique question « et vous allez où ? ». En fait, ce soi-disant « voyage » n'en était pas un. Même si nous avions un parcours, nous ne nous sentions pas en « voyage ». Nous avions dessiné le parcours en fonction des soirées que nous avions proposées aux groupes militants et non en fonction de je-ne-sais-quelles curiosités naturelles, artistiques ou même culturelles. Le « où » se transformait donc immédiatement en « pour quoi ? ». Notre cause était celle de l'effondrement sociétal. Tout un programme, que finalement peu connaissaient. Il y eut cependant de belles surprises quand on annonçait la raison de notre voyage, car quelques personnes avaient déjà entendu parler du sujet, voire creusé pour certains. Ces moments-là étaient tout aussi intéressants et jouissifs que lorsque nous tombions sur des néophytes se montrant curieux. Les échanges allaient alors bon train.

Le sujet de l'effondrement a mis un certain temps pour arriver dans nos préoccupations. Pourtant ça fait longtemps qu'il nous tournait autour. Le sujet de

l'effondrement était peut-être à la mode cette année 2018 et peut-être avons-nous sans le savoir cédé à une mode. Être à la mode n'est pourtant pas une de nos préoccupations, nous qui nous habillons chez Emmaüs.

Les quatre articles¹ sur l'effondrement, courts mais plutôt bien faits, dans le gratuit *20 Minutes* l'été suivant notre voyage, étaient significatifs de la pénétration du sujet jusque dans les « grands » médias. Les articles évoquant le sujet étaient nombreux, un nouveau bouquin sortait chaque mois. Le *fesse bouc live* Édouard Philippe / Nicolas Hulot puis la démission de Hulot du poste de ministre de l'écologie ont fini de mettre le feu aux poudres et rendre le sujet « à la mode ».

Le plus ancien signal dont Marc se souvienne date des années 80, une discussion de ses parents avec d'autres « grands ». Ils parlaient de retraites, de celles qu'ils auraient et de celles que nous, leurs enfants, n'aurions peut-être pas. Allons bon, ces socialistes seraient les derniers bénéficiaires du Progrès ? La dernière génération à avoir plus que ses parents ? Après une période où chaque génération devait avoir plus que la précédente, nous serions la première à devoir resserrer la ceinture de la consommation et des services publics ? Ses parents parlaient aussi parfois, et pas en bien, de Bernard Charbonneau², un fantasque ami de la famille, dont les critiques virulentes de la société annonçaient déjà dans les années 1960 une impossibilité future. Pourtant ses livres semblent être encore d'actualité.

1. <https://www.20minutes.fr/collapsologie>

2. Bernard Charbonneau (1910-1996), dès les années 1960 avec son ami plus connu Jacques Ellul, avait entamé une critique de la société technicienne et avait identifié que la voie empruntée après la Seconde Guerre mondiale serait nécessairement une impasse.

Valérie, quant à elle, entend encore le père d'une de ses amies d'enfance leur seriner régulièrement et avec conviction : « Vous voyez, tout fout le camp : ce sera bientôt la Troisième Guerre mondiale ! »

Plus tard, le mouvement de la décroissance puis celui de la transition ont déversé sur nous un flot d'informations à la fois catastrophiques et enthousiasmantes. La fin du monde était là, dans les articles, les manifestes, les livres et les illustrations, mais elle restait toujours très abstraite. Fin du pétrole, pollution, climat, finance étaient décortiqués, mais leurs traductions concrètes ne concernaient qu'un ailleurs, d'autres gens, voire d'autres générations.

Nous nous sommes engagés, chacun de son côté à l'époque, dans des projets d'éco-villages, réactions romantiques à cette déception de plus en plus forte que nous éprouvions pour cette société qui nous était imposée.

Des bouquins alimentaient toujours nos réflexions et c'est celui de Raphaël Stevens et Pablo Servigne, *Comment tout peut s'effondrer* qui nous a permis de franchir une étape particulière : nous allons vivre cela, on ne sait pas quand, on ne sait pas comment, il ne s'agit plus des générations futures mais de la nôtre.

Nous vivons actuellement sur un éco-lieu collectif¹ qui développe son autonomie énergétique et alimentaire, s'essaie à la gouvernance partagée et à la permaculture²,

1. Ferme Légère <http://fermelegere.greli.net>

2. Permaculture : « la permaculture est une véritable éthique ou philosophie basée sur la prise en compte de la nature, de l'Être humain et du partage équitable au sein de la société. Si on va plus loin, en modifiant ainsi notre façon de vivre ensemble, notre approche de l'environnement et notre conception de l'aménagement du territoire, c'est tout le système politique de notre pays qui est remis en cause, lui qui prône le productivisme, la domination du marché, la consommation, etc. Le

utilise les toilettes sèches et la CNV¹... une vraie pub Colibris² ! Ce n'est pas l'effondrement qui a motivé ce projet d'éco-lieu, mais ce dernier prend maintenant encore plus de sens. Là aussi le sujet de l'effondrement s'est invité petit à petit, lors de discussions à table, à l'occasion de visites. Et finalement il est arrivé jusque dans les ordres du jour des réunions de notre groupe local des Amis de la Terre Nord Béarn.

Le sujet de l'effondrement de nos sociétés industrielles semblait donc nous arriver de partout et a transformé un projet de vacances à vélo en voyage d'étude sur le sujet. Nous voilà sur les routes au printemps, pour animer une vingtaine de soirées qui n'ont pas été des conférences (nous n'étions pas des spécialistes du sujet) mais plutôt des occasions d'interroger les gens,

« design » joue un rôle important car si chaque élément est à la bonne place, on limite les gaspillages et les pertes d'énergie. Ainsi, en étant économe sur de nombreux aspects, **la permaculture crée malgré tout un écosystème productif en nourriture** comme en d'autres ressources qu'il est possible, ensuite d'échanger avec d'autres sous forme de troc, dans l'esprit de rester interconnecté avec les autres. » Chouette définition trouvée sur jardinage.lemonde.fr

1. Communication Non Violente, créé par Marshall Rosenberg. C'est un processus de communication pragmatique qui permet d'être clair et cohérent dans la communication, tout en étant ouvert et dans la compréhension de l'autre. Cette approche favorise la coopération et la résolution de conflits. Plus d'infos sur <https://cnv-apprentiegirafe.blogspot.com/>, un site qui présente la CNV de manière accessible et ludique.

2. Association créée en 2007 en France, entre autres par Pierre Rabhi et Cyril Dion, qui promeut et soutient les alternatives citoyennes et l'idée que chacun doit faire sa part. « Les Colibris, ce sont tous ces individus qui inventent, expérimentent et coopèrent concrètement, pour bâtir des modèles de vie en commun, respectueux de la nature et de l'être humain. ». <https://www.colibris-lemouvement.org>

de mesurer leur intérêt et leur connaissance du sujet, et les émotions que cela soulevait en eux.

En 2018, une partie du mouvement écologiste (Amis de la Terre, Alternatiba, Colibris, 350.org, etc.) était embêtée avec cette question d'effondrement qui ne collait pas avec son objectif de mobilisation de masse et sa stratégie de parler positivement. Espérons que cela aura évolué quand vous lirez ceci.



30 septembre 2018 8 h
Stratégie des Amis de la Terre

Décidément, les AT ne semblent pas l'endroit pour discuter d'effondrement. Après près d'un an de tentatives d'amener le sujet par divers moyens, cette CNGL¹ a été un nouvel épisode chronophage et énergivore. Et rien de constructif n'en est sorti sur le sujet qui nous intéresse. Le débat reste dominé par l'incompréhension et les non-dits. Valérie et moi avons déjà dit que l'approche « transition » n'est pas à mettre à la poubelle et que plusieurs approches sont valables et peuvent être complémentaires. Nous comprenons aujourd'hui ce qui est pourtant une évidence : une organisation ne peut pas adopter plusieurs stratégies en même temps si elles sont trop incompatibles. La résistance que nous ressentons depuis le début au sein des AT au sujet de l'effondrement s'exprime à travers les personnes qui portent haut la stratégie de la transition et le slogan « Mobiliser Résister Transformer ». Cette stratégie est voulue positive et portée par des jeunes qui se mobiliseraient en masse et dans la joie. On comprend que

1. Coordination nationale des groupes locaux. Une ou deux fois par an les groupes se retrouvent pour échanger sur leurs actions.

pour les personnes qui travaillent dur et depuis longtemps à la mise en œuvre de cette stratégie, l'irruption de l'effondrement dans la communication serait contre-productive. J'aurais lâché bien plus tôt, tout en respectant leur choix, si j'avais entendu quelque chose comme « La notion d'effondrement peut être porteuse mais elle est incompatible avec la stratégie actuelle des AT, stratégie que nous souhaitons poursuivre encore. Certes votre proposition est de lancer une réflexion interne sur le sujet de l'effondrement ce qui en théorie ne nuit pas à la poursuite de la stratégie actuelle qui est tournée vers l'extérieur. Malheureusement la limite entre l'interne et l'externe des AT est imprécise et ce débat interne aura forcément des conséquences immédiates sur les actions externes des AT : détournement d'une partie de l'énergie vers cette réflexion et les actions qui pourraient en découler ; instillation de doute au sujet de la stratégie actuelle. » Mais cette franchise aurait été elle aussi délétère car elle aurait déjà signifié qu'il y a une autre stratégie possible. C'est donc une autre méthode qui est mise en œuvre, la même qui m'a déjà été opposée par des élus non écologistes que je tentais de contraindre au temps de Gédéol¹ : une opposition molle et masquée, qui vise à t'épuiser plus qu'à te vaincre, en minant tes résultats tout en alimentant à minima ta volonté de continuer dans le même sens. Continuer à porter la question de l'effondrement au sein des AT me semble maintenant une erreur, je nuis aux AT, je perds mon temps et tout cela sans plaisir. C'est à d'autres endroits que ce débat peut être productif. Au dire des plus anciens militants, les AT seraient passés petit à petit de l'information à la communication. Il ne s'agit plus de former des militants sur des sujets complexes, mais de les entraîner dans une grande

1. Groupe pour la décroissance à Oloron, créé en 2006.

manif planétaire. C'est moins leur cerveau qui est sollicité que leur corps, comme à l'armée. Je suppose un effet « école de commerce ou de communication » avec ses stratégies prêtes à l'emploi et ses jeunes diplômés pleins d'énergie qui ont hâte de les mettre en œuvre.

Notre animation sur le thème de l'effondrement, « jouée » une bonne vingtaine de fois pendant ce voyage, n'était donc pas soutenue officiellement par les instances nationales de nos organisations écologistes et nous avons été priés de le signifier clairement à notre public, ce que nous avons fait en même temps que nous présentions nos objectifs en début d'animation :

- amener le sujet, provoquer le débat et y participer, car il nous intéresse, il nous stimule intellectuellement en plus de nous sembler majeur ;

- lancer une réflexion sur le sujet dans des groupes qui ne l'auraient pas encore abordé ;

- leur permettre de peut-être revoir leurs engagements écologiques et sociaux, leurs initiatives locales, à la lueur de ce nouvel angle de vue.

- collecter des données sur leur état de connaissance du sujet, leur niveau de prise de conscience générale, et leurs émotions, leurs ressentis, vis-à-vis du sujet.

L'animation démarrait par une question : « Comment voyez-vous notre société dans l'avenir ? » formulation volontairement large, voire floue, les termes « société » et « avenir » pouvant être interprétés de différentes manières. Suivait un temps d'information avec un extrait de 20 minutes d'une conférence où intervient Pablo Servigne, apportant les données factuelles. Après un partage à deux (les participants échangeaient avec un voisin) pour se chauffer, un débat tenait 40 minutes de la soirée. Suivaient trois sondages spatiaux avec les questions « Quelle était ma connaissance du sujet avant

cette soirée ? », « Quelle est la probabilité selon moi que la société industrielle s'effondre avant 2030 ? » et « Quelles sont les émotions que le sujet soulève chez moi ? ». La soirée se terminait par un mot de la fin laissé par les participants.

Voyage à vélo, rencontres et échanges



24 mai 2018 – près de Bourges
Chercher à convaincre ou pas

Je réalise qu'avant de partir pour ce voyage, je n'étais pas sûre que l'effondrement allait arriver bientôt. Je le disais, mais en mon for intérieur, je n'en étais pas sûre. Plus les jours passent et plus je m'approche de la certitude qu'il va arriver. Il est même peut-être déjà là. Avant de partir pour ce voyage, notre idée était aussi de « prendre la température », récolter des données, faire parler du sujet, sans être des spécialistes. Je devais avoir le secret espoir de militer, afin de faire connaître ce possible effondrement et aussi, inconsciemment, l'espoir de faire réagir, de créer un sursaut ! Je réalise que, même si avec Marc on s'était dit qu'on serait vigilant à ne pas attendre de ce voyage la création de sursauts chez les gens, il est probable que j'ai dévié au fil du voyage, et que j'ai eu l'élan de chercher à convaincre les gens rencontrés que « oui, ça va arriver, il faut y croire, et arrêter d'être dans le déni ». Probablement aussi que je me suis positionnée comme « celle qui sait », ce qui donne : « écoutez ma bonne parole, blabla » ! Maintenant que j'ai identifié ce biais, je vais être vigilante à ne pas y tomber. Rester dans « amener le sujet », et lâcher les tentatives de convaincre, et même ne pas chercher à faire savoir ce en quoi je crois. Mieux vaut être dans une écoute active, bienveillante et respectueuse de ce que chacun peut ressentir.

La question de qui avons-nous rencontré et comment cela s'est passé est importante si on veut retenir quelque chose de ce voyage. Au début du projet, nous voulions simplement voyager utile, pour le bien commun et pour nous. L'objectif vague était de prendre une température. Nous nous sommes pris au jeu et le projet a rapidement pris une ampleur supérieure à ce que nous imaginions, preuve que le sujet devait être alimenté¹. En tant que parfaits inconnus nous avions besoin d'une porte d'entrée, nous avons choisi de proposer à des groupes militants comme le nôtre une animation publique de deux heures. Nous amenions le contenu, ils trouvaient une salle et assuraient la communication. C'est par son sujet que la proposition a plu et que les dates se sont peu à peu confirmées. Plusieurs accueillants n'ont fait qu'une communication minimale, soit parce que le sujet leur semblait inquiétant ou difficile, soit parce qu'ils ne mesuraient pas l'intérêt que leur public y porterait, soit encore par manque de temps et de moyens ; certains nous ont dit ensuite, au vu du public touché ou de la qualité des échanges, regretter de ne pas y avoir mis un peu plus d'énergie. Les soirées étaient modestes, 20 personnes en moyenne, et d'une manière générale, notre étude sociologique était sans prétention. Un travail d'amateur qui a eu l'avantage de nous forcer à tirer le maximum de ces mois de discussions et de rencontres. Sans cet objectif d'analyse formelle, nous serions probablement passés à côté de plein d'aspects qui nous semblent maintenant importants.

Les participants à nos soirées sont majoritairement des « sympathisants écologistes », abonnés aux listes de

1. Jean-luc Girard de la revue *Passerelle-éco*, qui préparait un numéro spécial effondrement, nous a tout de suite incités à formaliser et à rationaliser cette collecte de données afin d'en tirer du concret. <https://www.passerelleco.info>

diffusion ou réseaux sociaux des groupes accueillants, ou fréquentant leurs rares lieux d'affichage. Pas tous des militants, mais pas non plus des personnes pour qui la question écologique est complètement étrangère. Des personnes très informées, voire très pointues sur le sujet, sont aussi venues à nos soirées, sans faire nécessairement partie du mouvement écologiste.

Le fait d'être hébergé chez l'habitant a enrichi notre voyage et notre étude, nous étions en immersion sociale et nous interrogeons les gens au hasard des rencontres. Le vélo a permis de toucher des milieux sociaux différents de ceux du public qui venait à nos soirées. Se déplacer à vélo avec un ado, sur des vélos bizarres, touchait les gens, initiait un premier contact et permettait de discuter avec eux.

Ce voyage nous a aussi offert de rencontrer des personnes étant comme nous dans une démarche active sur le sujet, chacune de manière très différente : Clément Montfort, réalisateur de la websérie *Next*¹, dédiée aux questions autour de l'effondrement ; Alexia Soyeux, auteure du podcast *Présages*², qui « questionne sur l'état de notre monde, les risques d'effondrement de notre civilisation industrielle et les façons de se préparer à vivre différemment » ; Théo Lancien, qui a animé des ateliers destinés à amortir le choc émotionnel de l'annonce de l'effondrement ; Joëlle Leconte, administratrice de la page *Facebook* Transition 2030 et au conseil d'administration d'Adrastia ; toute l'équipe des joyeux lurons de Saint Lézin, organisatrice du Collaps Summer Camp, de la Collaps Week et du Festival Sans Transition³. Ces personnes, et d'autres non citées ici,

1. <https://www.next-laserie.fr/>

2. <https://www.presages.fr>

3. Groupe *collapso* « effondrement, shooters et dance floor » dans le Maine-et-Loire.

qu'elles veulent bien nous en excuser, ont particulièrement contribué à notre réflexion.

Prendre conscience de la possibilité d'un effondrement rapide de tout ce qui nous entoure, de tout ce qui nous est cher ou nous permet simplement de vivre, sauf attrait morbide, est possiblement angoissant ou désstabilisant. Pour terminer la présentation de ce voyage d'étude et notre intérêt pour le sujet, nous voulons souligner l'effet thérapeutique que notre démarche a eu sur nous-mêmes. Elle nous a permis de ne pas subir ce lot de mauvaises nouvelles, de nous sentir des humains debout, dignes et présents.



23 avril 2018 8 h, début du journal.

Nous sommes partis depuis presque une semaine, on se pose enfin après plusieurs jours sans répit. Les premiers km ont été avalés sans trop de problèmes, mais côté numérique ce fut le bordel. Changement de matos au dernier moment, qualité des prises de vue douteuse, stockage des fichiers pas bien calé. On se met à jour, la collecte de données est lancée et organisée. On se traîne un ordinateur, deux tél. portables, une liseuse numérique, une caméra numérique, un micro extérieur, un trépied, une enceinte, un disque dur externe, trois clés USB, des câbles... tout ça à vélo, ça frise le n'importe quoi, j'espère qu'on fera quelque chose d'intéressant de tout ça!

J'ai envie d'écrire. Mes idées sur l'effondrement se précisent. Je sens bien qu'au terme de ce voyage je vais vouloir y aller de mes propres prévisions, de ma vision des choses. Le dernier débat à Auch m'a un peu chamboulé, notamment les propos d'un complotiste et d'un çavapétiste. Puis l'épisode de Next avec Yves Cochet, qui remet de l'ordre dans tout ça...

Voyage à vélo, rencontres et échanges

Je fais ce voyage avant tout pour forger mes idées, les confronter aux autres, à la réalité, les faire mûrir, les affiner, leur donner de la cohérence.

Je m'aperçois que je suis encore en cheminement avec cette notion d'effondrement, et qu'il reste du chemin, même que ce chemin n'a pas de bout visible ni même imaginable. Ce chemin va continuer à travers l'effondrement, il va continuer et sinuer dans les changements à venir.

Que faire de ma vie ? De notre projet Ferme Légère ? Se préparer, accepter, créer du lien, limiter la casse, pour nous et pour les autres.

Résultats

Nous avons tenté une synthèse de ce voyage d'étude¹, dans un style universitaire, et que nous avons voulu aussi neutre, objective et exhaustive que possible. Nous faisons ici un résumé plus libre de ce que nous a appris ce voyage.

Ce que nous avons découvert en premier est de l'inquiétude et de l'impuissance. Nous avons rencontré des gens préoccupés par l'avenir, à plus ou moins court terme, de notre société. Leurs visions étaient en général très floues, difficiles à exprimer et majoritairement pessimistes. Des temps difficiles sont devant nous et peu, voire aucun levier d'actions n'est à notre disposition. Souvent, avant même d'avoir lu le moindre article sur l'effondrement, les gens sont désarmés, dans le désarroi. Même lorsqu'ils sont peu informés, ils sentent quand même que quelque chose cloche et que demain sera moins bien, à l'inverse des générations des années 1950 ou 1960 qui sentaient que demain serait meilleur, pour eux ou leurs enfants.

La deuxième découverte de ce voyage est que parler de ce sujet inconfortable fait du bien. Les personnes rencontrées semblaient trouver dans la soirée que nous animions un espace de parole qui leur avait manqué jusque-là. Elles rencontraient d'autres personnes ayant cette préoccupation et qui avaient envie d'en parler. Nous avons eu beaucoup de témoignages de gratitude à l'issue de ces soirées, les gens nous remerciaient d'avoir créé ce moment.

1. Disponible sur <https://eff.greli.net>



10 juin 2018 – Montreuil
Choix inspirants

Depuis notre début de voyage, on entend souvent « Merci », « Bravo pour votre courage ». Je lis dans le regard des gens, j'entends dans leurs mots et je sens dans leurs accolades de la reconnaissance, du respect, parfois même de l'admiration. La reconnaissance de leur permettre d'accéder à un espace/temps pour échanger, écouter, se relier à d'autres êtres humains autour de cette notion de l'effondrement de notre civilisation. Ils nous disent nous trouver courageux d'en parler. Ils nous remercient aussi de leur avoir permis de mettre des mots et expriment parfois se sentir plus à l'aise pour en parler autour d'eux à l'avenir.

Alors que certains écolos pensent le sujet comme démobilisateur, nous constatons qu'accepter de le regarder en face, tranquillement, redonne de la force, de l'élan, du courage. Je crois que ce que les gens apprécient est de nous sentir sereins. Nous leur montrons que l'on peut faire face à la notion d'effondrement sans s'écrouler ! De manière honnête, honnête avec soi, droit dans ses bottes. Justes et lucides. C'est pour tout cela que les gens nous encouragent à continuer.

Je suis reconnaissante envers tous les porteurs d'initiatives « positives ». Les alternatives, qu'elles soient dans les domaines de l'éducation, l'environnement, l'alimentation... sont toutes nécessaires, essentielles même, car elles montrent que « sortir du lot » est possible. Toutes ces initiatives recherchent un changement de paradigme, elles sont à encourager et il est essentiel qu'elles continuent d'émerger, de se réaliser et de montrer qu'elles fonctionnent. Elles deviennent ainsi source d'inspiration pour bien d'autres, il est important de les relayer et de les soutenir.

Hors de nos soirées, nous avons aussi rencontré de nombreuses personnes qui évitaient le sujet. Malgré une invitation claire sans être insistante à parler d'effondrement, invitation produite par la situation, par notre voyage à vélo et son thème, les conversations bifurquaient rapidement vers d'autres sujets ou vers les détails du quotidien. Entre les gens qui nous remerciaient d'avoir amené le sujet et ceux qui l'évitaient, il y en a eu peu qui acceptaient le débat tout en réfutant le risque d'effondrement.

A l'issue de 65 entretiens, conduits avec un protocole toujours identique, nous avons identifié 5 positionnements par rapport au sujet effondrement : 25 % des personnes n'ont pas compris le sujet ou n'y ont trouvé aucun intérêt et l'entretien a très rapidement dévié sur un autre sujet. 18 % des personnes ont manifestement évité le sujet et comme nous n'insistions pas, l'entretien a là aussi rapidement dévié. Reste 57 % de personnes qui ont bien voulu discuter du sujet et nous faire part de leur point de vue ; parmi elles, 14 % pensent que les risques sont faibles, que la situation n'est pas grave ou pas urgente, 51 % se posent des questions et s'inquiètent de la situation, 35 % pensent que les risques sont forts, que la situation est grave et urgente.



9 mai 2018 22 h, tout le monde le sait

Étape dans une belle maison de campagne au sud de Limoges. Famille nombreuse, verger, autonomie en eau, bio à tous les étages, chouette endroit, chouettes discussions.

Hors soirées organisées, les rencontres quotidiennes apportent aussi des échanges sur le sujet de l'effondrement, sans que nous imposions le sujet. Le simple fait

que nous évoquions que notre voyage est thématique amène souvent les gens à s'exprimer sur le sujet. Parfois même sans rien dire du tout. Peut-être la simple vue d'un autocollant « Aéroport NON » sur un des vélos, les gens arrivent sur le sujet, il suffit de leur offrir de l'écoute et de les questionner sur l'avenir de notre société, comme on le fait lors de nos soirées. J'ai l'impression qu'une grande partie de la population pense que ça va « vraiment mal », voire que « c'est foutu » et qu'il y a en même temps un tabou sur le sujet, ainsi qu'un grand besoin d'en parler. Quand on énonce notre thème de voyage, qu'on l'explique en deux phrases, jamais nous n'avons des grands yeux ronds ou une incompréhension totale. L'idée d'un effondrement possible de notre société n'est quasiment jamais contesté, les modalités sont peu discutées, c'est le sentiment d'impuissance qui est le plus exprimé.



22 mai 2018, tout le monde ne le pense pas

Bémol sur mes réflexions du 9 mai (tout le monde le sait), certaines personnes, quand on leur énonce le thème de notre voyage, ne relèvent pas, ne rebondissent pas, ne laissent rien entrevoir de ce qu'ils pensent du sujet (s'ils en pensent quelque chose). On n'insiste pas, on a tendu une perche, parfois une deuxième. Sans être plus intrusif, impossible de savoir si le sujet est un non sujet pour eux, un sujet totalement inintéressant ou un sujet à éviter, à fuir, consciemment ou inconsciemment. Parfois, nous avons une réelle et sincère contestation du risque d'effondrement. La dernière fois, l'argument était que la société n'est pas prête à une révolution, qu'il faudra du temps. L'idée étant que ce n'est pas des conditions extérieures qui pourraient avoir un effet, mais uniquement des causes sociopolitiques internes.

Je vais essayer de comptabiliser les types de réactions des gens quand on leur énonce le thème de notre voyage.

Ce qui apparaît en creux derrière cette inquiétude majoritaire chez ceux qui veulent bien discuter du sujet, c'est l'absence de solution globale. En face d'un constat accablant, dont notre version est donnée dans la partie suivante de ce livre, aucune réponse à la hauteur n'est proposée, et ce vide n'est presque jamais identifié. Ce qui est dit, énuméré, ce sont soit les micro-solutions des mouvements altermondialistes et de la transition, des expérimentations minoritaires et symboliques, intéressantes mais sans effet réel sur le cours des choses ; soit des vœux pieux, des généralités inaccessibles comme « détruire le capitalisme » ou « changer les gens ». Au final, quand on discute des actions que nous pourrions mener pour changer le monde, rien d'autre n'apparaît que de continuer ce qui échoue.

Parler d'effondrement participe donc à clarifier une situation tragique : nous voyons clairement un impératif à changer le cours des choses et nous souffrons de notre incapacité à le changer. Le sujet n'est donc pas démobilisateur mais apaisant, il nous permet de nous recentrer et de ne plus nous croire fou ou personnellement incapable.

Pour autant, le sujet ne remet pas toutes les actions en cause, car leur inefficacité n'est heureusement et évidemment pas totale. Nos actions pour contrer le changement climatique, la chute de la biodiversité, la pénurie d'énergie, etc., ne semblent pas pouvoir nous éviter la catastrophe mais sont possiblement des amortisseurs, des voies d'atténuation et d'adaptation. Ce ne sont donc pas les actions qui apparaissent comme non pertinentes, mais la stratégie dont elles découlent. Nous y reviendrons.



8 juin 2018 7 h, les vœux pieux

Paris, avant-première du dernier épisode de Next avec Cyril Dion. Je le sens perdu dans cet entretien, comme s'il cherchait une solution là où il ne peut plus y en avoir. Changer de récit, élaborer un récit assez puissant pour remplacer le récit dominant. C'est une belle idée théorique sur laquelle personne n'a grande prise. Notre société produira ou pas un nouveau récit et nous pouvons en tant que participants du mouvement écologiste essayer d'influencer ce récit, mais soyons réalistes sur notre capacité à faire ceci: très faible. Cette idée s'ajoute à ce que j'appelle des vœux pieux, des propositions actuellement pour nous impraticables, des chantiers dont la dimension dépasse de très loin nos capacités d'action. Plus caricatural et souvent rencontré: changer l'humain pour changer la société ou contraindre l'industrie des énergies fossiles à s'arrêter alors que la demande est là et que les profits coulent à flots.

Les vœux pieux peuvent, un temps, motiver des personnes à aller dans un sens qui serait bon, ils peuvent être une étape nécessaire dans la prise de conscience, un anti-panique, une bouée de sauvetage mais pas un bateau qui nous amènera sur de nouveaux rivages (houlà! mollo sur le lyrisme). Ils sont des impasses dont il faut se dégager si on veut continuer à cheminer, ou des impasses qui peuvent aussi être des refuges confortables pour passer la fin de sa vie.

Autre enseignement de ce voyage, l'importance de la notion de résilience. Ce machin complexe et insaisissable semble crucial et beaucoup moins binaire que le couple problème/solution. Même si cela ne semble pas en mesure de nous éviter l'effondrement, augmenter la

résilience reste une bonne option. La crise sanitaire de 2020 est depuis venue montrer que face à un problème sérieux et pas prévu (par les décideurs), notre capacité de réaction et d'adaptation n'est pas celle que l'on pourrait attendre d'une civilisation capable d'explorer océans et espace, de remplacer des cœurs et de calculer le temps qu'il fera dans 15 jours.

Dernière réflexion suscitée par ce voyage : le chemin en effondrement peut être long, en tout cas le nôtre l'est. Entre le moment où les premières informations parviennent à une personne et le moment de leur pleine prise en compte, il peut se passer une belle partie de vie. L'appréhension du sujet prend du temps et celui-ci peut rester abstrait longtemps avant qu'il ne produise du concret dans nos vies, que nous en tirions des conclusions pratiques, que nous construisions une vision personnelle de ce que l'effondrement pourrait être.



9 août 2018 – Méracq Collaps Summer Camp

Nous avons passé plusieurs jours près d'Angers, à une résidence d'artistes spécial « collapso ». Chouette initiatrice, esprit convivial et sympathique, qui nous a permis de rencontrer une sphère de personnes avec laquelle on a habituellement peu d'occasion de créer du lien. Ni Marc ni moi ne sommes des « artistes », mais Vincent Nokta, l'organisateur, nous y avait conviés, car on était passé dans leur secteur lors du voyage. Dans l'idée, notre synthèse d'étude est en cours de rédaction et on y était pour peut-être préparer un format type « conférence gesticulée » afin de la présenter. Notre échange informel avec Anthony Brault m'a motivée pour en créer une, même si j'ai mesuré l'investissement « temps »

Résultats

que cela allait représenter, je me dis que ça m'amuserait bien, l'idée d'une telle création me stimule. J'ai aussi expérimenté, touché du doigt, le mode « clown », avec Alexandre Dewez¹. Révélation et découverte très sympa, ça demande à être creusé. Marc et moi sommes repartis pas vraiment d'accord sur ce qu'on avait envie de mettre en place comme deuxième format de soirée. Mais ça aura au moins eu le mérite de nous éclairer. À suivre...



8 août 2018 22 h, Collaps Summer Camp St Lézin

Un peu dépité après trois jours d'ateliers improvisés et de discussions auxquelles j'ai bien du mal à participer. On est arrivé avec une ébauche branlante de deuxième soirée, qui n'a pas résisté à nos tentatives de prise en compte des modalités artistiques proposées; et on repart avec deux nouvelles ébauches différentes, chacun la sienne. Notre restitution de voyage a néanmoins bien plu, et impressionné par le travail qu'elle a nécessité. Je pense que les résultats de notre voyage d'étude ne sont à diffuser qu'auprès des personnes qui cherchent à communiquer sur l'effondrement, ou qui refusent de le faire comme les dirigeants des AT par exemple. Mais pour s'adresser à un public plus large? Dire aux gens ce que pensent les gens, ça ne me semble pas pertinent. Peut-être que cette étude ne va servir qu'à légitimer et agrémenter notre discours sur l'effondrement.

1. Auteur et comédien de « Maison Renard », un spectacle mettant en scène un commercial de Bases Autonomes Durables... humour et faits authentiques au rendez-vous.

JUSQU'ICI TOUT VA MAL

*« L'Humanité ne court pas à sa perte,
elle y va en voiture, c'est plus efficace ! »*

Blague collapso



13 mai 2018 18 h, inertie et échec.

Qu'est-ce que j'apporte à ce débat sur l'effondrement ? J'ai lu sur le changement climatique, la déplétion des énergies fossiles et sur quelques autres sujets. Je croise un peu tout ça et je suis en mesure de répéter quelques informations et analyses. Je n'en ai vérifié quasiment aucune, je les crois et je colporte mes croyances. À défaut d'être vérifiées par moi-même, elles ont au moins une certaine cohérence, une logique, une compatibilité avec ce que je perçois du monde.

Mais que puis-je apporter de neuf à cette question de l'effondrement ? Où suis-je en relation directe avec des faits observables ? Je suis en communication avec des gens, je peux les écouter, les amener à s'exprimer sur le sujet. Et puis je suis dans le mouvement altermondialiste et écologiste français depuis une bonne dizaine d'années, lui aussi je peux essayer de le faire parler. Ce voyage thématique est une collecte de données précieuses :

– J'observe l'inertie de la société et son incapacité à se remettre en cause. Après plus d'un demi-siècle de combat écologiste, la direction de l'évolution de la société occidentale est toujours mortifère. Nous, le mouvement écologiste, avons clairement échoué à engager une transition à la mesure des enjeux.

– J'observe donc un décalage entre la réalité et les objectifs du mouvement écologiste, qui restent raisonnables par : « transformer notre société pour qu'elle

devienne écologiquement soutenable et socialement juste». Nous n'avons pas atteint cet objectif, nous ne sommes pas en train de l'atteindre et nous n'avons aucune chance de l'atteindre dans les trente prochaines années.

– Enfin, malgré l'évidence, le mouvement écologiste peine à reconnaître cet échec et à remettre en cause son inatteignable objectif.

Ces trois éléments sont des indicateurs supplémentaires de la gravité de la situation.

C'est parti pour un énième état des lieux, un constat que tout part de travers et que « ouh là là ! c'est très grave ! ». Dans cette deuxième partie, nous voulons préciser quelle est notre vision de la situation actuelle, quel est notre constat du présent, quels sont les risques qui nous semblent particulièrement forts, pour que nous puissions ensuite donner, dans la troisième partie, notre avis sur ce que pourrait être le futur. Il s'agit de commencer à étayer nos propos, par avance, en étant bien clairs sur ce qui nous semble important dans la situation actuelle de l'humanité.

Nous n'allons pas argumenter sur le climat, la biodiversité, la finance ou autres joyeusetés, nous n'en sommes pas des spécialistes, nous allons simplement rassembler ce qui fait sens pour nous, ce qui fait que l'effondrement de notre civilisation nous semble inéluctable, ce qui nous permet de penser cet effondrement, de l'anticiper. Nous donnerons donc peu de chiffres et presque rien de nouveau, chaque domaine faisant déjà l'objet d'une abondante littérature.

Il y a quand même un domaine où nous ne nous contenterons pas de faire les perroquets, mais où nous donnerons des informations trouvées directement sur le terrain, il s'agit de l'écologie et du mouvement de la transition écologique et sociale, comme on l'appelle

couramment en France. Nous sommes dedans depuis une quinzaine d'années et c'est une autocritique qui nous permet d'alimenter notre vision de la situation actuelle, avec une analyse d'un mouvement qui essaie justement de changer cette situation. Il y a chez les plus militants d'entre nous une capacité à lutter, à continuer à lutter envers et contre tout, avec une énergie qui ne faiblit pas, avec une conviction qu'un jour, forcément, on va y arriver. Chez d'autres militants, des militants d'un moment, la plupart d'entre nous en fait, la motivation alterne avec des phases d'épuisement et de découragement. Le mouvement de transformation sociale doit lui aussi être pris en compte dans l'analyse de la situation actuelle, il est lui aussi un élément du problème.



24 mai 2018 – entre Bourges et Montargis
Mais qu'est-ce qu'on fout bordel ?

Je me demande si ça fait trente ans que je rumine les mêmes incompréhensions face aux attitudes des humains composant les sociétés occidentales. Incompréhension face à ceux qui entendent chaque année maintenant, au mois de juillet, que nous avons consommé notre quota de ressources annuelles de la planète, et qui ne réagissent pas (ou si peu). Certes, l'information est symbolique, les robinets ne se coupent pas instantanément à ce moment-là, et possiblement, ça reste abstrait pour eux, ce qui fait qu'ils ne réagissent pas. Réveil à nouveau ce matin avec de l'incompréhension, et du découragement aussi. Et puis des questionnements personnels: qu'est-ce qui fait que j'ai des phases d'élans où je m'investis pour des causes plutôt écolo/transition/ et plus récemment effondrement sociétal? Puis d'autres phases où je me

sens découragée, j'ai envie de jeter l'éponge devant le constat qui m'accable, de l'apathie généralisée de mes congénères sociétaux !

Face aux écueils humains et aux attitudes comme « oui, ça m'intéresse la transition, mais là j'ai pas le temps de m'en occuper, j'ai plein d'autres choses à faire ». Moi, il me semble que la préservation de la vie est LA priorité des priorités. Mais... je peux entendre que je me trompe... et me remets régulièrement en question.

Quand la planète sera cramée, nous n'aurons plus le loisir d'avoir accès à nos centres d'intérêt, ce jour-là, il sera trop tard pour revoir ses priorités...

On a atteint un seuil où si on ne passe pas ce cap, ça durera pas longtemps.

Et en même temps, est-ce grave ? À l'intérieur de moi, je ressens un élan humain qui m'envoie vers la recherche de « sauver », mais faut-il vraiment chercher à se sortir de ce mauvais pas ? Ce pas est-il « mauvais » d'ailleurs ? Qu'est-ce qui est mauvais ? Je me dis que c'est naturel d'avoir envie de s'en sortir, n'ayant pas de tendance suicidaire. Encore que, avec un peu de recul, nos agissements sur la planète ressemblent très sérieusement à un suicide collectif, mais lent et chacun de nous avec sa goutte d'eau, comme les colibris, mais dans l'autre sens, dans le sens qui attise le feu et qui pourrait tout, au lieu d'être la goutte qui vient l'éteindre...

La biosphère et l'humanité sont sur un bateau

Wikinous: La biosphère est la fine couche de vie qui entoure notre planète la Terre. Elle s'étend de quelques mètres sous nos pieds, dans le sol, jusqu'à quelques centaines de mètres dans le ciel. Ce n'est pas épais au regard du rayon de la planète, à peine 0,0015 %, et c'est fragile, on a vite fait d'y faire un trou. À noter que la plus grande partie de la biomasse, le poids de tout ce qui vit, se trouve dans le sol, dans les quelques centimètres sous nos pieds, une sous-partie de la biosphère, pellicule encore plus fine, dont l'importance est considérée soit comme extrême soit comme quasi nulle parmi les gens qui travaillent le dit sol. L'humain vit dans la biosphère, il en fait partie.

Pu d'biosphère, pu d'humain¹.

Changement climatique, biodiversité, ressources, pétrole, pollution, population, nucléaire, finance, inégalités, tensions sociales et dernièrement pandémies... beaucoup de difficultés se présentent à nous. Essayons de les évaluer dans l'ordre où elles pourraient s'inviter dans nos vies. Bien sûr, il s'agit d'un point de vue très occidental-centré, car pour une tribu d'Amazonie, un

1. Marc: la limite entre vivant et non vivant ne serait pas nette (j'ai lu ça dans un Albert Jacquard, je l'aime beaucoup, j'avais envie de le citer) et il y aurait un continuum de complexité croissante, depuis les particules élémentaires jusqu'à l'aboutissement ultime de la complexité du vivant: ma femme. Pour la logique du présent ouvrage cette subtilité n'est pas nécessaire.

crash financier n'aura pas le même impact que pour nous, il pourrait même être libérateur pour eux s'il entraînait la faillite d'entreprises qui exploitent le bois de leur forêt. De la même manière, le dysfonctionnement de certaines productions de masse en Asie par manque de ressources critiques n'aura pas le même impact sur les vies des gens qui les produisent que sur celles des gens qui les consomment.

Actualité 2020 oblige, commençons par le risque de **pandémie**, c'est-à-dire le développement d'une maladie à l'échelle de plusieurs continents. Ça fait des morts et ça perturbe le fonctionnement habituel des sociétés, un peu d'histoire :

- Peste noire au ^{xiv}e siècle : 25 à 45 millions de victimes, soit 30 à 50 % de la population européenne.

- Grippe espagnole entre 1918 et 1920 : 20 à 50 millions de victimes, soit 1 à 3 % de la population mondiale.

- Sida : 39 millions de victimes depuis 1981, soit environ 0,5 % de la population mondiale.

- Covid-19 : 100 000 morts (officiellement) le 10 avril 2020. Si on imagine un bilan final 10 fois plus important, on arrive à 1 million de victimes, soit 0,013 % de la population mondiale.

Au fil de l'histoire et des « progrès » scientifiques, l'impact démographique tend vers zéro alors que la perturbation socio-économique reste potentiellement majeure tout en devenant immanquablement mondiale et toujours plus rapide. Ce n'est donc probablement pas par son taux de mortalité¹ qu'une pandémie pourrait provoquer ou participer à l'effondrement mais par ces

1. Le taux de mortalité (spécifique) est le rapport du nombre de décès attribuables à une maladie durant une période donnée sur la population en milieu de période.

effets secondaires : ralentissement de l'économie mondiale entraînant la faillite de nombreuses entreprises, crise financière, augmentation exceptionnelle de la dette, affaiblissement de la démocratie (les mesures d'urgence ne pouvant attendre, c'est bien pratique), crise alimentaire mondiale dans l'année qui suit. La baisse de la consommation énergétique (à la suite du ralentissement économique), peut avoir des effets particulièrement importants à plus long terme : baisse du prix du baril, donc perte de rentabilité pour les producteurs d'énergie, donc baisse de l'effort de recherche de nouveaux gisements, donc diminution des capacités futures. Nous détaillons ça plus bas dans le paragraphe énergies.

La crise du Covid-19 est révélatrice de plusieurs choses :

- La mondialisation est un boulevard à microbes, qui participe à la fragilité générale du système.

- Nos sociétés sont pour la plupart impréparées, les réponses des États sont désordonnées et peu coordonnées. Nous constatons l'impossibilité technique de faire face à ce type de crises.

- Le refus de la mort, le refus d'accepter un taux de mortalité supérieur pendant une courte période, provoque panique politique et est capable d'éclipser le dogme néolibéral.

- La stratégie du choc, profiter d'une situation particulière pour faire passer ce qui ne pourrait passer en temps normal, n'est pas une élucubration : V. Orban, premier ministre de Hongrie, se donne les pleins pouvoirs, surveillance totale d'internet en République tchèque ; suppression de toutes contraintes écologiques au nom de la relance économique...¹. D'autres mesures liberticides sont très probablement à venir.

1. Partager c'est sympa (chaîne Youtube), 4/4/20.

Risque fortement imprévisible, la pandémie est subitement passée de sujet de film d'épouvante à fortement probable et on peut espérer que la pantalonnade du Covid-19 nous permettra d'être mieux préparé pour la prochaine.

La **finance** produit des crises qui se suivent et se ressemblent au moins sur deux points: on n'y comprend pas grand-chose et on mesure difficilement l'impact qu'elles ont réellement sur nous. En première approche, on peut considérer que si Wall Street et ses copines se cassent la gueule, que des multinationales perdent 50 % de leur valeur et que les États allongent des milliers de milliards d'Euros pour sauver des banques de la faillite, cela ne va pas nous empêcher d'aller au turbin le lendemain et que, si la grande surface où nous faisons habituellement les courses en chie un peu à son tour, c'est pas pour nous déplaire. Et même si elle fermait¹, ça donnerait des débouchés aux petits producteurs locaux, aux circuits courts, à la vente directe... qui n'auraient pas de quoi fournir la demande, on entrevoit les effets en cascade.

D'une part, des gens comme vous et nous² peuvent perdre beaucoup lors d'une crise financière comme celle de 2008 (leurs économies, leur maison, leur boulot). D'autre part, ces crises financières ont des impacts modérés uniquement parce que des ressources publiques très importantes sont consacrées à les limiter. Cet exercice de limitation est qualifié de très hasardeux par les économistes hétérodoxes (ou critiques ou alternatifs ou très à gauche) et on peut s'attendre à ce qu'une crise similaire à

1. Ce qui serait un fait exceptionnel et historique, les grandes surfaces ne faisant que croître depuis qu'elles existent, à quelques exceptions près, notamment une brève régression en 2008 d'après notre pote Jef.

2. Car on sait à peu près qui écrit ou lit des livres de gauchiste francophone.

celle de 2008 ait des effets d'ampleur très supérieure si les efforts publics pour la contenir étaient moindres.

La finance mondialisée est devenue un monstre caractériel que personne ne contrôle. Si la crise mondiale de 2008 a permis, à nouveau, de souligner l'absence de régulation et les dangers que cela entraîne, peu de corrections ont pu être mises en place, cela est bien compréhensible puisque les régulateurs potentiels et les bénéficiaires du système sont souvent les mêmes (nous y reviendrons).

On trouve deux explications à la crise de 2008. La première est « économique » ou « financière » et occupe toute la place dans les grands médias et la plupart des petits. Les banques prendraient des risques démesurés avec un argent qui n'est pas le leur, jusqu'à ce que leurs subprimes, leurs produits dérivés et leurs trading haute fréquence leur pètent à la gueule.

La deuxième explication est plus « macro », « systémique », « énergétique ». Notre société consomme de manière croissante des ressources (matières premières et énergies) qui sont disponibles en quantité limitée. Si l'offre en énergie ne peut pas suivre, les prix montent jusqu'à dépasser ce que la société est en capacité de payer. Si le déficit de l'offre en ressources est trop important, et ça sera de plus en plus le cas, la crise est d'autant plus sévère et se manifeste de manière diverse et imprévisible pour le commun des mortels (subprimes, leurs produits dérivés, etc.). En d'autres termes, l'économie mondiale ne peut pas payer son énergie au-delà d'un certain prix. La production d'énergie fossile plafonne, nous verrons ça un peu plus loin, les énergies renouvelables peinent à prendre le relais, le marché de l'énergie se tend (certes ce n'est pas la première fois) et le secteur financier est très réactif à ce marché.

Le nœud du problème est que, d'une part, la croissance économique butte sur les limites des ressources

mobilisables, et d'autre part, notre système économique ne sait que croître, il est dans l'obligation de croître pour continuer à exister. Ce deuxième point est assez difficile à comprendre et c'est Dmitry Orlov¹ qui nous a permis de faire un pas de plus dans cette compréhension. Pourquoi notre système économique ne peut que croître : à cause du prêt à intérêts. Tentative d'explication synthétique : nous avons pris la fâcheuse habitude d'évaluer nos richesses avec des chiffres, ce qui nous oblige à tout quantifier en équivalent argent, puis nous amène à comparer notre chiffre avec celui du voisin et à en vouloir un plus gros que lui, d'où compétition et tentative de croissance. Jusque-là rien de compliqué ni d'irréversible. À un moment, un type invente le prêt à intérêt. Il est en bonne place dans la compét au plus gros chiffre mais comme il est sympa il propose à une personne moins bien placée que lui de lui prêter un bout de son chiffre, à condition que pas trop longtemps plus tard, le traînard lui rende un morceau de chiffre un peu plus gros. Par exemple le premier, que nous allons appeler « Usurier », prête 10 au deuxième, que nous allons appeler « Pigeon », qui devra rendre 11. La différence, l'intérêt, doit bien être créé entre le moment du prêt et le moment de son remboursement, entre-temps cet intérêt gonfle la somme de tous les prêts en cours, ce qu'on appelle la dette. Chaque prêt à intérêts oblige à augmenter la richesse totale, ou, à défaut, à augmenter la dette. Augmenter indéfiniment la richesse butte sur une impossibilité matérielle. Augmenter indéfiniment la dette butte sur la bonne volonté des prêteurs, sur leur croyance à chacun que leur part de dette sera remboursée tout en sachant que la totalité de la dette ne le sera jamais. C'est là que la finance arrive sous les traits d'une troisième personne, que nous nommerons

1. « Les 5 stades de l'effondrement »

« Fada ». Pigeon a déjà réussi à rendre 10 à Usurier et Usurier dit à Fada : « Pigeon me doit encore 1 mais j'ai bien peur qu'il ne me le rende jamais. Donne-moi 0,5 et je te donne la dette qu'a Pigeon envers moi ». Fada accepte et a alors plusieurs options pour tirer un profit de l'affaire. Violer la femme de Pigeon ou torturer ses enfants pour obliger Pigeon à payer ce 1 supplémentaire. Cette méthode est peu tolérée dans nos sociétés pacifiées¹ et de toute façon peu efficace si ce 1 manque réellement. L'autre méthode pour Fada est de fourguer à son tour la dette de Pigeon, en la vendant 0,6 à un 4e larron (Fada a alors gagné 0,1 dans l'affaire) et ainsi de suite. Jusqu'à ce que le gain potentiel d'une nouvelle transaction soit si faible que plus personne ne veuille racheter la dette de Pigeon. Pour limiter les pertes, le dernier possesseur de la dette peut alors tenter de la revendre à perte, érodant ainsi la confiance qu'a la communauté des Fa... des financiers en la capacité de Pigeon à payer sa dette. Tous les Fadas veulent alors rapidement vendre leurs dettes mais plus personne ne veut en acheter, les prix s'effondrent, les derniers prêteurs sont ruinés. Qui est le dernier prêteur ? L'État, avec notre argent. Zut alors.

Nous avons donc mis la finance en premier dans notre chronologie possible des catastrophes à venir, car elle est imprévisible et ses évolutions peuvent être ultra-rapides. Il est donc à notre avis possible qu'une nouvelle crise financière survienne en quelques mois et que cette crise soit si forte qu'elle dépasse les capacités de sauvetage des maigres forces publiques restantes.

1. Socialement pacifiées : les violences interpersonnelles n'ont cessé de diminuer depuis le début des statistiques criminelles, contrairement à ce que racontent certains charlatans politiques (en général de droite). La violence économique et la violence d'État ne semblent pas, elles, vouloir diminuer.

Une telle « crise » pourrait interrompre une partie du commerce mondial, car la finance mondialisée s'occupe quand même un peu du réel, entre autres elle avance l'argent entre le moment où une production est créée en Asie et le moment où le consommateur final la paye en Europe par exemple. Sans elle les bateaux porte-containers n'existeraient pas, il leur faut des finances à leur mesure. Si on fait le compte de ce qui est vital pour le quotidien de la majorité d'entre nous, une bonne partie vient du commerce mondial, un peu du marché national (alimentation notamment) et pas grand-chose des marchés de producteurs locaux.

Un autre effet désagréable d'une crise sans sauvetage des banques serait l'annihilation d'une partie des épargnes. Imaginez : vous ne recevez plus votre relevé de compte bancaire mensuel, l'accès à la banque en ligne est impossible, l'agence locale reste fermée (si elle n'a pas encore été saccagée par des clients moins patients que vous) et votre carte bleue ne fonctionne plus.

À qui le tour ? Quel secteur pourrait nous jouer des vilains tours pas plus tard que dans pas longtemps ? Le **nucléaire** bien sûr. Le nucléaire, ça dysfonctionne de temps à autre, l'histoire nous l'a montré (Three Mile Island 1979, Tchernobyl 1986, Fukushima 2011 pour les accidents les plus importants) et la sûreté de la filière ne semble pas en augmentation, mais plutôt en dégradation lente. Un accident devrait donc survenir tôt ou tard en France, d'autant plus que la stratégie actuelle, si on fait abstraction du bruit médiatico-politique autour du sujet, semble être de ne pas fermer les centrales après l'expiration de leur durée de vie, malgré fissures, incidents et rapports des organismes de contrôles. C'est comme une voiture invendable car trop vieille, trop polluante, trop chère à l'utilisation mais qui roule toujours : on décide de continuer à rouler avec, jusqu'à la

panne, ce qui reste plus avantageux financièrement que de payer pour la mettre à la casse. Pour pousser la métaphore, ajoutons que chaque nouvelle panne non fatale est un dilemme : réparer ou pas ? Si on répare, il faudra prolonger encore plus longtemps le temps d'utilisation de notre voiture pour rentabiliser la dernière réparation. Se pose une question de moyens : est-ce que j'ai les moyens de payer pour faire recycler ma vieille voiture et pour en acheter une autre ? Est-ce que je suis en capacité de me passer de voiture ? Les sociétés nucléarisées (la France particulièrement) ne semblent pas en capacité de fermer proprement et rapidement leurs centrales. Nous pouvons même observer qu'elles se préparent discrètement à l'accident majeur : en relevant au maximum les normes d'exposition admissible pour les populations¹, la France prépare le terrain à ce que fait actuellement le Japon, à savoir maintenir les populations sur place malgré la radioactivité, en minimisant, voire niant cette dernière. Déplacer, reloger, indemniser plusieurs millions de personnes, en même temps que rayer de la carte économique un territoire représentant 1 à 10 % du territoire national, est tout simplement impossible pour une société capitaliste. Après un siècle de recherche puis d'acharnement sur le sujet, le nucléaire civil est un échec (contrairement au nucléaire militaire qui est en capacité de tuer l'humanité entière, bravo les militaires, vous ne pouviez pas faire mieux). C'est d'abord un échec technique : incidents fréquents, risque grandissant d'accident majeur, non retraitement satisfaisant des déchets et transfert du problème aux générations futures, incapacité à créer des nouvelles centrales moins problématiques que les anciennes, effets négatifs sur la sobriété

1. CRIIRAD, Trait d'Union oct 2016, « Accident ou attentat sur une centrale nucléaire : la France choisit les expositions les plus élevées possibles ».

et l'efficacité énergétique, etc. Mais surtout un échec et une impasse économique : un pays comme la France, ayant massivement investi dans cette filière, ne peut pas changer de stratégie sans se faire fatalement distancer dans la course économique mondiale. « Fatalement » car dans cette course, les derniers ne sont pas encouragés et remerciés pour leur participation sportive, ils deviennent les esclaves des premiers.

Concernant le dysfonctionnement nucléaire, l'horizon se compte en années, quelques décennies tout au plus. Comme la finance ou les pandémies, c'est un secteur marqué par une forte imprévisibilité, c'est un risque fort d'accident grave mais qui n'advient peut-être pas (histoire de mettre une touche positive par-ci par-là, pour les lecteurs optimistes).

La **biodiversité** s'effondre, paraît-il. Des espèces disparaissent, cela a toujours été le cas, mais actuellement à un rythme plus rapide que la normale. Il y a eu déjà cinq périodes d'extinction rapide et massive dans l'histoire de la vie sur Terre. La dernière, ayant provoqué la disparition des dinosaures, fut suivie par le développement des mammifères en général et de l'humain en particulier, comme quoi on peut voir ces périodes comme une redistribution de cartes et non comme une catastrophe¹. Certaines espèces disparaissent dans une indifférence totale, comme le poisson chat de Colombie, ou, de manière plus médiatique, comme le panda géant. Par chez nous, c'est ce qui reste de l'ours brun, réfugié dans les Pyrénées après avoir occupé presque toute l'Europe, qui agite le débat². La perte définitive

1. Si ça se trouve ce sera la conclusion du bouquin...

2. La présence non artificiellement maintenue de l'ours dans les Pyrénées nous semble impossible dans le cadre économique actuel. Réintroduire quelques femelles sans rien remettre en

d'une espèce vivante, surtout si elle a été provoquée par la concurrence avec l'espèce humaine, est un problème en soi, une question philosophique, qui nous touche.

Dans le cadre de cet ouvrage, nous nous contenterons de la question réductrice suivante : l'espèce humaine va-t-elle disparaître aussi ? Car la disparition d'une espèce déstabilise ses prédateurs, ses proies, ses symbiotes, ses parasites et autres espèces en relation avec elle. Lors d'une extinction massive, il se produit un effet domino dont ne peut prévoir quand et où il s'arrêtera, c'est une caractéristique des effondrements, justement. Il y a dix ans on pouvait lire que nous étions la cause de la 6e extinction massive, 10 à 100 fois plus rapide que toutes les précédentes, cela restait abstrait. Plus récemment on entend des chiffres concrets : en trente ans les populations d'insectes volants auraient chuté de 80 % en Allemagne¹, un tiers des oiseaux aurait disparu des campagnes françaises ces vingt dernières années. Mais qu'est-ce que ça change ? Notre agriculture productiviste se passe de tout ça depuis plus d'un demi-siècle, nos pare-brises de voiture sont plus propres et il y a plein de magazines de photo qui nous montrent les oiseaux bien mieux que nous arrivons à le faire directement le dimanche matin avec nos bottes et nos jumelles.

cause dans la place qu'occupent les activités humaines dans les montagnes ne peut aboutir qu'à des conflits entre pro et anti-ours, ce qui est effectivement le cas depuis 40 ans. Cette question est plus économico-politique qu'écologique, mais la traiter vraiment est manifestement hors de portée. Il est simplement possible de donner le change en réintroduisant d'un côté, et en indemnisant de l'autre, pour ne pas reconnaître officiellement que les activités économiques actuelles sont incompatibles avec la vie sauvage.

1. Étude menée pendant 27 ans et publiée le 18 octobre 2018 dans la revue Plos One.



1^{er} décembre 2018 – Méracq
Ce qui est grave: on amène dans
notre chute d'autres espèces

Ce qui est grave, ce n'est pas que notre société s'effondre. Ce qui est grave à mes yeux, c'est qu'elle emporte avec elle tout un tas de populations animales, végétales, qu'elle ait dégradé la Terre, épuisé les sols, dégradé l'atmosphère, pollué l'eau, les nappes souterraines, déversé ses déchets dans les eaux fluviales, dans les océans. Ce qui est grave, c'est de faire subir à tout un tas d'autres espèces animales, végétales, les conséquences de notre mode de vie sociétal. Cela fait que, contrairement à d'autres sociétés qui se sont effondrées précédemment, et qui, n'ayant pas dégradé leur environnement de manière planétaire, permettaient tout de même à de nouvelles sociétés de pouvoir naître ensuite, ailleurs sur la planète, avec des conditions de vie favorables autour d'elles, notre société thermo-industrielle a tellement dégradé la Vie sur l'ensemble de la planète, qu'elle laisse peu de possibilités à une autre société de renaître ensuite. En tout cas, avec des conditions similaires.

Quand on parle de biodiversité, on pense souvent en premier lieu à la diversité de la vie sauvage, mais notre économie en général et notre alimentation en particulier s'appuient majoritairement sur l'exploitation d'espèces domestiquées animales ou végétales, et là aussi la biodiversité baisse. En élevage, la recherche de rentabilité maximale à court terme a amené à l'abandon de très nombreuses races locales, environ 90 % au cours du xx^e siècle. La production végétale suit la même pente, avec le remplacement de variétés locales adaptées à leur terroir et nécessitant peu d'intrants par

des variétés standards auxquelles on adapte le terroir en y apportant ce qui y manque (eau, engrais, pesticides et autres produits chimiques). Enfin, pour élargir ce paragraphe à la diversité en général, ajoutons que la diversité humaine est aussi en baisse, puisque les peuples se fondent les uns après les autres dans le système mondialisé de production et de consommation, par choix plus ou moins forcé, que ce soit à cause de la destruction de leur habitat ou de celui de leur culture. Il s'agit ici de diversité culturelle et non de biodiversité, pardonnez l'amalgame.

Il est manifestement difficile de mesurer l'ampleur du problème de la baisse de biodiversité et d'évaluer quand il va nous toucher vraiment, en tant que consommateur et non en tant que naturaliste, pour les rares qui le sont. À défaut de ressentir le danger, nous pouvons l'évaluer par notre raison : on conçoit aisément qu'un groupe d'humains, absolument tout seul sur une boule de béton ne peut pas exister, c'est le cas limite d'une espèce humaine qui aurait éliminé tout le reste du vivant. En ayant gardé une seule espèce, par exemple les chats, ça ne marcherait pas non plus et on voit vite qu'il faut ajouter beaucoup d'espèces (des poules, du maïs, des vaches, de l'herbe, des légumes, des fruits, des insectes pollinisateurs, etc.) pour ne plus être certain que ça ne marcherait pas. Donc en dessous d'un certain seuil de biodiversité, la vie humaine n'est plus possible. La biodiversité baisse, sommes-nous loin du seuil ?

En plus d'être inconnu, le seuil est variable. Avec beaucoup de pétrole et le modèle agricole qui va avec (engrais, mécanisation, pesticides, etc.), la biodiversité nécessaire est plus faible que si nous avons moins d'énergie et que nous devons ruser et jouer plus finement avec la nature, pour y trouver les solutions économes en énergie. Et justement, la quantité d'énergie

disponible par habitant plafonne et va probablement baisser, la baisse de biodiversité sera donc tôt ou tard un vrai problème pour tous les humains.

Ici l'horizon se compte en décennies, c'est une dégradation de la situation plus lente que ce que pourrait provoquer la finance ou le nucléaire, mais c'est une dégradation plus certaine : de nombreuses espèces et leurs habitats ont déjà été irrémédiablement perdus et malgré les efforts des innombrables organisations de protection de la nature, la tendance ne semble pas pouvoir être inversée à court terme.



6 mai 2018 7 h, l'effondrement est télévisé.

À la ferme nous n'avons pas la télé. Il y a quelques jours nous avons été hébergés dans une maison télé-connectée. Hasard, une émission d'Envoyé Spécial sur un sujet qui nous intéresse au plus haut point : la disparition des insectes et oiseaux en France. Le constat est alarmant, 75 % des populations d'insectes ont disparu en vingt ans, à ce rythme, dans cinq à quinze ans, il n'y aura plus d'insectes ni d'oiseaux annonce le scientifique interviewé. Nous sommes sur une chaîne à forte audience à une heure de grande écoute, les choses bougeraient-elles ? Je suis persuadé que non [...]. Le ton de la voix off est incisif mais aussi anesthésiant. C'est la même voix que celle de tous les reportages de grande diffusion, qu'il s'agisse de la fin des conditions de vie qui sont les nôtres, d'un boulanger dans le Cantal, d'une crèche en région parisienne ou d'un fait divers. Le sujet est toujours identiquement présenté, via une télé qui parle dans le vide, qui meuble, qui occupe l'espace sans provoquer plus qu'un peu d'indignation et beaucoup de sentiment d'impuissance.

Au-delà de la forme du reportage, le fond est aussi désarmant. Les personnes (personnages?) présentés sont pittoresques, attendrissants et il est évident que leurs actions sont dérisoires, voire symboliques. Le coup fatal vient à la fin, après le reportage schizophrénique, la parole est donnée à Hubert Reeves dont je résumerai le propos comme ça : l'heure est grave mais gardons confiance, des initiatives positives se développent, des gens s'occupent du problème, vous pouvez aller vous coucher.

L'énergie, terrible sujet, comment l'aborder ? En prenant un vélo et en attaquant une côte bien raide, 15 % minimum, et qui soit ouverte à la circulation automobile. Si vous n'avez pas encore mis pied à terre vous faites presque du surplace tellement l'effort est intense pour faire avancer les 70 à 100 kg de votre équipage (vous plus le vélo et un sac avec quelques habits et votre prochain repas). Et là une voiture vous dépasse. Ce moment peut être assez marquant car votre effort engendre un besoin important en oxygène alors que la voiture, pour avaler cette pente, vous inflige ses gaz d'échappement. Heureusement le moment est aussi court que désagréable, car la voiture monte cette côte comme si c'était du plat. La personne qui vous a dépassé dans son équipage de deux tonnes, 2 000 kg, vingt fois le poids du vôtre, était seule dans sa voiture. Et combien de carburant a nécessité cette aventure de quelques mètres ? Presque rien, quelques dés à coudre. Imaginons maintenant que la voiture tombe en panne et que, pas rancunier, vous alliez aider le conducteur. Allez-vous pousser la voiture vers le haut de la côte ? Impossible, même à dix personnes vous ne pourriez pas faire monter cette voiture en la poussant. L'énergie utilisée pour se déplacer en voiture est considérablement plus importante que celle nécessaire pour se déplacer

à vélo (environ 600 fois plus¹). Vous mesurez là, en même temps, l'énergie contenue dans un dé à coudre d'essence et notre dépendance à cette énergie tellement abondante et peu chère que nous avons pris l'habitude d'utiliser un véhicule de deux tonnes pour aller chercher une baguette de 200 g.

Toute notre société s'est organisée en fonction de cette énergie abondante et peu chère. La voiture individuelle s'est imposée comme le principal moyen de déplacement, avec ses usines de production de voitures, ses routes et ses casses automobiles. Nous consommons des produits ayant parcouru des milliers de km, nous chauffons des bâtiments mal isolés alors que nous savons faire des maisons passives², nous produisons notre nourriture avec très peu d'effort humain, mais une consommation énergétique très importante. Notre consommation énergétique par habitant, dans les pays dits « développés », est plus forte que ce qu'aucune civilisation humaine ait jamais connu. Au niveau mondial, elle est toujours en augmentation et son approvisionnement peine à être assuré de manière régulière. Nous avons bien connu des « pannes » d'énergie par le passé, mais il s'agissait de pannes conjoncturelles, par exemple lors de la Seconde Guerre mondiale, c'est le conflit qui provoquait la pénurie. Inéluctablement la panne

1. Un cycliste normal produit environ 100 W (watts) pour franchir une côte. Une voiture de 80 ch (chevaux... vieux souvenir de la traction animale...) soit 59 656 W, doit utiliser toute sa puissance pour franchir une côte de 15 %.

2. Une maison passive est une maison qui produit plus d'énergie qu'elle n'en consomme, notamment en utilisant pleinement le rayonnement solaire qu'elle reçoit. Les techniques sont au point depuis les années 1970 mais la part de logements passifs dans les constructions neuves reste dérisoire. Nos constructions sont énergétiquement absurdes et deviendront très inconfortables si l'énergie venait à manquer.

deviendra structurelle, c'est la quantité totale d'énergie disponible par unité de temps qui sera trop faible par rapport à la demande, et ce durablement. À court terme, des ressources comme les gaz de schiste ou le pétrole arctique peuvent repousser le début de la pénurie, mais la tendance de fond est inéluctable : demain, moins d'énergie.

Intermède d'éducation populaire

Il y a au moins deux choses qu'il est impératif de comprendre pour ne pas se perdre dans des délires énergétiques : la nature de l'énergie et les rendements.

– Premièrement, énergies et technologies sont souvent confondues, alors que la différence est cruciale. L'énergie se trouve dans la nature, sous différentes formes (soleil, gisement de pétrole, chaleur des profondeurs terrestre, vent, etc.). Les humains inventent des technologies qui permettent d'utiliser ces énergies, de les convertir en des formes pratiques pour eux. Le panneau solaire est un élément technologique qui convertit du rayonnement solaire en électricité, le moteur à explosion (celui de nos voitures) convertit de l'énergie chimique (contenu dans le carburant) en énergie mécanique (déplacement d'une masse, sans vouloir vous offenser). Nous avons inventé le panneau solaire et le moteur, mais nous n'avons inventé ni le soleil, ni l'électricité, ni le pétrole, ni les lois de la mécanique, nous les avons simplement découvertes, la nuance est de taille. L'histoire humaine a produit un nombre fabuleux d'inventions technologiques et cette production technologique a fortement augmenté au cours des deux derniers siècles. Par contre, la découverte d'énergies se compte sur les doigts d'une main et le rythme des découvertes s'est ralenti, puisque presque toutes les formes d'énergie étaient connues dans le monde antique : soleil, vent, pétrole (pour les lampes à huile), hydraulique, géothermie (connue via les volcans), électricité (connue via les

orages). Seule l'énergie nucléaire est une découverte du monde moderne. Les technologies modernes ont seulement permis d'utiliser des énergies qui étaient connues depuis longtemps mais inexploitées jusqu'à là. Remarquons enfin que l'énergie découverte le plus tardivement (nucléaire) est bien plus difficile à exploiter que les énergies anciennement connues. La fission nucléaire est discutablement maîtrisée (accidents, déchets), la surgénération (Superphénix) et la fusion (ITER) ne le sont toujours pas. Si une énergie restait à découvrir, il faudrait qu'elle soit particulièrement bien cachée, inaccessible à nos sens humains autant qu'à la science actuelle et donc probablement encore plus difficile à exploiter.

– Deuxièmement, les rendements sont une notion centrale dans l'utilisation des énergies. Chaque fois que nous convertissons de l'énergie (rayonnement solaire en courant électrique par exemple), il y a des pertes. Un rendement de 0,5 correspond à une perte de 50 % de l'énergie au cours de la transformation. Il ne peut pas y avoir de rendement supérieur à un, c'est-à-dire de création d'énergie à partir de rien. Le rendement d'un panneau solaire est actuellement de 20 % et celui d'un moteur de voiture de 30 %. Il est donc certain que les meilleurs panneaux solaires du futur ne produiront pas plus que cinq fois ce que produisent les panneaux actuels. Il est certain que les moteurs thermiques du futur ne consommeront pas quatre fois moins que les moteurs actuels. En fait, les améliorations seront bien plus faibles que ça, mais il nous faudrait détailler un peu plus.

Ce serait faire preuve d'un optimisme irrationnel que de compter sur une exploitation significativement plus efficace des énergies déjà connues.

Un peu de polémique... Des technologies révolutionnaires seraient prêtes mais seraient cachées, bloquées, par les géants de la production de pétrole, ou peu importe qui d'autre, il faudrait donc les libérer

par un effort politique et démocratique pour que nos problèmes énergétiques trouvent une solution. Outre l'impossibilité technique déjà avancée plus haut, nous pouvons encore faire deux objections sérieuses.

Premièrement, la société capitaliste récente qui a permis les productions technologiques que nous connaissons (via une mobilisation sans précédent de capital) est une société qui ne connaît pas de limite¹. Tout ce qui peut être fait est fait à la seule condition d'être rentable. Tout ce qui est susceptible de générer des profits un jour, est tenté à partir du moment où quelqu'un en a eu l'idée. Parfois ça prend du temps, plusieurs siècles pour le pétrole par exemple, depuis les lampes à huile jusqu'au moteur thermique. Mais tôt ou tard, il arrive toujours un capitaliste pour financer et faire produire le nouveau convertisseur énergétique plus intéressant que les précédents. S'il existait une voiture qui avance avec rien (ou avec de l'eau, ou de « l'énergie libre ») et qui ne polluerait pas, des producteurs de voitures, aussi puissants que les producteurs de pétrole, l'auraient déjà proposée à la vente, en se vantant en sus de sauver le climat.

Deuxièmement, si une énergie miraculeuse existait (infinie, gratuite et non polluante) est-ce qu'elle serait un bienfait pour l'humanité ? Dans une société de modération, de partage et de justice, oui peut-être. Mais nous ne sommes pas dans une telle société, sinon ce livre n'existerait pas ou serait une fiction. Dans nos sociétés, une telle énergie produirait encore plus de mobilité, d'exploitation de la nature, de consommation de ressources, de bruit, d'occupation d'espace, de vitesse... et encore moins de temps pour réfléchir, méditer, rencontrer les autres, les comprendre. Peut-être que le résultat final serait une guerre totale.

1. Vaste question, voir entre autres les penseurs du mouvement de la décroissance.

Revenons à notre état des lieux énergétique après cette digression. Notre mode vie nécessite beaucoup d'énergie et nous en aurons moins demain.

La voiture individuelle est un aspect particulièrement important de notre problème énergétique. Nos sociétés se sont organisées en grande partie autour d'elle et il est quasi inévitable d'en utiliser une à un moment ou à un autre. Les transports ce sont 25 % de la consommation mondiale d'énergie (AIE 2019) et la voiture c'est grosso modo 50 % des transports (en énergie consommée et en émission de gaz à effet de serre). La voiture individuelle est aussi une aberration énergétique : deux tonnes de technologie pour déplacer une ou deux personnes de 70 kg et une motorisation qui privilégie le confort et la rapidité à la consommation. Bon on sait tout ça, demain les voitures seront électriques. Foutaises¹ ! à poids et performances comparables, une voiture électrique consomme pour avancer à peu près autant d'énergie qu'une voiture thermique, elle mobilise autant de matériaux et d'énergie pour la construire, elle prend autant de place sur la voie publique, façonne autant nos existences et crée au moins autant de déchets en fin de vie. En France, l'électricité nécessaire pour les faire rouler est principalement nucléaire et à l'échelle mondiale l'électricité est principalement faite avec du gaz, du pétrole et du charbon. La voiture électrique déplace la pollution et modifie la part de chaque type d'énergie dans la consommation totale d'énergie, c'est à peu près tout.

La question de l'agriculture mérite aussi d'être détaillée. L'agriculture que nous nommerons « productive », à base de tracteurs, d'engrais, de pesticides, et plus récemment d'OGM et de satellites, produit des quantités très importantes d'aliments par actif : un

1. Même l'ADEME (Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie) le laisse entendre si on lit entre ses lignes.

agriculteur productiviste produit 100 ou 1 000 fois plus de calories alimentaires qu'un paysan sans intrants, il nourrit donc plus de personnes. La révolution verte au xx^{e} siècle, c'est-à-dire la transformation de la paysannerie en agriculture productiviste, à « libéré » des actifs pour l'industrie et le secteur tertiaire. Ça tombait bien, après les deux guerres, il y avait beaucoup de choses à reconstruire et les bras manquaient pour le faire. L'agriculture productiviste a aussi augmenté sa production par hectare, mais dans une moindre mesure, une à dix fois plus qu'un siècle auparavant. Ces deux augmentations de rendement, humain et surfacique, ont bien sûr eu des coûts. Hormis la perte culturelle et l'exode rural, il y en a deux qui sont essentiels pour la suite : d'une part une consommation énergétique par calorie alimentaire produite qui a très fortement augmenté¹, pour alimenter les machines et fabriquer les intrants, et d'autre part la lente dégradation des sols, une sorte de perte de capital, qui se traduit par une moindre capacité à revenir à une agriculture sobre en énergie. Il faut environ 1 000 à 10 000 fois plus d'énergie pour nourrir une personne maintenant qu'il y a un siècle. L'agriculture productiviste est donc une agriculture où des travailleurs ont été remplacés par de l'énergie. Comme, en ce début de xxi^{e} siècle, le chômage est fort et l'énergie de plus en plus rare, l'inadéquation actuelle est évidente.

Les échéances concernant des dysfonctionnements énergétiques se comptent aussi en décennies, avec des effets qui se font déjà sentir actuellement et qui ne peuvent qu'augmenter : tension sur l'approvisionnement, donc sur la production, donc sur le PIB, donc

1. Multiplié par 20 selon le département de l'agriculture des États-Unis. Pour produire et distribuer 1 calorie alimentaire aux États-Unis, il faut maintenant environ 7 calories d'énergie fossile (Servigne « Nourrir l'Europe en temps de crise »).

sur les salaires et le pouvoir d'achat. Cette contraction économique progressive est une tendance lourde, ayant des causes physiques incontournables et qui est régulièrement perturbée par la géopolitique et la spéculation. Nous sommes au début d'une pente descendante en dents de scie, ça va s'accélérer et ça va secouer !



**13 juin 2018 10 h, le double problème
des énergies fossiles.**

Il y aurait encore du pétrole pour longtemps, malheureusement pour le climat, et le discours sur la déplétion pétrolière serait obsolète (entendu lors de l'AG des Amis de la Terre).

Il y en a effectivement trop pour le climat et il faudrait en laisser 80 % sous terre pour éviter un emballement du climat. On n'est pas partis pour ça, au contraire les pétroles non-conventionnels se développent. Néanmoins, le pétrole manquera bien avant qu'il n'y en ait plus. Notre société industrielle veut du pétrole pour toujours, mais en veut aussi une certaine quantité chaque année, quantité si possible en croissance pour soutenir la croissance économique mondiale. Et c'est cette quantité par année qui va se trouver insuffisante. Le problème viendra du débit qu'il sera possible de produire, en diminution progressive jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus d'économiquement rentable. Et il faut rappeler ici qu'un effondrement peut faire brusquement chuter cette quantité annuelle.

Nous avons donc trop de pétrole à brûler pour ce que peut encaisser la biosphère, mais nous n'en avons pas assez pour faire durer notre société industrielle.

C'est le **changement climatique** (CC) provoqué par les activités humaines qui constitue la tendance la plus lourde, la plus lente et la plus inévitable de toutes celles évoquées jusqu'ici. Il est déjà engagé : + 1 °C déjà effectif. Un autre degré supplémentaire est déjà certain avec les gaz à effet de serre que nous avons déjà émis. Donc si nous engageons une vraie, forte et radicale transition sociétale maintenant, nous aurons quand même + 2 °C. Nous ne détaillerons pas ici ce que produira un réchauffement de 2 °C, si vous êtes là c'est que vous devez déjà être au courant dans les grandes lignes. Regardons plutôt les interactions qu'il peut y avoir entre le problème climatique et les autres.

Le CC est une des causes de l'effondrement de la biodiversité, mais une cause qui n'était pas présente à ses débuts. La plupart des espèces ont disparu pour des raisons autres que le CC (pollution, destruction des habitats, perturbations diverses des équilibres). Nous avons réussi à menacer la vie sur terre avant que le CC ne soit clairement perceptible, ce dernier se rajoute donc à la pression que nos activités humaines faisaient déjà peser sur la vie. Dans l'autre sens, chaque espèce vivante étant porteuse de spécificités potentiellement utiles à nos activités et à notre propre survie, le fait que la biodiversité baisse nous prive de solutions naturelles dans nos tentatives d'adaptation au CC.

Le CC pose problème au nucléaire pour au moins deux raisons. Premièrement, les centrales doivent être refroidies et certaines d'entre elles sont déjà limite lors des périodes les plus chaudes (manque d'eau et eau trop chaude dans la rivière utilisée pour le refroidissement par exemple). Le réchauffement augmente donc (un peu) ce problème. Deuxièmement, les centrales nucléaires étant des équipements hautement complexes et dangereux, les événements météorologiques ou sociaux extrêmes qui vont augmenter, en fréquence et en intensité avec

le CC, vont augmenter le risque de défaillances et le nombre d'accidents nucléaires. Sur le long terme le CC, s'il provoque l'effondrement de notre administration, laissera des déchets nucléaires abandonnés, ce qui augmentera à nouveau les difficultés pour l'humanité moins technicisée qui pourrait perdurer. Dans l'autre sens, les partisans du nucléaire arguent qu'il produit une énergie faiblement émettrice de gaz à effet de serre (GES), comme les meilleures énergies renouvelables. Cette affirmation est probablement discutable car ne sont pas prises en compte les implications militaires et politiques d'une telle industrie, beaucoup plus difficile à sécuriser que des éoliennes ou des champs de panneaux solaires. Mais on veut bien accorder le bénéfice du doute à cette industrie douteuse.

Le CC modifie l'accès aux ressources énergétiques et produit probablement une amélioration quantitative en ouvrant de nouvelles zones d'exploitation, en Arctique par exemple avec la régression de la banquise. S'il est possible que ces nouvelles ressources augmentent significativement les réserves restantes connues et accessibles (entre 5 et 30 % d'augmentation), elle ne vont pas assurer un ou deux siècles supplémentaires de carburant pour la société thermo-industrielle, mais seulement un répit de quelques années. Dans l'autre sens, l'épuisement des ressources fossiles nous amène à consommer des énergies qui émettent plus de GES que les énergies que nous avons consommées par le passé. Nous nous tournons vers des gisements ayant une densité énergétique plus faible, par exemple les sables bitumineux, mélange de pétrole semi-solide, de sable, d'argile et d'eau, nécessitent de déplacer et traiter de grandes quantités de minerai pour obtenir peu de matière énergétique utilisable. Nous allons exploiter des gisements plus éloignés, plus profonds, plus compliqués, plus dangereux. Le travail nécessaire et la pollution engendrée

pour obtenir cette énergie utilisable sont plus importants qu'avec les gisements du passé. Pour chaque Watt consommé par l'utilisateur final, il y a de plus en plus de GES émis en amont, le problème énergétique aggrave le problème climatique.



1^{er} décembre 2018 – Méracq

**Ce qui est grave : on amène dans notre chute
d'autres êtres humains et non-humains**

Certains types de sociétés existant actuellement sur la planète, autres que la société thermo-industrielle, morflent actuellement à cause de notre mode de vie. Même si petit à petit beaucoup d'entre elles sont gangrenées par notre société et cherchent à vivre comme nous – ils ont l'impression qu'ils seraient plus heureux en consommant des MacDodus, des téléviseurs et des smartphones... – les gens qui composent ces autres modèles sociétaux sont habitués à vivre avec le peu de ressources qu'ils ont autour d'eux. De ce fait, ils sont bien plus résilients que nous.

Je me dis d'ailleurs qu'avec l'effondrement de la société thermo-industrielle, les rôles vont s'inverser pour un certain temps. Ces sociétés aujourd'hui malmenées par nous, vont pouvoir mettre en œuvre leur capacité de résilience quand nos « produits industriels » ne leur arriveront plus.

Pourquoi un certain temps seulement ? Parce que ce qui est dramatique dans tout ça, c'est qu'ayant dégradé tout notre environnement, au-delà de la pollution ou de l'épuisement des ressources, nous avons engendré le bouleversement climatique et la disparition des espèces. Même si la société thermo-industrielle s'arrête de produire du plastique, d'avoir des rejets polluants,

d'exploiter les animaux d'élevage... le bouleversement climatique est tellement avancé, qu'aujourd'hui de nombreux scientifiques, institutions, rapports le disent : il y aura très probablement un emballement. Les boucles de rétroactions positives (au sens où elles s'entretiennent les unes les autres), et donc également la température globale moyenne, vont continuer d'augmenter, le dérèglement climatique va s'accroître et beaucoup de scientifiques penchent pour un monde qui va devenir de moins en moins vivable. Avec la modification tellement rapide de ce qu'il reste des écosystèmes, il y a peu de probabilité que ces populations réussissent à s'adapter durablement.

Quant aux différentes espèces animales et végétales, auront-elles le temps de migrer, de s'adapter, de survivre à ces bouleversements ?

La **population** mondiale est une autre tendance lourde, un phénomène de grande inertie. Elle augmente encore rapidement après une augmentation exponentielle pendant les deux derniers millénaires. Il est clair que, même si tout allait bien par ailleurs, cette augmentation ne pourrait se poursuivre bien longtemps. De plus, la consommation, donc l'empreinte écologique de chaque individu augmente dans les pays riches ainsi que dans les pays pauvres ¹ qui adoptent petit à petit le mode de vie des premiers. La charge totale, nombre de personnes x empreinte écologique moyenne d'une personne, a déjà dépassé ce que peut supporter la biosphère, et cette charge continue d'augmenter². C'est là

1. « Appauvris » est un terme plus approprié, appauvris par les pays riches évidemment, pour approvisionner leur consommation.

2. Voir par exemple le « jour du dépassement » : date de l'année, calculée par l'ONG américaine Global Footprint Network, à partir de laquelle l'humanité est supposée avoir consommé

que nous pouvons faire une petite digression politique caricaturale mais néanmoins fondée. Quand on est de droite, on en déduit en général que nous sommes trop nombreux et qu'il faut réguler là où la natalité est la plus forte, c'est-à-dire chez les pauvres¹, ce qui peut vite s'avérer une impasse, puisque les riches² ne le sont que par leur exploitation des pauvres. Quand on est de gauche, diminuer le nombre de pauvres entre vite en conflit avec des valeurs affichées et revendiquées, il faut alors aussi faire diminuer l'empreinte écologique et la logique voudrait que cela soit fait là où elle est la plus forte, c'est-à-dire chez les riches, ce qui est bien embêtant pour les riches de gauche. Comme disent les partisans de la décroissance (nous en sommes), « il n'y pas trop d'humains sur terre, il y a trop d'automobilistes ». Mais quand même, à un moment il y aura aussi trop de piétons si le taux de natalité ne s'équilibre pas avec le taux de mortalité. Population et consommation ne peuvent donc être dissociées. Un excellent article dans le n° 3 d'Yggdrasil³ explique que réguler la natalité des pauvres aurait un effet quantitativement très faible sur les émissions de GES et donc le CC.

l'ensemble des ressources que la planète est capable de régénérer en un an. Passée cette date, l'humanité puiserait donc de manière irréversible dans les réserves non renouvelables (à échelle de temps humaine) de la Terre (Wikipédia).

1. Qui ne sont pas dans ce cas considérés comme des appauvris mais comme pleinement responsables de leur misérable sort. Nos pays n'étaient pas intrinsèquement riches mais se sont enrichis en puisant dans les ressources d'autres pays. Idée de Serge Latouche semble-t-il.

2. Tout est relatif, un Français précaire au smic fait encore partie des 10 % ou 20 % les plus riches de la planète. C'est pour ça que l'on trouve des pauvres de droite.

3. « Yggdrasil, effondrement et renouveau », autoproclamé « Le dernier magazine avant la fin du monde » <https://yggdrasil-mag.com>

Dans les pays enrichis, la forte augmentation de la consommation par personne depuis le milieu du xx^e siècle se traduit de moins en moins par une augmentation du confort et se réduit de plus en plus à une augmentation d'activité commerciale. La consommation touche maintenant à l'absurde, ce qui, au-delà des chiffres, est en soi inquiétant, puisque le jetable, la mauvaise qualité et l'obsolescence programmée s'imposent.



9 décembre 2018 6 h, la tronçonneuse jetable

L'hiver est là, c'est la saison pour faire le bois de chauffage pour dans 2 ans. Notre tronçonneuse d'origine incertaine (en collectif on a plein de trucs dont on ne sait pas trop qui les a apportés) ne marche plus. Après quelques tentatives d'autoréparation infructueuses et de gros énervements en forêt, direction le magasin de motoculture local. Le réparateur ne veut même pas la regarder. « Je vais vous demander 44 € de l'heure alors qu'une machine chinoise comme la vôtre vaut moins que ça sur internet ». Vérification, incroyable, c'est vrai ! Une machine que je n'arriverais pas à fabriquer en un an vaut moins qu'une heure de travail en France. C'est une période de promo et le réparateur me propose un plan B, une machine neuve de qualité dont il voudra bien assurer l'entretien, 300 €. Je m'attendais à pire, je note l'info et part pour activer mon plan C, demander la tronço d'un pote. Pas de bol, elle marche pas non plus, mais semble plus vieille que la nôtre, donc possiblement réparable. Retour chez le réparateur (après un nouvel échec d'autoréparation), qui la prend en charge sans hésiter, avec simplement cette remarque « elle a plus de vingt ans, je peux pas avoir de pièces de rechange ». Une semaine après, elle marche, une heure

de main d'œuvre, mais pas sûr qu'elle tienne plus longtemps qu'une chinoise neuve. Aucune volonté de ma part de dénigrer la qualité des productions chinoises. Ils savent fabriquer de la qualité si c'est ce qu'on leur demande. Nous leur avons demandé de faire des tronçonneuses jetables, ils l'ont fait.

Dans bien des secteurs industriels, toute la compétence est passée chez eux et ne subsiste chez nous qu'une activité artisanale économiquement insignifiante, par exemple en fabrication de vélos (expérience vécue avec ALIAciklo¹).

Enfin, les **inégalités sociales** sont en forte augmentation dans les pays « développés » depuis une cinquantaine d'années, mais nous ne mettons pas ce phénomène avec ceux qui posent un problème nouveau et grave pour la survie de la civilisation thermo-industrielle. Elles sont seulement, mais c'est déjà beaucoup, un problème réel et concret pour celles et ceux qui les subissent et plus rarement un problème de conscience pour celles et ceux qui les infligent. Les inégalités sociales oscillent entre révolutions qui ne remettent que très partiellement les compteurs à zéro et progression jusqu'à des niveaux engendrant des tensions telles que de nouvelles révolutions se produisent. La situation actuelle nous semble inacceptable mais pas pire que ce qu'elle a été fréquemment par le passé, les inégalités sociales ne nous semblent pas être un risque fatal pour nos sociétés.

1. Association qui a tenté de 2009 à 2012 de concilier l'inconciliable : produire des vélos localement, écologiquement et les vendre à des prix accessibles au plus grand nombre. Échec. En Europe les fabricants de vélos qui survivent font des vélos sur mesure ou des vélos de luxe. D'autres conçoivent mais font produire en Asie.

Nous pourrions continuer et détailler cette liste de difficultés que l'humanité rencontre, mais il y en a déjà assez¹ pour considérer que la poursuite de la trajectoire humaine actuelle n'est pas tenable et qu'il n'est pas impossible que dans un siècle l'espèce humaine ne soit plus représentée que par quelques milliers d'individus dans quelques rares zones encore habitables. Chaque phénomène pris individuellement constitue déjà un problème peut-être insurmontable en soi, mais en plus plusieurs se présentent en même temps, appellent des réactions contradictoires, voire se renforcent les uns les autres.

Nous avons dépassé des limites, surtout concernant la biodiversité et le changement climatique. Bon, ça veut dire quoi ? C'est très abstrait. Ça produit quoi ? On va se faire gronder ?

Dépasser une limite, ça produit trois problèmes : se mettre dans une situation non pérenne, dégrader son capital et abaisser la limite.

Avec le dépassement de limites, le facteur temps entre en compte, il devient compté. Toutes les solutions, même bonnes, ne sont plus envisageables, il faut se restreindre à celles qui sont possibles dans le temps possiblement imparti. Donc urgence et stress.

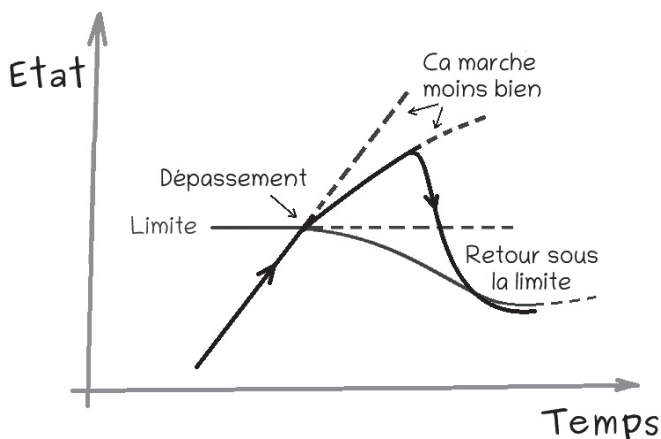
Le dépassement de limites nous amène en territoire non viable, non holistiquement rentable², et pour compenser il faut taper dans le capital. Par exemple en

1. Un bonus pour les courageux qui lisent les notes de bas de pages : les perturbateurs endocriniens, issus principalement des plastiques qui nous entourent, nuisent à la transmission de nos gènes en nous rendant stériles et idiots. Voir « *DEMAIN, TOUS CRÉTINS ?* » documentaire de Sylvie Gilman et Thierry De Lestrade, ainsi que le film « *Idiocratie* » qui décrit un futur hilarant où le niveau intellectuel moyen aurait fortement baissé.

2. Ah non mais comment ils se la pètent !

agriculture nous dégradons la fertilité des sols qui font partie du capital agricole.

Enfin, le dépassement de limites, produit un abaissement des limites en question. Si tu dépasses ton découvert autorisé trop longtemps, ton banquier réduit ton découvert autorisé.



Plus le dépassement de limite se prolonge dans le temps, plus la correction doit être importante pour retourner à un état viable (sous la limite). Le retour à un état identique à celui avant dépassement n'est de toutes façons plus possible à brève échéance.

Dans le chapitre suivant nous allons essayer de regarder quelles sont nos capacités de réaction face à tout cela. Mais avant, reste une question : tout cela est-il bien vrai ? Ces phénomènes produisent des changements très lents auxquels on s'habitue, ils passent inaperçus, ils sont difficiles à identifier et à croire. Il faut du temps et de l'effort pour constater soi-même et directement certains faits.

Ceux qui ont plus de 30 ou 40 ans pourront constater l'évolution du cadre de vie de leur enfance, la taille de la route qui a grossi, le parking qui n'existait pas, le lotissement qui a pris place sur des terres agricoles, l'absence des arbres qui faisaient de l'ombre sur la place. L'artificialisation et l'urbanisation sont une réalité palpable. Ceux qui habitent en montagne et sont en prise avec l'industrie du ski peuvent constater que les stations se sont étendues et que la neige doit être maintenant fabriquée¹, indice fort que la température s'est déjà effectivement élevée chez nous.

Ceux qui ont une maison de famille avec une rivière pas loin ont probablement entendu des récits de baignade d'été ou de pêche à l'écrevisse du temps où leurs grands-parents étaient enfants. La mousse jaunâtre et les emballages plastiques qui décorent maintenant les berges sont un indice d'augmentation de la pollution².

La mouvance vintage nous permet de comparer les voitures actuelles avec celles d'il y a 50 ans qui étaient plus simples, plus petites, plus légères, donc moins consommatrices de ressources. Elles étaient aussi moins nombreuses, puisque les routes construites depuis ne suffisent toujours pas pour les faire rouler à leur vitesse nominale.

S'il y a bien une part des mauvaises nouvelles que nous ressentons effectivement comme vraies, que nous constatons par nous-mêmes, il est bien possible que le reste des mauvaises nouvelles soit vrai aussi.

1. Fabriquée avec une certaine honte puisque le terme initial de neige artificielle a été remplacé par neige de culture.

2. La mousse sur l'eau n'est pas systématiquement signe de pollution mais de présence de matière organique en décomposition. C'est l'excès de matières organiques dans les eaux qui constitue la pollution.

La société entre pizza et sidération

Des constats de dysfonctionnements sociétaux comme ceux que nous venons de faire, il y en a depuis que les civilisations existent. Concernant la nôtre, la fréquence de ces constats, leur nombre, la gravité et l'urgence qu'ils soulignent augmentent régulièrement au fur et à mesure que les échéances annoncées se rapprochent. Et pourtant, aucun réel changement de direction ne se produit. Quelques aménagements symboliques, souvent provisoires, viennent entretenir l'illusion que notre civilisation va réagir pour éviter son suicide.

Le mauvais exemple du trou dans la couche d'ozone

La réponse apportée au phénomène du trou dans la couche d'ozone est parfois présentée comme une réussite mondiale dans le traitement d'un problème écologique majeur. En fait, une demie et peut-être provisoire réussite mais qui, en plus, est malheureusement une exception. Dans les années 1960 et 1970, un amincissement, voire à certains endroits une disparition de la couche d'ozone stratosphérique sont constatés, surtout au-dessus du pôle Sud, dégradation résultant d'un déséquilibre entre la production et la destruction de l'ozone dans la stratosphère. Cette couche nous protège des rayonnements ultraviolets en réduisant la quantité qui atteint le sol. Ces rayonnements sont fortement cancérigènes, provoquent des maladies oculaires, réduisent le système immunitaire, nuisent à la photosynthèse donc

à la production alimentaire, affectent chaque étape des cycles des espèces vivantes. Bref, c'est un gros problème, du même ordre de grandeur que ceux énoncés au chapitre précédent. Dans les années 1980 et 1990, plusieurs accords mondiaux attestent de la cause anthropique du problème, principalement le chlore et le brome d'origine industrielle, et fixent de nouvelles règles. Dans les années 2000 et 2010, l'évolution du phénomène ralentit et se stabilise, il n'y a pas eu de retour à l'état initial mais le pire semble évité, bravo la gouvernance mondiale. Et cerise sur gâteau, l'industrie responsable a été peu affectée, puisque des solutions techniques de remplacement, aussi efficaces et aussi rentables ont pu être mises en place¹. Et c'est là que l'exception réside : les solutions n'ont pas altéré significativement la marche économique mondiale.

Ce genre d'exception ne se reproduira pas dans les secteurs de la finance, du nucléaire, de la biodiversité, de l'énergie, du changement climatique, de la population, etc., où aucune solution ne présente la particularité de résoudre réellement un problème tout en préservant l'économie mondiale :

1. Le protocole de Montréal (1987) a contraint plus de 240 secteurs industriels à l'élimination progressive de 96 produits chimiques, notamment les chlorofluorocarbures (CFC), appelés aussi fréons, qui ont été remplacés par des hydrochlorofluorocarbures (HCFC) moins destructeurs de la couche d'ozone (Wikipédia). Manque de bol, ces derniers sont de puissants gaz à effet de serre (1 kg pèse plus d'une tonne de CO₂) et devraient à leur tour être interdits et remplacés. Avec la technique, chaque solution amène son problème. On peut encore changer le problème avec de l'ammoniaque, pas de pouvoir réchauffant, pas destructeur de l'ozone, mais qui pose des problèmes de sécurité incendie. Parfois l'ammoniaque est choisi pour de gros frigos industriels, mais juste parce que c'est moins cher et que le risque d'incendie est loin des gens.

- Se doter de capacités de protection face aux pandémies est un coût difficilement justifiable en régime néolibéral. Avant le Covid-19, tant que les pandémies relevaient de l'abstraction, du risque théorique pour les habitants des pays enrichis, ce coût était injustifiable (le stock de masques et de matériel était quasi nul). Après cette crise sanitaire ce coût sera temporairement justifiable mais les raisons économiques mineront discrètement ce qui aura été médiatiquement mis en place après l'épisode (constitution de stock de matériel après la crise puis diminution de ces stocks quand l'oubli fulgurant aura à nouveau frappé).

- Supprimer la spéculation financière serait supprimer les profits de ceux qui s'y adonnent, les humains les plus riches et donc les plus influents du monde. Toutes les solutions en ce domaine ont donc intrinsèquement un impact négatif majeur pour les principaux acteurs de l'économie mondiale.

- Supprimer le nucléaire serait sacrifier une industrie entière, et même pire que ça, ce serait la conserver en supprimant ses profits (issue de la production d'énergie) et en ne gardant que ses coûts (gestion des déchets et des risques). Ce serait aussi supprimer un apport énergétique considéré comme vital (au regard de nos modes de vie sociétaux) ou un avantage militaire (les deux en ce qui concerne la France).

- Enrayer la chute de la biodiversité, nécessiterait de mettre un coup d'arrêt à l'extension urbaine, à l'agriculture industrielle, à l'industrie chimique, à la production de masse. De nombreux aspects de notre société thermo-industrielle seraient touchés, si ne pas nuire aux autres espèces vivantes était une règle impérative.

- Éviter la pénurie de ressources (énergies et matériaux) nécessiterait une planification de ces ressources et donc une limitation à court terme de leur utilisation et donc des profits qui en découlent.

- Remplacer les énergies fossiles pour minimiser le changement climatique nécessiterait une réduction forte de la quantité d'énergie consommée et donc de la production de richesses.

- Limiter fortement et rapidement la population, hormis les problèmes éthiques que cela pose, supprimerait en même temps de la main d'œuvre exploitée à bas prix et des consommateurs dociles.

Les tentatives de résolution des problèmes énoncés au chapitre précédent heurtent frontalement des intérêts économiques majeurs. Ces sacrifices économiques sont-ils envisageables ? Les transformations économiques, politiques et sociales nécessaires sont-elles réellement faisables ?

Un problème global, personne pour y répondre

Nous avons vu que tous ces problèmes sont inextricablement liés et il faut considérer qu'ils ne font qu'un. Notre civilisation est confrontée à UN problème majeur et global : l'impossibilité de continuer à exister de la même manière, voire à exister tout court. La réponse à apporter devrait donc être elle aussi majeure et globale. Dans un pays comme la France, avec ses institutions, son système politique, ses lois, sa culture, son histoire, etc., on peut énoncer la chose comme ceci : pour changer réellement les choses, il faudrait que la société civile soit massivement mobilisée, qu'elle puisse s'appuyer sur des règles démocratiques saines et efficaces, pour porter au pouvoir des dirigeants conscients et convaincus de la réalité dudit problème global et de la nécessité d'y répondre, que ces dirigeants soient compétents et désintéressés, qu'à défaut ils soient révocables et responsables de leurs erreurs, que les intérêts qui souffriraient de la réponse apportée soient contenus, etc., la phrase commence à être longue. Sommes-nous dans

une telle configuration en France actuellement ? Si vous pensez que oui, merci de nous envoyer un argumentaire détaillé, nous le lisons avec intérêt.



25 juin 2018 15 h 30. Les fêtes d'école.

« Il faut éduquer les jeunes générations, ce sont elles qui feront l'avenir. » Voilà un chouette bottage en touche. Non seulement nous n'avons probablement pas le temps d'attendre plusieurs générations, mais en plus c'est inique de bousiller la planète et de dire à nos enfants de la réparer quand on sera mort de surconsommation. Nous aurons pollué en utilisant une énergie considérable et ils devront réparer tout ça avec des bouts de ficelle. [Valérie s'est retrouvée par hasard] dans une fête d'école n'ayant rien d'exceptionnel à défaut d'être représentative. Sur les photos [qu'elle a prises afin de me montrer les « dégâts »] je vois des tables et des tables de bricoles chinoises en plastique, des pêches aux canards sans canard et sans eau, les enfants pêchent directement le produit de consommation. Les emballages s'amoncellent par terre, ne gâchons pas la fête avec un ennuyeux tri des déchets, encore moins avec leur réduction.

Les spectacles préparés par chaque classe s'enchaînent sous l'œil des téléphones qui numérisent à défaut d'immortaliser ces moments artistiques. À chaque nouvelle classe, la moitié du public se lève et s'en va pour être remplacée par les parents et familles des enfants de la classe suivante. Chaque famille vient filmer son même et s'en va. Point de message éducatif perceptible dans tout ça. Les seules valeurs visibles sont la consommation et la concentration d'humains, de jouets, de téléphones.

Combien d'écoles en France qui ressemblent à ça ? Et combien d'écoles arrivent à faire vivre tout au long de l'année, dans les classes, à la cantine, dans les conseils d'écoles, les fêtes, des valeurs écologiques suffisamment fortes pour être en phase avec les enjeux ? Là non plus la transition n'est pas en marche.

La société civile à la rue

La capacité de réaction de la population, son aptitude à incarner une société civile cohérente, forte et active, ne nous semble pas à la hauteur de la situation.



24 juillet 2018 7 h, les fêtes de village.

Lors d'une promenade à vélo un dimanche soir, quelques fêtards nous interpellent, nous nous arrêtons. Ils sont une dizaine, alcoolisés mais calmes, la fatigue aidant puisqu'il s'agit du comité des fêtes et qu'ils sont sur le pont depuis le vendredi. Nous ne paierons pas notre verre car la caisse est rangée, mais nous contribuons à la tâche en cours : finir les dernières caisses de bières, ouvertes, elles. Pour les deux alternatifs et sociologues amateurs que nous sommes, rencontrer ce petit groupe d'acteurs de terrain si différents de nous est fort intéressant et apporte un nouvel élément de réponse à la question de savoir si la transition est en marche ou pas. La fête de village qu'ils organisent, c'est la totale : une beuverie marathon, des verres jetables, des produits non locaux et industriels, aucun débat ni même d'information sur un sujet de société, reproduction de ce que faisaient leur aînés (bal le samedi soir, marseillaise et vin d'honneur le dimanche) et adhésion inconsciente à la propagande consumériste, puisqu'ils

vont garder la buvette montée pour le Tour de France qui passera une semaine plus tard, une « chance » pour ce village traversé par le tour une fois tous les vingt ans environ.

Ce groupe de personnes engagées pas pour les mêmes choses que nous me semble représentatif de ce que l'on peut retrouver dans les 36 000 communes de France, alors que nous (ATNB¹) sommes représentatifs de ce qui existe dans des territoires qui se comptent eux en centaines (départements, parties de département, agglomérations), soit dix fois moins environ. Leur public se compte en centaines, le nôtre en dizaines, encore dix fois moins, soit un rapport cent, encore une fois, entre les engagés pour la transition écologique et le Statu quo inconscient.

On ne peut pas dire que nous allons chercher des exemples qui alimenteraient nos partis pris, c'est eux qui nous ont invités à nous arrêter prendre un verre.

Nous ne sommes pas très compétents pour analyser l'évolution et l'état actuel de la politisation de la population française. Disons que cette politisation nous semble faible au regard des enjeux et pas très éclairée. Deux indices : nous élisons et réélisons des gens malhonnêtes, et les dirigeants de droite, promoteurs de la compétition plutôt que de l'entraide et de la répartition, sont élus par les gagnants, mais aussi et principalement par les perdants de cette compétition. Ça nous étonnera toujours qu'il y ait des pauvres de droite².

Par contre, concernant les questions écologiques et leur prise en considération par la population, nous

1. Amis de la Terre Nord Béarn, notre groupe local des Amis de la Terre France.

2. Marc : Bien que JC Michéa explique ça très bien, dans « Les Mystères de la gauche » il me semble (je ne l'ai plus pour vérifier).

avons un avis plus objectif, un avis de terrain. Après quelques années de participation plus ou moins active à des partis ou mouvements politiques de gauche (NPA en 2009, ATTAC, le Parti de Gauche, la FASE puis Ensemble!, et enfin la France Insoumise en 2017), Marc constate un sincère mais fragile¹ verdissement des positions et revendications. Les propositions écologiques nous semblent cohérentes à défaut d'être suffisantes (loin s'en faut), mais elles sont le fait des dirigeants, des communicants ou des commissions « Écologie » de ces organisations. Pour la majorité des militants de base, les questions écologiques restent non primordiales, floues, aux implications incertaines et il faudrait réexpliquer inlassablement que l'hydrogène n'est pas une source d'énergie, que le moteur à eau est une arnaque, que les rendements ne peuvent être supérieurs à 1, que le pic de production de pétrole n'est pas sa fin mais le début de son déclin, que le toit d'une voiture n'est pas assez grand pour y mettre suffisamment de panneaux solaires pour la faire avancer, qu'il n'y a pas assez de lithium sur terre pour les doter toutes de batteries, ni assez de platine pour les doter de piles à combustible, etc. Nous ne leur jetons pas la pierre, ces questions sont complexes et la technique n'intéresse pas tout le monde. La population ne semble pas avoir, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne pourrait l'acquérir, une culture écologique suffisante pour penser et accepter des mesures écologiques qui seraient à la hauteur des enjeux. Nous-mêmes, qui réfléchissons un peu plus que la moyenne à ces questions écologiques, nous serions bien en peine de proposer une politique cohérente, nous doutons plutôt de sa possibilité.

1. Janvier 2020: la bataille pour les retraites éclipse presque totalement l'écologie, un pas en avant, un pas en arrière.



23 nov 2018 6 h, la permaculture quantique.

Il y a quelques jours, j'ai été à un événement permaculturel. La permaculture est à la mode, nous aussi à la Ferme Légère nous nous revendiquons de la permaculture. Entre autres conférences, il y avait une présentation de la géobiologie. Comme je n'avais pas grand-chose d'autre à faire en attendant celle sur le réemploi, réutilisation et recyclage des matériaux du bâtiment (j'étais venu pour celle-là), j'ai mis mes a priori de côté et j'ai tenté la géobiologie. Wikipédia: « La géobiologie est la discipline qui prétend traiter des relations de l'environnement, des constructions et du mode de vie avec le vivant, de l'ensemble des influences de l'environnement sur le vivant, et notamment des ondes liées aux champs magnétiques et électriques, courants d'eau souterrains, réseaux dit « géobiologiques », failles géologiques, etc. ». Cette conférence était quelque part entre complètement creuse et un tissu d'âneries. Je ne dis pas que l'environnement et les constructions n'ont pas d'influence sur le vivant, mais les explications données ne valaient pas un clou. Ça m'a rappelé une conférence sur l'électroculture: dans les deux cas, les conférenciers consacraient une part conséquente de leur temps de parole pour affirmer que leur discipline était scientifique et pour la cautionner, ils citaient de nombreuses personnalités scientifiques s'étant intéressées à elle. Les références à la physique fondamentale étaient aussi balancées, telle la physique quantique, dont personne dans le grand public n'est foutu de dire de quoi il s'agit, pas plus que les conférenciers en question. Dans le public, il y avait une manifestement adepte de la géobiologie qui complétait de temps en temps les propos obscurs du conférencier. C'était une belle femme, future maman me semble-t-il, avec un sourire d'une bienveillance telle

que, à côté, dans mes meilleurs jours, je dois ressembler à rien d'autre qu'un sale con. Son amour rayonnant m'a clairement dissuadé d'intervenir pendant les questions réponses, j'ai eu peur de n'avoir comme réponse qu'un sourire condescendant, exprimant « encore un pauvre scientifique obtus qui n'écoute ni son cœur ni son intuition et pour qui les disciplines telle que la géobiologie sont pour le moment inaccessibles ». A l'inverse d'une démarche scientifique qui s'expose volontairement à la critique, qui demande que l'on trouve ses erreurs, qu'on expose ses faiblesses de raisonnement et qui en sort plus forte si elle n'a pas été réfutée, ces disciplines alternatives se protègent par avance de toutes critiques, elles les fuient et elles demandent en fait que nous les croyions, comme des religions. En fait, cette conférence m'a grandement intéressé, car je m'interroge sur la persistance d'idées pseudo-scientifiques, mais complètement farfelues dans notre société ultra rationnelle. Et mon intuition, car j'en ai quand même quelques-unes et je ne les fais pas passer pour des démonstrations, est que la science et ses développements technologiques nous oppressent et alimentent une rancœur mal placée. Je considère que la technologie (les applications concrètes de la science) engendrent beaucoup de problèmes (pollution, accidents, aliénation, etc.) mais cela ne veut pas dire que la science qui les a produits est fausse, au contraire. La validité des grandes lois de la physique (classique plus que quantique) sont lourdement confirmées par le fait que les productions technologiques fonctionnent pour de vrai et polluent pour de vrai. Pourtant, les propositions qui bafouent ces lois et laissent penser qu'elles seraient fausses, par exemple la conservation de l'énergie¹, sont

1. La conservation de l'énergie est un principe physique, selon lequel l'énergie totale d'un système isolé est invariante au cours du temps. Ce principe, largement vérifié expérimentalement,

nombreuses et elles ont la peau dure. J'en arrive enfin à l'idée que j'avais derrière la tête avant de prendre le clavier ce matin: nous sommes des non-scientifiques dans une société hautement technologique, dans une société fondée sur une science extrêmement évoluée et complexe, nous sommes des non-techniciens dans une société technicienne, ce qui nous inquiète et nous perd. Notre connaissance de ce qui fonde la société dans laquelle nous vivons est très faible et très inéquitablement répartie (savoir pointu et spécialisé pour certains, ignorance pour les autres). En France, il y a un siècle, la société était largement paysanne et la connaissance paysanne était largement partagée par ses membres. Je suppose qu'elle avait au moins ce confort-là, de vivre dans un quotidien qu'elle comprenait plus que nous ne comprenons aujourd'hui le nôtre. Nous avons presque tous une voiture, mais qui sait comment fonctionne un moteur?



**25 juin 7 h, il n'y a pas de hasard
et plusieurs réalités.**

Hier soir j'ai participé à une discussion fort intéressante sur la pensée créatrice et une supposée intelligence supérieure contenue dans « Le Grand Tout ». Il n'y aurait pas de hasard, mais des causalités qui nous dépassent pour le moment... Ce n'est pas le sujet de discussion que j'ai trouvé intéressant, mais ses modalités et présupposés: mes interlocuteurs invoquent des

est de première importance en physique, et impose que pour tout phénomène physique l'énergie totale initiale du système isolé soit égale à l'énergie totale finale, donc que de l'énergie passe d'une forme à une autre durant le déroulement du phénomène, sans création ni disparition d'énergie. (Wikipédia)

éléments au-delà de la démarche scientifique, placent certaines intuitions au-dessus de la preuve scientifique dans l'argumentation. J'ai même l'impression qu'ils contestent les règles de la logique et que l'on ne semble pas partager la même définition du mot « preuve ». Il s'agit de croyances et je tente bêtement de les invalider, alors que seuls les savoirs peuvent l'être.

Il y aurait des énergies alternatives aux énergies fossiles utilisées actuellement : l'énergie du vide, l'énergie libre. Ces propositions pseudo-scientifiques sous-tendent, sans le dire, que les vieux modèles, notamment la mécanique newtonienne où la thermodynamique seraient faux. Ils ne le sont pas puisque le moteur thermique (celui de nos voitures) fonctionne, ils sont simplement des modèles, par nature partiels et imparfaits dans leur tentative de décrire la réalité. Les modèles scientifiques plus récents comme la relativité ou la physique quantique viennent « simplement » apporter de la précision là où les vieux modèles buttent sur leurs limites, ils ne viennent pas invalider la part fonctionnelle des vieux modèles, les moteurs thermiques ne vont pas devenir surpuissants ou s'arrêter de fonctionner car nous avons changé de paradigme scientifique.

Au final, j'hésite entre deux options : soit ces propositions exceptionnelles sont vraies bien qu'elles violent la rationalité. Soit ce sont des histoires, de belles histoires qui se perpétuent sans fin car elles plaisent, elles arrivent au bon moment pour nous rassurer, nous divertir des problèmes bien concrets que nous pose l'effondrement. Comme les religions qui sont venues de tous temps remplir le vide angoissant de notre méconnaissance du réel, ces nouvelles pensées magiques trouvent naturellement leur place dans les outils de notre confort mental. La probabilité que ces propositions soient de belles histoires me semble beaucoup plus forte que la probabilité qu'elles soient vraies. J'avais en face de

moi des gens qui soutiennent qu'il y a plusieurs réalités, peut-être même chacun la sienne. Et tout ce que je peux argumenter ne serait peut-être valable que dans MA réalité et pas forcément dans la leur.

Voilà le moyen ultime de dézinguer toute critique, de se mettre hors d'atteinte de tout jugement. Cela permet de produire des pensées faibles, non étayées, des croyances, et de les faire durer en érigeant autour d'elles des protections infranchissables.

Il a fallu en occident près de deux millénaires pour se libérer de la pensée magique des religions qui imposaient une vision du monde manifestement bien plus éloignée de la réalité que les visions, encore et pour toujours fort imparfaites que nous propose la science moderne. Le fait que les résultats de cette science aboutissent à la destruction de notre biosphère et à l'extinction de l'espèce humaine et de beaucoup d'autres avec elle, ne veut pas dire qu'elle est fausse ou intrinsèquement dysfonctionnante.

Il n'y a qu'une réalité, infiniment complexe et impossible à appréhender dans la globalité. Et nous tentons tous, à notre manière, d'approcher cette réalité, de la comprendre, d'en faire quelque chose. C'est la définition même de la réalité que d'être unique, tout le reste étant irréel.

La société civile peine dans l'appréhension même des problèmes énoncés dans le chapitre précédent, problèmes complexes et essentiellement techniques. Alors que l'inégalité et l'injustice sociale sont directement vécues, la technologie, la finance, le nucléaire, la biodiversité, l'énergie, le changement climatique sont des problèmes plus abstraits, qui nécessitent plus de lectures, de réflexions et de discussions pour produire des réponses valables. Nous peinons aussi à créer les conditions nécessaires pour mener ces réflexions et le débat

est pollué en permanence par une propagande pro-consommation qui n'a jamais été aussi forte et efficace (publicité, médias de masse, information en continue). Résultat des courses : les réponses produites sont faibles et inappropriées et on sent bien que des réponses à la hauteur des enjeux, même si on a du mal à les imaginer, seraient très difficilement acceptées. Voici quelques exemples caricaturaux :

Réponses actuellement acceptables et réellement appliquées par une partie de la population	La même chose à une échelle possiblement à la hauteur des enjeux (mais c'est très discutable)
En réponse à l'agriculture productiviste, l'agro-industrie et la malbouffe : manger bio de temps en temps, pour quelques rares personnes, soutenir l'AMAP ¹ locale ou sa version capitaliste ² .	Désertion des grandes surfaces et implication dans les circuits courts, alimentation beaucoup moins carnée, fruits et légumes de saison, moins calibrés, moins beaux, parfois véreux... tout cela entraînant un fort ralentissement de l'agriculture industrielle.

1. Association pour le maintien de l'agriculture paysanne : des consommateurs s'associent pour acheter par avance la production de paysans locaux, et les soutenir en cas de coup dur (en acceptant des livraisons plus faibles, en donnant un coup de main sur la ferme). Toute l'animation est bénévole.

2. « La ruche qui dit oui », « Locavores », etc. Pareil qu'une AMAP, mais une entreprise parisienne leur vend un site web pour environ 8 % du chiffre d'affaires (ce qui est exorbitant !) et qui permet au participant de choisir à chaque livraison ce qu'il va acheter, ce qui transforme la démarche en une sorte de petit marché privé et anéantit le soutien initial aux producteurs.

Réponses actuellement acceptables et réellement appliquées par une partie de la population	La même chose à une échelle possiblement à la hauteur des enjeux (mais c'est très discutable)
À la pollution engendrée par les transports: covoiturage, vélos et trottinettes électriques.	Abandon de la voiture individuelle, réduction de ses déplacements, transport doux (marche, vélo non électrique, etc.) et transport en commun bondé.
À l'impact de nos loisirs: choix d'une station de ski éco-labélisée ou d'une moto tout-terrain quatre temps au lieu de deux temps.	Désertion des stations de ski et abandon de tout sport mécanique, les moteurs et la pollution afférente devant être réservés à des usages vitaux. Abandon du transport aérien.
Consommation d'eau et d'électricité: éteindre les lumières et mettre des ampoules LED. Économiser l'eau à la maison.	Diviser par cinq sa consommation électrique et sa consommation d'eau, consommations domestiques mais surtout les consommations induites par la production de nos autres consommations, ces dernières étant bien plus fortes (produire une baguette de pain nécessite une baignoire de flotte) ¹ .

Notre société est extrême à bien des égards. Une partie de la population travaille dans le stress et finit en burn-out, tandis qu'une autre partie déprime de ne pas avoir de travail. La majorité possède plus de dix paires de chaussures² (faites le compte des vôtres) et pense que le

1. zero-gachis.com

2. 14 en moyenne, en France en 2017, source statista.com

bio est trop cher. Nous prenons une voiture de 1,5 tonne pour 70 kg d'humain. Nous confions nos enfants et nos vieux à des institutions qui les traitent plus industriellement qu'humainement. Les exemples de notre incapacité manifeste à répondre aux problèmes sociétaux actuels sont nombreux. La société civile n'est manifestement pas en capacité de répondre au problème¹.

Est-ce que des lois justes et pertinentes permettraient de changer les choses ?

L'oligarchie

Les réels dirigeants de notre monde sont les actionnaires et les managers des multinationales, des banques et des grands médias, ainsi que quelques mercenaires (philosophes aux ordres, experts en Statu quo, journalistes salariés à quatre zéros, etc.) et, dans une moindre mesure, les plus hauts gradés de nos élus². On peut toujours espérer une prise de pouvoir héroïque par un mouvement politique réellement altruiste et désintéressé, mais nous ne pouvons que constater que cela n'advient jamais, en tout cas en France depuis trente ans que nous (auteurs) participons à des remplissages d'urnes. Nos partis de gauche sont comme des roquets sautant pour attraper un sucre accroché à huit mètres de haut. Un chien de cirque avec un trampoline peut-être ?

La démission de Nicolas Hulot du poste de ministre de l'écologie le 28 août 2018 est un signe fort de l'impossibilité de faire bouger les choses depuis l'intérieur. Nous avons découvert à ce moment que cet homme était vraiment sincère dans sa conviction et sa radicalité

1. Que nous mettrons maintenant au singulier puisque tout est plus ou moins lié.

2. « L'oligarchie ça suffit » d'Hervé Kempf et « Les nouveaux chiens de garde » de Serge Halimi.

écologique, car oui nous avons un doute tant sa position était singulière. Il avait une notoriété et un soutien populaire non pas total mais quand même le plus large qu'un écolo de pouvoir ait jamais eu en France. Il était aussi en phase, voire en amitié avec le pouvoir en place, il était apparemment pleinement intégré dans cette oligarchie. Sa méthode était la négociation et la réforme. Si lui n'a rien obtenu de significatif, qui le pourrait ? Quelle conjonction encore plus favorable aurait permis d'engager une véritable transition écologique pilotée par l'État ?

Pour les membres de l'oligarchie en place, il n'est pas question de renoncer à leur pouvoir et aux avantages qui vont avec. Car une vraie transition écologique signifierait leur suicide, pas en tant que personnes, mais en tant que classe. Une société qui s'engagerait dans une voie réellement écologique, en supposant que ce soit encore possible, ne pourrait supporter ces hyperconsommateurs qui prennent l'avion plus aisément que nous le bus. Leur mode de vie ostentatoire est une puissante contre-motivation pour toute la population qui les observe. Les inégalités dont ils sont les extrêmes bénéficiaires constitueront toujours un problème prioritaire face à n'importe quelle crise écologique. En tant que dirigeants, ils devraient donc organiser leurs propres restrictions, leur propre descente sociale, leur propre disparition. Hulot est un rare représentant d'une écologie à la fois de droite et républicaine tout en étant radicale et sincère, une posture politique relevant de la schizophrénie, de l'impossibilité logique, qui veut le beurre et l'argent du beurre, qui cherche la transformation radicale de la société sans toucher à ses parties les plus problématiques.

L'oligarchie actuellement dominante est intrinsèquement incapable de prendre des mesures possiblement efficaces.



7 juillet 2018 20 h. Traiter les problèmes
de manière à ne pas les résoudre.

Dans le bouquin «Le syndrome de l'autruche», Georges Marshall montre que depuis le début, les négociations pour contrer le changement climatique traitent de la réduction des émissions de GES et non de la réduction de l'exploitation des énergies fossiles dont la consommation est la première cause de production de GES. c'est-à-dire un traitement du problème uniquement par l'aval alors que pour être efficace il faudrait agir à tous les niveaux et principalement en amont, à la production d'énergie fossile. À plus petite échelle, nous avons en France, et je suppose que c'est similaire ailleurs, un exemple de traitement par l'aval complètement inefficace: les déchets ménagers. On nous bassine avec le tri depuis vingt ans. Le coût énergétique est aberrant (casser une bouteille en verre, lui faire faire des centaines de km, la fondre pour en refaire une neuve plus petite, la transporter à nouveau... plutôt que simplement la laver et la remplir de nouveau), ce recyclage est inefficace et la responsabilité en retombe sur les usagers qui feraient mal ce qu'on essaie de leur inculquer à grand renfort de campagnes de sensibilisation, elles aussi fort chères. L'interdiction progressive de tout emballage aurait été autrement efficace. Mais l'efficacité est-elle ici, comme en matière de changement climatique, recherchée? Ou s'agit-il d'occuper la population avec le tri ou de faire diversion avec des marchés carbonés incompréhensibles et eux aussi inefficaces?

Réduire volontairement et progressivement la production d'énergie fossile aurait des effets immédiatement mesurables: hausse des prix, réduction de la consommation, stimulation des énergies renouvelables,

augmentation de la compétitivité de la production alimentaire paysanne bio et peu mécanisée, etc. Au final, cette réduction de la production d'énergies fossiles, si elle était menée avec une force à la mesure du problème, signifierait le suicide de nos sociétés industrielles et la ruine de l'oligarchie. La mégamachine ne traite pas le problème climatique, elle gagne du temps pour prolonger le Statu quo.

Est-ce-qu'un ovni politique, vraiment à gauche, radicalement écolo, pourrait percer dans le système politique actuel et impulser de vrais changements, à la hauteur des enjeux ?



27 mars 2019 7 h, Ruffin et les gilets jaunes.

Espoirs déçus hier soir à Emmaüs Lescar, où François Ruffin venait présenter son film « J'veux du soleil ». Le chapiteau était bondé, un millier de personnes, j'estime à la louche. Dans la salle au moins une personne sur dix arborait un GJ. Après trois quarts d'heure d'attente, son apparition provoque une ovation. Après l'inévitable discours introductif de Germain Sary (le directeur de cet Emmaüs) et quelques interventions de GJ locaux, Ruffin fait un discours de 3/4 d'heure en commençant par dire gentiment que Germain lui a tendu un piège car il était censé introduire en 15 min un débat avec les compagnons d'Emmaüs et il se retrouve à devoir faire une conférence. Il n'aura pas été pris au dépourvu bien longtemps, son discours sonne bien, s'enchaîne sans hésitation ni couac, est régulièrement interrompu par des salves d'applaudissements. Je note sur mon carnet quelques idées, constats ou propositions de Ruffin :

– Il faut faire basculer la classe moyenne avec les GJ, en leur donnant de l'espoir.

– Les GJ ont déjà gagné sur plusieurs aspects : ils ont fait mettre un genou à terre au gouvernement fin 2018 ; ils ont obligé le gouvernement à rééquilibrer le budget pour qu'il soit moins en faveur des 1 % les plus riches ; ils ont obtenu une prime Macron qui devrait s'appeler prime GJ...

– Si un gouvernement réellement progressiste arrivait à se mettre en place, il faudrait être encore plus présents dans la rue pour le soutenir et lui permettre de faire face au MEDEF, aux grandes fortunes françaises, à l'Europe, etc.

Puis c'est la projection du film, Ruffin est suivi caméra au poing quand il va à la rencontre des GJ sur les ronds-points ou jusque chez eux. Le public hue lors des extraits des discours de Macron, applaudit quand un de leurs camarades filmés fait une sortie intéressante. Depuis le début de la soirée je suis mal à l'aise, vers la fin cela m'insupporte mais je ne sais pas encore pourquoi. L'échange avec mes camarades lors du trajet de retour me permet de mettre mes idées en place...

Alors que le mouvement des GJ essaie de ne pas se faire récupérer ni même de se faire représenter, j'ai l'impression de voir une personnalité portée par une foule, une personnalité qui monte et que beaucoup rêvent à la place de Macron. Déjà lors de la première ovation, alors qu'il n'avait encore rien dit, il aurait pu commencer en engueulant le public, lui rappeler que ce n'est pas des personnes qu'il faut applaudir et porter mais des idées. Mais une foule qui l'acclame, ça n'avait pas l'air de le déranger. Lui ne porte pas le GJ, ni lors de cette soirée, ni dans le film, il n'en est pas, il les écoute, eux que personne n'écoute. Au final, il se contente de les caresser dans le sens du poil. Certes il est légitime pour surfer sur cette vague mais

il surfe, il se montre. Il ne fait pas seulement un film sur les GJ, mais un film qui le met en scène à l'écoute des GJ.

Ce mouvement des GJ est une réaction saine et enthousiasmante, mais quelles sont ses perspectives ? Je n'ose parler de chances de succès puisqu'il n'a pas de projet clair. Il a juste des revendications et peut espérer maximiser le nombre d'entre elles qui seront satisfaites. Un gars brillant comme Ruffin ne devrait-il pas apporter de l'information de l'intérieur du système, puisque maintenant il y est ? Ne devrait-il pas faire des propositions de stratégie ? Proposer un plan ? Et concernant l'écologie, parent pauvre du mouvement, alors que bientôt avoir de l'eau potable sera peut-être bien plus crucial que rehausser les salaires et les retraites, ce n'est manifestement pas Ruffin qui va la porter. Il n'alerte pas les GJ sur les impossibilités physiques sur lesquelles vont buter la plupart de leurs revendications, il serait sûrement moins apprécié. Il parle des volets rouge et vert de la lutte, mais le volet vert il ne fait que le mentionner, toute son énergie se porte sur le rouge. Encore plus gênant, Fakir, le journal créé par Ruffin, a fait il y a quelques années un dossier complet sur la Décroissance, dossier qui m'avait semblé de très bonne qualité, moi qui étais un militant de la décroissance. Ruffin est donc capable de faire un très bon travail sur la décroissance, il a donc une bonne connaissance de l'idée principale développée par elle, à savoir qu'il y a des limites matérielles que nous avons dépassées et que nous devons urgemment repasser en dessous, mais pour autant il n'intègre pas le volet écologique à son discours. Pourquoi ? Soit il n'est pas écologiste, soit il ne trouve pas ça porteur. Dans les deux cas je doute et m'inquiète. Au final, Ruffin exhorte les GJ à continuer dans une voie qui me semble être une impasse. Il pourrait bien

rafler la mise s'il y en a une. S'il n'y en a pas, il aura toujours augmenté son capital sympathie. Mais je râle, je râle, que pouvait-il se passer d'autre? Il est sincèrement à gauche, c'est déjà bien. Il s'avère politicard, mais s'il ne l'était pas il ne pourrait percer dans ce milieu. Il n'est pas écolo, mais s'il l'était il ne serait pas porté par le monde ouvrier.



28 mars 2019 – Méracq
Contre-journal Ruffin chez les gilets jaunes

Pourquoi quand une personne se retrouve sur le devant de la scène et monte en popularité, une partie de ceux qui le soutenaient lui tournent le dos et le critiquent? Il faudrait finir par admettre que l'humanité est composée de différents types de profils, et, parmi eux, il y a notamment des meneurs, des moteurs et des suiveurs. Quelqu'un qui a une personnalité de suiveur pourra peut-être devenir un moteur, mais difficilement devenir un meneur, et vice-versa. Et on ne peut pas avoir un monde que de suiveurs, ni que de meneurs! Alors oui: Ruffin il a du bagou, il a de la gueule, il s'en sert et merci à lui! Il en est fier? Peut-être. Et alors? Si ça lui permet de continuer et qu'il n'écrase personne autour de lui: qu'il le fasse! On reproche à des mecs comme Hollande d'avoir été trop mous, d'avoir viré à une politique au centre, voire à droite... Normal, il n'est pas fait pour être leader. Facile de reprocher à des mecs comme Ruffin d'avoir trop de gueule! De trop se «montrer». Ben moi j'dis: t'occupe François, ce sont des jaloux ou des incompréhensifs! Moi, je te soutiens pas particulièrement, et en constatant le côté «mise en scène auprès des Gilets Jaunes» de ton docu, je me suis plutôt dit

que tu préparais les présidentielles... Et il en faut des mecs qui préparent les présidentielles. On ne peut pas reprocher à Macron d'être au pouvoir, et à Marine de le convoiter, si on n'a personne à leur mettre en face! [Ca pourrait être le moment de traiter le sujet « fausse démocratie », mais je suis pas spécialiste, et je pourrais pas étayer alors je m'abstiens.] Bref, des politicards avec du bagou, ça fait partie du « jeu », même si ce jeu-là ne me satisfait pas.

Imaginons qu'une personne se présente pour porter un vrai changement écologique venant du haut et forcer un peu la main avec des lois contraignantes, ça donnerait quoi ?

Dictature verte

Si on continue à chercher une voie de changement qui serait portée par une minorité dirigeante, il reste une option : la dictature verte, c'est-à-dire surmonter par la force les réticences d'une population à adopter des comportements possiblement écologiquement vertueux. La couleur verte de la dictature tiendrait d'une réelle volonté d'influer sur le cours écologique des choses, en premier lieu minimiser le changement climatique et éviter son emballement. À ne pas confondre avec une dictature brune qui n'aurait pour objectif que d'organiser la société pendant l'effondrement sans avoir l'objectif de l'éviter ou le minimiser. La dictature verte suppose un dictateur écolo (Hulot qui se serait vraiment énervé ?).

Que les choses soient claires, nous ne souhaitons pas une dictature verte, nous allons simplement regarder ses chances de succès ou d'insuccès.

Plusieurs difficultés se présentent pour que cette option se réalise :

- Des mesures écologiques possiblement efficaces nuisent à la rentabilité économique¹ et donc conduisent à un déclassement dans la grande compétition économique mondiale, déclassement qui amenuise voire annule le bénéfice global de la politique menée, que ce soit par une dictature ou par une démocratie. Cette dictature devrait donc être « mondiale » et la diversité des peuples à contrôler rend la chose particulièrement difficile². Le mot mondial est entre guillemets car il s'agirait seulement de contrôler la partie consommatrice de l'humanité, les pays dits « développés », et dans une moindre mesure la partie de l'humanité prête à se lancer à corps perdu dans cette consommation. Une partie de l'humanité, celle qui ne pose pas de problème majeur à la biosphère, n'aurait peut-être pas à être contrôlée.

- Il y a une incompatibilité fondamentale entre écologie et dictature, car l'écologie nécessite le partage équitable, l'altruisme, le renoncement à soi et à la primauté de son espèce. L'écologie vise dans le long terme l'équilibre et la cohabitation des différentes espèces vivantes. Une organisation par la force pourrait éventuellement s'engager dans une voie écologique, mais

1. La croissance verte et toutes ces déclinaisons ont largement été démontées par ailleurs. Disons simplement qu'entre deux compétiteurs, un qui ne se soucie que de gagner et un autre qui fait attention à ne pas abîmer l'aire de jeu, qui se soucie des spectateurs, des gens qui contribuent dans l'ombre au bon déroulement de la compétition et à tout un tas d'autres choses annexes, le 2^e trouvera ponctuellement quelques ressources et astuces inédites, mais statistiquement il perdra car mettra moins de ressources dans la seule victoire.

2. Par exemple les Américains du Nord sont très difficilement « soumettables » à une dictature du simple fait qu'ils sont presque tous individuellement armés. Cela produit régulièrement des carnages civils mais rend aussi possible une résistance forte et diffuse à toute prise de pouvoir qui ne se donnerait pas un minimum d'apparence démocratique.

serait bien en peine de rester sur cette voie et d'aller suffisamment loin, elle virerait rapidement au brun et se recentrerait sur sa perpétuation propre, sur le renforcement de son pouvoir.

- Une dictature doit consacrer une part importante de ses ressources à la coercition, part qui manquera donc à la réalisation du projet écologique lui-même. La population soumise à une dictature produit a minima une résistance passive, un non-entrain à suivre le plan et les injonctions, à rater ce qu'on lui demande de faire.

- Une caractéristique des dictatures modernes est leur incapacité à durer. Le fiston est sommé de prendre la suite, mais n'est pas dictateur qui veut et bien souvent la dictature disparaît ou change de forme et d'objet avec la mort du dictateur ou la dislocation du petit groupe dictatorial initial, là aussi la dictature peut passer de verte à brune.

Une dictature promet quand même quelques avantages :

- Elle peut être rapide dans la prise et la mise en œuvre de décisions. Face à une situation urgente et complexe, le débat démocratique ne peut plus être tenu, il faut agir vite.

- Elle peut proposer un projet cohérent, car émanant d'un groupe très restreint de personnes et faisant fi des contestations et des divergences d'intérêt.

- Elle peut susciter un élan et une adhésion populaire massive, si le dictateur est charismatique, le projet simple et la communication efficace.

La difficulté principale est la nécessité impérative d'une dimension mondiale. L'avènement d'un dictateur « mondial » unique, ou d'un très petit groupe dictatorial, écolo ou pas, nous semble totalement impossible dans le contexte mondial actuel. Les populations qui seraient à contrôler seraient grosso modo les populations plus ou

moins connectées, par téléphonie mobile ou internet, ce qui tombe bien puisque la connexion numérique est le moyen de contrôle le plus abouti et le plus efficace de toute l'histoire. Mais sous un vernis consumériste homogène, les connectés restent plus ou moins enracinés dans leur culture « nationale » ou « continentale » à défaut de locale. Une dictature doit s'appuyer sur une culture, des symboles, une histoire, des ennemis, etc., pour emporter l'adhésion de la minorité de population qui accepterait d'opprimer la majorité restante. Pour notre dictature « mondiale » il nous faut donc envisager une coalition de dictatures vertes, chacune adaptée à la culture de ses opprimés, et qui se mettraient d'accord sur un projet de transition écologique radical et global, ne lésant aucune d'entre-elles. Une coalition de dictatures vertes ne nous semble pas impossible mais encore extrêmement improbable.

Tentons néanmoins un exercice purement intellectuel : nous sommes à la table des dictateurs du monde, nous avons tous pouvoirs, nous disposons dans chaque région d'une armée fidèle et adaptée à la culture locale, nous avons les bonnes informations... Quelles mesures prenons-nous ? Que mettre en place pour infléchir vraiment le cours de la société thermo-industrielle au point d'éviter les catastrophes écologiques et sociales qui pendent au nez de ceux qui ne les ont pas encore prises dans la gueule ? Quel programme pour contraindre les connectés à diviser leur consommation par cinq ou par dix (nos experts préciseront) sans basculer dans la guerre civile et le chaos ?

Avant de lire ci-dessous notre dictatorial programme, vous pouvez faire l'exercice vous-même, il est ardu.

Mesures de la dictature verte ValMa, par ordre chronologique de mise en place

- Liberté de culte universel, toutes les religions sont permises partout. Les anciens États nations sont dissous et sont remplacés par de nouvelles régions administratives correspondant au mieux aux répartitions ethniques et religieuses. Appelons ces régions écozones pour la suite de notre petit délire.

- Prise de contrôle des banques et des places financières, arrêt progressif en quelques mois du trading haute fréquence, des produits dérivés et autres spéculations financières par la mise en place d'une taxe, progressive dans le temps, sur chaque transaction ne concernant pas l'économie réelle.

- Interdiction de la publicité et assignation d'un nouvel objectif à toutes les agences de publicité : expliquer la crise écologique et sociale mondiale et expliquer les mesures de la dictature ValMa appliquées à l'écozone, via un message adapté à sa culture.

- Expropriation des grands médias et création en leur sein de conseils d'administration et de rédaction par tirage au sort parmi leurs journalistes volontaires. Ceux dont le salaire est supérieur au revenu médian du média sont exclus du tirage au sort pour minimiser les conflits d'intérêt.

- Saisie de toutes les grandes fortunes. Posséder dix fois plus que le montant moyen des possessions des habitants de l'écozone est hors la loi. Les dons à la coalition permettent l'amnistie.

- Imposition de ceux qui restent les plus riches. Mise en place d'un salaire maximal et d'un montant d'héritage maximal (au-dessus c'est tout pour la coalition).

- Mise en place d'une TVA progressive, de 0 % sur les produits de première nécessité jusqu'à plusieurs centaines de % sur les produits de luxe.

- Mise en place d'un revenu de base, qui assure juste le minimum vital.

Voyages en effondrement

- Annulation de toutes les dettes, interdiction du prêt à intérêts.
- Réduction planifiée de la production d'énergie fossile.
- Rationnement des consommations (eau, électricité, carburants, etc.).
- Fin de l'acharnement thérapeutique et prime à l'euthanasie.
- Rationnement d'internet en débit et en volume. Débit plafonné à ce qui est techniquement nécessaire pour échanger des vidéos basse définition. Volume mensuel restreint par personne à 10 h de débit max.
- Reconversion de l'agriculture en dix ans vers le bio peu mécanisé (agroécologie, permaculture, etc.).
- Arrêt total de la production de voitures et de poids-lourds et reconversion de l'industrie automobile: une part conservée pour les pièces de rechange, pour l'entretien des véhicules déjà produits, pour la production de transports en commun et de vélos, le reste réaffecté à la production d'énergie renouvelable (éolien, solaire, hydraulique, géothermie) et à l'agriculture.
- Arrêt total de la production de nouvelles routes dans les anciens pays « développés ». Réorientation de 30 % des moyens vers l'entretien et la création de pistes cyclables, le reste redirigé vers l'agriculture.
- Arrêt total de la production d'armement et réorientation des moyens dans le désarmement, le transport maritime solaire et à voile, la médiation inter-groupes et l'agriculture.
- Arrêt en 5 ans de la production nucléaire et réorientation de toute cette industrie vers la gestion des déchets nucléaires. Les anciens dirigeants et décideurs sont assignés à résidence sur les sites de stockage.
- Interdiction des constructions neuves non passives (qui consomment plus d'énergie qu'elles n'en produisent).
- Interdiction progressive sur cinq ans des matériaux et produits jugés trop polluants.

- Enseignement obligatoire de deux langues à l'école : la langue culturelle régionale et l'Espéranto.
- Soutien de toutes initiatives ou entreprises de dépollution.
- ...

Vous avez probablement trouvé de nombreuses impossibilités ou faiblesses dans ce programme, concernant la valeur des seuils (salaire max, quantités rationnées, etc.), l'ordre chronologique, des incompatibilités entre mesures, des mesures qui seraient des vœux pieux, pas assez concrètes, irréalistes, etc.

Ce serait une dictature de gauche, on ne se refait pas. Elle ferait le pari d'obtenir une adhésion forte de la population et d'être soutenue par elle. Merci aux lecteurs d'extrême droite de nous envoyer leur version d'un programme éco-dictatorial mondial, que nous aussi on puisse rigoler un coup.

Les suppositions sont si nombreuses, les difficultés si grandes et les bases si instables que notre coalition dictatoriale écologique ferait comme tout ce genre de projets, elle tournerait en eau de boudin, le brun remplacerait le vert, le sang remplacerait la chlorophylle.

Nous avons la gouvernance mondiale que l'on mérite. Un machin compliqué bien plus tiraillé par les intérêts nationaux et locaux que coordonné vers un but commun. Cette gouvernance est à peine capable de penser et d'évoquer le problème écologique, mais en matière d'action, seule la course au profit semble être une fonction solide, rodée, efficace.



5 décembre 2018 6 h, du côté institutionnel.

Hier longue journée, nous assistons à un colloque sur le climat, organisé par AcclimaTerra¹ et l'agglomération paloise. Des scientifiques, des élus et des fonctionnaires nous présentent une déclinaison locale du problème du climat, version institutionnelle: le changement climatique dans le Sud-Ouest de la France et les actions locales pour l'atténuer et s'y adapter. Comme je m'y attendais, c'est long et chiant, verbeux, parfois creux. Les conférenciers, une dizaine, qui se succèdent pendant la journée, consacrent une grosse partie de leur temps de parole à expliquer qui ils sont, quelle est l'histoire de l'organisation qu'ils représentent, quelle est leur méthodologie et quelles sont leurs difficultés. Pas que ce soit inintéressant, mais la place pour le concret, pour les réalisations, est trop faible. Au passage, j'identifie que j'avais le même défaut quand nous avons lancé notre deuxième format de soirée sur l'effondrement: je tournais autour du pot, pour nous justifier d'être là et de parler de ça. Nous avons des choses fortes et intéressantes à dire, mais je n'osais pas le faire... mais revenons à notre colloque. La forme est impressionnante, nous sommes au palais Beaumont, le centre de congrès chic de la ville, la ville régale, café, viennoiseries, vélines et bon vin, les personnes sur scène sont des notables de l'université et de l'agglomération, ça transpire le statu quo de partout. Mais sur le fond, j'identifie trois problèmes sérieux dans leur vision des choses, trois non-dits.

1. Comité scientifique régional sur le changement climatique, AcclimaTerra réunit 21 scientifiques provenant des milieux académiques de la région Nouvelle-Aquitaine et est présidé par le climatologue Hervé Le Treut.

Premièrement la temporalité : on sent clairement, et on comprend, qu'ils sont dans le temps long de la vie politique et administrative. Les réalisations concrètes ne sont que des expérimentations peu nombreuses, elles sont symboliques, le reste est études, prévisions, planification en cours, décisions en maturation ou partiellement adoptées, préconisations sans contraintes, etc. À leur rythme, on voit mal quand une transition complète de la société vers un modèle soutenable pourrait être effective. Un demi-siècle si tout va bien, mais on sait bien que leur calendrier est rarement respecté et leurs objectifs rarement complètement atteints. Pourtant la conférence de la veille, sur le changement climatique lui-même, était claire : nous n'avons pas 50 ans ! Il y a donc une première impossibilité dans leur stratégie, le temps.

Deuxièmement, l'ambition : ils veulent leurs projets réalistes, socialement acceptables, pragmatiques. Ils ne remettent jamais en cause notre mode de vie et notre modèle économique et, ce n'est pas clairement dit, mais une personne dans le public le soulignera à la fin, les scénarios climatiques du GIEC retenus pour élaborer leurs plans d'actions sont les scénarios optimistes. Un conférencier a tenu trente minutes sur les stations de ski, leurs difficultés, leur résilience et les moyens mis en œuvre pour que les skieurs puissent continuer à faire tourner l'économie locale. Il y a un biais logique fort dans leur stratégie : ils font l'hypothèse que le changement climatique sera celui des scénarios optimistes, mais inscrivent leur actions dans un statu quo qui ne peut nous faire suivre que les scénarios les plus pessimistes. C'est comme s'ils comptaient sur tous les territoires voisins pour mener des politiques fortes et radicales et eux rester dans du pragmatique modeste. Leur stratégie n'est donc pas du tout à la hauteur des enjeux.

Troisièmement, la volonté politique: l'élu écolo de gauche présent le martèle plusieurs fois, il y a de l'argent, avec de la volonté politique la transition est possible! D'accord, mais est-elle là cette volonté politique? Il nous dit aussi que bien souvent il est seul à défendre des positions écologiques fortes (« je suis seul dans la barque »), que ses homologues dans les autres agglos sont aussi isolés que lui. On sent bien que les « réussites » de quelques villes exemplaires présentées pendant la journée ne sont pas la norme mais l'exception. Signal dramatiquement fort et caricatural, qui a ouvert le colloque la veille: le président de l'agglo et maire de Pau, François Bayrou, qui s'est fait passer pour un chevalier de la transition et a présenté son fief comme à la pointe de l'engagement écologiste. Il a fait son discours et est parti sans participer au reste du colloque et sans faire face aux questions du public. Les militants de Pau qui défendent le vélo ou les arbres ont sûrement eu envie de lui arracher les yeux mais n'ont pas eu le courage de le siffler.

Je ne doute pas que tous ces gens sur l'estrade, hormis Bayrou, soient plutôt sincères et fassent du mieux qu'ils peuvent dans la situation qui leur est donnée. Nous ne pouvons pas attendre mieux que ce qu'ils nous proposent, mais le mieux n'est pas automatiquement suffisant. Non seulement leur stratégie n'est pas à la hauteur des enjeux et est beaucoup trop lente, mais en plus ils ne sont pas en mesure de la mener à terme, de la généraliser.

Le mouvement écologiste...

Il y a donc des changements profonds à opérer avant de pouvoir espérer traiter notre problème écologique et social global. Après la population et les dirigeants, un 3e acteur doit être étudié, le mouvement écologiste,

l'artisan de la transition écologique et sociale. Transition vers quoi ? Vers une, des, société(s) soutenable(s), des sociétés qui ne seraient pas vouées à leur perte pour cause de destruction de la biosphère qui les héberge. Des sociétés où les modes de vies seraient compatibles avec le renouvellement des ressources disponibles.

Nous nous démenons dans ce mouvement depuis une quinzaine d'années, à un niveau local, via de multiples associations, parfois national avec les Amis de la terre France, exceptionnellement international avec le mouvement de la décroissance et l'Esperanto. Autant vous dire tout de suite que nous n'avons pas le sentiment d'avoir contribué à « sauver la planète », ni même d'avoir influé significativement sur le cours des choses. Cet engagement nous a indéniablement transformés nous mêmes, il a donné du sens à nos vies, il les a enrichies, il nous a fait rencontrer des gens incroyables, il nous a amenés à étudier des sujets que nous n'aurions jamais abordé... mais côté résultat, c'est l'échec, il faut bien le reconnaître.

Un parcours militant commence souvent par une période assez énergique et enthousiaste. Les informations sont incomplètes, la réflexion à son début, la vision simple, les solutions envisagées aussi. Cette période est marquée par le sentiment que le problème écologique n'existait pas avant que l'on en prenne conscience. Et puis on s'aperçoit que certains des camarades de luttes sont en action depuis plus longtemps que soi, qu'eux aussi étaient plein d'énergie (ils le sont parfois encore). Et puis des jeunots arrivent, gonflés à bloc, avec parfois une vision un peu simpliste et parfois un point de vue rafraîchissant. On s'intéresse alors à l'histoire du mouvement et on s'aperçoit qu'elle a plusieurs décennies, voire plusieurs siècles selon notre niveau d'érudition.



24 avril 2018, 8 h. Profession de foi des AT.

Je viens de finir de lire la profession de foi des Amis de la Terre. Je suis autant impressionné par la force et la cohérence des idées que par la qualité du texte qui les présente. Le constat est clair et convaincant, la nécessité de décroissance économique y est pleinement assumée, le projet de société soutenable correspond totalement à mes valeurs.

Pourtant ce beau texte ne fonctionne pas complètement, il lui manque une part d'auto-analyse, d'auto-critique. Il ne parle pas des Amis de la Terre et du mouvement écologiste mondial qui lutte pour l'avènement de ces sociétés soutenables. Qu'avons-nous fait depuis un demi-siècle ? Quelle est notre capacité d'action actuelle ? Quel est le rapport de force ? Si nous réussissons effectivement à bouger la société, ce dont je doute, quelle est la vitesse de transformation ? Cette vitesse est-elle compatible avec l'urgence que nous décrivons ? Silence sur tout ça.

Je crois que le mouvement écologiste mondial, et les Amis de la Terre en particulier, sont mauvais perdants. Nous avons perdu le combat écologiste tel qu'il était engagé dans les années 70. Nous n'avons pas changé la société, tout au plus provoqué quelques ajustements à la marge. La transformation qui semblait nécessaire il y a 20 ou 30 ans aurait pris une génération ou deux, elle n'a même pas été amorcée. Combien de temps nous reste-t-il avant un changement radical des règles du jeu ? Les objectifs actuels des AT sont manifestement inatteignables et le texte se garde bien d'aborder la manière de les atteindre. Quels seraient des objectifs atteignables ? Je parle de grands objectifs finaux, pas de victoires intermédiaires et symboliques dont la principale fonction est de

justifier notre existence et de faire la pub nécessaire au renouvellement de nos effectifs.

Si on veut mesurer grossièrement la capacité de transformation du mouvement écologiste mondial, on peut regarder d'une part l'objectif à atteindre et d'autre part les moyens et le temps que nous avons pour l'atteindre.

L'objectif informulé du mouvement écologiste mondial, dans sa branche gauche (équité, partage) est un changement profond de nos sociétés et de nos modes de vie. Diviser notre empreinte écologique par cinq, dans les pays fortement consommateurs comme la France, implique grosso modo une réduction de tout par cinq (nombre de voitures, nombre de km parcourus, quantité de pesticide et d'engrais en agriculture, nombre d'heures sur internet, quantité de viande dans notre alimentation, nombre d'objets que nous achetons, quantité de déchets que nous produisons, nombre de voyages en avion, etc.). Pourquoi cinq ? C'est un ordre de grandeur qui revient régulièrement chez les écologistes sincères, mais nous pourrions prendre deux ou dix, la conclusion serait la même : la transformation à opérer est colossale. Et comme il n'est pas possible de réduire partout, par exemple le nombre de calories que nous ingérons chaque jour¹, il y a des secteurs où il faudra réduire encore plus pour compenser. Et compenser vraiment, ce n'est pas supprimer la viande un jour par

1. Il faudrait mieux les répartir, puisque nous sommes obèses tandis que d'autres meurent de faim, mais globalement la quantité de nourriture produite sur terre chaque année n'est pas très loin de ce qui est nécessaire. Au niveau mondial, 1/3 des aliments produits sont jetés ou perdus. Avec ce que jette l'Europe, on pourrait nourrir 1 milliard de personnes, soit l'intégralité des personnes qui souffrent de malnutrition dans le monde (zero-gachis.com).

semaine pour garder son usage de la voiture, le compte n'y serait pas !

Prenons des exemples pour illustrer les quatre grands secteurs économiques que sont les transports, l'alimentation, l'habitat et le reste de l'industrie :

- Si l'industrie automobile mondiale était stoppée net, si plus une seule voiture ne sortait des chaînes de production à partir de lundi prochain, vous imaginez le cataclysme économique ! Eh bien ce serait une avancée écologique faible et probablement insuffisante, car les millions de voitures déjà produites continueraient à rouler et pourraient être entretenues à l'africaine pendant un bon demi-siècle. Ce cataclysme industriel ne provoquerait donc qu'une sortie lente de la voiture individuelle, étalée sur plusieurs décennies. Le mouvement écologiste défend plutôt des mesures comme : créer des pistes cyclables en plus des pistes bagnolables, promouvoir le covoiturage volontaire et les transports en commun, le durcissement des normes de pollution, etc., objectifs réalistes mais non pertinents.

- Si l'agriculture productiviste devait diviser son impact par cinq en quelques années, elle n'aurait pas d'autre choix que de se convertir totalement, ou presque, à l'agriculture biologique. La difficulté est ici moins visible, car elle est plus humaine que technique, puisque l'agriculture biologique ça marche, une progression à deux chiffres depuis plusieurs années étant là pour le prouver. Mais ce n'est pas du tout le même métier de conduire et entretenir des engins agricoles, d'appliquer des doses de tel et tel produit chimique à telle et telle date (il s'agit plus de respecter des modes d'emploi), que de comprendre la vie du sol et des plantes en essayant d'intervenir sur eux avec très peu d'intrants. Ce deuxième métier étant beaucoup moins productif par paysan, le nombre de personnes à former est très important, sans commune mesure avec les

capacités de nos lycées agricoles dont la plupart restent centrés sur l'agriculture productiviste, celle qu'il faudrait justement arrêter. Côté consommateur, se serait le remplacement presque total de la grande distribution par des circuits courts, de la vente directe, des marchés hebdomadaires et bien sûr beaucoup moins de viande (seulement une fois par semaine et non, comme cela est généralement promu, un jour sans viande par semaine). Depuis une vingtaine d'années, nous progressons réellement vers cet objectif, mais à un rythme si lent et au prix de tensions si importantes dans le monde agricole que l'on a du mal à imaginer une accélération par dix du processus.

• Diviser par cinq l'impact de l'habitat, ça veut dire habiter à cinq fois plus nombreux dans chaque logement, ou avoir des logements cinq fois plus performants (ou une combinaison des deux). Les deux sont théoriquement possibles, on vous laisse imaginer dans la pratique de partager votre maison avec quatre autres familles¹... Pour ce qui est de la performance des bâtiments, tout est connu depuis un demi-siècle, mais l'inertie, le coût et la complexité ont fait que les bâtiments bio-climatiques ou passifs représentent moins de 1 % du parc habitable et moins de 10 % de la construction neuve².

1. Nous n'en sommes pas très loin à la Ferme Légère, c'est une expérience qui nécessite beaucoup de remise en cause, d'apprentissage, de réunions, de tensions et conflits à résoudre, mais aussi beaucoup de bonheur, d'économie et d'entraide.

2. Pourcentages à l'intuition. Nous contestons les chiffres officiels, car les bâtiments officiellement passifs ou « haute performance énergétique » sont en général aussi « haute technologie » (étanchéité à l'air extrêmement poussée, matériaux non écologiques, ventilation mécanique, pilotage à distance, etc.) et donc peu résilients, ils externalisent une partie de leur impact et leur performance peut chuter totalement en cas de panne électrique, ou se dégrader fortement avec le temps.

- Réduire de 80 % le reste de l'industrie, c'est tout simplement la proposition de la décroissance, qui en France, dans les années 2000,¹ a montré à la fois sa pertinence et son inacceptabilité presque totale.



15 juin 2018 16h45.

La décroissance était la dernière proposition politique possiblement viable.

Dans les années 2000 en France se développe le mouvement de la décroissance. La proposition est globale et centrée sur une réduction drastique du PIB, via une diminution de notre consommation énergétique, une relocalisation des activités, la suppression des activités nuisibles, etc. La proposition est aussi radicale qu'inacceptable et échoue complètement à trouver un débouché politique. Son succès, indéniable, se limite à avoir bougé des lignes : la foi en le progrès et le dogme de la croissance ont été fissurés et de nombreux mouvements sociaux et/ou écologistes (ATTAC, Amis de Terre par exemple) ont petit à petit intégré cette critique de la croissance économique. Toujours est-il que cette décroissance planifiée, démocratique et partageuse n'a pas eu lieu, loin s'en faut. L'alternative, la décroissance forcée et subie, dès le début annoncée par les objecteurs de croissance, aura bien lieu.

L'objectif du mouvement écologiste est donc extrêmement ambitieux, c'est peu de le dire. Ce mouvement est-il à la hauteur de ses ambitions ? Non. Le sera-t-il demain (matin) ? Ce n'est pas parti pour...

1. À la suite de nombreux auteurs du xx^e siècle comme Jacques Ellul, François Partant, André Gortz, etc.



29 juin 2018 7h30. Je constate le présent
et l'évidence de ce que j'en conclus.

Je ne suis pas sociologue, je ne mène pas des travaux scientifiques sur le climat ou la biodiversité, je ne connais le nucléaire, le pétrole et les industries des énergies fossiles que par des lectures un peu distraites (sans stylo à la main, sans recoupement rigoureux). Ce que je pense pouvoir apporter à la réflexion c'est une vision froide et dépassionnée du milieu social dans lequel je vis, ainsi qu'une observation des milieux sociaux que je peux approcher. Mes sources principales de données sont les gens autour de moi, l'état et les résultats du mouvement écolo. J'essaie de mesurer de manière la plus objective possible des faits de société indéniables, flagrants, tellement énormes que mes conclusions me semblent évidentes.

Par exemple: la pub et la « communication » institutionnelle. C'est facile de voir la faiblesse et le ridicule des messages nous invitant à un comportement un tant soit peu éco-compatible face au matraquage permanent et massif nous poussant à consommer toujours plus.

C'est facile de voir le gouffre abyssal entre les politiques qui nous sont imposées et celles qui devraient l'être pour que l'ensemble de la société devienne éco-compatible en moins de dix ans.

C'est facile de voir que le mouvement écologiste n'obtient que des victoires à la marge et que la direction prise par notre système ne varie quasiment pas depuis que ce mouvement existe.

La difficulté est de prendre acte de tout ça, de le prendre simplement en compte et d'en tirer des conclusions honnêtes.



**28 mai 2018 7 h. Mobiliser, démobiliser,
combien de personnes ?**

Parler de l'effondrement possible serait démobilisateur. D'où ça sort ça ? Est-ce-un réel constat fait par certains ou une peur ? De toute façon, pour démobiliser, il faut d'abord avoir des mobilisés. Combien y en a-t-il ? Qui sont-ils ?

Lors de mon aventure Gédéol, de 2005 à 2010, nous étions environ cinq ou six irréductibles, une dizaine d'actifs et une centaine de sympathisants, sur un bassin de 15 000 habitants environ.

Avec TOTNeez¹, de 2010 à 2011, deux ou trois irréductibles, cinq ou six actifs, une trentaine de sympathisants, sur un bassin de 5 000 habitants.

Avec ATNB, créé en 2017, encore en phase d'ascendance², donc plus difficile de mettre des chiffres. Disons quatre ou cinq irréductibles, une dizaine d'actifs, une quarantaine de sympathisants, sur un bassin de 5 000 habitants.

Avec Orthez en transition, groupe créé par Valérie en 2016, trois irréductibles, dix actifs, quarante sympathisants, dans une ville de 10 000 habitants.

J'imagine les irréductibles seuls réellement en phase avec la situation et les enjeux et je résumerai en disant qu'ils ont compris qu'une réduction par cinq de notre impact écologique moyen en France est nécessaire et ils y sont plus ou moins prêts.

1. Territoire d'Ossau en Transition secteur Neez, un groupe de transition dans le sillage des villes et territoires en transition, nés dans la ville de Totnes.

2. En janvier 2020 nous sommes revenus à des effectifs plus habituels pour une ville de moins de 2000 hab, quelques pin-pins isolés.

On passe donc en dix ans de un irréductible sur 3 000 personnes, à un sur 2 000, puis un sur 1 000. Les sympathisants semblent rester à un sur 100.

Sur 1 000 personnes nous aurions donc actuellement environ un écolo moteur et dix écolos suiveurs.

Parler d'effondrement dans les groupes écolos ne fera pas perdre la personne moteur, ou rarement. Pour les dix suiveurs, on en perdra temporairement une partie, le temps qu'ils fassent leur deuil, mais à terme il se remettront en marche. Restent les 989 autres personnes qui n'ont pas bougé malgré la prise de conscience qui progresse largement parmi eux. Que faire avec elles? Continuer le même discours de la transition douce possible? Des petites actions positives qui vont changer le monde (en bien)? Pourquoi bougeraient-elles demain si elles ne l'ont pas fait jusque-là? Le risque est bien trop abstrait pour les mobiliser et c'est peut-être en lui donnant du corps, en le rendant palpable qu'on les fera bouger.

Les écolos représentent en France 1 % de la population environ, c'est un ordre de grandeur. Il est impossible de dire qui en est ou qui n'en est pas. Mais on est sûr d'un truc, ce n'est pas 50 % ni même 10 % de la population qui ont clairement compris l'urgence écologiste et qui seraient prêts à se remettre en cause, changer leur manière de vivre, réduire fortement leur consommation. Il y a des marqueurs, des signes, qui montrent clairement l'impuissance du mouvement écologiste, par exemple en France, le traitement des déchets...



28 juin 2018. Le contenu des poubelles.

Le contenu des poubelles permet de constater deux choses : D'une part nos institutions s'obstinent à laisser presque totalement libre la production des futurs déchets (emballages et compagnie) et à tout miser sur le tri. D'autre part ce tri ne fonctionne pas correctement, loin s'en faut. Cette gestion par l'aval est caractéristique d'une prépondérance de l'économie sur l'écologie dans les choix politiques qui sont faits. Pas question de brider l'économie en contraignant ses flux, au contraire, ajoutons-y des flux de déchets eux aussi source de PIB. La solution retenue est énergivore autant au niveau de la production de tous ces emballages à usage unique qu'au niveau de leur tri ultérieur, puis de leur recyclage. Prenons par exemple une bouteille de bière en verre. Pour cet acte à la fois alimentaire (une bière = un steak)¹ et social (moment convivial entre amis), combien d'énergie, de place, de temps, de kilomètres parcourus pour fabriquer cette bouteille, l'usine qui la produit, les gens qui la font tourner, combien pour acheminer ces quelques gorgées sur votre table, combien pour arriver à collecter la bouteille vide jusqu'à une nouvelle usine et refaire un cycle ? Le décalage entre ces quelques calories ingérées et ce que ça a mobilisé pour que ce soit possible est énorme.

Le recyclage du verre est souvent présenté comme pouvant fonctionner à l'infini. En fait du verre se perd à chaque fois, sa qualité diminue et l'énergie nécessaire à son recyclage va faire défaut un jour. La solution actuellement mise en œuvre est complètement stupide d'un point de vue écologique.

1. Voir le docteur David TMX, « Rallume la chaudière ». <http://www.davidtmx.fr>

Elle est aussi insoutenable par la population qui devient le maillon faible du soi-disant cycle. L'effort de communication pro-tri de la part des institutions et d'éducation populaire de la part des organisations écolos est lui aussi colossal, pour quel résultat ? Concernant les déchets issus des produits de grande consommation, les poubelles différenciées restent cantonnées dans une partie seulement des foyers, avec des résultats discutables. Sur les lieux publics les poubelles sont en général uniques, bel exemple que donnent les pouvoirs publics. Quand elles sont différenciées, il suffit de regarder dedans pour voir le résultat, nul. La solution retenue serait inefficace si elle fonctionnait, elle ne fonctionne même pas.



20 janvier 2020 – Méracq – On patauge.

Hier, je me suis rendue dans mon magasin Bio habituel, souhaitant renouveler mes têtes de brosse à dents. Le rayonnage a changé, la vendeuse est nouvelle... et ce produit ne lui dit rien. Mince alors. Elle me propose en échange une brosse à dents complète, en bambou. J'en veux pas. J'ai mon manche de brosse à la maison et il est hors de question que j'achète une brosse complète. Encore moins sous prétexte qu'elle est en bambou !

En 2016, ma lecture de « comment tout peut s'effondrer » a été concomitante avec celle de bouquins sur le Zéro Déchet. Je m'étais lancée, guillerette, dans ce défi, que je trouvais amusant et pertinent.

Depuis, le ZD est devenu une mode. Et je m'en réjouirais si elle ne souffrait pas de récupération par le système commercial et que nous, clients, en bout de chaîne (et le terme est choisi à dessein), ne nous endormions sur nos lauriers. Le ZD tourne à la farce quand il s'agit

d'utiliser des couverts recyclables et quand les géants de la grande distribution installent des bacs à vrac avec des cacahuètes et des papayes séchées.

Fabriquer ses produits maison est une chose pertinente. Elle l'est bien moins lorsqu'on a besoin d'y incorporer des produits exotiques (par exemple, le coco apparaît dans un nombre impressionnant de recettes dites ZD). Idem pour des produits qu'on ne sait pas reproduire soi-même.

À ceux qui me traitent de grincheuse et me répondent « c'est mieux que rien », voici ma position : avec le ZD, j'ai la sensation qu'on se satisfait du barbotage dans le pédiluve, alors que la situation nécessite d'emmener tout le monde dans le grand bain, y compris tous ceux qui ne savent pas nager. Si on n'y arrive pas, le stade d'après sera de se jeter tous ensemble direct du grand plongeur. La maison brûle et je crois pas que l'eau du pédiluve sera suffisante. Pire, on pourrait s'y endormir en pataugeant joyeusement.

... et le foot :



30 juin 2018 18 h.

Des drapeaux français partout.

Dans la vallée de la Loire, j'ai eu un doute : peut-être traversions-nous une région particulièrement nationaliste. Arrivés dans les Landes et presque au terme de notre voyage, les drapeaux français sont toujours aussi nombreux sur les façades privées comme publiques. Il s'agit donc bien du grand élan footballistique national. Une part significative et vraiment visible de la population affiche sa cohésion, son désir commun, elle se rassemble régulièrement dans des lieux publics. Voilà

encore un exemple qui nous permet de mesurer, par comparaison, l'ampleur du mouvement de la transition écologique en France. En deux mois et demi et plus de 2000 km à travers la France, combien de bannières affichant clairement un engagement pour la cause écologique? Aucune. Non seulement la transition n'est pas en marche, mais la population affiche clairement sa soumission à l'idéologie du spectacle et de la consommation. Le service propagande du système est bien plus efficace que le nôtre.

Le mouvement écologiste organise régulièrement événements et manifestations. A défaut de faire progresser la cause écologiste, ce qui est toujours difficile à évaluer, ça permet au moins de se compter. En 2018, en France, le tour Alternatiba était la principale manifestation pour le climat. Un relais d'une dizaine de cyclistes a parcouru la France pendant quatre mois, 5 800 km au total. À chaque étape ou presque, un groupe de militants locaux s'est mobilisé pour accueillir cette manifestation et essayer d'en tirer le maximum. Le déroulé habituel, pour les locaux, commençait par une vélorution (une manifestation à vélo de cinq km environ), suivie de l'arrivée elle-même, avec prises de parole diverses, conférence sur le climat dispensée par l'équipe de cyclistes nationale et enfin repas partagé. L'organisation au niveau national s'est étalée sur une année entière. Pour chaque groupe local qui prenait en charge une étape, c'était plusieurs mois de préparation et de réunions. Alors, combien étions-nous mobilisés sur le terrain pour le climat?



10 juin 2018 6h45. Paris.
Départ du tour Alternatiba.

L'organisation semble parfaite, les trois asso. organisatrices bossent et communiquent sur le sujet depuis plusieurs mois. Ce devrait être la grosse manif écolo de l'année. Environ 2000 personnes selon moi. A peine 1000 selon Valérie. « Plus de 1000 » selon les organisateurs le lendemain. À Paris, pour LE sujet de dimension mondiale... Le moindre match de foot de dimension nationale doit mobiliser plus de personnes. Je n'y vois qu'une confirmation de l'effondrement qui vient: notre incapacité à mobiliser largement. Pourtant l'énergie déployée est énorme, les compétences remarquables. N'est-ce pas plutôt la population qui n'est tout simplement pas mobilisable sur un tel sujet? Le mouvement écologiste à l'œuvre affiche un optimisme puissant, mais de façade. La seule discussion de fond que l'on ait eue lors de cette journée, pendant le repas du soir avec une connaissance et deux inconnus, tourne vite au consensus: c'est pas comme ça qu'on va y arriver. La grande messe continue.



13 juin 2018 10h30. Alternatiba.

Après 2 jours de vélo avec l'équipe du Tour, entre Montreuil et Orléans. Je suis content que nous reprenions notre propre voyage. Hormis quelques tensions sur notre légitimité à être là (les cyclistes autres que l'équipe officielle ne sont en fait pas souhaités car ils alourdisent l'organisation), l'événement a parfois un goût de farce. Pour notre premier jour de participation au tour, avant la pause de midi, nous passons dans une

forêt menacée par une route à grande circulation en projet, tous les élus sont pour paraît-il. Petite prise de parole des militants locaux pour expliquer le problème et la lutte en cours, et hop on remonte sur les vélos. A midi pause repas dans un centre de rééducation pour enfants. L'élu local fait son discours mais ne dit rien de spécial sur la question écologique, dans cet endroit dont ce n'est pas la vocation. Il s'arrête, on l'applaudit, à table. Alternatiba est censé faire bouger ces élus qui ne font rien, on a plutôt servi de caution verte à celui-ci.

Ce mouvement (Alternatiba) est néanmoins impressionnant par sa capacité à mobiliser. Ils sont au top de ce qui peut être fait ici et maintenant : jeunes, enthousiastes, sérieux. Mais même s'ils doublent ou triplent les effectifs des écolos engagés, nous resterons une minorité. Le fait de recruter sur ce qui m'apparaît maintenant être une tromperie (tous ensemble on va changer le système) me dérange. Ça donne une couleur militaire au mouvement : engagez-vous pour agir, pas pour réfléchir.

[...]



**7 octobre 2018 9 h.
L'arrivée du Tour Alternatiba.**

À la Ferme Légère, nous avons rempli une voiture pour aller à Bayonne pour l'arrivée du Tour Alternatiba, LA mobilisation climat de l'année en France. L'envie d'en être n'était vraiment pas très forte pour moi, signe de ma non-adhésion de plus en plus claire à la stratégie du mouvement de la transition. Ce que je voulais c'était entendre ce qui se dit lors des grandes tables rondes, ce que disent les experts et les porte-parole du

mouvement. Je n'ai malheureusement pas été surpris et je reviens avec de nouvelles confirmations de l'échec de la transition.

Deux informations étaient saillantes samedi. D'une part, l'urgence climatique est plus urgente que jamais, le problème plus grave que jamais. Il reste deux ans pour engager des mesures fortes et radicales, dans tous les domaines, le temps des petits pas est terminé. Cela semble faire consensus et a été clairement dit par la plupart des intervenants. D'autre part, et ce n'était pas vraiment dit mais c'était clairement visible, la sphère politique est incapable d'engager ces mesures car elle est dans un rythme incompatible avec l'urgence : compromis, petits pas, contraintes économiques, mesurées, amendements, lobbies... Manifestement ce n'est pas de là que viendra le ressaisissement humain qui fait tant défaut.

Alors il reste cette mobilisation de masse qu'Alternatiba et d'autres organisations essaient de porter. Lors de la table ronde sur « la cause climatique », j'ai posé cette question à Maxime Combes (ATTAC) : Cette mobilisation est-elle possible ? N'avons-nous pas déjà mobilisé toutes les personnes mobilisables ? Est-il raisonnable d'espérer mobiliser plusieurs dizaines de % de la population en deux ans alors que nous sommes au mieux 1 % actuellement ? Maxime reconnaît ne pas avoir la réponse et renvoie la question à toute la salle. Il précise quand même trois points : la proposition est performative, dire que c'est possible nous aide à y arriver ; nous serons peut-être débordés par la mobilisation ; une minorité peut changer les choses...

Le mouvement de la transition grossit et s'excite à défaut de changer d'échelle. Effectivement, « performatif » est sans doute un adjectif approprié pour la stratégie actuelle. Ça me fait l'effet d'une grande illusion collective. Tous les participants ont les mêmes

informations : urgence climatique, incapacité politique, mobilisation citoyenne largement insuffisante, mais la conclusion de l'impossibilité de répondre à la crise climatique est impossible pour la plupart d'entre eux.

Lors de la table ronde « L'effondrement est-il inéluctable ? » seul Yves Cochet a répondu clairement à la question (oui avant 2035). Les autres ont parlé à côté du sujet. Critique de la collapsologie, effondrement ou pas, toutes les actions sont bonnes à prendre, nécessité de « reconstruire » une société, éthique et dignité, etc. Le sujet de l'effondrement semble bien compliqué à traiter, il s'échappe du débat et laisse revenir les intervenants sur leurs sujets de prédilection, leurs intérêts, leurs chevaux de bataille.

Ce que je retire de cette journée, c'est que cette minorité écologiste qui souhaite changer le cours des choses fait comme si cette volonté de changement était seule légitime, naturelle et largement partagée. Il me semble au contraire que notre civilisation, via chacune de nos décisions et actes, du décideur le plus puissant au plus misérable des opprimés en passant par le plus inconnu des citoyens, NE VEUT PAS de ce changement, nos sociétés ne veulent pas transitionner, les Occidentaux veulent, plus ou moins consciemment, continuer leur vie d'Occidentaux jusqu'au bout, vivre ici et maintenant leur vie de confort et de consommation.

Nous avons gagné la bataille du politiquement correct puisque presque plus personne ne nie le changement climatique, tout le monde affirme l'urgence et son engagement. Mais au-delà des mots nous n'avons pas gagné grand-chose. Le personnel politique fait bonne figure, la population s'en fout, les écolos sont dans le déni de l'échec.

« Alternatiba, la transition est là ! » ...

Le Tour Alternatiba, auquel nous avons participé en tant que cyclistes, en tant qu'organiseurs d'étape et en tant que simples spectateurs, a donc été une longue introspection, une autocritique sur notre engagement dans le mouvement écologiste. Localement, dans notre zone rurale de droite, où les alternatives écologistes sont bien moins nombreuses et visibles que dans des départements emblématiques comme l'Ariège, l'Aveyron ou la Drôme, nous avons attiré une dizaine de personnes pour notre étape Alternatiba. Nous étions une vingtaine de militants locaux, l'équipe de cyclistes nationale avec les accompagnateurs représentait encore une vingtaine de personnes, ce qui nous a permis d'avoir environ cinquante personnes sur la place du village, presque uniquement des organisateurs, pour une manifestation climat que nous préparions depuis plusieurs mois. C'était ridicule et démoralisant. À l'étape d'Orthez, organisée avec une poignée d'anciens du groupe « Orthez en Transition », les résultats n'ont pas été beaucoup plus concluants (au regard du bassin de population et de l'énergie mise à communiquer, à contacter toutes sortes d'acteurs locaux) : une poignée de cyclistes pour la Véloration, une centaine de personnes pour l'auberge espagnole, dont une moitié ayant assisté à la conférence climat. Combien de personnes aux autres étapes du tour Alternatiba ? On veut bien qu'à quelques endroits la mobilisation se soit comptée en centaines, mais globalement le bilan est clair, Alternatiba 2018 ne fut pas la mobilisation de masse marquant un changement d'échelle du mouvement écologiste en France. Petit rappel puisque nous parlons de vélo, le tour de France amène environ douze millions de personnes aux bords des routes, en vingt et une étapes, soit 570 000 personnes par étape, et ceci tous les ans. Il n'y a pas photo comme on dit.

Le mouvement écologiste est bien réel, il est ancien, pérenne, actif, organisé, il gagne parfois des batailles, la dernière victoire emblématique étant Notre Dame des Landes, mais il ne fait pas le poids, il décore simplement, il participe à la diversité politique, il représente un point de vue, parmi d'autres, minoritaire.

La victoire de Notre Dame des Landes n'est pas une victoire de l'écologie, mais une victoire du mouvement écologiste, ce qui malheureusement en minimise la portée. Avec l'abandon de ce nouvel aéroport, ce n'est pas un saut quantitatif qui s'est produit dans la prise de conscience écologique de notre société. Le gouvernement Macron qui a entériné cet abandon n'a pas justifié cette décision par l'urgence écologique et l'inadaptation totale de ce projet aux enjeux actuels. Il a simplement produit un arbitrage politico-économique et a choisi de moderniser l'aéroport actuel. La nécessaire réduction du transport aérien et la préservation de terres agricoles ne sont jamais citées que par le mouvement écologiste, jamais par les décideurs. Oui, nous avons gagné dans le bocage nantais, comme nous avons gagné sur le Larzac (extension d'un camp militaire), à Plogoff (construction d'une centrale nucléaire), à Creys-Malville (construction d'un surgénérateur nucléaire) et plus récemment à Sivens (construction d'un barrage pour l'irrigation agricole). Chaque fois ce ne sont pas de grandes causes universelles qui ont gagné mais des intérêts particuliers, des paysans luttant pour ne pas être expropriés, des écologistes défendant une zone humide, des juristes contestant la validité d'un processus administratif. Et nous avons perdu à plein d'autres endroits : des nouvelles autoroutes (A65 dans les Landes), le glyphosate dont l'interdiction est sans cesse repoussée, les pesticides tueurs d'abeilles qui ne sont interdits que quand un nouveau produit plus rentable est disponible sur le marché. Nous pourrions poursuivre l'argumentaire,

l'étayer mais concluons plutôt, avant de vous lasser. Les doigts nous picotent d'attaquer la partie effondrement de ce bouquin...



17 mars 2019 – Méracq
Mobilisation générale ?

Hier, c'était la Marche du Siècle. En novembre, j'avais beaucoup attendu de la marche commune « Gilets Jaunes et Climato-engagés » et j'avais été dépitée. J'arrivais de Bordeaux, Darwin, soirée de présentation du bouquin de Jean-Marc Gancille « Ne plus se mentir ». 100 % d'accord avec ses propos lucides. J'étais déjà plus très motivée par les marches climat avant cette soirée, mais après cette soirée gancillaise... je l'étais encore moins parce que j'en suis revenue avec un côté Deep Green Resistance à fond. Je me suis quand même organisée pour rentrer à Pau pour cette marche, histoire au moins d'être avec les copains. Il faisait beau, les gens s'étaient mobilisés en nombre honorable pour une ville comme Pau. J'ai commencé à marcher, puis j'ai quitté le cortège rapidement... La motivation n'était pas là. Suis allée boire une bière en terrasse... Ensuite, j'ai cherché à rejoindre la marche. J'ai donc suivi le parcours quelques minutes seulement après leur passage. C'était flagrant : rien, absolument rien n'avait changé. Ben oui bien sûr, y avait pas de casseurs ! Mais ce que je veux dire c'est que la consommation continuait, les voitures vrombissaient... et les oiseaux piou-pioutaient ! Avant/après = tout pareil !

La précédente marche, en janvier, avait à peine mobilisé les militants habituels. Celle-ci était plus conséquente. Ah oui, ça a au moins dû faire plaisir aux organisateurs !

Alors, ok, je veux bien concéder que le climat mobilise maintenant en masse, même si toujours moins que les retraites, l'augmentation du carburant etc. Pour autant, le sujet est MAJEUR et la mobilisation n'est pas du tout à la hauteur ! Eh oui, je concède aussi qu'il ne faut pas jeter la pierre à ceux qui ont des petits revenus, qui se soucient principalement de leur « baisse de pouvoir d'achat », qu'il faut faire de l'éducation populaire, que « fin du monde, fin du mois, même combat ». Ok tout ça ! Mais j'ai pas bien l'impression que ça ne change pas quoi que ce soit à la machine de guerre qu'est le système sociétal en place.

J'attends le prochain épisode. Quoi qu'il arrive, j'ai acté de recentrer ma vie au présent. Pas facile. J'ai acté que j'allais enfin me mettre à la méditation de manière quotidienne et non plus épisodiquement, parce que j'espère que c'est cela qui va me sauver de la folie, de cette schizophrénie que je ressens, que je vis et que je constate autour de moi.

Et si le mouvement écologiste se saisissait de cette notion d'effondrement ? Il n'a pas trop envie :



3 juin 2018 9 h

Assemblée Fédérale des Amis de la Terre

Le samedi entier a été consacré à la discussion du plan triennal, et l'unique amendement proposé était celui de notre groupe local ATNB¹, sur le sujet de l'effondrement. Le résultat est que ce point n'a pas sa place dans le plan triennal, mais que le débat doit effectivement

1. Le groupe local AT Isère était lui aussi très actif sur le sujet.

avoir lieu en interne. Un groupe de travail national va être créé.

Raisons officielles pour ne pas mettre l'effondrement dans le plan :

– C'est un plan d'action et non de réflexion.

– C'est un document public qui envoie des signaux politiques. Le sujet de l'effondrement est trop ouvert, vague et fort pour faire partie de cette communication.

– Le sujet ferait peur...

Officieusement j'arrive pas à savoir.

Je me retrouve animateur du groupe. Je m'aperçois que dans la synthèse officielle des discussions sur l'amendement, l'expression « effondrement sociétal » a été remplacé par « l'ensemble des possibles ». Après avoir perdu le caractère officiel et planifié du sujet, le nom aussi est perdu, décidément ce n'est pas de chance, baisse rapide du moral de l'animateur. Parmi les dix participants potentiels, j'en identifie trois ou quatre qui me semblaient plutôt opposés à ce que le débat ait lieu. Valérie fait remarquer à l'assemblée que nos tentatives d'initier un débat sur le sujet ont été multiples : contribution d'ATNB en amont de la rédaction du plan, proposition pour l'ordre du jour de l'assemblée, proposition de notre animation¹ lors d'un moment informel des deux jours de l'assemblée. Aucune réponse et il aura fallu le dépôt officiel de cet amendement pour qu'un premier débat ait lieu.

Force est de constater qu'il y a une résistance forte de l'association, en tant qu'organisation, à ce sujet. Et cette résistance passe par une démocratie interne beaucoup moins forte et sincère que je ne le pensais jusque-là.

J'espère me tromper et vais tenter de lancer ce groupe malgré tout. Je sens que je vais être vite fixé.

1. Celle proposée lors des soirées de notre voyage à vélo en cours.



3 mars 2019 7 h

Résistance ou résilience ?

Le groupe a péniblement produit quelques définitions et états des lieux synthétiques, puis a tenté une proposition de modification mineure de la stratégie des ATF. L'organisation ATF résiste à la notion d'effondrement, comme une organisation politique sait très bien résister aux idées extérieures. Jamais un « non » ou un « ça suffit » ne nous a été opposé. Les non-réponses, les lourdeurs, les délais ont toujours des raisons très sérieuses et difficilement contestables, ce qui ne les fait jamais apparaître comme des bâtons dans les roues mais comme des contingences normales de la vie de l'organisation.

Le mouvement Extinction Rebellion (XR), dernier né de la transition, agitant le drapeau rouge de l'extinction massive des espèces vivantes et du dérèglement climatique, appelle à un engagement encore plus fort dans la désobéissance civile et la prise de risque individuelle, tout en restant dans la non-violence. Il réussit à pousser un peu plus loin le curseur de la mobilisation, ce qui est remarquable. Les dix principes qui fondent le mouvement et les trois demandes sont clairs, pertinents et concis, ils montrent que XR est dans le schéma « mobilisation massive pour une transition massive ». Cette stratégie présente deux points faibles :

– Principe 1 « Nous avons une vision commune du changement ». Ayant assisté à quelques présentations du mouvement et participé à quelques débats, il nous semble que la vision n'est justement pas du tout claire et que dès que l'on tente de la clarifier, des désaccords apparaissent. Quelles sont les mesures à prendre maintenant ? Quelles seront leurs conséquences sociales,

économiques et géopolitiques ? Quelles sont les modifications majeures de modes de vie que nous devons envisager ? Si les changements nécessaires étaient clairs, ils ne mobiliseraient pas grand monde.

– Le seuil de 3,5 % de population mobilisée contre le gouvernement est présenté comme théoriquement suffisant pour faire basculer une société. C'est 10 ou 100 fois plus que les mobilisés actuels (selon le degré de vision commune que l'on adopte). Ce n'est pas au gouvernement que XR va se confronter, mais à un fort pourcentage de la population qui voudra conserver son mode de vie.

Cela mis à part, bravo, XR fait avancer la question écologique et forme des nouveaux militants.

Au moins, si l'oligarchie n'a pas trop à s'inquiéter, elle doit constater que ça commence à gueuler et que les politiques climaticides sont de plus en plus difficiles à tenir.

Les dix principes de XR

1. Nous avons une vision commune du changement : afin de créer un monde qui soit à même de subvenir aux générations à venir, nous avons une vision commune des changements nécessaires, des processus à mettre en œuvre pour nous conduire dans la bonne direction. Il ne s'agit pas d'une vision idéaliste du futur.

2. Notre mission vise ce qui est nécessaire plutôt que ce qui est possible, en visant à mobiliser un pourcentage suffisant de la population pour réaliser le changement de système nécessaire.

3. Nous avons besoin d'une culture régénérative : une culture saine, résiliente et capable de s'adapter. Il s'agit de prendre soin les uns des autres, prendre soin de la planète et de son écosystème, prendre soin des personnes que l'on perturbe.

4. Nous nous mettons ouvertement au défi, et mettons au défi ce système toxique en sortant de notre zone de confort pour mener des actions qui peuvent induire un changement. Nous menons nos actions à visage découvert, et nous en assumons la responsabilité.

5. Nous apprécions la valeur de la réflexion et de l'apprentissage en suivant des cycles d'action, réflexion, apprentissage et planification, en apprenant d'autres mouvements, d'autres contextes, et de notre expérience propre.

6. Nous accueillons chacun et chaque part de chacun afin de créer un espace de discussion ouvert où chacun se sente en sécurité d'être comme il est. La question n'est pas de dire à qui que ce soit que faire, que penser, que dire. Il s'agit d'accueillir, d'encourager à la participation, à la discussion. Certaines attitudes n'ont cependant pas leur place dans XR. Notamment : violence ou incitation à la violence, comportement discriminatoire, oppression. Nous nous approchons les uns des autres avec compassion et empathie, et nous nous encourageons les uns les autres à accroître notre propre conscience de nous-mêmes.

7. Nous limitons activement le pouvoir : avec une organisation horizontale, qui démonte la hiérarchie et encourage une participation équitable.

8. Nous évitons de blâmer et d'humilier : nous vivons dans un système toxique, et nous évitons de blâmer qui que ce soit en particulier. C'est un principe dont on voit l'importance à plus long terme, car il évite de stigmatiser qui que ce soit, et ainsi laisse la porte ouverte au changement d'attitude, au changement de bord.

9. Nous sommes un réseau non-violent : nous utilisons des stratégies non-violentes, considérées comme les plus efficaces pour provoquer un changement.

10. Nous sommes basés sur l'autonomie et la décentralisation : nous créons collectivement les structures dont nous avons besoin pour mettre le pouvoir en place au défi.

Et les trois demandes :

1. Dire la vérité (le gouvernement doit faire connaître la vérité en déclarant l'état d'urgence climatique et environnementale).

2. Agir maintenant (le gouvernement doit agir maintenant pour arrêter la perte de biodiversité et réduire les émissions de gaz à effet de serre à zéro net d'ici 2025).

3. Au-delà de la politique (le gouvernement doit créer et être mené par les décisions d'une Assemblée de Citoyens sur les problèmes de justice climatique et sociale. Cette assemblée débattrait notamment des solutions à implémenter pour atteindre l'objectif deux).

Conclusion, nous ne sommes pas, en tant que société, en train de répondre à la crise écologique et sociale. Pour résumer, nous distinguons trois pôles dans notre société : les écologistes (une minorité impuissante), l'oligarchie (une minorité puissante, qui détient réellement le pouvoir) et le reste de la population (une majorité impuissante).

L'oligarchie, que nous appellerons désormais Lolo, ne fera rien pour la transition, au contraire elle la freine, car la transition signifierait son suicide. Il n'y a pas de place pour la débauche ostentatoire du mode de vie de nos dirigeants dans une société soutenable, éco-compatible. Lolo donne donc le change, elle laisse croire qu'elle se préoccupe du problème mais ne cherche qu'à gagner du temps, du temps de vie, du temps de pouvoir, de domination, elle ne renonce à rien et capte une part de richesse toujours plus importante, elle se goinfre du gâteau sans se soucier du moment où il n'y en aura plus.

La population est peu et mal informée sur la situation. Elle n' imagine pas les mesures radicales qu'il

faudrait prendre pour changer le cours des choses, ce qui est bien compréhensible puisque ces mesures radicales ne sont formulées nulle part, les petits pas prenant toute la place. Elle n'est pas écolo et dans l'échelle de ses priorités, les divertissements restent bien au-dessus de l'écologie.

Elle bouge un tout petit peu, une part grandissante de la population tente un début de changement de mode de vie mais butte rapidement sur la réalité et les contraintes : la consommation bio progresse mais l'usage de la voiture perdure. Le changement à opérer est trop grand, trop loin du mode de vie actuel, la projection est impossible. La population est au pied du mur, comme la météo n'est pas si moche, elle a sorti les tables de camping, le rouge et le saucisson acheté en hard discount, et elle discute du prix du gazole, de justice fiscale, de l'augmentation du SMIC et des retraites, de nationalisation des autoroutes, de sortie de l'Euro, d'une VI^e République, de limitation du nombre de mandats d'élus, et de plein d'autres sujets politiques disparates¹ qui traduisent dans leur ensemble une continuité dans la lutte des classes et dans les objectifs de luttes : accroître sa part de gâteau, ou de miettes comme c'est le cas actuellement.

De notre point de vue, le mouvement écologiste ne comprend pas ou n'accepte pas le fait que les deux autres pôles de la société ne souhaitent pas vraiment la transition écologique. Cette minorité de militants écologistes voudrait faire adopter sa proposition à Lolo et à la population : contraindre le présent, jugé insatisfaisant, pour un futur viable à défaut d'être enthousiasmant. Elle insiste, cherche à « créer de nouveaux imaginaires » et utilise des affirmations qu'elle espère performatives,

1. Liste tirée des revendications des Gilets Jaune de Pau en février 2019.

telle que « la transition est là ». Elle tente de changer d'échelle et tente de s'auto-persuader que c'est possible, que c'est en cours, que c'est pour demain. Elle reste aveugle aux faits: notre société, Lolo et la population ne veulent pas de notre transition écologique.



1^{er} décembre 2018 – Méracq
Déni de responsabilité

« C'est la faute des autres! » Nous les écolos, sommes des experts de ce discours-là. Un bon discours bien culpabilisant! D'ailleurs c'est probablement ce qui fait que le discours écolo n'a jamais fonctionné. En même temps, s'en tenir à montrer l'exemple, il faut reconnaître que c'est assez frustrant. Avoir le sentiment d'être seul à ramer dans un sens pendant que tous les autres rament (turbinent même) dans l'autre, à un moment donné, c'est épuisant, déstabilisant. On se sent incompris et ignoré et donc on essaie de crier plus fort pour dire « regardez ce que je fais! Si on faisait tous comme ça, peut-être qu'on pourrait arriver à un résultat! » Force est de constater: cela ne fonctionne absolument pas...



2 juillet 2018 7h45
Notre société ne veut pas changer

Hier à la fête des migrants, chouette discussion avec Cyril d'Izard-COS sur la capacité de la population à réagir à l'urgence sociale et écologique, sur sa responsabilité à le faire ou ne pas le faire. Lors de débats, l'idée est sortie que les gens ne bougent pas tant qu'ils

ne sont pas touchés personnellement. J'ajoute à cela une réflexion personnelle plus ancienne :

Voilà déjà deux ou trois générations pour qui la télé a pris une place grandissante dans l'éducation. La télé étant aux mains de l'oligarchie, du simple fait de son coût élevé de production de contenu, nous sommes soumis à une propagande de plus en plus massive et omniprésente. La culture politique et la capacité à participer à des groupes me semblent bien plus faible aujourd'hui qu'elles ne l'ont été au milieu du ^{xx}e siècle. La fabrication de l'opinion fonctionne à merveille, l'oligarchie est tellement puissante et sûre d'elle que parfois elle ne cherche même plus à manipuler, elle impose et manipulera a posteriori si nécessaire. Tout ceci m'amène à penser que l'immense majorité n'a pas envie de savoir ou n'a pas envie de faire l'effort pour savoir, n'a pas envie de changer ou de faire des efforts pour ça. La société n'a pas envie de notre belle transition.

Il était une fois l'humain

Mais comment en est-on arrivé là ?

Comment l'être humain, doté de conscience, d'intelligence cérébrale et émotionnelle, capable d'anticiper, de se projeter vers le futur, d'apprendre que des actes entraînent des conséquences... a-t-il pu en arriver à ce stade avancé de dégradations de toutes sortes, et pour certaines irréversibles, envers son biotope ?

Dans notre recherche de compréhension, nous voyons plusieurs portes d'entrée, dont les effets se sont cumulés au fil du temps.

Le point qui paraît absolument incontournable se situe au niveau du **rapport entre l'Homme et la Nature**. Contrairement à ce que notre société nous amène à croire, l'Homme n'est pas une entité séparée de ce qui est communément appelé son environnement ou la Nature. Il n'y a pas d'une part l'être humain et d'autre part son environnement, qui comprendrait les autres règnes, minéraux, végétaux, animaux de manière différenciée. L'Humain et le reste du vivant sont en fait interreliés, les agissements des uns servent ou desservent les autres ; et inter-dépendants, nous sommes issus des mêmes cellules qui avec l'évolution, ont donné une multitude de formes de vie.



28 juin 2018 – Bordeaux
Notre lien à la Nature

Je réalise que si nous en sommes là, si la planète est dans cet état-là, délabrée, abîmée, souillée, c'est parce qu'on a oublié notre lien à la Nature. Nous recherchons cet alter ego, plus ou moins consciemment d'ailleurs et très maladroitement parfois. Exemples parmi d'autres : le petit sapin pendu au rétroviseur de la voiture, le vaporisateur de chiottes senteur vanille des îles, la lessive senteur lavande... La balade au parc arboré ou autour du lac aménagé. Sans oublier les vacances, qui bien entendu seront à la mer, à la montagne ou à la campagne... Bien souvent, nos vacances polluent visuellement, détruisent les forêts, les dunes, où l'on construit de l'entasse-touristes. Même la naissance de l'éco-tourisme fait penser à une tentative maladroite de déculpabilisation. Nos vacances polluent aussi de manière sonore. On pollue pour y aller, pour en revenir, pour s'acheter le matos qui va bien. Et pourtant, faut bien décompresser ! Après des mois de dur labeur, enfermés dans nos machines roulantes, et dans nos bâtiments anguleux, on mérite bien d'aller au grand air. Notre société tourne en rond et se mord la queue. Y a-t-il une issue ?

La Nature nous manque donc, et on fait ce qu'on peut pour en remettre dans nos quotidiens. L'homme moderne a perdu son lien avec elle, il est devenu « hors-sol », déconnecté de son essence initiale et c'est bien cela qui nous empêche aujourd'hui de ressentir l'urgence dans nos chairs. Si quand tu souffrais, je ressentais la même souffrance, si quand je coupe un arbre, je ressentais la douleur d'un membre coupé, je serais bien plus attentive à prendre soin de toi, de lui.

Notre rapport au reste du vivant s'est étiolé au fil des âges, pour ne pas dire qu'il est maintenant quasiment perdu pour la grande majorité des personnes vivant dans nos sociétés industrielles.

Cette séparation a commencé il y a plusieurs milliers d'années, avec un net saut quantitatif lorsqu'on s'est « agriculturisé ». Auparavant, nos modes de vie étaient nomades, et pour se nourrir, les humains utilisaient la chasse et la cueillette, l'impact était moindre, même si nous avons déjà anéanti certaines espèces de grands mammifères terrestres¹. C'est lorsque certains chasseurs-cueilleurs ont cherché à se sédentariser qu'ils ont cherché à cultiver la terre. Ou vice-versa d'ailleurs. Ils sont alors montés d'un cran dans leur « utilisation » de la Nature. Chemin faisant, les âges et siècles passant, l'Homme en a fait sa possession et son terrain de jeux, jusqu'à son « exploitation ». Du fait de la séparation Homme/Nature qui s'est intégrée petit à petit dans la psyché, nous nous sommes petit à petit éloignés de l'entité « Nature », de cette partie de nous, jusqu'à la considérer comme « autre », comme quelque chose nous environnant, comme un espace dans lequel nous évoluons, sur lequel nous pouvions influencer, en fonction de nos besoins.

Difficile de jeter la pierre à nos ancêtres qui se sont sédentarisés et qui ont cherché à cultiver la terre. Ils cherchaient, simplement, à satisfaire un des besoins primaires de l'être humain : se nourrir. Se nourrir apparaît à la base de la Pyramide de Maslow², parmi les « besoins

1. « Sapiens, Une brève histoire de l'humanité » – Yuval Noah Harari

2. Représentation pyramidale des besoins, théorisant la motivation des individus à agir. Élaborée par le psychologue Abraham Maslow dans les années 1940. Théorie controversée, notamment le côté pyramidal, mais restant une base de

physiologiques ». En se sédentarisant, ils ont également pu améliorer leurs habitats. Ce qui venait satisfaire un autre besoin primaire : se loger, entrant dans la catégorie « besoins de sécurité », située au niveau suivant sur la Pyramide.

La Nature est donc petit à petit devenue « notre environnement ». L'asservissement de la Nature par l'Homme a atteint des sommets durant les dernières décennies : dégradations, recherche de contrôle de notre environnement, de modification, d'utilisation. Le modèle économique actuel a largement pris le dessus sur les premières intentions des hominidés qui étaient simplement de subvenir à leurs besoins de base.

Le besoin de confort serait-il venu jouer un rôle dans ces choix de sédentarisation/agriculturisation ? Consciemment ou pas, il serait venu compléter les besoins primaires et, lentement mais sûrement, nous aurait endormis, jusqu'à nous retrouver devant nos téléviseurs avec nos pantoufles chauffantes aux pieds, à gober des séries lobotomisantes, en ingurgitant du Nultella...

Idem pour le besoin d'appartenance et de reconnaissance. Je consomme donc je suis ! J'appartiens à la masse des consommateurs et cela me rassure. Je remplis mon vide de sens intérieur par des divertissements et des objets extérieurs.

réflexion intéressante à de nombreux points de vue. Classement des besoins humains d'après Maslow, à partir du niveau primaire : physiologiques (respiration, faim, soif, sexualité, sommeil, élimination), sécurité (environnement stable et prévisible), appartenance (affection des autres), estime (confiance et respect de soi, reconnaissance et appréciation des autres), accomplissement de soi. Selon Maslow, on ne peut chercher à satisfaire un besoin que si le niveau précédent de la pyramide est satisfait. Exemple : on ne recherche pas la reconnaissance si on n'a pas suffisamment à manger dans son assiette.

Notre modèle sociétal a même tenté de faire croire, entre autres incohérences, à la croissance « verte », comme pour se justifier, se voiler la face, se faire croire qu'il a du lien avec la Nature. Les marchands de rêves l'ont bien compris et ont saisi l'opportunité verte pour nous vendre des séjours en pleine nature (parfois artificielle d'ailleurs), afin de se « ressourcer » et de « profiter ». Qui profite ? Pas la planète en tout cas. La boucle est bouclée : nous souffrons de ce lien rompu, sans en avoir conscience ou sans savoir comment le retisser.

Sauf symptôme psychiatrique particulier, un humain n'a pas de pulsion auto-destructrice. On ne se fait pas volontairement, ni consciemment, du mal.

Lorsque nous réalisons de manière intuitive ou raisonnée, que l'environnement et nous sommes interdépendants... nous sommes bien plus enclins à le respecter, et même à le choyer. Même les tempéraments les plus égoïstes et individualistes d'entre nous le feraient s'ils ressentiaient réellement et sincèrement ce lien.

Un autre phénomène qu'il nous semble intéressant de pointer, comme étant non pas une cause de ce qui nous aurait amené à notre état actuel de dégradation planétaire, mais plutôt comme étant un facteur aggravant, apparu récemment celui-ci, est le **rapport au temps** que nous, les humains occidentalisés, avons. Nos modes de vie ont créé une spirale infernale dans notre rapport au temps. Nous n'avons plus de temps. Nous remplissons nos agendas de la même manière que nos placards : le plus possible. Et, tout comme nous nous plaignons de ne pas avoir suffisamment d'argent pour pouvoir acheter ceci ou cela (alors que très majoritairement nous pourrions nous passer de ceci ou de cela), nous nous plaignons de « manquer de temps ». « J'aimerais bien mais j'ai pas l'temps ». Et, ce manque de temps se trouve être au détriment de prises de conscience et/ou de choix de vie qui pourraient être différents, voir

plus nourrissants. Pas de temps pour la contemplation, pour l'observation et la réflexion sur le fonctionnement de nous-mêmes, des autres, des végétaux, animaux... et pas non plus pour se demander « qu'est-ce que je déclenche comme engrenages sociaux, financiers, environnementaux, lorsque je choisis d'effectuer tel achat ou tel trajet avec ce véhicule motorisé »...

C'est la course permanente. Hommes, femmes, même les enfants ne sont pas épargnés. Le temps, monétisé, est devenu « précieux ». « Le temps c'est de l'argent ». On en arrive parfois à culpabiliser de choisir de faire une balade au grand air, ou de méditer, tant qu'on n'a pas fait sa propre dépression (burn-out est plus à la mode) ou son AVC, ou tant que ce n'est pas notre psy (lui aussi à la mode) qui nous conseille vivement de nous mettre à la sophrologie et de lever le pied.

Au nom de notre sainte société, nous déléguons jusqu'à l'éducation de nos enfants et l'attention que mériteraient nos aînés, afin de satisfaire à notre devoir de salarié, de chef d'entreprise... Ben oui, « faut bien payer le crédit de la maison, de la voiture et les études des enfants ».

La tête dans le guidon, nous oublions jusqu'à « qui nous sommes dans notre essence ». Nous occultons allègrement ce que pourraient être nos devoirs en tant que partie intégrante de la Nature, pour nous consacrer aux droits que nous nous sommes octroyés envers elle.

Enlever du superflu, ajouter de l'essentiel. Voilà bien un plan où nous y gagnerions.

Pourquoi les gens « savent » mais n'agissent pas en conséquence ?

Voilà une question ! Qu'elle est bonne ! Qu'est-ce qui fait qu'on puisse à la fois dire « ça va mal, on va dans le mur » et bouger à peine un iota dans notre quotidien ?

Ce n'est probablement pas facile de bouger des trucs dans sa vie. À moins qu'on n'en ait pas vraiment envie ? Qu'en pensent les spécialistes de l'humain, les chercheurs qui se sont penchés sur le sujet ?

Pour Joanna Macy, militante écologiste, auteure notamment de *Écopsychologie¹ pratique et rituels pour la Terre : retrouver un lien vivant avec la nature* (2008), l'apathie de la majorité de la population de la société thermo-industrielle (qu'elle nomme tout aussi pertinemment « Société de croissance industrielle ») est due au refoulement des émotions de souffrance soulevées par le constat de la situation planétaire. Une sorte de peur d'avoir peur, qui est inconsciente et amène à une posture d'autruche. De son point de vue, les militants écolos, cherchant à éveiller les consciences en serinant les catastrophes en cours, ne font qu'aggraver ce phénomène. Le réel problème dans la situation et donc le levier d'action possible, serait, non pas l'apathie de la masse, mais sa conséquence : le refoulement des émotions de souffrance. L'approche de Joanna écarte la possibilité d'un humain « auto-centré » et égoïste, qui aurait uniquement peur pour sa personne ou ses proches. Celui-ci serait nécessairement compassionnel avec la Nature, puisqu'il y est intrinsèquement relié, d'après la Théorie générale des systèmes², le bouddhisme, et l'écologie

1. « L'écopsychologie élargit les moyens et les objectifs de la psychothérapie pour comprendre la pathologie sociale, et aider à reconnaître notre participation à la destruction du monde. Les psychothérapeutes de ce mouvement explorent de nouveaux territoires, tandis qu'ils aident leurs patients à trouver de la force et du sens à travers leur expérience d'interdépendance avec toute vie, et l'action en son nom. » Joanna Macy

2. « ... elle cherche des règles de valeur générale qui peuvent s'appliquer à tous les types de système et avec n'importe quel degré de réalité. Il est à noter que les systèmes se composent de modules ordonnés de pièces interdépendantes et en

profonde¹, pour ne citer que quelques approches sur lesquelles elle s'appuie. Elle avance ainsi que chaque individu souffre de la situation, qu'il le sache ou non. En réponse, elle propose l'animation d'ateliers dénommés le Travail Qui Relie (TQR), afin de permettre à chacun de reconnaître sa souffrance, l'accueillir, et même l'honorer. Elle estime cette souffrance saine et naturelle. La souffrance ainsi accueillie permet ensuite de se mettre en mouvement sur des actions bénéfiques vers ce que Joanna nomme le « Changement de cap ». Ce changement de cap, tel qu'elle le décrit, nous semble principalement composé d'initiatives de transition, avec en complément une élévation des consciences qui deviendraient plus spirituelles. Selon elle, toujours, cette transformation des consciences permettrait aux humains de ne plus reproduire les comportements qui ont conduit à cette situation insoutenable dans laquelle la planète et ses habitants se trouvent. Comme nous l'avons évoqué (voir page 87 et suivantes), nous pensons qu'il n'y

interaction... Parmi les principes de la théorie des systèmes, on peut citer l'utilisation des mêmes concepts pour décrire les principales caractéristiques des différents systèmes, la recherche de lois générales qui facilitent la compréhension de la dynamique de tout système et la formalisation des descriptions de la réalité. » Source <http://definition-simple.com>

1. « Philosophie écologiste contemporaine qui se caractérise par la défense de la valeur intrinsèque des êtres vivants et de la nature, c'est-à-dire une valeur indépendante de leur utilité pour les êtres humains... Tandis que l'écologie classique, bien que développant de nouvelles alternatives, pose toujours la satisfaction des besoins humains comme finalité (anthropocentrisme) et attribue au reste du vivant le statut de « ressource », l'écologie profonde réinscrit les finalités humaines dans une perspective plus large, celle du vivant (biocentrisme) afin de prendre en compte les besoins de l'ensemble de la biosphère, notamment des espèces avec lesquelles la lignée humaine coévole depuis des milliers d'années. » Source Wikipédia

aura pas de Transition sociétale vers une société soutenable. Pour autant, nombre des ateliers proposés dans le TQR nous semblent tout à fait pertinents pour un travail sur le cheminement intérieur (voir page 346 et suivantes), qu'il soit individuel ou collectif, ainsi que pour mobiliser, remobiliser, nos énergies internes vers l'action extérieure.

D'autres explications sont proposées. George Marshall, sociologue, philosophe et écologiste engagé dans plusieurs organisations internationales, a consacré un livre entier, « Le syndrome de l'autruche », à décortiquer la question. C'est également le cas de Paul Jorion, anthropologue et sociologue, avec « Le dernier qui s'en va éteint la lumière ». Plus récemment, Sébastien Bholer, docteur en neurosciences et rédacteur en chef du magazine « Cerveau & psycho », a proposé « Le bug humain – Pourquoi notre cerveau nous pousse à détruire la planète et comment l'en empêcher ».

Une des explications avancée est la théorie de la **dissonance cognitive**. Le psychosociologue américain Leon Festinger a publié cette théorie en 1957. Elle explique comment l'être humain met en place des stratégies inconscientes (ruses pour se mentir à lui-même), afin de gérer les tensions internes provoquées par des éléments qu'il est en train de vivre et qui sont incompatibles entre eux. Exemple: « si nous jugeons un de nos comportements immoral ou stupide, nous pourrions changer de point de vue de manière à le trouver juste et sensé. »¹ Le concept de dissonance cognitive est lié au fait qu'il est plus difficile pour un individu de corriger des idées acquises depuis longtemps que d'apprendre des idées nouvelles pour lesquelles il ne dispose pas encore d'un modèle ou d'un système de représentation.

1. Extrait du « Petit cours d'autodéfense intellectuelle » de Normand Baillargeon

Pour passer à l'action, on pourrait penser que l'être humain a simplement besoin en premier lieu d'information, puis ensuite de conviction. Mais ce serait sans compter sur nos **émotions** qui jouent également un rôle dans nos choix ! Des recherches ont démontré que ce n'est pas le cerveau rationnel qui déclenche le passage à l'acte, mais le cerveau émotionnel. Aussi, pour passer à l'action, notre cerveau rationnel a besoin que notre cerveau émotionnel soit impliqué. C'est pourquoi l'information seule ne suffit pas.



17 décembre 2018 – L'Isle Jourdain
Qu'est-ce qui fait bouger les gens ?

Depuis quelques années, après observations personnelles, j'en étais arrivée à la conclusion que, pour faire bouger les gens (quel que soit le sujet), il faut leur parler santé ou porte-monnaie. Et ça se tenait : avoir la santé c'est maintenir la vie, et comme pour la majorité des gens, la vie est le contraire de la mort, et qu'ils craignent la mort... je pensais qu'ils prenaient soin de leur vie. Quant au porte-monnaie, eh bien sans argent pour faire ses courses, la vie devient compliquée pour beaucoup dans nos sociétés qui ont créé des assistés. Je m'inclus dans les assistés, même si je fais des pieds et des mains pour m'en libérer !

Concernant la porte d'entrée « santé », lorsque j'ai constaté le succès grandissant du bio, je me suis mise à demander à ceux qui mangeaient bio, « pourquoi ? ». Ils me répondaient majoritairement : « c'est meilleur pour la santé ». Très peu d'entre eux répondaient qu'ils le faisaient aussi parce que c'est bon pour la planète ! Je concluais certes à de l'égoïsme mais je croyais tout de même avoir identifié un point d'entrée

à la sensibilisation: leur santé. Je me trompais... mon analyse était bien trop simpliste. Maintenant, j'identifie que la projection de notre cerveau sur la portée de nos actions nécessite d'abord d'avoir expérimenté quelque chose de similaire. Je prends un exemple: le climat. Le dérèglement climatique, c'est quelque part une question de vie ou de mort, pour soi, pour les autres humains et aussi les règnes non-humains. Pourtant, cela ne mobilise pas en masse, en tout cas, comparé à d'autres sujets. En septembre dernier, mon désarroi avait été profond face à la très faible mobilisation générée par le mouvement Alternatiba, que nous avions mis tant d'énergie à accueillir. Oui, oui, les dernières marches climat mobilisent mieux depuis la démission de Hulot, le rapport du GIEC..., mais... rien ne bouge une fois la marche passée. « Vous pouvez éteindre vos téléviseurs et retourner à vos activités habituelles! » disaient les « Guignols de l'info » il y a... déjà une trentaine d'années!

Conclusion: mon raccourci qui concerne la conscience de chacun sur sa santé, la vie, la mort... ne fonctionne pas!

Alors: qu'est-ce qui fait bouger les gens? Tu vas la cracher ta Valda!

Ce qui a fait descendre les gens dans la rue récemment, c'est l'augmentation du prix du pétrole = le porte-monnaie! Remarque souvent entendue: « je mange pas bio parce que c'est trop cher ». D'une part, l'argument se discute, et d'autre part, je vois personne dans la rue pour réclamer la diminution du prix des aliments bio! Alors le porte-monnaie serait aussi un raccourci, c'est pas si simple!

Ça fait quelques temps que des chercheurs se penchent sur la question de « mais pourquoi les gens ne réagissent pas quand on leur parle de changement climatique? » J'ai enfin commencé à comprendre quand j'ai lu que le

cerveau humain ne parviendrait pas à se projeter dans le futur sur les conséquences d'une information donnée dans le présent, si cette information concernait des données nouvelles pour lui. Lorsque le gouvernement dit qu'il va baisser le montant des retraites, allonger l'âge de la retraite, ou vote la Loi Travail... là on se projette très bien. On descend dans la rue. Idem pour l'augmentation du carburant de quelques centimes. On réussit à se projeter parce qu'on sait ce que ça donne à la fin du mois si on se retrouve avec moins d'argent, on sait ce que ça donne si on doit passer plus de temps à travailler... Pour le reste, le maintien de l'autorisation du RoundUp et autres pesticides qui font décliner la biodiversité, polluent, et tuent la vie: là, on descend pas dans la rue parce qu'on ne réalise pas les conséquences.

Santé, porte-monnaie, la question n'est pas là. La question est plutôt sur « déjà vécu » ou « jamais vécu ».



3 juillet 2018 7h30

Le message des écolos s'adresse aux écolos

Dans son bouquin « Le syndrome de l'autruche », George Marshall explique que le changement climatique est devenu une cause spécifiquement « environnementale », qu'il est perçu comme un problème extérieur, qui ne nous concerne pas directement, un truc à défendre, qu'on peut choisir de défendre ou pas. Marshall enchaîne sur la manière de communiquer. Nous, les écolos, communiquons en utilisant des cadres, des mots, des valeurs, des présupposés qui nous correspondent, notre communication est compréhensible par les membres de notre groupe social et suscite leur adhésion, pas toujours celle des membres des autres

groupes qui parfois ne comprennent pas le message, ou le réprouvent. Il donne en exemple l'action « Une heure pour la planète », une invitation annuelle à éteindre ses lumières et à réduire drastiquement ses consommations électriques pendant une heure. L'action est symbolique et les images utilisées montrent de l'obscurité, choisie et joyeuse pour les écolos, signe de déclin pour beaucoup d'autres groupes. Un autre exemple était un spot publicitaire petit budget vantant le dioxyde de carbone comme non polluant et source de vie, via la modernité et tout le confort que nous apportent les énergies fossiles. Le spot, considéré comme mensonger par les écolos, a fait un tabac.

Bon, alors la manière de dire est plus importante que la véracité, c'est pas nouveau. Est-ce applicable pour emmener une large part de la population vers une transition écologique ou à se préparer à un effondrement ? Que dire à des gens qui voient la consommation comme suffisamment positive pour qu'ils acceptent, via déni ou marchandage, la destruction de leur milieu de vie ? Sans leur mentir, je vois pas, mais j'ai pas fait une école de pub.

Autre phénomène, celui des **biais cognitifs**. Plusieurs centaines sont recensés ! Un biais cognitif, c'est quand notre cerveau développe des capacités afin de ne voir que ce qui l'arrange et mettre de côté ce qu'il préfère ne pas savoir. Il utilise les connaissances acquises précédemment durant notre vie et s'en sert de référence, afin de porter un jugement, prendre une décision. Les jugements et décisions qui sont pris sous l'effet d'un biais cognitif sont ainsi faussés.

N'oublions pas également les **biais émotionnels** : « Ils se présentent comme une réaction émotionnelle inadaptée à la situation et pouvant perturber la prise de décision. Ils peuvent venir de l'individu lui-même, ou

être un effet de la relation interpersonnelle, ou encore être conditionnés par un effet de groupe. Une personne sujette à un tel biais sera généralement encline soit à croire quelque chose qui a un effet émotionnel positif, qui donne un sentiment agréable, même s'il existe des preuves rationnelles du contraire, soit à être réticente à accepter des réalités désagréables et qui donnent une souffrance mentale... »¹

Dans un séminaire de décembre 2017, Pablo Servigne, Raphaël Stevens et Gauthier Chapelle confirment: « Il est très difficile, voire impossible, de découpler la question des émotions de la question de la compréhension des catastrophes. D'abord parce que le cerveau humain n'a pas été câblé pour cela (à quelques exceptions près). Et ensuite, parce que les sciences cognitives ont bien montré que toutes les décisions et les prises de position éthiques que nous semblons prendre grâce à la raison (le cortex préfrontal) résultent en amont d'un choix émotionnel inconscient (cerveau limbique) »².

Afin de tenter de sortir de ces biais, voire même de les utiliser, des voix s'élèvent ces derniers mois, proposant d'apporter « de **nouveaux récits** ». L'idée étant de permettre aux lecteurs/auditeurs/spectateurs de se projeter sur un avenir qui leurs donnerait l'envie de vivre ces récits dans le futur, et donc qui déclencherait les passages à l'acte. C'est ce qu'a tenté de faire le mouvement des Villes en Transition³; pour autant, il semble que

1. Source Wikipédia

2. Auteurs notamment de « Une autre fin du monde est possible – Vivre l'effondrement (et pas seulement y survivre) ». Source <https://www.institutmomentum.org/vivre-leffondrement/>

3. Le mouvement des Villes en Transition est né en Grande-Bretagne en 2006 dans la petite ville de Totnes. L'enseignant en permaculture **Rob Hopkins** avait créé le modèle de Transition avec ses étudiants dans la ville de Kinsale en Irlande un an auparavant. Il s'agit d'inciter les citoyens d'un territoire (bourg,

cette initiative n'ait pas non plus amené la grande majorité d'entre nous dans leur récit... Chez les collapsologues aussi, plus récemment donc, il y a des tentatives de nouveaux récits « positifs », qui nous amèneraient entre autres vers une opportunité pour l'humanité de devenir plus « juste », de s'élever spirituellement, mais sont-ils plus convaincants que le mouvement des Villes en Transition ?



4 juin 2018 11 h. Les récits de Cyril Dion.

Valérie et moi sommes en train de lire le dernier livre de Cyril Dion « Petit manuel de résistance contemporaine ». C'est passionnant et je me demande où il veut en venir. J'ai bien peur qu'il accouche d'une souris. Des « récits » structurent notre société, nos idées, nos agissements. Changer les récits permettrait de changer la société. Les récits à produire doivent inclure 3 aspects : préserver (la biosphère, l'humanité, le lien social, etc.), créer de la résilience (notamment locale) et régénérer (ce qui a été altéré). Je comprends en lisant que Ferme Légère est en plein dans la production de ce récit. Et que plein d'autres initiatives collectives ou individuelles sont en train de produire ces nouveaux récits. Mais les récits dominants, religion de la croissance, profits, ultralibéralisme sont encore là, et bien plus vigoureux que les nôtres ! Alors Cyril ? Que vais-je lire dans les dernières lignes de ton bouquin ?

quartier d'une ville, village...), à prendre conscience, d'une part, des profondes conséquences que vont avoir sur nos vies la convergence du pic du pétrole et du changement du climat et, d'autre part, de la nécessité de s'y préparer concrètement. Il s'agit de mettre en place des solutions fondées sur une vision positive de l'avenir.



24 janvier 2020

Quelque part en Vendée – J'hésite

Hier soir, j'ai assisté à une conférence avec Arthur Keller et Alexandre Boisson. Marc Lepelletier¹ et les autres coorganisateur ont réussi à réunir quelque 400 personnes. Bravo ! Le thème « Alimentation, énergie, biodiversité, économie : quelles stratégies de résilience au niveau local ? » semblait porteur. Il y avait des élus, des chefs de grosses entreprises, et autres citoyens. J'ai trouvé qu'Alexandre et Arthur ont parlé cash vis-à-vis de l'effondrement. Merci. Malgré tout, j'hésite à me réjouir ou à me morfondre. Je n'ai pas eu la nette impression que le public ait réellement mesuré les enjeux, et l'invitation à imaginer de nouveaux récits me semble bien vaine. Que pourrait-on proposer de réjouissant hormis des miracles ? Des miracles technologiques, comportementaux, environnementaux...

Parmi les porteurs de cette vague de nouveaux récits, mais cherchant plutôt à informer qu'à « vendre un truc qui fait envie », on retrouve deux séries : « Après l'effondrement », dispo sur YouBidule et « L'effondrement », de la boîte de prod Les Parasites, diffusée sur Canal + et petit à petit en libre accès. On aime bien, faites-vous votre avis...

Nous voici clairement devant la difficulté pour l'être humain à sortir du connu et de sa « **zone de confort** »².

1. Réalisateur de la chaîne Youtube « Petit manuel de résilience » et porteur de « L'autre liste » aux municipales 2020 de la ville de Dompierre sur Yon.

2. La zone de confort est un état psychologique dans lequel une personne se sent à l'aise. Dans cette zone, elle peut garder le contrôle tout en éprouvant un faible niveau de stress et d'anxiété. Dès lors, un niveau constant de performance est possible. Source Wikipédia

Le schéma classique de pensée est : une fois que l'on connaît quelque chose, cela nous devient « facile ». Cependant, apprendre nous a demandé beaucoup d'efforts psychologiques, émotionnels et parfois physiques. En début de vie, l'humain passe le plus clair de son temps et de son énergie à apprendre et à découvrir. Les années passant, nous sommes de moins en moins enclins à fournir des efforts vers les apprentissages et préférons bien souvent nous reposer sur nos acquis et les situations connues. L'Homo sapiens aurait-il un p'tit côté fainéant ?

Ce qui est sûr, c'est qu'il préfère jouer la « sécurité ». Peur de changer ses habitudes, peur de l'inconnu, peur d'échouer... sont des émotions ancrées dans notre cerveau reptilien depuis des lustres !

Ajoutez à cela que plus une connaissance, croyance, compétence a demandé d'efforts pour y accéder, plus nous aurons des difficultés à la lâcher : « J'ai quand même pas mis toute cette énergie pour apprendre et m'habituer à tel truc pour le lâcher maintenant ! » se dit-on plus ou moins consciemment. Les exemples de nos difficultés à lâcher-prise sur des situations professionnelles, matérielles, sentimentales sont faciles à trouver... Toute habitude implique par essence une résistance au changement, en particulier les habitudes liées au confort de vie. L'accès à l'électricité, à l'eau courante, à des maisons chauffées, aux magasins remplis à outrance... sont celles qui seraient à revoir si l'on considérait la situation à son juste niveau.

Un autre phénomène entre en jeu dans cette résistance au changement, en plus des précédents, il s'agit de deux autres besoins que l'on retrouve également dans la pyramide de Maslow citée page 150 : le **besoin d'appartenance** et celui de **reconnaissance**. Les objets high-tech, la mode vestimentaire, les divertissements de masse... sont autant de comportements, d'habitudes de

vie, difficiles à modifier, limiter, voire supprimer, d'une part pour les raisons évoquées précédemment (confort, dissonance cognitive) mais aussi parce qu'ils répondent à notre besoin de reconnaissance et d'appartenance à un groupe.

La sortie par le haut envisageable sur ce point est de s'en détourner pour se retrouver dans des choix de vie dits « alternatifs », cela permet de se retrouver dans d'autres habitudes de vie, reconnues et même valorisées par d'autres types d'individus, constituant eux-mêmes un groupe identifié. Moins d'objets, dont peu de neufs et beaucoup de récup, un style vestimentaire différent mais restant identifiable, des sorties autour d'événements caractérisés par le bio, le local, le partage, le lien social etc. et nous voilà dans une autre « case », qui vient nourrir nos besoins d'appartenance et de reconnaissance. Peu importe que ce soit une autre « case », les caps se franchissent, l'être intérieur est nourri et cela lui permet la mise en place de choix de vie « alternatifs ». Ces modifications passent bien souvent par la volonté de donner, redonner du sens à sa vie et à son quotidien, en agissant sur nos besoins primaires (s'alimenter, se vêtir, se loger), tout en étant en phase avec nos convictions socio-écologiques.



13 mai 2018 – Limoges
Dissonance cognitive

Depuis que je m'intéresse à la notion d'effondrement, j'ai découvert la théorie de la dissonance cognitive. C'est super intéressant et ça se tient, mais malgré tout, ça me laisse sceptique. C'est comme si cette dissonance venait excuser nos comportements. Genre « c'est pas ma faute à moi si je suis victime de dissonance

cognitive, c'est juste humain ». Difficile à accepter certains jours. Plus facile d'autres, suivant mon état de centrage intérieur.

Il me semble que nombreux sont ceux qui résistent à accepter de regarder en face l'effondrement, parce qu'ils ne sont inconsciemment pas prêts à lâcher leur confort et certains finissent même par l'avouer. Plusieurs personnes de mon entourage, famille ou amis, dans la tranche d'âge + de 70 ans, m'ont clairement indiqué qu'ayant vécu dans leur vie l'arrivée de l'eau courante, de l'électricité, du chauffage central, de l'accès aux soins, aux transports individuels accessibles à tous etc., elles ne s'imaginent pas du tout s'en passer, surtout de manière volontaire. Et par voie de conséquence, se racontent que cette vie « moderne » va perdurer, a minima le temps qu'elles meurent tranquillement de leur bonne mort et dans le « confort matériel ». Ce que j'entends parfois aussi c'est : « non mais enfin Valérie, si on devait réfléchir à chaque fois qu'on achète quelque chose ou à chaque fois qu'on fait quelque chose, aux conséquences que ça provoque ailleurs... mais on ne ferait plus rien ! ». A ce stade, je préfère ne pas commenter.

Confronté à un danger concret et immédiat, l'Homo sapiens sait fuir. Par contre, il ne sait pas anticiper un danger possible si il est absent de sa réalité immédiate. Une explication de plus sur l'immobilité flagrante de la plupart d'entre nous face aux catastrophes annoncées. La démonstration d'un effondrement sociétal quasi certain ou encore le changement climatique déjà en cours et démontré comme exponentiel et rapidement impactant, ne suffisent pas à mobiliser la population vers un mode de vie pérenne.



1^{er} décembre 2018 – Méracq

Le rouleau compresseur

Certains jours, je me sens très en colère, interloquée, désabusée.

Puis je finis abattue en constatant le rouleau compresseur sociétal qui continue sa progression. Il est énorme et devant lui, il y a des milliers de petites pattes, de petits bras et des têtes qui s'agitent, qui courent dans tous les sens, lorsque d'un seul coup, ils se réveillent et découvrent que ce rouleau compresseur est tout près d'eux. Ils font « haaaaaa!!!! », en cherchant une porte de sortie. Mais il n'y a plus de porte de sortie. C'est fini. Le rouleau compresseur, lui, avance, impassible. Ce rouleau, c'est un peu comme une boule de neige qui va grossir au fur et à mesure qu'elle dévale la pente, se nourrissant d'elle-même; ce rouleau est composé par nous-mêmes, mais il avance en automatique, personne précisément n'est aux commandes, c'est à la fois nous tous et personne. C'est ce qui fait qu'il est inarrêtable.

Et ceux qui prennent conscience, comment ça se passe ?

Une théorisation intéressante et pertinente de notre évolution de conscience face aux informations reçues au sujet de l'effondrement, est celle de Paul Chefurka¹.

Il s'agit d'une modélisation dénommée **l'échelle de la conscience**, qui se présente en cinq étapes :

1 – La personne n'a conscience d'aucun problème vraiment gênant ni insurmontable.

1. article complet sur <http://adrastia.org/gravir-lechelle-de-la-conscience-paul-chefurka/>

2 – Conscience d'un seul problème et focalisation sur lui (raréfaction des ressources, ou changement climatique, ou justice sociale...).

3 – La conscience s'élargit à plusieurs problèmes et les hiérarchise par notion d'urgence.

4 – Conscience des interconnexions systémiques entre les nombreux problèmes, du côté systémique, et de fait, de l'insolvabilité globale.

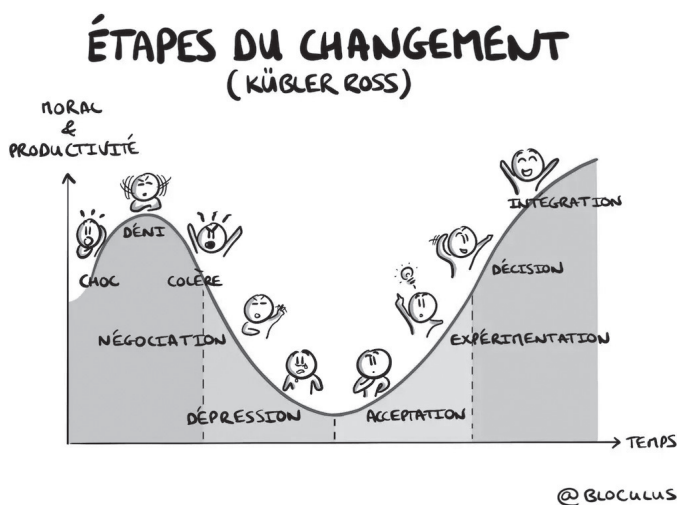
5 – Conscience que la situation inextricable englobe tous les aspects de la vie, y compris la sienne. L'interconnexion devient encore plus globale et inclusive.

Durant ces phases, la personne peut traverser tout un panel d'émotions, allant du déni jusqu'à la sérénité, en passant par la colère, la tristesse, l'acceptation, le pardon, la culpabilité, la honte, le sentiment d'injustice, d'impuissance...

Deux chemins de résilience sont identifiés par Paul Chefurka permettant d'aller vers la réconciliation avec la situation. Ils ne sont pas mutuellement exclusifs et peuvent être empruntés en les mélangeant. D'une part celui qu'il nomme le « chemin extérieur » : il s'agit des initiatives visant l'autonomie, axées sur le côté matériel (énergie, alimentation, transport, low-tech...). D'autre part, celui qu'il nomme le « chemin intérieur » : de type introspectif comme la recherche de spiritualité au sens large, accompagnée d'une prise de recul sur le monde, d'un intérêt pour le fonctionnement humain...

Elisabeth Kübler-Ross, spécialiste du deuil, a longuement étudié ces étapes de la conscience. Elle a identifié les mêmes émotions que celles du niveau 5 de l'échelle de Chefurka. Quand on étudie l'effondrement, on s'aperçoit rapidement qu'il s'agit bien d'apprendre à faire des deuils. Des deuils d'un futur que l'on s'était imaginé, de croyances personnelles ou collectives, et des deuils à venir, jusqu'à la perte de conditions matérielles et très probablement humaines, que ce soit des

inconnus ou des proches. Connaître, comprendre ces phases émotionnelles qu'Elisabeth a modélisées nous semble indispensable à toute personne qui s'intéresse à l'effondrement. Nous avons présenté son modèle durant nos animations publiques du voyage à vélo, en utilisant la représentation graphique de Matthieu Van Niel intitulée « **Collapsologie et courbe de deuil** »¹. Il existe d'autres graphiques issus des études d'Elisabeth qui sont tout aussi pertinents, parfois même plus clairs car allégés, comme ici, celui de Maxence Walbrou².



On peut constater qu'une fois passées les étapes émotionnelles inconfortables, on s'achemine doucement vers l'acceptation et la remise en action. Toutes les étapes ne sont pas nécessairement vécues par la

1. <https://tatoudi.files.wordpress.com/2017/10/collapsologie-courbe-de-deuil-v3-0-large.jpg>

2. <https://bloculus.com/le-changement-c-est-lentement>

personne, ni même dans l'ordre indiqué, et effectuer des allers et retours parmi les différents états émotionnels est tout à fait naturel.



29 avril 2018 – Agen
Des cailloux dans les genoux

Comment je me sens ? J'aimerais positiver, rester relax, observer ce qui vient et l'accueillir en souriant. Mes genoux sont tellement douloureux qu'hier, j'ai dû faire l'étape via le véhicule moteur de nos hôtes ! Dépitée ! « Je m'aime et je m'accepte »... Haaa, comme c'était dur à dire ! Impossible en fait ces derniers jours. Phase de deuil renvoyée à moi-même via mon corps physique. Je me sens encore en marchandage et un peu en colère. Regrets. Culpabilité. J'essaie de positiver, dédramatiser, tout en accueillant mes émotions. Parfois je me flagelle, d'autres fois je pratique très bien l'auto-empathie.



30 avril 2018 – Siorac en Périgord
Questionnements

Je finis par me demander pourquoi j'ai entrepris ce voyage. Quelle est ma « peur » à moi ? Quelle partie de moi a besoin d'être rassurée ? Cette initiative est-elle auto-thérapeutique ? Initiatique ? Altruiste ? Égoïste ? Prendre soin de moi ? Prendre soin des autres ? Tout cela à la fois ? !...

Citation lue chez notre hôte : « Ni apparition, ni disparition. Tout fait semblant de naître et de mourir. » Tich Nhat Hanh, L'esprit humain. Merci pour ce pertinent rappel...



14 mai 2018 – Limoges
Sérénité

Aujourd'hui, je me sens sereine avec l'arrivée d'un effondrement. Pas besoin de convaincre ou de chercher à « faire bouger » les gens. Sortir du discours culpabilisant envers « ceux qui ne font pas ». Cesser de donner des leçons, même indirectement. Agir silencieusement et viser l'accord avec moi-même, laisser les autres faire leur chemin et accepter qu'on soit tous sur le même bateau, tributaires les uns des autres et interconnectés. Accepter l'idée du « cycle », même si cette fois, il ne semble pas bien « naturel » et, à défaut de faire confiance à l'Homme, faire confiance à la Nature pour s'en sortir elle-même.



1^{er} juin 2018 – Montreuil
Résignation

Arrivée Paris : youpi ! 1 300 km au compteur de Noé ! Lecture en cours du dernier bouquin de Cyril Dion. Y a rien à faire. Même limiter les dégâts me paraît inatteignable. Casse-tête inextricable et plus envie de mettre des forces pour ça. Que la Nature reprenne ses droits et voilà ! Je préfère aller vivre en « sauvage », loin des nuisances sonores, visuelles et olfactives humaines, même si ce sera probablement difficile au départ. Oui, c'est radical ! Mais je n'ai pas envie de continuer à cautionner notre société. Même en limitant mes consommations, je trouve mes actions insuffisantes par rapport à mes aspirations profondes.



13 juin 2018 – Orléans
Ras-le-bol

Je n'en peux plus. J'atteins ma limite, mon pic, ma capacité d'acceptabilité de l'humanité à la mode « occidentale ». Trop. Trop de bruit. Trop de blabla. Trop de m'as-tu vu. Trop d'espace occupé. L'être humain est, à mon sens, l'espèce la plus invasive de la planète. Elle décide pour tous les autres êtres vivants ! Elle régit les autres populations de la planète : animales, végétales, minérales. Elle exploite, déplace, réimplante, massacre, extermine... mais qui la régit, elle ? ! Nous sommes clairement en surpopulation. Ah, bien sûr, c'est politiquement et socialement incorrect de le dire ! Oh la méchante fille !

Paradoxalement j'aime profondément l'être humain. Mais je me rends à l'évidence : nous sommes bien moins intelligents qu'on veut bien le laisser croire. On accueille des migrants qui fuient les conditions de vie de leurs pays. Je vous le dis : fuyons les nôtres ! Nous nous sommes asservis nous-mêmes. Avilis ! Esclaves de nos téléphones portables, de nos ordinateurs, de nos voitures, de l'argent, parfois même esclaves les uns des autres... de la nourriture industrielle, de nos enfants, de nos animaux de compagnie. La soi-disant modernité me sort par les yeux. Je n'en peux plus des constructions cubiques, des angles droits, des gaz d'échappement, du bruit des moteurs, des usines, des gens qui parlent pour ne rien dire. « Fatiguée », comme Renaud dans sa chanson. Ça fait trente ans que je fais de mon mieux pour m'intégrer et trouver ma place dans ce monde malade, mais là, aujourd'hui, je n'en peux plus.



11 octobre 2018 7 h, le doute.

Jean-Luc, de Passerelle-éco, me dit que mes doutes sont un aspect intéressant de ce journal. Je fais une rapide recherche dans les chapitres précédents, avec « doute » puis le caractère « ? ». 155 « ? » en trente et une pages, cinq par pages en moyenne. Je suis sûr qu'il n'y a pas cinq réponses par page, pas de doute : le doute est présent.

Doute sur la situation ? Je ne crois pas. La situation est catastrophique, critique, urgente, etc., mais elle a au moins l'avantage d'être claire, pour qui possède un peu de culture scientifique et d'esprit critique et qui se donne la peine de creuser un peu. Le doute sur la situation actuelle est moins inhérent à son incertitude qu'à son inacceptabilité. Nous doutons pour nous protéger de devoir agir.

Doute sur la stratégie du mouvement écologiste ? Il était peut-être présent pour moi au début de ce voyage, il ne l'est plus après l'arrivée du Tour Alternatiba. Il n'y a pas de bonne et unique stratégie. Vouloir mobiliser largement pour collectivement éviter l'effondrement, ou dire l'effondrement inéluctable, ne sont pas des stratégies qui puissent aboutir à autre chose qu'à donner du sens à la vie de celles et ceux qui les portent. Doubte sur ce que sera l'effondrement ? Effectivement pas beaucoup de certitude de ce côté-là, mais du plaisir, de la curiosité, de la stimulation à réfléchir à cela, à imaginer. Ça doit faire peur à certains d'imaginer l'effondrement, moi non, pas encore en tout cas. Soit je n'ai pas assez d'imagination, je n'ai pas vu assez de films catastrophes, d'horreur, de dystopie (je viens d'apprendre le mot, je suis trop content de le replacer), soit je suis positive dans mes doutes.

Doute sur le moment ou la date de l'effondrement ? C'est de plus en plus clair pour moi, cette question n'a pas de réponse. Elle est non quantifiable à l'avance par nature, car je vois l'effondrement comme un jeu de dominos dont les premiers sont infiniment petits, puis grossissent jusqu'à devenir visibles et énormes, puis rapetissent à nouveau pour disparaître sans cesser d'exister. Pas de début, pas de fin, donc pas de durée absolue, seulement des appréciations relatives et a posteriori.

Doute sur ce que je crois savoir ? Toute ces réflexions il faut bien les étayer par quelque chose. Est-ce que ce que je prends pour vrai est vraiment vrai ? Les rapports du GIEC par exemple. Est-ce que ce sera encore vrai demain ? L'incapacité du mouvement écologiste à susciter une demi-molle par exemple. Oui je garde toujours un doute sur les données que je prends en compte et sur les conclusions que j'en tire. Ce qui me pousse à toujours soutenir, un peu, des événements comme le Tour Alternatiba par exemple, en me disant que c'est une perte de temps mais peut-être que non, eux ils pensent que non et ils ont peut-être raison, ne sabotons pas leur travail. En plus, souvent, ça serait bien que j'aie tort, que mes prévisions soient fausses, alors nourrissons ce doute. Et je trahirais le scientifique qui est en moi si je ne donnais pas autant d'attention, voire plus, aux données susceptibles d'infirmer mes idées plutôt qu'à celles qui pourraient les confirmer.

Doute sur la réalité ? Je me souviens qu'ado j'ai pu douter de mon existence et de celle du monde. Ça m'a passé. Le réel est bien là, il n'y en a qu'un, qu'un monde, pas de plan B et pas de vie après la mort. On ne triche pas avec le réel, il n'y a pas de pensée créatrice, juste une tragédie dont nous ne sommes pas les spectateurs.

Doute sur l'intérêt de parler ou d'écrire sur l'effondrement ? Merci Théo L d'avoir posé cette question. Hormis le bien que ça me fait, l'intérêt que le sujet

suscite chez moi, pourquoi tout ça? Ceux qui veulent nous dire merci le font souvent, ceux que l'on emmerde sont probablement plus discrets, car la légitimité en ce moment est de notre côté. Tout le monde communie dans l'urgence climatique et les incantations à changer le cours des choses. Mais au-delà de ça, est-ce qu'on a un bilan globalement positif pour la communauté humaine à traiter le sujet? Oui, un peu, quelque part, à la marge ça doit bien avoir des effets bénéfiques, mais c'est celui-là le gros doute qui me colle le plus aux sandales.

Quelques précisions sur les phases présentées dans la courbe de deuil apposée à l'effondrement :

le déni n'est pas de l'indifférence. Le déni suggère que l'on a pris connaissance des informations et que l'on choisit, consciemment ou inconsciemment, de les mettre de côté et de continuer comme si nous n'en avions jamais eu connaissance, c'est la posture de l'autruche. Le déni peut aussi se manifester par du dénigrement : « pfff, c'est n'importe quoi cette théorie de l'effondrement, ça ne tient pas debout ». Ce dénigrement pouvant s'accompagner d'arguments tentant de ridiculiser les données pourtant factuelles, par exemple en comparant avec la médiatisée « prophétie Maya de fin 2012 »...

La colère peut se manifester envers soi, sous forme de culpabilité¹, mais aussi envers les autres, parce que, bien sûr, il est beaucoup plus facile et courant de pointer les autres du doigt comme étant les responsables de notre propre malaise, ou malheur. Il peut s'agir des

1. On connaît, parce qu'il nous arrive encore parfois d'acheter sur internet des trucs fabriqués en Asie, transportés par bateau, dans des containers gazés aux produits chimiques, distribués par des entreprises dont on sait pas trop qui est derrière et emballées dans un carton géant avec tout un tas de papier bulle autour !

instances politiques, de Lolo (et on s'en donne à cœur joie dans ce bouquin), de son voisin, des citadins, des bobos, des écolos qu'ont mal fait leur boulot, bref... c'est toujours la faute des autres, et c'est bien pratiqué !

Une personne en phase de marchandage/négociation pourra par exemple exprimer que les énergies renouvelables sont LA solution, ou que la science a déjà fait tellement de progrès, « ils vont bien trouver des solutions », ou encore « l'Homme s'en est toujours sorti ». Il y a cette envie d'y croire à tout prix, en se trouvant de bonnes raisons d'y croire.

Tout cela se mêle avec les théories de dissonance cognitive et autres approches présentées plus haut.



30 avril 2018 9 h. Marchandage.

Gare d'Agen, on attend un train après une journée de repos et de plans foireux puis heureux. [...]

La courbe de deuil est-elle vraiment une voie de progression ? J'ai l'impression que l'on peut rester sur certaines cases indéfiniment, notamment la case marchandage : « La biomasse et le solaire peuvent prendre le relais » ; « il y a de plus en plus de gens qui se lancent dans des initiatives sociales, alternatives, écologiques » ; « le changement climatique induit un déplacement de seulement quelques centaines de km vers le nord ou de quelques centaines de mètres en altitude » etc. L'argumentation en ce domaine semble sans fin tellement il est vaste et complexe. On saute de la fabrication des panneaux solaires aux matériaux nécessaires pour les batteries, aux centrales STEP qui permettent de stocker de l'électricité ; « l'électricité n'est pas une solution pour tous les transports actuels » ; « la biomasse permet

de faire de l'huile pour les tracteurs agricoles en même temps que de l'alimentation pour les animaux » ; « et il peut être créé en France un million de micro-fermes en permaculture » ; « et oui bien sûr il faut réduire l'utilisation de la voiture, et la consommation de viande » ; « mais grâce à internet on peut faire ci et ça » ; etc. On passe d'un point technique à un aspect social sans jamais aller jusqu'au bout du sujet, sans vérifier la faisabilité globale du projet, encore faudrait-il qu'il y en ait un. Il ne reste au final qu'un empilement de solutions partielles dont certaines s'excluent les unes les autres. Mais elles rassurent et permettent de continuer sans rien changer tout en étant à la pointe du changement.

Le dernier point de précision concerne la phase d'acceptation/intégration : « accepter » ne signifie pas « se résigner ». Accepter est joyeux, se vit en pleine conscience, alors que se résigner se vit par dépit, par défaut, par non-choix et laisse un goût amer.

Enfin, soulignons la spécificité de ce « deuil » que nous avons à faire : il concerne des choses, des habitudes, des paysages... qui nous sont encore accessibles à ce jour. Or, il est cognitivement impossible de faire entièrement le deuil de quelque chose qui n'a pas entièrement disparu... Cela n'empêche pas d'avancer intellectuellement vers l'acceptation que ce connu actuel doive être grandement modifié, voire pour certains points disparaître, sans savoir réellement comment, ni quand il va l'être.

Un terme est arrivé sur le devant de la scène ces derniers temps, qui regroupe plusieurs des émotions présentes sur la courbe de deuil indiquée plus haut : l'éco-anxiété. Une personne souffrant d'éco-anxiété est traversée par des émotions inconfortables, plus ou moins fortes, plus ou moins contrôlables, générées par sa réaction face aux modifications climatiques en cours,

à la destruction de notre environnement, aux effondrements de la biodiversité... ce terme est généralement relié à la sphère des constats environnementaux. Pour autant, il s'applique également aux émotions générées par le phénomène d'effondrement sociétal. Encore plus récemment, un autre terme, celui de solastalgie¹, a fait son apparition, afin de désigner cette même souffrance. Malgré sa médiatisation montante, ce phénomène est encore peu connu et surtout peu reconnu par les professionnels de santé, donc difficilement diagnostiqué, et mal, voire pas du tout accompagné. Les praticiens-thérapeutes qui en ont conscience émergent en même temps que le phénomène prend de l'ampleur. Vous vous sentez concernés ? Plus qu'une moitié de bouquin avant de lire des pistes d'actions adoucissantes, voire salvatrices au chapitre « Cheminement intérieur ».

D'ici là, vous pouvez jeter un œil à l'étude, menée à l'automne 2019 par Charline Schmerber, praticienne en psychothérapie, auprès de 1 000 personnes sur le thème de l'éco-anxiété².

Recevoir l'information, en prendre conscience ou pas, et après ?

Maintenant que nous avons balayé les théories au sujet de nos comportements cognitifs et émotionnels, voyons comment ils se manifestent concrètement dans nos attitudes quotidiennes. Trois grandes catégories se dégagent : réagir, non-agir et agir.

1. Néologisme : vient du terme anglais « solace » qui signifie « réconfort » et d'« algie » qui signifie « douleur ». Concept développé en 2007 par Glenn Albrecht, philosophe australien de l'environnement.

2. <http://www.solastalgie.fr/enquete-eco-anxiete/>

Une des postures possibles est celle de la **réaction**. Réagir signifiait ici « poser des actes uniquement dictés par les émotions ». L'information arrive, elle suscite une émotion forte, cette émotion invite à l'action. Le plus souvent, cette action spontanée ne sera pas tenue dans le temps. On en revient à la notion d'habitude et de résistance au changement. Chassez les habitudes, elles reviennent au galop. Pas simple de tenir des résolutions dans la durée. Sans changement radical, nous sommes dans les « petits pas ». À faible efficience, avec en plus le risque de retour en arrière, dû à la faiblesse du rapport entre moyens mis en œuvre et résultats obtenus.



22 mars 2019 – Méracq
Des pommes et des hommes

Je me souviens d'un jour, il y a quelques années, où je vendais des fruits et des légumes bio sur un marché. Ce jour-là, plein de nouveaux clients s'arrêtaient sur mon stand pour acheter des pommes (et uniquement des pommes). Bio donc. Ca commençait à sérieusement m'intriguer quand l'un d'entre eux m'éclaira: il avait « vu à la télé », la veille au soir, un reportage sur la quantité de pesticides aspergés sur les pommes. Même topo quelque temps plus tard, suite à un reportage sur les vignes et le raisin. Puis les jours passent, les gens oublient ou leurs précédentes habitudes reviennent par facilité. « Tu comprends, je fais toutes mes courses au même endroit, je n'ai pas le temps (parce que je travaille pour me payer tout ça) d'aller au marché de producteurs, puis au supermarché, puis encore ailleurs... il me faut du facile, rapide, prêt-à-consommer ». Et pour ça, la société, elle a su y faire !

Un autre exemple de réaction est celle qui consiste à fuir. La fuite peut se manifester émotionnellement, sous forme de dépression, ou dans le déni. Cela peut aussi concerner une fuite matérielle et physique. Exemple : envisager où sera le « meilleur » endroit, celui qui permettra d'assurer sa sécurité en cas d'effondrement brutal. Nous sommes ici sur des actions qui cherchent à être durables, mais elles sont mues par la peur, et donc activées par des émotions. Les plus fortunés se ruent sur des terres en Nouvelle-Zélande ou en Norvège, d'autres visent les océans via un voilier, ou bien encore cherchent à se barricader et à constituer des réserves alimentaires, d'autres encore apprennent les rudiments de survie en pleine nature.



25 mai 2018 – Nevers

Nos hôtes découvrent la collapsologie

Nos hôtes d'hier soir nous ont expliqué avoir découvert le mot « collapsologie » il y a trois semaines. Par le biais d'un ami à eux qui venait de faire une fête avec tous ses copains pour leur dire « au revoir ». Nous avons pu échanger avec lui par téléphone. Il quitte tout. Il laisse sa vie professionnelle actuelle, vend son appartement et part vivre sur une île des Açores. Il souhaite créer un lieu autonome en énergie et en alimentation, d'autant que : « aux Açores la nourriture est présente naturellement en abondance, idem pour l'eau ». Il était dans le milieu du spectacle, de l'art et envisage ce nouveau lieu de vie comme « ouvert » à des personnes extérieures. Il a choisi d'aller très loin de la France et de nos sociétés occidentales car il pense que ça va craquer, et que « quand ça craquera, ça fera mal ». Il préfère être loin à ce moment-là. Il fait donc

une croix sur toute sa vie ici jusqu'à maintenant et il part dans quelques semaines vivre là-bas. Nous avons eu l'impression d'avoir à faire à quelqu'un de bien planté dans ses bottes, de très confiant. Quelqu'un qui a visiblement porté de gros projets professionnels, en termes de mise en place de spectacles, de main de maître, des choses assez novatrices et qui ont été des succès. Il émanait de lui beaucoup de confiance en soi, de la sérénité et de la joie, on le sentait complètement en accord avec ses choix, pleinement assumés aussi. Nous avons été assez impressionnés, Marc et moi, par la rareté de ce genre de personnalité et par cet amusant concours de circonstances. Il nous a également confié que c'était d'abord un rêve de gosse et que lorsqu'il a pris conscience de ce qui est en train de se passer, cela l'a conforté et il a décidé qu'il était temps pour lui de réaliser son rêve. Il mûrit ce projet-là depuis sept ans. Voici venu le temps de sa concrétisation.

Une autre attitude possible est le **non-agir**. Certains vont avoir conscience de la situation, mais ne vont pas mettre en place d'actions visant à modifier ni l'origine ni les conséquences des informations dont ils ont connaissance. C'est une situation de stagnation, d'immobilisme, souvent accompagnée d'un sentiment d'impuissance. Cela peut résulter de la sensation de ne pas être compétent pour agir, s'en sentir incapable, ou bien dépassé par l'information, submergé par l'immensité de la tâche à accomplir, ou encore figé par la peur. L'attitude passive du non-agir peut également résulter d'un maintien de ses positions qui soit pleinement assumé. Exemple : avoir conscience de pouvoir modifier certains pans de sa vie quotidienne, mais mesurer l'énergie que ces modifications demanderaient, et assumer ouvertement de préférer conserver ses manières d'agir actuelles.



22 mars 2019 – Méracq
Assistance programmée

Je me demande s'il y a un lien entre la dissonance cognitive et la passivité active. La passivité active c'est quand t'as un truc à faire, et que tu te trouves une montagne d'autres trucs à faire avant, ou à la place, et du coup, tu le repousses tout le temps... ça s'appelle aussi la procrastination. En fait, on se raconte qu'on n'a pas le temps, mais en réalité, c'est surtout qu'on n'a pas envie de le faire ce truc-là !

Il y a en tout cas un autre truc qui me semble évident dans nos causes de passivité : nous nous sommes habitués à être assistés par la société. Nous sommes assistés de A à Z ! On nous dit comment nous soigner, comment manger, on nous file même la bouffe toute prête à ingurgiter. Quelques individus décident depuis leurs bureaux quelle sera la mode vestimentaire de la saison prochaine, et aussi quelle sera la destination tendance pour les vacances ! Nous avons perdu les connaissances qui nous permettaient de cultiver notre jardin, de fabriquer nos vêtements, de savoir coudre ou tricoter (activités qui sont d'ailleurs maintenant au rang de « passe-temps »), de savoir cuisiner les aliments, les conserver... on nous vend de la « culture » à tour de bras, mais nous avons perdu la culture et les connaissances qui nous permettaient de subvenir à nos besoins vitaux.

Parmi les adeptes du non-agir, on trouve également ceux qui ne se sentent pas concernés. Ceux qui sont complètement aveuglés par la société de consommation qui les a totalement acquis à sa cause, mais aussi ceux qui ont bien entendu parler de la perte de biodiversité, voire des termes « extinction de masse », et aussi du changement climatique, parce que quand même, c'est

difficile de passer à côté ces derniers temps... Pour autant, ils ne bougent pas d'un iota. Parmi eux, certains pensent que c'est pour plus tard, que ce sont « les générations futures » qui devront trouver des solutions. Ni leurs enfants ni eux-mêmes. Non ! A la rigueur, leurs futurs petits-enfants. Mais bon, on a le temps de réagir, jusqu'à 2100 y a pas grand-chose qui va changer. « La folie, c'est se comporter de la même manière et s'attendre à un résultat différent. », merci Albert Einstein pour cette remarque pertinente, pour autant, pas vraiment d'actualité, car très peu d'entre nous ont envie d'atteindre un résultat différent de celui que nous vivons à ce jour.



3 nov 2018 4 h
Clown BM double nez, Soca 2018

Cette semaine, à la réunion de notre groupe local Amis de la Terre, nous avons déploré ne pas avoir réussi à placer une intervention à une fête alternative et annuelle locale, la Soca Heste. C'est une journée entière consacrée à s'amuser, avec des spectacles variés, des stands, de la bouffe, des bières et des punks à chiens. A chaque fois, il y a un thème, qui invite au déguisement, cette année c'était « la nature ». Le jour J, je me réveille à quatre heures et me crois inspiré, j'écris un n° de clown en 1 h :

*Bonjour, je suis le faux clown BM double nez.
J'm'appelle comme ça car en général je viens avec une Bonne et une Mauvaise nouvelle.*

[...]

Cette année, c'est pas de flotte que je vous cause mais de la planète.

La planète elle est malade.

Bon, vous le saviez déjà. Une mauvaise nouvelle qu'on sait déjà c'est moins pire qu'une mauvaise nouvelle qui est nouvelle.

[...]

Cette maladie s'appelle le syndrome CTI (civilisation thermo-industrielle) et c'est mortel en quelques dizaines d'années.

Ouf

La bonne nouvelle maintenant...

Quand un écolo annonce une bonne nouvelle, en général, les gens se méfient...

Une toute nouvelle étude mirifique d'ATNB, disponible sur le stand, explique que le syndrome CTI est une maladie auto-effondriste, c.a.d. qu'elle pourrait s'effondrer.

C'est un peu compliqué, je tente d'expliquer pour ceux qui n'en sont qu'à leur 3e bière...

[...]

Quelques heures plus tard, un créneau de cinq min avait été négocié, entre deux spectacles du programme IN. Ce fut un bide total. Le public, pas informé, était en train de bouger vers le spectacle suivant, le son était trop faible, seuls quelques amis écolo restaient pour savoir ce que j'avais pondu ce matin.

La déception s'est vite transformée en nouvelle confirmation de l'état de réceptivité et de motivation de la population. Nous avons participé à l'édition précédente avec un truc sur la qualité de l'eau locale au robinet, nous avons demandé à avoir une place dans celle de cette année, les organisateurs ont répondu a minima, au dernier moment. Manifestement ils ne souhaitent pas du tout que soit amenée un peu d'écologie militante dans leur fête alternative, mais ils ne sont pas capables non plus de le dire, probablement n'en sont-ils même pas conscients. L'écologie les fait chier, vont-ils kiffer l'effondrement ?

Il y a aussi ceux qui se disent conscients de certains problèmes et conscients de « ne pas faire assez ». Parfois ils aimeraient plus de sens dans leur vie. Mais il y a toujours un « mais » ! Ils se sentent dans l'impossibilité matérielle et morale d'en « sortir ». Ils se sentent carrément impuissants : que pourraient-ils bien changer dans leur vie ? Et puis, pourquoi eux changeraient et pas les autres ? « Toi d'abord ! Montre-moi que ça change quelque chose et puis je verrai après. Toute façon, je l'ai lu : ce sont les industriels qui pourrissent la planète, nous à l'échelle individuelle, on représente un faible pourcentage d'impact ! ». Ils oublient qu'ils font partie de ce système géant, qu'ils ont le plus grand des pouvoirs : le choix de consommer ou pas ! Et sans eux, l'industrie n'est rien.

Une fois la prise de conscience en cours ou pleinement réalisée, certains vont choisir d'**agir**. Ils vont rechercher une manière constructive de passer à l'action devant l'information qui leur est donnée et les éventuelles observations qu'ils font par eux-mêmes, qui viennent confirmer cette information. Il y a ceux qui « luttent contre », et ceux qui « créent pour ». Certains jouent sur les deux tableaux. Exemple : changer de mode vie vers quelque chose qui nous paraît plus adapté, rechercher la résilience, chercher à diffuser les informations, rejoindre un groupe d'action non-violente, aller aux Marches Climat, créer un café associatif, un jardin partagé... On peut considérer que cela a un côté thérapeutique d'une part, mais aussi cela permet de rester ou de redevenir acteur de sa vie, de son devenir, du devenir de l'humanité, de la planète... Pour ceux qui étaient déjà actifs, ils peuvent maintenir ou adapter leurs choix d'actions. Il peut aussi y avoir un « passage à vide », avant un retour à l'action. On vous en reparle au dernier chapitre : cheminement intérieur.



15 juin 2018

Quelque part entre Orléans et Blois – Choix

On a 2 choix : 1 – faire comme si ça n'allait pas arriver. Et du coup, si ça arrive, on sera démuni. En plus, maintenant qu'on est informé, on aura la culpabilité de n'avoir rien préparé ! 2 – faire comme si ça allait arriver. Si ça n'arrive pas, on aura au moins mis en place de belles alternatives, on se sera fait plaisir en même temps, on aura créé du lien...



1^{er} octobre 2018 – Méracq – Agir...

Mon point de vue sur l'effondrement s'appuie sur mes recherches, lectures, visionnages de conférences, échanges verbaux... C'est un croisement d'informations, principalement issues de travaux scientifiques (climatologues, généticiens...). Je reste ouverte depuis plusieurs mois à la remise en cause de ma conclusion, mais aucune lecture, conférence... ni argumentation diverse ne m'a convaincue du contraire, ni même d'une issue intermédiaire.

Pour moi, nous allons vivre l'effondrement de notre société thermo-industrielle.

Les raisons qui amènent les sociétés « modernes » à leur perte me semblent, pour certaines, majeures, mais possiblement réversibles. La modification du climat, de notre environnement direct, elle, est pour moi acquise à l'irréversibilité. Et elle suffit à faire tomber tout le reste, chute de biodiversité comprise, ce qui devient le second facteur majeur de ma position sur la situation. Aussi, j'ai toujours envie de mettre de l'énergie pour agir. Mais elle est maintenant tournée vers l'information,

la prévention, la préparation (psychologique, émotionnelle et un peu matérielle). Plus largement l'information sera diffusée, plus rapidement les gens seront informés, plus les chocs à venir seront amortis, adoucis. Mais en aucun cas cela ne les évitera ni amoindrira leurs impacts sur le plan physique. Informer de ce que je pense être la réalité de la situation permettra, je l'espère, d'amener plus de conscience, de solidarité, d'entraide.

À ce jour, bien malin celui qui saurait dire avec certitude si suite il y aura ou pas à l'humanité. Aussi, au quotidien, j'agis en pensant que dans une continuité possible à la vie humaine sur Terre, elle puisse être plus « douce ». C'est-à-dire que j'agis en ayant à l'esprit que peut-être, ce que nous mettons en place aujourd'hui, les alternatives diverses dans les domaines alimentaire, relations sociales, échanges non financiers, habitats, etc., puissent permettre à l'humanité qui aura passé les moments rudes des pertes dues à l'effondrement de la société thermo-industrielle, aux effondrements de la biodiversité, des populations humaines... d'être l'amorce de modèles de sociétés qui seraient plus respectueuses. Peut-être.....

Vous êtes-vous reconnu dans ces quelques exemples ? Vous trouverez probablement vos propres exemples. Il est bien entendu possible de passer par les trois phases, ce n'est pas figé. Notons que les émotions qui suscitent nos réactions peuvent ensuite nous amener doucement vers des actions durables et plus confortables, en fonction des passages de flux émotionnels. La boucle est bouclée. On fait tous comme on peut avec nos émotions... Ce n'est pas toujours ni confortable ni agréable, ni même conscient.

Pour conclure ce chapitre et prendre du recul, n'hésitez pas à consulter les fiches¹ de Matthieu Van Niel qui s'est amusé à identifier nos stratégies comportementales face à l'effondrement. C'est drôle et pertinent.

Nous aussi, on s'est amusé un peu avec des profils-types... on vous en livre quelques-uns.

Fan

« J'ai grandi à l'ombre du besoin, mes parents ont assez de tunes pour me payer mes nikedidas, ma nintendo, mon mascara et m'emmener en vacances au soleil en hiver, ou alors au ski, ça dépend des envies de maman. Papa lui, il est toujours d'accord, histoire de pas avoir d'histoires... Les trucs écolos ? Jamais entendu parler avant l'arrivée de Greta². Elle a une sacrée tête d'intello Greta, mais bon, faut reconnaître, c'est pas con ce qu'elle dit, ça me fait réfléchir. Un bouquin sur quoi ? L'effondrement ? Ouais... faut voir... ça dépendra si Greta en parle. » Lucie, 17 ans

Transition

« Moi, je fais toutes les marches Climat ! Enfin... surtout depuis que j'ai découvert et compris l'urgence climatique en 2018, avec le rapport du GIEC et la démission de Hulot. Je les ai toutes faites ! Et à certaines, on était des milliers ! Ça bouge ! On est de plus en plus nombreux à descendre dans la rue ! La mobilisation ne cesse de croître, on ne va pas tarder à atteindre le seuil

1. <https://tatoudi.files.wordpress.com/2018/11/20181107-sfae.pdf>

2. Greta Thunberg, a protesté en 2018 devant le parlement suédois, puis lors de la COP24 (conférence internationale sur les changements climatiques) contre l'inaction face au changement climatique. Elle avait 15 ans. Quand vous lirez ces lignes, elle sera peut-être grande coordinatrice de la dictature verte mondiale, ou martyre, ou militante de haut vol, ou oubliée.

Il était une fois l'humain

de basculement, le moment où un faible pourcentage de la population permet à toute la société de franchir des caps de conscience. On y est presque, j'en suis sûre. Quoi ? L'effondrement sociétal ? Ah non, mais faut arrêter avec ça hein ! Les collapsologues, là ! C'est hyper démobilisateur ce truc ! C'est complètement anxiogène ! Nos sociétés vont transitionner, faut rester mobilisé et surtout ne pas écouter ceux qui ont un discours catastrophiste ! » Angela, 26 ans

Collapso

« Transition2030, tu connais pas le groupe Facebook ? Attends, mais c'est LE groupe collapso sur lequel il faut être ! Bon, c'est vrai que pour pêcho, vaut mieux être aussi sur AdoptUnCollapso, mais moi j'ai pas besoin, je suis marié... Depuis que j'ai lu Pablo, j'suis à fond ! J'écoute plein de conférences sur le sujet, Mignerot, Jancovici, Giraud, Cochet... Bien sûr, j'ai vu tous les Next et les Thinkerview sur Youtube ! J'essaie d'en parler autour de moi, mais les gens veulent pas entendre, ils me traitent de parano, de pessimiste, parfois même ils s'énervent. Ça c'est bien la preuve qu'ils sont dans le déni à fond. Le plus douloureux, c'est avec ma femme. J'ai fait plusieurs essais pour qu'elle entende, mais y a rien à faire, elle se braque à chaque fois et elle a fini par me demander officiellement de ne plus lui en parler, sous peine de séparation. Alors je dis plus rien. J'ai même accepté qu'on parte encore en vacances au bout du monde cette année, pour seulement deux semaines... J'ai culpabilisé grave ! Mais pour l'instant, j'ai sauvé mon couple. Je continue de me brancher sur les réseaux sociaux, en attendant de pouvoir en parler plus facilement avec mes proches. Je me sens seul bien souvent. Mais je peux pas fermer les yeux et faire comme si je savais pas. » Denis, 45 ans

Baby boomer bobo

« J'arrive en fin de carrière. J'ai réussi à gravir les échelons petit à petit et maintenant, je dirige les équipes, et je côtoie la direction de près. J'ai participé au

système pendant pas mal d'années, avant de prendre conscience des problèmes sociaux et environnementaux. Maintenant je trie, et je coupe l'eau pendant que je me savonne sous la douche. Et puis surtout j'ai arrêté de prendre l'avion, ça c'est fini ! J'ai la chance d'avoir un pavillon en banlieue, avec un coin de jardin. Le week-end, j'accueille mes petits-enfants, je leur ai installé une cabane et quelques jeux de chez Ikao. J'essaie de leur apprendre à éteindre la lumière en quittant une pièce, à respecter la nature et je les amène avec moi chercher mon panier de légumes à l'AMAP du quartier. J'ai même participé à la création d'une asso qui propose la mise en place des Incroyables Comestibles. Ça crée du lien social, et ça réinvestit les espaces verts publics de manière plus pertinente. La mairie a accueilli notre projet positivement et nous a alloué deux espaces urbains. Faut dire qu'ils avaient du mal à les entretenir, avec la réduction de personnel d'il y a deux ans. Ça a dû les arranger que les citoyens se mettent à entretenir des parcelles. J'organise aussi la Fête des voisins dans mon quartier, c'est l'occasion de faire du prosélytisme écolo. Faudrait quand même que ça bouge un peu plus. Je me demande parfois si ce que je fais a un impact... quel impact?... je ne sais pas vraiment le mesurer. Mais bon, vaut mieux faire ça que rien du tout. » Alain, 57 ans.

Moi moi moi

« J'ai découvert l'éco-anxiété. Vous connaissez ? On dit aussi solastalgie, mais c'est moins facile à retenir. L'éco-anxiété, c'est la détresse ressentie face au changement climatique. J'ai lu un article sur le sujet dans un magazine féminin. Je me suis reconnue tout de suite, et j'ai cherché comment me faire aider. Mais c'est pas simple, parce qu'il y a encore peu de thérapeutes qui s'occupent précisément de cela. Pourtant, avec tous ces articles qui paraissent partout, et toutes ces émissions télé, il devrait y avoir beaucoup plus de personnes qui se sentent concernées. C'est bizarre. Mais pourquoi les gens font comme si tout allait bien ? » Vanessa, 38 ans

Agriculteur

« Mais c'est quoi le problème ? Y en a marre qu'on nous tire dessus à boulets rouges ! On vous nourrit depuis 50 ans et vous êtes pas contents ! ? Vous me faites rigoler, vous, les écolos, vous voulez pas de Monsanto, vous voulez pas du CETA, mais comment vous croyez que vous allez bouffer ? Avec votre permaculture ? Avec votre agroforesterie ? Non, allez ! Arrêtez un peu vos conneries ! Soyons honnêtes : z'êtes bien contents de trouver de la bouffe dans les rayons des supermarchés non ? Quoi ? Du bio ? Ah allez, là aussi, vous me faites rire ! Vous croyez qu'il est fait avec quoi votre « bio », hein ? ! Mais bien sûr qu'ils y mettent un peu de chimique aussi, sinon ils pourraient pas en faire en si grosse quantité ! Pfff... c'est juste un truc pour vendre la bouffe plus cher et pi c'est la mode, voilà tout ! » Gérard, 65 ans

Survivaliste soft

« J'ai calculé qu'avec ce que j'ai en banque et en allant bosser en expat pendant 2 ans, j'aurai suffisamment pour rentrer en France et pouvoir acheter une petite maison à la campagne. Les marchés financiers vont pas tenir bien longtemps, faut que je m'active avant que ça craque. J'aurai mon petit écolieu résilient, autonome et tout. Parce que bon, d'après ce que j'ai lu, ça va chauffer dans les villes quand ça va s'effondrer, alors moi, je préfère filer en milieu rural et mettre en place mon autonomie alimentaire et énergétique. Y en a déjà qui le font de toute façon. Je me suis bien renseigné avec ma copine, et elle est d'accord. Oui, bon... on va prendre l'avion deux ou trois fois, mais toute façon, ça va changer quoi au changement climatique, hein ? Pas grand-chose en fait ! Alors autant se préparer pour quand « ça » arrivera ! » Sébastien, 34 ans.

Évidences

Après cet état des lieux que certains trouveront déprimant ou consternant, quelques conclusions peuvent être tirées.

Le **changement climatique** ne sera pas traité comme il devrait l'être, c'est-à-dire de manière musclée et rapide, et ce par l'ensemble des États-nations. Si on accorde un tant soit peu de crédit au GIEC¹, son scénario le plus optimiste (RCP3, limitant le réchauffement à +1,5 °C ou +2 °C) doit donc être définitivement abandonné. Son scénario le pire (RCP8.5, les affaires continuent comme avant, sans réelle contrainte destinée à limiter le réchauffement) est le plus probable à court terme, mais il est impossible que celui-ci puisse se dérouler sur l'ensemble de l'horizon de travail du GIEC (jusqu'à 2100), car des emballements climatiques², des

1. Leur rapport de 2018 prévoit plusieurs scénarios d'émissions possibles, conduisant à des augmentations différentes de la température moyenne sur terre. Du plus optimiste au plus pessimiste: RCP3, RCP4.5, RCP6 et RCP8.5.

2. Un emballement climatique est une évolution non linéaire du cours des choses. Imaginez un terrain de foot qui ne serait pas plat mais passablement bombé, plat au milieu et de plus en plus pentu quand on se rapproche des bords du terrain. Si je joue avec le ballon sans m'éloigner du centre, le comportement du ballon reste prévisible, plus je tape fort et plus le ballon va loin. Mais si je laisse aller le ballon trop loin du centre, il peut continuer à avancer, à prendre de la vitesse alors que je ne tape plus dedans. Il peut s'emballer et sortir du terrain, qui représente l'espace viable pour l'humanité et la plupart des espèces vivantes. Pour revenir au climat: si nous dépassons un certain seuil d'émissions de gaz à effet de serre, cela provoque

bifurcations politiques majeures¹, ou un effondrement du système économique mondial viendront modifier fortement le cours de l'histoire. Ce scénario suppose une croissance ininterrompue sur plusieurs décennies de la consommation d'énergie fossile, ce qui rend d'autant plus probable son interruption en cours de route. Le GIEC est dans le déni en émettant ce scénario 8.5, il ne comprend pas (ou n'acte pas) les conséquences de ce qu'il dit lui-même, à savoir que le réchauffement c'est grave et ça va sérieusement impacter l'humanité et donc faire baisser la population et sa consommation, donc les émissions de GES. Si ce scénario était possible, alors ce serait la fête pour les thermovores, il n'y aurait pas d'effondrement avant 2100.

La civilisation thermo-industrielle va continuer à émettre des GES à tout va, jusqu'à en être suffisamment malade pour qu'un ralentissement économique mondial entraîne une baisse des émissions de GES. L'inertie du système terre se comptant en siècles, nous en déduisons que seul un effondrement rapide de la civilisation thermo-industrielle peut garantir un changement climatique limité à +2 °C. La phrase précédente est particulièrement importante, c'est le moment de la relire.

De la même manière **la chute de la biodiversité** ne sera pas stoppée ni même ralentie par une réduction

une certaine augmentation de la température, qui à son tour peut provoquer la disparition de la forêt amazonienne, la disparition des calottes glaciaires, le dégel du permafrost (le sol qui était gelé en permanence au-delà d'une certaine latitude), autant d'effets qui peuvent eux aussi entraîner soit une augmentation de l'émission des GES, soit une augmentation de l'absorption de l'énergie solaire, entraînant une augmentation supplémentaire de la température moyenne.

1. Tentative d'instauration de dictature verte déjà évoquée, guerre mondiale, famine mondiale, etc.

volontaire des activités et pollutions humaines. Tant que l'agriculture productiviste sera approvisionnée en énergie abondante et bon marché, elle ne devrait pas être significativement impactée par la baisse de biodiversité. En cas de forte baisse des approvisionnements énergétiques, la reconversion vers une agriculture économe en énergie (agroécologie, permaculture) sera incontournable, mais en même temps rendue plus difficile par la perte de biodiversité. Là encore, plus l'hémorragie biologique sera stoppée tôt et moins les perspectives agricoles seront sombres. La seule chose qui semble pouvoir réduire la pression humaine sur la biosphère est un effondrement économique.

Le **nucléaire** ne sera pas abandonné en France ni au Japon¹. Certaines tentatives de construction de nouvelles centrales nucléaires échoueront pour cause de complexité trop importante (les normes, contraintes et exigences de sécurité sont bien plus importantes maintenant que pendant les années 1960) et les centrales actuelles seront prolongées au-delà de toutes limites, les incidents seront plus fréquents et les accidents plus probables. Avec le réchauffement climatique, la privatisation de la filière nucléaire et éventuellement des instabilités politiques, un accident nucléaire majeur est fortement probable en France dans les deux ou trois prochaines décennies. Il est probable qu'un tel accident n'aura que peu d'effet sur la stratégie nucléaire de la France, qui a déjà prévu le maintien des populations en zone contaminée.

1. Les deux pays les plus nucléarisés par choix, et qui s'entêtent dans ce choix (ou ne peuvent plus en sortir).

L'approvisionnement énergétique va devenir plus chaotique. Des déplétions¹ rapides se produiront et seront de moins en moins compensées par la mise en exploitation d'énergie fossile non-conventionnelle². L'essor des énergies renouvelables se poursuivra tant que les énergies fossiles le permettront, cet essor, qui n'est déjà pas très important au regard des enjeux, sera fortement ralenti par le déclin des énergies fossiles. Les réseaux électriques vieillissants et mal entretenus pour cause de libéralisation et de profit à court terme, dysfonctionneront aussi de plus en plus fréquemment. L'enjeu est colossal et notre Lolo³ et ses copines feront tout ce qui est en leur pouvoir pour maintenir à n'importe quel prix humain l'approvisionnement énergétique de leur zone d'influence, c'est pour elles une question de survie. Certaines y arriveront plus longtemps que d'autres mais toutes, les unes après les autres, basculeront dans la décroissance énergétique forcée. La question restante est quand ? Quand est-ce que la machine à produire de l'énergie bon marché va dysfonctionner ? Pour le climat et la biodiversité, le plus tôt sera le mieux. Pour les humains actuellement vivants ou sur le point de naître, ça dépend de leur lieu de naissance sur terre.

1. Dans la vie d'un puits de pétrole, d'un ensemble de puits ou de l'industrie fossile toute entière, la production annuelle croît de zéro jusqu'à un maximum, que l'on appelle pic de production, auquel succède une phase de déplétion pendant laquelle la production annuelle diminue au fil des ans, et ce d'autant plus rapidement que la ressource aura été intensément exploitée avant le pic.

2. Les gisements difficiles à exploiter (pétroles et gaz de schiste, sables bitumineux, off-shore profond, production en Arctique, etc.) et nécessitant des moyens spécifiques (chauffage, pompage, fracturation hydraulique, etc.). Ils ont donc un coût de revient plus élevé que le conventionnel.

3. T'as sauté des passages et tu sais plus qui sont les personnages, c'est malin. Va voir page 102.

La survenue d'un dysfonctionnement énergétique global est, avec une crise financière mondiale non jugulée, une des grandes inconnues du ^{xxi}^e siècle. Chacune des deux pouvant entraîner l'autre. Tant que l'énergie et la finance tiendront, nous détruirons la biosphère et déréglerons le climat.

En cas de dysfonctionnement énergétique, peu importe qu'il soit provoqué par une crise financière ou pas, des services cruciaux seront durement affectés : approvisionnement en eau, agriculture, internet, industrie...

Hormis quelques zones où **l'eau** descend par gravité du captage vers les lieux de consommation, la plupart des réseaux de distribution d'eau fonctionnent avec des pompes. Il en est de même pour le réseau d'évacuation des eaux usées. Les zones qui se retrouveront trop fréquemment privées d'énergie mettront en œuvre des solutions d'urgence qui fourniront une eau de qualité sanitaire très aléatoire, comme par exemple la récupération d'eau de pluie qui fournit une eau chargée des pollutions atmosphériques, souillée par les déjections d'oiseaux sur les toits de collecte et enfin altérée par des conditions de stockage improvisées. Il est tout à fait possible de consommer de l'eau de pluie si elle est correctement traitée et stockée¹, encore faut-il mettre en place ces systèmes.

1. Marc l'a fait pendant des années avec un système qui avait les caractéristiques suivantes : collecte via un toit en ardoise naturelle (pas avec de l'amiante), système de rejet des 80 premiers litres d'eau qui sont les plus pollués, première filtration pour enlever branches et feuilles, décantation rapide pour enlever les particules lourdes (principalement pollution automobile), stockage dans une cuve enterrée en béton alimentaire (correction du pH), système anti-remous pour que cette cuve permette une décantation longue, puisage entre deux eaux (pas

L'agriculture productiviste nécessite une énergie extérieure très importante, comme vu dans la section « Énergie » page 69. Une baisse de l'approvisionnement énergétique provoquera une baisse des intrants utilisables (pesticides, engrais, hormones, etc.) et une augmentation forte du coût de fonctionnement et d'entretien des tracteurs.

Cette agriculture, au moins en France, oppose une résistance et une inertie très importantes à toutes propositions ou obligations de changement. Contrairement à, par exemple, l'informatique et les télécommunications où les acteurs baignent dans une culture du changement permanent, où la réactivité et la créativité ne sont pas freinées par des investissements importants (un nouvel ordinateur par an et ils sont au top), les agriculteurs productivistes sont aux commandes d'une machinerie bien plus lourde et bien plus onéreuse. Le nombre de tracteurs agricoles est plus important que le nombre d'agriculteurs¹, la puissance moyenne des tracteurs neufs ne cesse d'augmenter, le nombre d'outils que l'on y attelle seulement une ou deux fois par an est important.

au fond et pas en surface), pompage vers le réseau d'eau de la maison avec une pompe inox et un ballon tampon, filtration 20 et 5 microns en série, puis filtration 0,2 microns pour l'eau de consommation humaine uniquement. En aval, traitement des eaux usées par filtre planté, installation de toilettes sèches et de leur zone de compostage, avec mise en place d'une bonne méthodologie de compostage. Il a fallu plusieurs mois et plusieurs milliers d'euros pour que ce système fonctionne, ainsi que des informations fiables et disponibles via internet. Autant dire que la mise en place d'un tel système en urgence pour toutes les familles connectées à un même réseau défaillant serait problématique.

1. Plus de trois tracteurs par exploitation agricole dans les années 2000 en France (source BCMA TRAME www.bcma.fr) alors que le nombre moyen d'actifs par exploitation est inférieur à 2 (source INSEE 2016).

Tout ce matériel ne peut être changé ou abandonné en quelques années, chaque génération d'agriculteurs s'engage techniquement et financièrement pour plusieurs dizaines d'années. Leur cycle essais-erreurs est d'une année (quelques minutes à quelques semaines pour une équipe informatique). Combien de temps auront-ils pour s'adapter à de nouvelles conditions non négociables ? Déverser quelques tonnes de fumier devant une préfecture ne créera pas l'énergie manquante pour la poursuite de leur activité. Croisons très fort les doigts pour que la pénurie énergétique mette au moins une dizaine d'années à s'installer et qu'ils aient le temps de s'organiser de manière radicalement différente. Dans ce cas, nous aurons moins de choix et moins de viande, mais nous éviterons peut-être la famine et les émeutes qui vont avec. Comme disait l'autre, combien de temps entre l'ordre et la guerre civile ? Réponse : quelques repas.

Internet sera durement touché par les dysfonctionnements énergétiques. Il est peu probable que les instances publiques de régulation de l'énergie (s'il en existe encore) auront la bonne idée de débrancher ou de restreindre fortement internet pour alimenter en priorité les réseaux d'eau et l'agriculture, car internet est un moyen de contrôle et d'asservissement très puissant qui, en cas de troubles sociaux important, maintient une bonne partie des gens isolés devant leur ordinateur. Nous imaginons qu'une bonne partie de la population restera accrochée à son smartphone au lieu de prendre des outils de jardinage pour faire pousser des légumes (car c'est lent, compliqué et fatigant). Tôt ou tard, internet se contractera, les débits possibles diminueront, les données en ligne disparaîtront les unes après les autres et votre dernier ordinateur un jour tombera en panne. Mais pas de panique, si votre smartphone vous semble indispensable actuellement, c'est juste parce que vos proches en ont un aussi

et qu'il y a du contenu accessible. Quand il sera devenu un bout de plastique inerte, votre intérêt pour lui s'effondrera. Vous le vendrez à un récupérateur de métaux rares pour le prix d'un ou deux repas et les quatre heures de temps journalier que vous consacriez aux écrans pourront être réaffectés à la production de nourriture (bien que ce soit lent, compliqué et fatigant).



14 août 2018 6 h.

L'internet: un 4x4 pour aller chercher le pain

L'internet aurait un impact maintenant supérieur à celui du trafic aérien. En terme de bilan carbone ou de consommation d'énergie, peu importe, son impact est délétère et participe de manière importante au problème qui nous occupe. La comparaison avec les avions est intéressante, car ces derniers ne cachent pas leur pollution. Le bruit, on sait ce que c'est, on imagine facilement la consommation d'un moteur qui nous permet d'aller très loin très vite, la place des infrastructures au sol est bien visible aussi, surtout quand une bande de chevelus mène une guérilla contre son extension pendant dix ans près de Nantes.

L'impact de l'internet est lui beaucoup plus difficilement palpable. D'autant plus qu'on nous a baigné avec l'idée que la dématérialisation de l'économie réduirait fortement son impact écologique. L'internet, c'est nos ordinateurs et autres bousins numériques, l'ensemble de nos écrans connectés. C'est aussi les serveurs qui stockent toutes les données que nous souhaitons y trouver, plus toutes les données que nous y laissons volontairement ou non. C'est aussi les serveurs qui font tourner les logiciels permettant aux sites internet de fonctionner et de proposer leurs services. Enfin, internet c'est aussi tous les ordinateurs et autres

équipements électroniques qui permettent à tout ça de communiquer, des câbles, des tranchées pour les faire passer, des bateaux pour placer ces câbles sous la mer, des antennes, des satellites, des fusées pour les mettre en orbite, etc.

Et tout cela pour fournir un service parfois fort utile mais souvent se réduisant à un gaspillage invisible.

Deux exemples :

Dans un nombre important et grandissant de voitures en circulation, il y a un GPS. Le GPS est un très bon exemple de services internet : il y a votre écran, de la connexion, des cartes mises à jour régulièrement, des ordinateurs pour calculer votre itinéraire et le temps de parcours et des gens mobilisés pour que tout cela fonctionne. Et tout cela fonctionne souvent tout le long du trajet, alors que les moments où nous ne savons pas où aller sont relativement rares. En permanence des ordinateurs font des calculs incroyables pour nous dire de tourner à gauche ou à droite alors que nous savons très bien où aller. Toute cette technologie fabuleuse tourne et chauffe en continu pour afficher sur un écran quelque chose qui n'a, la plupart du temps, pas plus de signification et d'importance qu'un dessin animé que l'on regarde distraitement en faisant autre chose.

Mon 2^e exemple concerne la manière d'aller sur un site internet depuis un navigateur quand on n'a pas un lien sur lequel cliquer, il faut alors taper quelque chose sur le clavier. Et là deux possibilités : la barre d'adresse ou la barre de recherche¹. Si vous ne voyez pas de quoi je parle, il y a une chance sur deux pour que chacune de vos connexions à un site internet ait un impact beaucoup

1. Depuis elles ont fusionné en une seule, ce qui complique encore la compréhension de tout ça. En fonction de ce que je tape dans cette case unique, une adresse valide ou pas, le navigateur me connectera directement à l'adresse recherchée ou lancera une recherche bien plus énergivore.

plus important que ce qu'il pourrait être. Je vais essayer de faire simple. Dans la barre d'adresse on tape une adresse, il faut qu'elle soit juste et si c'est le cas, le navigateur vous y amène directement. Les adresses sont souvent affreusement longues et compliquées, mais votre navigateur vous propose au fur et à mesure de la frappe les adresses que vous avez déjà visitées, et pour cela, c'est seulement le processeur de votre ordinateur qui chauffe (un peu, c'est pas très compliqué pour lui). Dans une barre de recherche, on lance une recherche et qui c'est qui cherche? C'est pas votre ordi, c'est ceux de Google (le plus souvent) ou ceux de moteurs de recherche qui s'intéressent de plus ou moins près à vos envies numériques. Et ces recherches mobilisent énormément plus de ressources que la connexion via une adresse valide. C'est dans tout l'internet mondial que la recherche est faite et non dans vos navigations passées (vous mesurez la différence?). Mais en plus de faire cette recherche et de vous envoyer des dizaines de résultats dont seul, le 1^{er} ou le 2^e, vous intéresse, une énergie importante est consacrée à enregistrer, trier, analyser votre vie numérique.

L'internet nous fournit des services incroyables et nous les utilisons comme s'ils n'avaient aucun impact, dans un gaspillage d'autant monstrueux que facilement évitable pour un internaute éduqué et volontaire.

Quant à **l'industrie**, ah ah la pauvre, elle n'a presque aucune marge de manœuvre face à une diminution importante de l'énergie disponible, car figurez-vous que dans son obsession des gains de rentabilité, elle a déjà fortement optimisé sa consommation énergétique (contrairement à l'agriculture). La production de masse génère des gains financiers qui sont essentiellement dus à la maîtrise des coûts de production. Dans le cas d'un produit vendu 10 alors qu'il coûte 9, une réduction des

coûts de 1 % donne 9 % d'augmentation des bénéfices. Alors qu'il existe des agricultures très différentes, certaines énergivores et d'autres non, il n'y pas d'industrie réellement alternative. L'économie symbiotique, l'économie circulaire, l'économie dématérialisée ne sont que des concepts quasiment inapplicables et dont le potentiel d'optimisation énergétique promis tourne plus autour de 10 % que de 90 %, donc pas du tout à la hauteur des enjeux. La seule alternative économe à l'industrie, c'est l'artisanat alimentant une consommation minimale.

Dans le domaine **sociologique**, nous avons aussi quelques certitudes...

La population ne va pas massivement se convertir, disons en moins de dix ans, à une écologie mature, radicale, à la hauteur des enjeux. Lolo non plus, cette dernière va se contenter de défendre sa position en haut de l'échelle sociale. Il n'y aura pas de moratoire sur la technique, au contraire, l'urgence grandissante et les conséquences de plus en plus concrètes permettront aux dirigeants fous-furieux et à leurs ingénieurs mercenaires de faire passer n'importe quoi. La fuite en avant technologique va se poursuivre et va continuer à créer de nouveaux problèmes, toujours plus compliqués, en tentant de résoudre ceux qu'elle avait créés précédemment, et cela tant qu'il y aura de l'énergie pour alimenter leur terrain de jeu et leurs délires de gamins irresponsables¹. Jared Diamond, dans son bouquin « Effondrement », avance que les sociétés sont d'autant plus aptes à surmonter une crise majeure qu'elles sont capables de se remettre en cause. Par exemple, les Vikings qui se sont installés au Groenland au x^e siècle auraient

1. On a la dent dure là, mais on peut se permettre: Marc en était!

voulu reproduire là-bas leur mode de vie d'Europe du Nord et auraient échoués par inadaptation. Ils avaient pourtant en face d'eux les Inuits, techniquement bien moins avancés qu'eux (les Vikings maîtrisaient le fer et la navigation en haute mer, les Inuits taillaient des os et se déplaçaient en kayak sans s'éloigner des terres ou des glaces) mais ces derniers étaient très bien adaptés à cet environnement glacé. Les Vikings auraient eu un exemple de durabilité sous les yeux, mais auraient préféré rester Vikings et s'éteindre¹. Notre civilisation thermo-industrielle est incapable de la moindre remise en question d'elle-même, elle nous le prouve tous les jours. Là encore, une réduction de l'énergie disponible sera bénéfique pour la biosphère et pour les humains qui y gambaderont éventuellement post-effondrement.

Enfin, des événements catastrophiques mondiaux, comme par exemple les grands incendies d'Australie en 2019 ou la pandémie de Covid-19 en 2020, seront des occasions de pérorer sur la nécessité de changer le système mais se traduiront au contraire par un durcissement de celui-ci. Les pertes économiques justifieront toutes les tentatives de relance, « quoi qu'il en coûte ». Car pour qu'il y ait changement dans l'ordre des choses, il faudrait, entre autres, changer de dirigeants. Lolo ne va pas devenir écolo ou socialo, cela ne fait pas partie des symptômes du coronavirus. Après ces épisodes, la production et la consommation repartiront au plus fort de ce que permettra l'énergie disponible.

1. Tout cecla au conditionnel, car ce livre de Diamond est très contesté. L'exemple, même s'il était faux, resterait éclairant.



21 juin 2018 – Saint Mars de Coutais
L'effondrement vient-il nourrir un fantasme ?

Je me demande ces jours-ci dans quelle mesure notre dégoût, notre insatisfaction vis-à-vis de cette société interviennent, nous influencent, dans notre constat que la société s'effondre ou va s'effondrer. Est-ce une envie, un fantasme auquel on donne vie en trouvant des informations qui iraient en ce sens ? Attention à l'auto-manipulation de notre esprit.



17 mars 2019 – Méracq
Le fantasme de l'effondrement, suite.

J'ai plusieurs fois repensé à cette possibilité d'auto-manipulation. J'observe que : dans les rangs écolos, deux tendances se dégagent clairement entre les « effondristes » et ceux qui restent attachés à la possibilité d'amener toute la société avec eux vers une transition. Ensuite, à l'inverse, des gens qui n'étaient pas du tout écolos, voire même très bien adaptés à la société actuelle, deviennent acquis à la cause de l'effondrement. Pourtant, ils s'en seraient bien passés ! Alors, même si j'ai rêvé de changer la société, j'ai pas rêvé de faire des millions de morts, humains et non-humains. Conclusion : l'effondrement ne me semble pas nourrir de fantasme conscient en moi, mais les profondeurs de l'inconscient restent parfois secrètes et inaccessibles...

Toutes ces sombres prévisions s'apparentent à une absence totale de solution, à un piège total, une impasse absolue. Joseph Tainter propose dans son livre

« L'effondrement des sociétés complexes » une explication globale et universelle à cette inéluctabilité, tout en lui trouvant un côté positif (si si).



1^{er} décembre 2018 20h 30,
L'effondrement des sociétés complexes
– J. Tainter.

Je viens de relire ce bouquin majeur de l'étude de l'effondrement. C'est aussi le premier livre que j'avais lu sur le sujet, acheté lors d'une soirée des Amis de la Terre à Annecy, une table ronde avec entre autres P. Servigne. A l'époque, je ne savais pas qui était qui et j'avais choisi ce bouquin après avoir rapidement feuilleté les quatre ou cinq proposés. Le livre est un peu chiant pour qui ne se passionne pas pour les civilisations disparues, c'est long, plein de détails et de redites. Mais les idées de fond me semblent très pertinentes.

Tainter préfère le terme « société » plutôt que « civilisation » : les sociétés se caractérisant principalement par leurs aspects politiques et les civilisations par leurs aspects culturels ; lors d'un effondrement, il considère qu'il y a une réelle rupture politique, alors que les aspects culturels perdurent et se retrouvent en partie dans les sociétés qui occupent nouvellement la place. Donc, pour lui, ce sont des sociétés qui s'effondrent.

L'objet principal du bouquin est de proposer une théorie générale de l'effondrement, un cadre explicatif valable pour tous les effondrement connus : les sociétés résolvent les problèmes qu'elles rencontrent par des dispositifs qui s'ajoutent les uns aux autres, produisant ainsi une augmentation continue de la complexité de la société en question. Au début, des dispositifs simples produisent des résultats importants, le rendement de

l'entreprise est bon. Au fur et à mesure que la société se complexifie, qu'elle s'étend géographiquement, que sa population augmente, que son utilisation des ressources approche des limites des gisements, les nouveaux dispositifs deviennent plus coûteux et produisent moins de résultats. Tainter dit que leur rendement marginal est plus faible que celui des dispositifs précédents, il parle de rendements marginaux décroissants, le rendement marginal d'un dispositif étant la part due au dispositif dans le rendement global du fonctionnement de la société. Exemple avec le pétrole : au début nous avons consommé le pétrole le plus facile à exploiter, il fallait dépenser un baril de pétrole pour en produire 100. Un siècle plus tard, ce chiffre, le taux de retour énergétique (TRE) est tombé à 10, car le pétrole restant est plus profond et de moins bonne qualité. Il faut beaucoup plus d'effort, de technologie et de capitaux pour produire le même baril de pétrole. Autre exemple avec la prise de décision : à 10, on se met autour d'une table, ou d'un feu de camp, et on discute, ou on se met sur la gueule pour savoir qui va être le chef qui décidera tout. À 10 millions, les régimes politiques, dictatures ou démocraties ou autres, doivent être plus élaborés pour fonctionner et s'ils fonctionnent, ils fonctionnent plus lentement.

Ce ne sont pas les envahisseurs, les cataclysmes, l'incapacité des dirigeants, les épuisements de ressources ou les astéroïdes qui sont les causes premières de l'effondrement des sociétés, mais leur capacité décroissante à répondre efficacement à ces tracasseries normales dans la vie d'une société.

Deuxième point important dans l'étude de Tainter : l'effondrement ne se produit que s'il y a un « vide de pouvoir ». Si une société n'a pas de voisin concurrent pour prendre le contrôle de son peuple et de ses terres, elle va « préférer » s'effondrer, se simplifier radicalement,

plutôt que d'investir dans une complexité supplémentaire trop coûteuse. Si plusieurs sociétés en concurrence évoluent et se complexifient en même temps, l'effondrement n'est plus une solution politique intéressante, car elle se traduit inévitablement par la prise de contrôle par le voisin et l'asservissement de la population. L'investissement dans des dispositifs de moins en moins efficaces est alors une obligation pour ne pas être dominé. Si le voisinage est moins hostile et que l'asservissement n'est pas dans ses pratiques, il absorbera la société en difficulté dont l'effondrement n'aura pas lieu, le voisin se sera alors complexifié encore plus. L'effondrement doit attendre que toutes les sociétés aient fusionné en une seule ou que toutes s'effondrent en même temps.

Troisième point, l'effondrement n'est pas forcément une catastrophe. C'est une simplification qui à un moment peut devenir une meilleure solution que plus de complexité. Tainter souligne, en s'en démarquant, que la plupart des spécialistes des civilisations voient la complexité comme intrinsèquement bonne et les sociétés complexes comme indiscutablement supérieures aux sociétés plus simples.

Enfin, Tainter évoque nos sociétés modernes et les assimile à des voisins homologues, lancés dans une compétition sans fin, qui oblige tous les protagonistes à toujours plus de croissance économique, peu importe les coûts humains et environnementaux. Il parle de spirale concurrentielle dans laquelle nous nous serions laissés piéger. Vingt ans après l'écriture de son livre, il était plutôt pessimiste sur l'issue de la compét.

MOUILLONS-NOUS UN PEU

C'est là que ça commence à être marrant, et risqué, d'écrire un bouquin sur l'effondrement. Après l'analyse qui tente de rester factuelle, place à l'imagination et l'intuition.

Le grand risque global, c'est l'effondrement financier mondial provoquant un blocage du commerce mondial et des ruptures d'approvisionnement cruciaux pour le fonctionnement de nos sociétés industrielles.

Le grand risque pour la France, c'est l'accident nucléaire majeur avec tentative, de la part du gouvernement, de maintien des populations sur place. Ce fâcheux événement pourra se produire plusieurs fois puisque nous avons plusieurs centrales nucléaires.

Le grand fantasme, c'est que nous allons tous nous entre-tuer. Non, pas partout, en tout cas pas de manière généralisée. La violence et la mortalité vont augmenter, l'entraide aussi, cela dépendra des graines qui auront été plantées avant (par le FN, par les décroissants, par l'abbé Pierre, par le *Monde Diplomatique*, par *Les Echos*, par Mezan...).

La grande inconnue, c'est la décennie d'extraction maximum, le climax énergétique de la civilisation thermo-industrielle. 2010-2019 et nous serions très proches de la descente énergétique ? 2020-2029 et nous aurions encore quelques années de consommation obscène devant nous ? 2030-2039 si les alertes scientifiques sont moins justes que prévu ?

La grande certitude, c'est le changement climatique qui va inexorablement produire des changements colossaux, avec au final une diminution des conditions favorables à la vie humaine sur terre.

Voyages en effondrement

La grande peur, c'est l'effondrement de la biodiversité, la vie qui disparaît et nous laisse seuls, avec nos machines et nos aires bétonnées.

Le temps suivra son cours

« Rendez-vous à l'évidence, le temps suivra son cours. »

Lofofora

Il n'y aura pas de miracle, ce qui est très fortement probable va advenir, les comportements humains habituels ne vont pas changer comme par magie et aucune éducation populaire ne se déploiera massivement pour balayer la propagande des riches.

A peu de chose près, les idiots resteront des idiots, les cyniques resteront des cyniques et la plupart des partageux se diront que quand même faut pas exagérer, je donne la main et on me prend le bras.

Les vœux pieux ne se réaliseront pas, par exemple :

Il n'y aura pas de **nouveaux récits** suffisamment puissants pour faire adhérer massivement la population à la transition écologique et sociale. Peu de personnes s'engagent vraiment et concrètement en écologie, changent radicalement de mode de vie et militent activement pour emmener d'autres personnes avec elles. Pour que ces écolos qui s'engagent par raison ou par passion soient rejoints par une part importante de la population, il faudrait que leur vision soit rassurante, enthousiasmante, positive comme on dit, il faudrait que leur projet soit clair, qu'il soit perçu comme une amélioration de la situation actuelle et qu'il soit jugé atteignable. Ce n'est pas le cas.

La transition écologique n'est pas une proposition claire : est-ce que la voiture individuelle ce serait

terminé ? Est-ce que la viande ça serait un repas sur deux ou une fois par mois ? Pourrons nous encore vivre sous perfusion médicale jusqu'à 80 ans ? L'internet illimité, ça au moins on peut continuer, non ? La proposition écologiste n'est pas claire, car dès que nous essayons de la clarifier, donc de la quantifier, au mieux elle divise, au pire elle fait fuir.

Elle n'est pas non plus majoritairement perçue comme une amélioration de la situation actuelle par ceux qui arrivent malgré tout à la cerner. Elle évoque des restrictions, des efforts, de la complexité, de la perte de confort.



28 mai 2018 8 h. Dissonance cognitive (?)

La population d'oiseaux a dramatiquement baissé paraît-il. Pourtant, tous les matins pendant ce voyage, y compris hier en plein Montargis, j'ai entendu les oiseaux chanter. Petit exemple du caractère abstrait, impalpable, du problème.

Autre exemple : je viens de lire le compte rendu de la dernière rencontre nationale d'Alternatiba-ANV-Cop21. 29 pages ! Détaillées, qui abordent plein de sujets, qui nous disent qu'il y avait 140 personnes représentant une quarantaine de groupes. Wahou, la mobilisation générale serait-elle en marche ? Le même jour, j'apprends qu'une asso dont je ne connaissais pas l'existence a réuni 140 personnes sur le thème du zéro déchet à Arzacq (1500 habitants). Est-ce que mon estimation de un écolo moteur sur 1000 personnes et un écolo suiveur sur 100 serait erronée et pessimiste ? Chaque rare fois où je vais dans une grande surface je me dis que non.

Enfin, pour ceux qui imaginent cette transition et y voient malgré tout quelque chose de désirable, les plus pragmatiques, sans faire de calculs savants, sentent bien que la barre est très très haute, ils constatent que le tri des déchets n'a pas supprimé les emballages qui finissent dans les fossés, que ne pas avoir de voiture à la campagne c'est très difficilement tenable et que les toilettes sèches en ville, c'est très compliqué.

Bref, la proposition écologiste n'est pas vendable. Et si elle l'était, ce n'est pas quelques auteurs alternatifs qui auraient la puissance médiatique suffisante pour promouvoir ces nouveaux récits rapidement auprès d'un large public, mais les multinationales qui possèdent et contrôlent les médias de masse.



30 mars 2019 – Méracq

Les aveuglés, les croyants et les mécréants

Hier soir, Marc et moi étions à une conférence du maire de Grenoble, Éric Piolle, de passage à Pau. Il a passé la soirée à nous expliquer comment il transforme sa ville, avec l'aval et le soutien de la population. Chapeau bas, respect, de belles mesures ont déjà été entreprises et l'homme dégage un charisme agréable, un brin charmeur. Ça fait son effet. De plus, je l'ai senti sincère, ce qui est rare et ne gâche rien. Pour autant, ce matin, j'ai eu un déclic sur mon ressenti face à ceux qui prônent à tout crin que la Transition est encore réalisable. La Transition finit par me faire penser à un discours religieux. Cela relève de la croyance, de la foi au sens pieux du terme. J'ai l'impression que, vaille que vaille, malgré les constats quotidiens, les modélisations... une partie des écolos a envie de « croire » à la Transition et bien sûr, cherche à convaincre le plus possible afin

d'en emmener un maximum dans leur sillage. « Oui, la Transition de la société est possible ! » disent-ils à qui veut les entendre. Ça sonne comme un mantra. On nous demande de « croire », non plus de « savoir » ni même de chercher à comprendre. A demi-mot, les prédicateurs de la Transition nous disent : « Croyons-y et le miracle va s'accomplir ! ». Ces prédicateurs de bonheur nous parlent de « nouveaux récits », d'« imaginaires », conscients que pour amener le plus grand nombre dans leur croyance, il est nécessaire de montrer un futur qui fait envie. L'effondrement n'est pas vendeur disent-ils. Nous voici donc dans le rôle des mécréants, parlant ouvertement d'effondrement parmi les croyants, tout ce petit monde baignant parmi la masse des aveuglés.

Les fossiles ne seront pas laissés sous terre, pour limiter les dégâts climatiques, car se serait provoquer la réduction drastique de l'activité industrielle. Quel gouvernement porterait un tel projet ? Et s'il y en avait un, il ferait comment ? Il nous planifierait la chose sur cinquante ans alors qu'il est élu pour cinq ? Il commencerait par quoi ? Par montrer l'exemple en obligeant ses ministres et tout leur personnel à se déplacer à vélo ? Bon, d'accord, cela reste imaginable, mais sacrifier les industries de la voiture et de l'aviation, c'est une autre affaire. Et si un pays le fait quand même, l'avantage économique pour ses voisins sera tel que le pionnier sera rapidement annexé et son économie remise dans le droit chemin. Certes, certains pays le font déjà, ou sont fortement engagés dans cette voie, le Danemark avec ses éoliennes et l'Islande avec la géothermie par exemple, mais chaque fois il s'agit de situations particulières et particulièrement favorables. Quelques pays ont la chance de pouvoir se passer de fossile pour leur production électrique, les autres ne les lâcheront pas malgré

quelques beaux discours, d'autant que les transports en restent très fortement dépendants¹.

Abattre le capitalisme, ou le moraliser, ou en sortir, c'est le credo des organisations politiques de gauche². Certains « ismes » peuvent effectivement être abattus, comme la nazisme par exemple, s'ils sont identifiants, localisables et vulnérables, si leur disparition ne laisse pas un vide trop déstabilisateur. Mais le capitalisme, c'est nous tous, nous qui écrivons ces lignes, nos copains du parti communiste propriétaires de leur bagnole, notre maman qui un jour nous léguera la maison familiale. Le capitalisme est un « isme » particulièrement omniprésent et dominant, multiforme, souple, dépourvu de centre, même s'il a des points névralgiques (les plus grosses places boursières, la Silicon valley, le bureau de Trump...). Détruire un de ces points névralgiques serait très difficile et largement insuffisant. Le capitalisme ça ne s'abat pas, éventuellement ça se transforme en fonction des rapports de force. Les micro-organisations de gauche dont Marc fait ou a fait partie (elles naissent et meurent à un rythme assez soutenu) ne sont manifestement pas en capacité de faire le boulot.

Enfin, **changer l'humain**, la farce ultime : « le monde ne changera pas tant que les humains ne changeront pas ». « L'humanité doit accéder à un nouveau niveau de conscience ». « L'humanité doit se réconcilier avec la nature ». Variante : « la crise écologique

1. Certes, les premières voitures électriques circulent (5 millions dans le monde en 2018, soit moins de 1 % des voitures en circulation). Ensuite il faudrait électrifier les poids lourds, les avions et les cargos...

2. Pour ceux qui savent encore ce que cela veut dire. Notre définition la plus courte : à gauche on organise le partage, à droite on organise la compétition.

(ou l'effondrement, c'est selon) est une occasion pour l'humanité de grandir, de devenir plus spirituelle », etc. Le changement commence par soi-même, certes, mais après ? Il reste du monde ! L'humanité, si tant est que l'on puisse décrire son état à un moment donné, évolue lentement et mollement si on la considère dans sa globalité. Localement il y a des crises et des sauts, des évolutions rapides, mais globalement, personne ne pilote rien, ça bouge, on ne sait pas vers où ni pourquoi, on ne fait que constater quelques siècles après ces évolutions.¹

Vouloir que l'humain change, c'est inverser le problème. S'il en était capable, il n'en serait pas là. L'humain est une des composantes de la situation, comme la sensibilité du climat à l'émission de gaz à effet de serre ou comme l'existence d'énergies fossiles dans la croûte terrestre. L'humain n'est pas un paramètre modifiable, mais un truc avec lequel il va falloir faire.

Abattre le capitalisme ou reconnecter l'humain à la nature sont des propositions qui ont du sens pour nous, et d'une certaine manière nous travaillons nous aussi à cela, mais ne croyons pas que ces objectifs soient atteignables ni qu'ils permettraient d'éviter l'effondrement.



16 décembre 2018 – Méracq
Résilience de la Terre, fugacité de l'humanité

La Terre a déjà vécu des périodes de glaciation, réchauffement, etc. Et à chaque fois, la vie a repris, les formes de vie se sont remises à muter, à se multiplier. Ce sont de longues périodes vues depuis notre échelle

1. Marc: Vouloir changer l'humain, c'est penser une force qui lui serait supérieure. Dieu ? Pour le moment il n'a pas fait des miracles.

de vie humaine, mais par rapport à la vie de la planète Terre, l'Humain n'est que le temps d'une étincelle. Il est arrivé il y a peu, et il repartira probablement dans pas très longtemps [effondrement ou pas d'ailleurs]. Par contre, l'effondrement à l'échelle de notre vie humaine, ça peut paraître très long ! Notamment le fait de subir de nombreux facteurs qui en découlent. Je pense que pour beaucoup d'entre nous, nous vivons nos derniers instants de « non souffrance » et de confort.

Pour ma part, j'aimerais beaucoup arriver à vivre cette période pleinement, à l'observer, l'accepter, l'accueillir... mais pour autant, je pense que dans nos chairs, cela va faire mal, et c'est cette potentialité qui, j'imagine, fait peur à la majorité. Inutile de s'inquiéter pour la Terre, Elle s'en remettra, Elle est résiliente. Même si cela prendra plus ou moins longtemps... la vie, au sens premier et au sens large, existe et continuera d'exister. Blague entendue à une des soirées durant le voyage : « deux planètes discutent ensemble. L'une dit : "rolala, je suis embêtée, je crois que j'ai attrapé l'humain !" , l'autre répond : "oh t'inquiète pas, tu verras, ça passe très vite" ».

Alors, l'intuition, elle dit quoi ?

Énergie et matières premières

C'est le manque d'énergie et de matières premières qui fera tomber la civilisation thermo-industrielle¹, les autres causes possibles ne seront pas aussi efficaces pour faire ce travail à court ou moyen terme car :

– Le changement climatique est inexorable mais lent, il va nuire à notre capacité à nous réorganiser plus qu'à notre organisation actuelle. Certes, des emballements peuvent avoir lieu et produire des effets rapides d'un point de vue climatique, mais lents d'un point de vue social. Par exemple le détachement de l'iceberg géant A68 en Antarctique en juillet 2017 (grand comme le département du Gard : 5 800 km²) pourrait avoir déstabilisé la calotte glaciaire qui se trouve au-dessus, une zone de glace terrestre vaste comme la France, qui pourrait glisser vers l'eau en quelques années et ferait monter le niveau des océans d'une dizaine de cm dans le même laps de temps. Des zones littorales seraient alors détruites par les tempêtes et les marées exceptionnelles, mais la plupart des ports commerciaux vitaux pour le commerce mondial pourraient être adaptés, rehaussés, reconstruits ou remplacés. Les populations (durement) touchées auront le temps de se déplacer. Si l'énergie est là, nous déclinons en nous adaptant au changement climatique.

Le changement climatique va aussi rendre accessibles de nouveaux gisements d'énergie fossile, repoussant ainsi la crise énergétique, mais ce surcroît de ressources ne changera pas fondamentalement la donne

1. « Ah le scoop ! Tout ça pour en arriver là. Il y a déjà plein de bouquins qui prédisent la fin du pétrole depuis 30 ans. »

énergétique, car cette énergie sera par définition en limite d'exploitabilité, puisque précédemment elle était inexploitable. Cette énergie sera chère et donc peu susceptible de remplacer le pétrole conventionnel qui a alimenté l'économie pendant un siècle.

– La chute de la biodiversité nuit plus aux alternatives qu'au système en place. L'agriculture industrielle est en lutte contre la biodiversité et est en passe de gagner. Avec beaucoup d'énergie cette agriculture est capable de produire de la nourriture sur un sol mort. Certes la perte importante de pollinisateurs sera une catastrophe et transformera en produits de luxe les fruits et environ 1/3 de la diversité de notre alimentation actuelle. Ces aliments ne seront plus consommés que par une élite, laissant survivre la population avec un bol de gluten ici, de riz ailleurs. Si l'énergie est là, nous déclinons en ingurgitant une nourriture de moins en moins abondante, de plus en plus infâme et morte.

– Les radiations nucléaires affectent la vie, pas l'argent, pas le système en place. Les accidents nucléaires éventuels perturberont, mais ne seront pas fatals à l'ordre en place, seulement aux riverains. La part du nucléaire dans le monde n'étant que de quelques % dans l'énergie mondiale consommée, s'il part en cacahuète, nous ferons sans et déclinons en mourant de cancer de plus en plus tôt.

– Les révoltes, émeutes, rebellions et tentatives de révolution resteront locales et ne feront tomber que quelques pions. Sans autres facteurs extérieurs, l'ordre mondial restera hors d'atteinte en matière de lutte sociale, car l'énergie permettra à Lolo de contenir le peuple par la propagande grâce à ses médias de masse et par force grâce à ses armées régaliennes ou privées.

– Quant aux crises financières, elles seront chaque fois jugulées avant le blocage complet du commerce mondial. Certes, leurs effets sur nos conditions de vie

seront plus douloureuses à chaque fois (épargne volatilisée, pertes de biens publics), mais il n'y a pas de limite physique qui empêcherait chaque fois le sauvetage des banques. Si l'énergie est là, ces crises ne seront que des bulles conjoncturelles qui, en explosant, font des dégâts en surface, mais sans altérer les fondements du système. Par contre, elles peuvent affaiblir l'industrie pétrolière et donc à terme réduire la production d'énergie et rapprocher le moment de pénurie énergétique.

– Les pandémies, on l'a vu avec le Covid-19, peuvent fortement ralentir l'économie mondiale, au point d'être un déclencheur, une force de basculement importante. Mais si l'énergie est là, la sortie de crise sanitaire reste quasi certaine et ni les morts aussi nombreux soient-ils, ni les dégâts économiques ne nous semblent pouvoir terrasser la bête capitaliste. Par contre, comme les crises financières, les pandémies peuvent affaiblir l'industrie pétrolière par une réduction de la demande entraînant une élimination des producteurs d'énergie les moins rentables et donc, là encore, réduire la production d'énergie.

Si l'énergie permet de traverser toutes les crises et d'envisager un retour à quelque chose de satisfaisant pour Lolo, même si cela se traduit par de lourdes pertes pour la majorité de la population, le manque d'énergie rendra toutes ces crises potentiellement fatales. Sans énergie abondante et bon marché, chacun de ces événements fâcheux peut ne plus être une crise passagère, mais une rupture définitive, un basculement dans l'inconnu.

Sans énergie, l'adaptation au changement climatique sera impossible. Les migrants ne seront plus contenus, les ports ne seront pas reconstruits, les habitations ne seront pas climatisées, les champs ne seront pas irrigués, les zones d'habitation, privées d'eau, ne seront plus sauvées par des navettes de bateaux citernes.

Sans énergie, l'agriculture industrielle s'arrêtera ; la chute de la biodiversité et le manque d'eau rendront son remplacement par l'agroécologie impossible sur de vastes zones.

Sans énergie extérieure, les dysfonctionnements nucléaires ne seront plus insignifiants sur le plan quantitatif et les mesures de correction ne pourront être mises en œuvre. Certaines installations de stockage des déchets radioactifs ne fonctionneront plus, et feront craindre des dysfonctionnements en cascade et de vastes contaminations.

Le manque d'énergie provoquera des mouvements sociaux bien plus forts que la perspective d'une perte d'emploi. Le peuple, touché violemment dans ses conditions de subsistance, sera d'autant plus incontrôlable qu'il aura moins à perdre.

Sans énergie, ou si l'énergie est trop chère, les effets néfastes de la spéculation financière pourraient bien être occultés par l'impossibilité pour l'économie réelle de pourvoir à nos réels besoins. Les crises financières seront remplacées par des effondrements économiques et la disparition de biens de consommation qui nous semblent vitaux aujourd'hui.

Sans énergie, les pandémies seront plus meurtrières (le manque de moyens ne sera plus un choix néolibéral révisable mais une normalité). Consolation : leur propagation sera moins fulgurante.

Mais le début du déclin énergétique, c'est aussi notre grande inconnue (voir page 211). C'est commencé ou pas ? Ça dure combien de temps ? Ça va à quelle vitesse ? Ce sera un déclin ou un effondrement ?

Mais alors c'est quoi l'effondrement ?

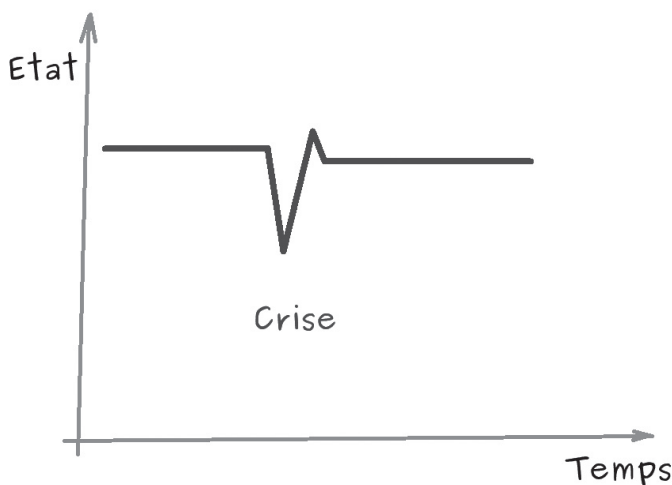
Un effondrement est une accélération forte de la dégradation d'un système, le passage très rapide d'un état à un autre moins organisé.

L'effondrement de nos sociétés industrielles, c'est la période pendant laquelle les changements, les dégradations, les pertes sont si rapides que plus personne ne maîtrise rien au niveau global, personne ne comprend totalement ce qui se passe. L'organisation se décide à un niveau plus bas, plus proche du terrain, à plus court terme, pour une zone moins étendue. Un effondrement de société, ça s'identifie comme tel a posteriori.

Considérons l'évolution d'un système en fonction du temps¹.

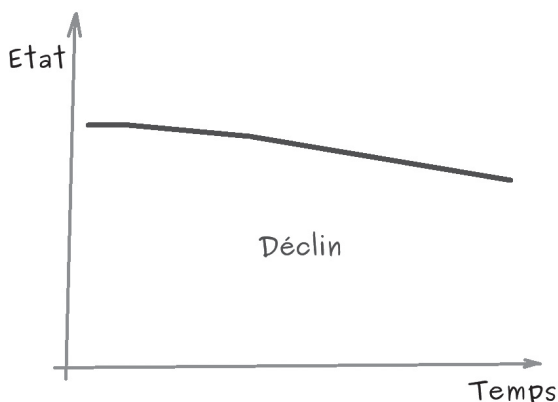
1. L'ordonnée « état » du système est évidemment ici complètement abstraite. Cela pourrait être la population, l'énergie consommée, le PIB, l'émission de GES, etc.

Mais alors c'est quoi l'effondrement ?



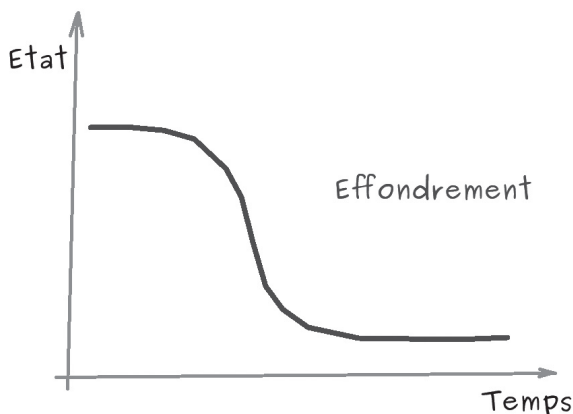
Lors d'une crise, le retour à un état proche de la normale est très probable. La perturbation peut être forte mais, si elle est courte, l'inertie du système et la capacité de réaction des organes de direction permettent de reprendre rapidement le contrôle de la situation. Après une crise, on peut évaluer son coût et constater qui le supporte (dans le cas de la crise financière de 2008, pas les joueurs qui l'ont provoquée). Le début de la crise est facilement datable, parfois la fin aussi.

Voyages en effondrement



Le déclin est une période de lente dégradation, plus ou moins visible, plus ou moins anticipée, et que les organes de direction tentent de pallier (ou font semblant de). Inverser la tendance est parfois possible. L'évolution est suffisamment lente pour que des mesures de correction puissent être tentées. Le début du déclin, et sa fin s'il n'a pas été fatal, sont approximativement datables avec un peu de recul.

Mais alors c'est quoi l'effondrement ?



L'effondrement est un déclin qui s'accélère jusqu'à devenir ingérable. Aucune mesure globale de sauvetage ne semble plus pouvoir être entreprise, seules des mesures visant à ponctuellement limiter la casse peuvent être tentées. Les pertes importantes et irréversibles s'apparentent à un grand gaspillage du capital amassé jusque-là, alors qu'il semblait immuable. Le début et la fin de l'effondrement ne sont qu'approximativement et subjectivement datables, car le seuil au-delà duquel un système devient ingérable est très discutable et ne sera pas le même pour tous les acteurs.

L'effondrement ne sera pas ça :



21 juillet 2018 8 h. La route.

Enfin nous trouvons le temps, et le courage, de regarder le film américain « La Route » (2009). Dans une nature ayant été soudainement dévastée (plus d'animaux ni de végétaux), un père et son fils marchent vers un endroit où la cendre serait moins grise, en se cachant de bandes de méchants. J'avais peur pour mon moral, j'ai finalement bien rigolé devant ce film qui se prend pourtant très au sérieux.

Cela fait une dizaine d'années que la catastrophe a eu lieu et que nos deux malheureux se nourrissent de quasi rien, le gamin est un joli bambin joufflu maquillé pour faire sale. Il a beau n'avoir jamais connu le monde d'avant, il en est totalement imprégné et reste perdu dans ce monde qui a toujours été le sien. Le film est une plainte continue, il montre combien ce monde est horrible par rapport au monde d'avant. Premier message du film : vous ne changerez pas, vous ne vous adapterez pas, seule la société d'avant (la nôtre) est bonne pour vous.

Un des fils rouges du film est la notion de bons et de méchants, clairement énoncée par le papa à son fils et repris par le fils à la fin. Les méchants sont effectivement au top du top : violeurs et cannibales, tout en restant de la même ethnie, donc possiblement leurs voisins du monde d'avant. Deuxième message : nos deux protagonistes sont les gentils, les valeurs qu'ils portent sont donc les bonnes. C'est là que ça devient désopilant...

Mais alors c'est quoi l'effondrement ?

Le film est manifestement sponsorisé par la NRA¹, tant les armes à feu sont ostensiblement portées tout en étant peu utilisées (c'est un film qui se prend au sérieux, Bruce Willis n'a pas été convié). Elles sont présentées tout au long du film comme LE gage de survie et l'OBJET que personne au monde ne doit te retirer. La famille de gentils qui apparaît à la fin, qui recueille l'enfant à la mort du père, et qui porte enfin un peu d'humanité et de bonté dans ce film, est armée jusqu'aux dents. Troisième message : vive les armes à feu en libre circulation (pour les gentils).

Enfin, le moment de franche rigolade, en milieu de film : après avoir fait leur unique repas (du mois ?) avec un cloporte, ils découvrent un reste alimentaire de la société d'avant. Le fiston ne connaît pas ce truc, son père dit que ça va être très bon pour lui, leurs visages respirent de bonheur et de soulagement temporaire, ils partagent et en plus ils semblent gustativement très satisfaits, alors que vue la situation, ils n'en demandaient pas tant. C'est quoi qu'ils ont trouvé ? Une cannette de Coca ! Dont le rouge vif perce la cendre qui recouvre tout et rendait jusque-là le film à 99 % noir et blanc.

Au final, voilà un film de propagande des valeurs et du mode de vie américain, ceux-là même qui ont provoqué le cataclysme supposé par le film. Encore une preuve que notre société est incapable de répondre de manière constructive.

L'effondrement ne sera pas ça non plus :

1. La National Rifle Association est une association à but non lucratif américaine dont la principale activité est de protéger le droit de posséder et de porter des armes (Wikipédia).



10 juin 2018 7 h. Elysium, navet futuriste.

Lors de nos multiples discussions, quelqu'un nous a conseillé de voir le film Elysium. En 2150, une élite de riches vit en orbite avec tout le confort, le reste de l'humanité crève la dalle sur Terre. La technique a pu donc sauver une minorité, en produisant des prouesses à peine imaginables. Hormis cette idée de départ qui peut susciter un peu de réflexion, le film est une succession d'effets spéciaux, de bagarres et de morts, tout droits sortis de l'usine qui produit à la chaîne ce genre de film. Si c'est ça qui doit nourrir notre imaginaire pour inventer demain, on va pas aller loin.

Par contre le film « Les derniers jours du monde »¹, bien que potentiellement dérangeant et comportant quelques longueurs, est un régal et décrit avec humour l'incertitude et la diversité des comportements que pourrait provoquer un effondrement.

Au début de notre bilan de la situation actuelle, page 52, nous affirmons que l'effondrement de la civilisation thermo-industrielle nous semble inéluctable. Précisons un peu ce que nous entendons par là. Sans énergie abondante et bon marché, cette civilisation ne peut exister à l'échelle où elle s'est déployée actuellement (presque partout) mais elle pourrait subsister à une échelle beaucoup plus réduite avec moins d'énergie, produisant un îlot technologique de plus en plus petit et accaparant l'énergie au détriment d'un océan de quelque chose d'autre, entre misère et sobriété.

1. Film de science-fiction français réalisé en 2009 par les frères Larrieu, d'après un roman de Dominique Noguez. Avec Mathieu Almaric, Catherine Frot et Karin Viard. Notons que le sous-titre est « Enfin libres ! »

Mais que cette civilisation disparaisse complètement, ou bien qu'elle subsiste pour seulement 10 % de la population actuelle, ne fait pas une grande différence. Il s'agit bien d'un effondrement, surtout pour les 90 % d'exclus.

Que produira sur nos sociétés industrielles un déclin de nos approvisionnements matéro-énergétiques (énergie et matières premières) ? Au moins un déclin proportionnel de l'activité économique, mais sûrement bien plus que ça !

Rappelons que moins d'énergie et moins de matières premières, c'est moins de tout ce qui est matériel. Moins de construction, moins de chauffage, moins de voitures neuves, moins de km parcourus, moins d'internet, moins d'appareils électroniques, moins de productions agricoles, moins de nourriture... Mais aussi plus de recyclage, plus de réemploi, plus de système D, plus de sobriété... Et peut-être même plus de discussion, plus de lien, plus d'entraide...

Nous identifions trois emballements qui pourraient transformer la pénurie matéro-énergétique en effondrement de la CTI (civilisation thermo-industrielle) :

Emballement de conflits sociaux. La baisse d'énergie disponible par personne ne sera pas équitablement répartie. La situation « de départ » est déjà fortement inéquitable et les mieux lotis utiliseront tout leur pouvoir pour préserver leurs avantages. Un rationnement convenablement organisé et ayant les objectifs de supprimer les gaspillages et de garantir le minimum à chacun permettrait d'éviter des soulèvements populaires. Mais dans la plupart de nos pseudo-démocraties, où Lolo dirige en fonction de ses intérêts et non en fonction de l'intérêt commun, il n'y aura pas de rationnement équitable de l'énergie, mais un renchérissement qui permettra aux plus riches de maintenir un temps leur

consommation et plongera une grande part de la classe moyenne dans la précarité. Des portions de territoire où habitent les classes les plus pauvres seront déconnectées régulièrement et progressivement de plus en plus longtemps. La forte croissance de cette inégalité énergétique, car elle existe déjà, ajoutera de la pression à la cocotte-minute sociale dont la soupape de sécurité (le petit truc qui tourne au-dessus) est obstinément maintenue bloquée par Lolo, toujours elle. Lolo, ça va te péter à la gueule, on te le dit ! Les mouvements sociaux ne semblent pas actuellement en mesure d'obtenir de nouvelles mesures de répartition des richesses, ni même de préserver celles gagnées par nos grands-parents, mais, le couteau sous la gorge, le peuple peut toujours plonger son pays dans le chaos, ce qui nous fait un premier scénario de transformation du déclin matério-énergétique en effondrement politique ou même social.



28 décembre 2018 6 h

Mouvement de la paix et Gilets Jaunes.

Je suis abonné à la lettre d'info du Mouvement de la Paix, en général je la lis pas, il faut bien zapper quelques trucs, on peut pas être partout. Le titre de celle-là commence par « Consultation des amies et amis du Mouvement de la Paix... », mon égo aime bien qu'on le consulte. J'essaie de résumer leur question : Quel plan de travail pour les douze mois à venir alors que les Gilets Jaunes mobilisent des (jusque-là) immobiles, que leurs revendications s'élargissent et que s'exprime « l'aspiration à une société plus humaine » ? Valérie et moi avons participé à une assemblée des GJ (le 4 décembre), à une manif commune avec les alarmistes du climat (le 8) et à l'acte VI paloïse (le 22). C'est

Mais alors c'est quoi l'effondrement ?

vrai que c'est beau tous ces gens qui se mettent enfin à râler pour de fort, qui tout d'un coup sont 10 ou 100 fois plus nombreux que notre mouvement écolo-symbolique. Les revendications se sont élargies certes, mais restent, et c'est normal, contraintes, cadrées, par l'histoire et la culture populaire du moment. Sur les ronds-points, les gens discutent et réfléchissent, mais ne nous leurrons pas, le fossé est grand entre d'une part la vision du monde que l'on peut avoir quand on est éduqué par la télé après avoir été harassé ou stressé par le travail ou son absence, et d'autre part la vision qu'il faudrait avoir pour dépasser ses intérêts personnels ou de clan et prendre en compte ceux de toute la population mondiale. Je ne dis pas que j'ai cette vision et je veux pas dénigrer les GJ. Simplement je constate que la culture populaire actuelle me semble trop marquée, par le consumérisme, par exemple, pour accoucher de revendications compatibles avec des valeurs et objectifs globaux comme ceux du Mouvement de la Paix ou des ONG écologistes. Le chemin intellectuel personnel que j'ai fait en 30 ans, je doute que les GJ, qui faisaient signer une pétition pour un parking gratuit à Pau, le fassent en quelques jours ou quelques mois. Changer de culture, ça prend du temps. Il n'y a pas de jugement de ma part sur une culture « mauvaise » qu'il faudrait remplacer par une « bonne », je veux simplement souligner que la culture actuelle est mal adaptée aux enjeux du siècle et que les cultures évoluent plus au rythme des générations qu'à celui des manifs.

Bref, comment participer à tout ça ? En y apportant notre goutte d'eau ? En participant, pour en même temps affiner notre vision du monde et la promouvoir dans son état provisoire ? Le mouvement des GJ semble difficilement récupérable et c'est sa principale force. Mais avec une trop faible culture de l'auto-gestion et de l'horizontalité, il restera désordonné et incohérent (ce qui n'est pas forcément une faiblesse).

Un mouvement irrécupérable, désordonné et incohérent, mais aussi divers, grand, spontané et énergique peut produire des choses intéressantes: il peut faire chier l'État, fatiguer la police, poser des questions de société (à défaut d'y répondre), créer des opportunités, obliger à des prises de position...

Pour une ONG comme le Mouvement de la Paix, c'est le moment d'être plus éveillé et réactif que jamais, pour aider les GJ autant que pour profiter de ce qu'ils rendent visible ou possible, et cela avant qu'ils ne disparaissent, épuisés par leur marathon et comptant les miettes qu'ils auront obtenues.

Emballement de conflits internationaux car « tensions sur les ressources » égalent « conflits meurtriers ». Ces conflits n'affectent jusqu'à maintenant que les petits pays dont le sous-sol héberge les ressources, mais quand la pénurie passera de conjoncturelle à structurelle, soit les USA, la Chine, l'Europe et les autres grands consommateurs se mettront d'accord pour réduire ensemble leur consommation, soit ils se mettront sur la gueule. Contrairement aux périodes d'abondance où la guerre est un moyen pour le capitalisme de faire tourner la machine économique (moyen détestable, on est d'accord), en période de pénurie énergétique, la guerre n'est que gaspillage de vie, d'énergie et de matériel, une perte de plus, brutale. L'effondrement pourrait donc prendre la forme d'une guerre mondiale XXL.

Enfin, auto-emballlement, le déclin matério-énergétique peut aussi s'auto-accélerer et se transformer tout seul en effondrement matério-énergétique, comme un moteur mal réglé qui s'étouffe et cale si on n'accélère plus. De la même manière que le changement climatique risque de s'emballer à un moment ou à un autre, le bon fonctionnement de la mégamachine mondiale peut s'effondrer à cause de boucles de rétroactions positives.

Rétroaction positive, exemple avec votre conjoint : vous dites un truc qui lui plaît pas, il. elle vous le fait remarquer, ça vous énerve et vous lui renvoyez une critique, ce qui lui plaît encore moins. Le phénomène d'agacement s'est auto-alimenté et a amplifié quelque chose qui était anecdotique au départ.

Autre exemple, plus classique en ce moment : le réchauffement climatique fait fondre la glace. Comme la glace est blanche elle renvoyait plus de lumière vers l'espace que l'océan bleu qui la remplace. La fonte de la glace diminue ainsi l'énergie renvoyée hors de l'atmosphère, ce qui devient une nouvelle cause de réchauffement climatique.

Plusieurs rétroactions positives sont susceptibles de transformer le déclin de l'approvisionnement matériel-énergétique en effondrement de cet approvisionnement, en voilà deux :

- Pertes d'économies d'échelle. L'industrie de production et de distribution d'énergie est une industrie de masse, mondialisée, son gigantisme permet des économies d'échelle considérables

La diminution d'énergie produite et consommée va entraîner une augmentation du coût de production, augmentation qui s'ajoutera à celles dues à la raréfaction et à la difficulté croissante de production. L'augmentation de coût fera à son tour baisser la quantité d'énergie utilisée.

- Seuil économique. Nous interprétons la crise économique de 2008 comme le résultat de l'incapacité de notre système économique mondial à payer l'énergie au-delà d'un certain prix. Au-delà de ce prix, de trop nombreux secteurs économiques deviennent non rentables et l'économie globale se grippe, la consommation chute jusqu'à ce que le prix de l'énergie baisse à nouveau. L'économie mondialisée de masse fixe un

prix maximal de l'énergie, prix qui ne s'envolera donc pas tant que cette économie mondiale tournera (bien ou mal). Si du fait de la raréfaction de la ressource et des économies d'échelle, les producteurs se retrouvent dans l'incapacité de rester en dessous du prix maximal, patatras, la mégamachine pourrait bien s'arrêter faute de clients solvables. Plus l'économie se contractera et moins elle sera en capacité de supporter un prix de l'énergie important, le prix maximal de l'énergie va donc décroître avec la baisse de l'énergie disponible.



2, 3 et 4 mai 2018. Talon d'Achille.

Le temps que Valérie voie une kiné et qu'on tente quelques modifications de son vélo, nous passons quelques jours à Bergerac dans une maison généreusement prêtée par Caroline, participante à la soirée d'hier.

[Dans cette maison tout confort, je me demande] qu'esquille est vraiment vital dans ce que nous fournit le système et qui pourrait disparaître ou être fortement perturbé par un effondrement? Alimentation? Énergie? Transport? Habitat? Santé? Services bancaires et financiers? Autres biens de communication? L'eau, la nourriture et la monnaie sont nos trois points faibles. Le reste me semble moins problématique :

– Moins de transport nous obligera à relocaliser. Ceux qui produisent de la nourriture travaillent souvent sur leur lieu de travail. Si les banquiers et les assureurs doivent aller bosser à vélo, ça les rendra peut-être plus humains¹. Le gouvernement peut facilement rationner

1. Désolés pour le cliché.

Mais alors c'est quoi l'effondrement ?

le carburant et le mobiliser pour des usages prioritaires. Même si l'industrie automobile s'arrêtait net, les véhicules actuels pourraient rouler des dizaines d'années, surtout si le carburant était rationné.

– L'habitat est surdéveloppé en France. La diminution du nombre de m² par habitant peut nous dispenser de toutes nouvelles constructions en ville. À la campagne, où un fort afflux de population urbaine est probable, il est possible de construire des maisons petites et rustiques à partir de matériaux naturels. L'inertie de ce secteur nous laissera le temps de nous organiser.

– La partie technologique et administrative de notre système de santé est très fragile et nécessite de l'énergie, elle pourrait bien s'arrêter net, ce qui affecterait fortement les personnes qui en sont dépendantes (personnes âgées, sous assistance médicale permanente, accidentées), mais cela ne représente qu'une partie de la population qui est par définition moins active que la moyenne. Cette perte de service nous obligera à plus de responsabilité, plus de prudence, plus d'acceptation des accidents de la vie, elle nous rapprochera de la nature, de la vie, de la mort.

– Quant aux autres biens de consommation fournis par le système industriel, combien sont-ils vraiment indispensable ? J'ai beau regarder autour de moi, je n'en dénombre aucun. L'ordinateur sur lequel je tape ce texte ne fonctionnera plus, et ce texte ne sera plus lisible par personne quand internet aura disparu¹, et alors ? Gardons précieusement nos vieilles encyclopédies papier, nos recueils techniques, nos manuels du jardinier bio et tous les bouquins qui nous tiennent à cœur. Nos vies ne s'arrêteront pas avec celles de nos téléphones portables.

1. Nous n'imaginions pas être édités en format papier à l'époque.

Reste l'énergie, qui n'est qu'un moyen de faire fonctionner les autres secteurs. C'est probablement sa pénurie qui sera la cause première de leurs dysfonctionnements. Moins d'énergie provoquera un moins de tout. Tout ce que nous voudrions préserver nécessitera plus d'effort, plus de travail. Cela nous assure la fin du chômage et une grande redistribution des cartes. Je reviendrai sur le manque d'énergie quand on se penchera sur les modalités possibles de l'effondrement, pour le moment c'est hors sujet.

Venons-en maintenant aux services dont le défaut pourrait être rapidement très douloureux.

L'eau potable nous est distribuée par un réseau nécessitant entretien et énergie. Bien qu'interconnectés sur la totalité du territoire, les points de production sont nombreux et répartis. Il est improbable que ce réseau tombe d'un coup sur toute une grande région. Mais les dysfonctionnements apparaîtront aux endroits les plus faibles, aux zones d'approvisionnement les plus tendues. Si la pression chute ou devient intermittente dans des zones de plus en plus nombreuses et vastes, quels seront les approvisionnement alternatifs ? Si la distribution d'eau en bouteille perdure, ce qui est peu probable, elle sera totalement insuffisante. Très peu d'habitation ont un puits encore en état. Reste les cours d'eau et l'eau de pluie, ce qui provoquera des problèmes sanitaires (qualité de l'eau), une augmentation de la charge de travail (transport de l'eau depuis les cours d'eau) et de l'intermittence pour l'eau de pluie. S'équiper d'un système de production et de filtration d'eau pérenne me semble une bonne idée.

On entend souvent dire qu'en cas d'arrêt des transports routiers, les grandes surfaces seront vides en quelques jours. S'il est possible de jeûner plusieurs semaines sans danger à condition de ne pas céder à la panique et de bénéficier d'un cadre favorable (calme et sécurité), je

Mais alors c'est quoi l'effondrement ?

doute fort que ce cadre soit là. La production alimentaire en France est importante mais très spécialisée (certaines régions produisent principalement des fruits, d'autres de la viande, d'autres de l'aliment pour animaux) et très dépendante des énergies fossiles (fabrication des engrais et pesticides, carburant pour les tracteurs). L'agriculture FNSEA pourrait donc tomber rapidement en panne : en quelques mois sa production pourrait devenir quasi nulle. Une reconversion générale en bio non mécanisée, même à marche forcée et encadrée prendra plusieurs saisons et devrait mobiliser une part très importante de la population, peu préparée à ça actuellement. Faire son potager, ses conserves et soutenir les producteurs locaux est une bonne idée. Les services bancaires enfin, totalement informatisés et imbriqués au système financier lui-même hautement instable, pourraient bien s'interrompre brutalement : nos comptes soudainement muets, les moyens de paiement dématérialisés inopérants, les distributeurs de billets vides. La quantité de monnaie papier en circulation est bien trop faible pour pouvoir faire tourner une économie locale, même si on y ajoute les monnaies locales dont la contribution est symbolique (la Tinda, monnaie locale du Béarn, représente 35 000 € en circulation en 2018, soit moins de 1 € par habitant). Restera donc le troc, le don et le vol pour s'approvisionner en produits de première nécessité. [...] Je ne vois pas de bonne idée à proposer en ce domaine pour le moment. Je me surprends moi-même à ajouter l'argent comme indispensable avec la nourriture et l'eau potable...

Quand ?

Dmitry Orlov propose une très bonne image pour expliquer la difficulté de prévoir quand un phénomène de type effondrement se produira. Il prend l'exemple d'un pont. L'ingénieur est capable de calculer la résistance du pont avant de le construire, il peut contrôler son état pendant sa durée de vie, il peut mesurer la vitesse de sa dégradation et il peut dire à un moment donné que le pont est trop dangereux et qu'il ne faut plus l'utiliser. Mais après ça il sera bien embêté pour dire à quel moment il va s'effondrer. La réponse que lui prête Orlov est très marrante.¹

Quand ? Eh bien on n'en sait rien². Avec notre hypothèse de déclin énergétique comme cause première de l'effondrement de la civilisation thermo-industrielle, nous ne pouvons faire pour le moment qu'une réponse aussi oiseuse que celle de l'ingénieur des ponts et chaussées : l'effondrement se produira sans doute rapidement après le début de la descente énergétique et bien avant l'épuisement des ressources fossiles. S'il ne s'est pas produit avant la moitié de la descente (réduction par deux de la consommation mondiale) alors la descente pourrait bien se poursuivre jusqu'à la fin sans s'effondrer d'elle-même (nous aurions tort, quoi).

Tentons quand même de mettre des chiffres. Le début du déclin énergétique, c'est pour le ^{XXI}^e siècle, la fin des énergies fossiles, c'est pour le 22^e... Quelle précision !

1. « Les 5 stades de l'effondrement ». On ne vous donne pas la page, ce bouquin est passionnant, il faut le lire en entier. Et puis ça nous évite de chercher.

2. « Remboursez ! »

Quand ?

Nous avons donc deux possibilités, soit la majeure partie des conséquences des autres « difficultés » (changement climatique, chute de biodiversité, pollutions diverses, etc.) arrivent avant la fin de l'énergie abondante, soit elles arrivent plutôt après.

– Si la dégradation des conditions de fonctionnement de notre système arrive principalement quand il y a encore beaucoup d'énergie pour y faire face, nous aurons un effondrement lent (voire un simple déclin), avec des États forts, des armées publiques et privées opérationnelles, des tentatives de géo-ingénierie, des riches qui s'isolent petit à petit dans leur BAD (Base, ou Bunker, Autonome Durable). Un bon terrain pour que la tendance fascisante actuelle se développe.

– Si le manque d'énergie survient AVANT les autres difficultés, alors l'effondrement sera bien plus rapide, avec des gouvernements pris de court et moins opérationnels, des armées à l'équipement moins adapté car trop énergivore, des ruptures d'approvisionnement plus franches et plus définitives, un chaos social plus important, mais aussi une dégradation de la nature moins importante.

La question du « quand ? » se transforme en « quelle rapidité ? » Que préférez-vous ? L'ordre et la dictature dans des conditions bio-physiques de plus en plus insupportables ? Ou l'anarchie dans des conditions bio-physiques de plus en plus insupportables (mais moins insupportables et moins vite si moins d'énergie) ? Vous vous doutez de nos préférences, de gauchiste écolo pour Marc et de Deep Écologie pour Valérie : c'est moins d'énergie le plus tôt possible. En attendant, nous n'avons pas vraiment dit ce que cela pourrait être concrètement et quand se produirait cet effondrement, malgré deux chapitres explicitement nommés. Enfumeurs !



8 juin 2018 6h45. On n'a plus le temps de rien.

Hier soir, avant-première du 10e épisode de Next, un entretien avec Cyril Dion, dont je viens de finir le dernier livre. Plein de choses passionnantes dans ces propos, notamment « il faut être débile pour être optimiste, soyons créatifs ». Mais aussi des propos qui sont pour moi incohérents : « on n'a le temps de rien, mais ne nous arrêtons pas à ça ». Nous avons le temps pour certaines choses, pas pour d'autres. En 1970 nous avions peut-être le temps de sauver le mode vie occidental et donc les Occidentaux, mais maintenant nous n'avons plus ce temps, nous ne sauverons pas tout le monde. Par contre on peut s'entraider entre personnes qui acceptent l'effondrement et même avec une partie de ceux qui ne l'acceptent pas. On peut préparer un effondrement moins violent. L'effondrement n'est pas « déjà là », il est déjà commencé, c'est un processus qui a une durée, courte à l'échelle d'une civilisation, mais longue à l'échelle d'une vie humaine. On a donc le temps de faire plein de choses, plus ou moins pertinentes, le tout est d'avoir une vision claire de la situation et d'anticiper l'avenir sans le confondre avec ses envies ou ses peurs.

En cas d'effondrement rapide provoqué par la pénurie matériel-énergétique, ça pourrait bien ne durer qu'une dizaine d'années globalement, avec localement des effondrements bien plus rapides, en quelques mois ou années.

En cas d'effondrement lent, ou de déclin, on en prendrait pour plusieurs décennies de régressions diverses.

Le rapport Meadows en 1972 prévoyait le pic mondial de production de biens et services vers 2020 et

un déclin de la population mondiale à partir de 2030. Depuis, toutes les organisations en charge de prévisions sur l'extraction des ressources ont les unes après les autres officialisé qu'elles ne seraient pas en croissance infinie, puis confirmé, à une décennie près, les mêmes échéances (pour les ressources, rarement pour la population). Il est maintenant quasi impossible de trouver des prévisions optimistes qui ne soient pas comiques.

Pourtant, en 2018, la production totale d'énergie fossile a encore augmenté pour atteindre le seuil symbolique de 100 millions de barils/jour (conventionnel + non-conventionnel). En 2019, nous étions en surproduction. La fonte Arctique rendrait accessible un nouvel Eldorado et des champs « géants » seraient trouvés régulièrement. Que croire ?

L'Agence internationale de l'énergie¹ peut-être ? Dans son rapport de 2018², elle nous dit que :

- Les découvertes annuelles de nouveaux gisements de pétrole conventionnel ne représentent que 50 % de la demande mondiale annuelle.

- Le pic de production mondiale de pétrole conventionnel a été franchi en 2008 (il était temps qu'elle le dise). La production de pétrole bon marché, celui qui a permis le développement de la civilisation thermo-industrielle, a atteint un maximum de 69,5 millions de barils/jour cette année-là, seuil qui ne devrait plus jamais être dépassé. Le déclin de la production est commencé.

1. AIE, organisation destinée à faciliter la coordination des politiques énergétiques des pays occidentaux industrialisés (Wikipédia). C'est pas un club de décroissants.

2. World Energy Outlook (WEO), projections énergétiques pour les années à venir. Rapport analysé entre autres par Matthieu Auzanneau (The Shift Project) qui en soulignait les points saillants aux Ateliers du Shift organisés le 7 février 2019.

– La production de non-conventionnel (off-shore profond, Arctique, sable bitumineux, huile et gaz de schiste, etc.) compense, mais n'est pas toujours rentable (loin s'en faut).

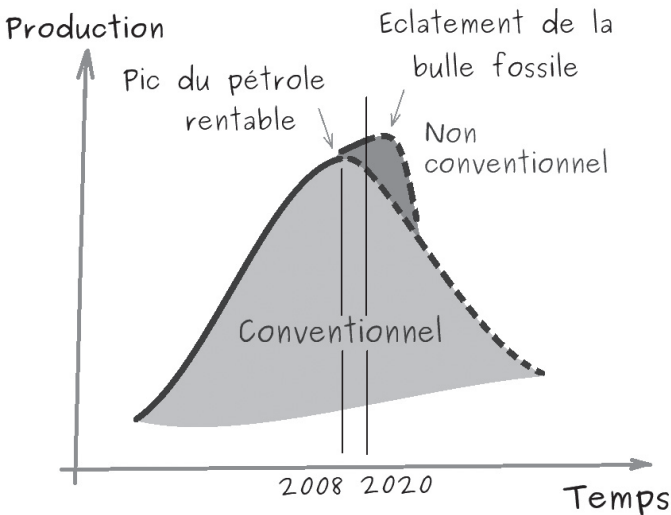
Dans son rapport 2019, elle commence franchement à s'inquiéter et souligne dans son intro les inégalités d'accès à l'énergie, le niveau record des émissions de GES, l'absence de début de transition énergétique, le calme des marchés financiers (avant la tempête ?) et les tensions géopolitiques qui montent. Elle exhorte à l'efficacité énergétique et constate les faibles progrès en ce domaine.

Pourquoi les producteurs d'énergies fossiles, entreprises capitalistes par excellence, produisent-ils du non-conventionnel à perte ? Car il y a des investisseurs pour les financer, motivés par l'idée qu'un jour cela sera rentable¹. Le déclin des énergies fossiles conventionnelles, entamé depuis déjà 10 ans est masqué par une bulle spéculative sur les fossiles non-conventionnels, qui fait l'hypothèse farfelue que notre société pourra se payer un pétrole à 120 € le baril demain, alors qu'aujourd'hui c'est la crise mondiale dès qu'on dépasse 60 €.

Le futur proche pourrait donc ressembler à ça :

1. Ou ayant cru que ça serait rentable, mais une installation non rentable, une fois en place, il faut la faire produire tout de même pour limiter les pertes financières.

Quand?



Le début de la descente est retardé par le non-conventionnel mais la descente est plus raide ensuite.

Le pic tout pétrole a déjà été repoussé d'une décennie, va-t-on le repousser d'une de plus ?

L'Europe importe presque 100 % de son pétrole, en provenance de pays dont la moitié a déjà franchi leur pic ou sont en passe de le faire d'après l'historiquement optimiste AIE. Pour les pays déjà en déclin (Norvège, Algérie, Mexique, Azerbaïdjan), la baisse est d'environ - 20 % en dix ans, ça ne plaisante pas !

Pour le gaz, c'est comme pour le pétrole, avec quelques années de retard. Le report sur le gaz semble la maigre planche de salut de l'AIE¹, qui pousse donc à l'électrification massive, notamment des véhicules,

1. En mai 2019, elle appelle aussi à des extensions additionnelles de la durée de vie des centrales nucléaires existantes ainsi qu'à de nouvelles constructions, c'est dire si ses experts serrent les fesses et sont prêts à tout pour retarder la grande panne.

puisque le gaz n'est pas adapté au transport, sauf à le convertir en électricité avant (ce qui se fait assez bien).

Combien de temps pourrait tenir cette bulle fossile ? Entre zéro et dix ans¹...

Précisons que cet éclatement sera forcément plus mou, plus lent qu'une bulle financière, l'inertie du secteur étant considérablement plus grande. L'abandon presque total des productions non-conventionnelles pourrait bien prendre encore dix ans, donc être effectif dans dix à vingt ans. Nous serions alors dans la pente raide de la décrue énergétique. Il est très probable que les États, principalement les USA, injecteront massivement de l'argent pour soutenir leur industrie du fossile non conventionnel, ce qui aura pour effet de retarder la dégringolade mais certainement pas de l'éviter.



6 mai 2018 6 h. L'effondrement sera lent.

Étape dans un éco-hameau d'une dizaine de magnifiques habitations écolo-hétéroclites. Le lieu est lui aussi magnifique, ces gens-là sont aussi discrets qu'impressionnants.

Je n'arrive pas à croire que l'effondrement pourrait être brutal et rapide. Le capitalisme est si plastique, sa capacité à récupérer et digérer les alternatives est si grande que je l'imagine bien survivre au mode de vie occidental. [...]. Nous allons subir une dégradation et une diminution de tout, assez lente pour que nous l'acceptons. Dans certains points chauds, grandes villes notamment, ça devrait remuer un peu quand même : manif's, émeutes, destructions. J'imagine bien

1. Ça y est ! On l'a pondue notre prévision qui-sera-fausse-mais-on-saura-expliquer-pourquoi.

Quand ?

une proportion importante de la population urbaine rester dans les villes envers et contre tout. Le fait de ne connaître que ça, d'y avoir tout ce qu'on possède, de croire que ça va s'arranger, que c'est un mauvais moment à passer, que le gouvernement va prendre des mesures, que c'est pire à la campagne...

Imaginons un scénario :

- Ralentissement économique durable à la suite à la pandémie Covid-19, le prix du baril reste sous les 40 \$, la rentabilité du pétrole non conventionnel devient franchement négative, éclatement de la bulle fossile.

- Nouvelle crise financière alors même que celle de 2020 n'est pas absorbée, certaines banques ne sont pas refinancées, une partie de l'épargne est annihilée. Nombreuses faillites d'entreprises de production de pétrole non-conventionnel.

- Les investissements dans le non-conventionnel chutent à zéro, les puits déjà en production sont maintenus en exploitation mais déclinent très vite.

- Le baril repasse temporairement au-dessus de 100 \$, mais l'élan du non-conventionnel est coupé.

- Mouvements sociaux de plus en plus forts dans de nombreux endroits dans le monde. Répressions étatiques de plus en plus dures.

- Réduction du commerce mondial, la crise financière s'étend à nouveau à tous les secteurs économiques mais cette fois pour des raisons structurelles (manque d'énergie) et non conjoncturelle (virus).

- Baisse de la demande en énergie et matières premières et baisse de la production totale d'énergie fossile. Les prix oscillent autour d'un prix qui n'est pas assez cher pour les producteurs et en même temps trop cher pour les consommateurs (environ 70 \$ le baril).

- Pénurie de matières premières, la récession du commerce mondial s'accélère.

– Le prix maximum acceptable de l'énergie par des consommateurs de plus en plus pauvres ne cesse de baisser, la rentabilité de la production pétrolière globale diminue, accélérant la baisse de production globale.

– Les conflits consomment une part toujours grandissante de l'énergie disponible, ce qui augmente la pénurie pour les populations, donc les conflits. Les conflits font aussi directement baisser la production, par destruction de l'outil de production.

– Les États les plus dépendants du commerce mondial basculent dans le chaos.

...

Remarquons que les plus mauvaises places seront probablement pour :

– Les habitants des territoires producteurs d'énergie et matières premières (ce qui déjà le cas depuis le début du colonialisme, la plupart des pays les plus riches en ressources fossiles hébergent les populations les plus misérables).

– Les consommateurs ayant besoin de plus d'énergie qu'ils ne peuvent s'en payer.

– Les habitants des grandes villes où les conflits sociaux seront les plus intenses¹.

En étant optimiste, on peut imaginer une variante de ce scénario où les sociétés civiles, prenant le pas sur les gouvernements, arrivent à amortir les chocs et à organiser la descente énergétique dans une relative équité. Des réseaux d'échanges de savoirs permettraient de transformer les pelouses de nos lotissements en potagers, d'équiper de sacoches les vélos à 3 000 € qui sillonnent actuellement la France le dimanche, de fabriquer des

1. À moins que le pillage des campagnes alimente les villes.

poêles économes¹... En France, le nombre de morts de soif, enfermés derrière leurs volets roulants électriques baissés, pourrait même être nul, rêvons.

C'est bien là que la lutte écologique doit se concentrer dès maintenant, dans l'amortissement des chocs. D'une part en recréant de la société civile et du lien, comme le font par exemple les Gilets Jaunes en France, d'autre part en expérimentant grandeur nature des modes de vie économes et résilients, comme par exemple les éco-lieux collectifs qui se développent depuis le milieu des années 2000, toujours en France².

N'oubliez pas que vous n'étiez plus, depuis de nombreuses pages, dans le chapitre « évidences » mais dans celui de nos intuitions et de notre subjectivité !

1. Par exemple les poêles de masse « Dragon » ou « Rocket Stove » qui peuvent être facilement autoconstruits et dont le rendement (entre 70 et 85 %) est équivalent aux meilleurs poêles vendus dans le commerce actuellement.

2. Pardonnez ce francocentrisme, notre engagement écologiste nous a fait abandonner l'avion pour le vélo. De toute façon, les étrangers sont mieux placés que nous pour produire leur propre analyse de la situation et les déclinaisons locales qu'ils subiront.

Concrètement ça donnerait quoi ?

Bon, alors, ça serait pour dans moins de 10 ans et ça commencerait par une pénurie énergétique mondiale progressive mais néanmoins rapide. Ordre de grandeur de la baisse d'énergie disponible : plusieurs pourcents chaque année.

Au mieux on ne perd « que » 10 ou 20 % la première décennie, mais si des ruptures ou des emballements se produisent, la descente sera plus rapide et plus chaotique.

Pour continuer d'imaginer ce qui pourrait se passer, faisons l'hypothèse d'une baisse irrégulière de la production tout pétrole (hors gaz et charbon) de -20 % en 10 ans (1 ou 2 % par an plus une ou deux ruptures plus importantes). Ce qui représente en même temps une descente extrêmement rapide pour le système thermo-industriel et un laps de temps pas ridicule pour discuter de comment on s'organise en bas pendant qu'en haut ils menacent de nous envoyer des bombes éventuellement nucléaires.

À l'échelle mondiale, ce sont les rapports de force entre nations qui vont décider du partage, la plus grosse part au plus fort, et effondrement rapide pour les nations passant en dessous de leur seuil minimal fatal.

Aux échelles nationales ce sont les rapports de force entre Lolo et Socie¹ qui vont donner la couleur, rouge, bleu ou brune.

1. T'as deviné « société civile » ! C'est bien, toi aussi tu anticipes. Lolo, c'est l'oligarchie, pour ceux qui lisent pas tout.

Comme l'expliquent Gauthier Chapelle et Pablo Servigne dans « L'entraide, l'autre loi de la jungle » les groupes dont les membres coopèrent sont plus forts que les groupes dont les membres sont en compétition entre eux. Il y a donc un double bénéfice à coopérer pour les classes inférieures : meilleure répartition de l'énergie au sein de leur société et globalement plus d'énergie pour l'ensemble de leur société, cette dernière étant plus en capacité de tirer son épingle du jeu international. Une coopération au niveau au-dessus, internationale, serait bien plus efficace, mais nous avons déjà constaté son inexistence actuelle et l'improbabilité de sa survenue¹.

Posons donc comme hypothèses que :

- Les nations se livrent une lutte féroce pour l'énergie et les matières premières (comme maintenant, mais de pire en pire).

- Quelques nations s'accaparent une belle part de ce gâteau de plus en plus petit et moisi.

- Des nations sombrent dans le chaos les unes après les autres (gouvernement ne contrôlant plus rien, guerre civile, pénurie graves...).

- D'autres nations expérimentent une descente énergétique subie et plus ou moins aménagée, entre mesures d'État favorisant les classes supérieures, initiatives citoyennes tendant à mieux répartir et alternatives radicales tentant de trouver des solutions hors normes.

1. On peut néanmoins imaginer que Lolo, seule organisation mondiale réellement efficace, prenne le contrôle de la plupart des nations et les coordonne. Ce serait l'objet d'un autre bouquin, de science-fiction.



**30 mai 2018 15 h. Un effondrement sociétal
en dix ans comme objectif.**

Notre civilisation industrielle détruit les conditions de vie de l'espèce humaine sur terre (ainsi que celle des autres espèces). Plus cette civilisation perdurera, plus la dégradation de la biosphère sera importante et moins les conditions seront favorables à une civilisation post-industrielle. Plus le terme de l'effondrement sociétal sera atteint tôt, plus les conditions seront propices au fonctionnement d'une autre société. Mais cet effondrement ne doit pas être non plus trop rapide, pour que les ferments de cette civilisation d'après aient le temps de lever. Éviter l'effondrement sociétal étant maintenant impossible, l'objectif est de contrôler sa vitesse, pour qu'il soit le plus rapide possible tout en restant progressif. Dix ans pour généraliser une agriculture bio et peu mécanisée, pour installer des récupérations, stockage et filtration d'eau de pluie, pour développer les monnaies locales nécessaires aux transactions non numériques, pour accompagner les individus dans leur transition intérieure.

Nous allons tenter d'imaginer des conséquences concrètes pour les nations dans ce dernier cas (descente énergétique subie et plus ou moins aménagée), en espérant que des pays comme la France suivraient ce scénario. De toutes façons, le rôle « accaparement des ressources » est peu intéressant, puisqu'il est la continuation de la gabegie et de l'injustice actuelles, nous en avons déjà assez parlé. Quant au scénario « chaos » suivi par certaines nations, nous sommes assez incompetents en la matière et préférons ne pas en dire plus.

Où les restrictions énergétiques vont-elles s'appliquer en premier dans un pays qui ne sombre pas dans

le chaos, mais est néanmoins soumis à une diète énergétique sévère ? S'il ne sombre pas dans le chaos, c'est que le bras de fer Lolo Socie donne des choses pas trop stupides. L'agriculture, la distribution d'eau et la santé devraient être privilégiées au détriment de l'habitat, de la production industrielle et des transports. Quand le bâtiment va, tout va. Ben là il va aller de plus en plus mal, car il y a, en France par exemple, assez de taudis pour loger 70 millions de zombies. Le transport peut largement être restreint, tellement nous nous déplaçons pour rien actuellement. La production industrielle, soulagée des gadgets de loisir, se concentrerait sur le matériel nécessaire à la reconversion désordonnée de l'agriculture et à l'essor d'un système de soins basse technologie.

L'**agroécologie**¹ faiblement mécanisée, actuellement balbutiante et expérimentale, se développera par la force des choses, alimentée par le chômage généralisé. Sa haute complexité produira beaucoup d'échecs et de déceptions, bon courage les néo². L'élevage, énergétiquement beaucoup moins rentable que la production de légumes ou de céréales, se réduira aux zones inadaptées à la production végétale (montagne, pentes raides, sol rocailleux, versants nord...) et aux petites exploitations réussissant à produire l'alimentation de leur animaux. La dégradation des sols par 70 ans d'aberration verte (labour profond, produits chimiques, monocultures) sera une première contrainte très forte de cette reconversion, ceux qui auront anticipé une restauration de

1. Une agriculture non certifiée bio mais sincèrement bio.

2. Les « néo-ruraux » sont les personnes non issues du monde agricole, on dit aussi « hors cadre » (familial), qui tentent un retour à la terre (voire une 1^{re} rencontre) après une vie citadine ou « rurbaine » (habiter à la campagne, bosser à la ville). Cette minorité du monde agricole est largement majoritaire dans les alternatives agricoles (permaculture, agriculture bio, agriculture sur sol vivant, etc.). Nous en faisons partie.

leur sol (augmenter le taux d'humus et la biomasse vivante, amélioration de la structure, etc.) s'en sortiront mieux. La deuxième contrainte sera la démécanisation, moins de tracteurs et plus de bras, ce qui change complètement ce qu'il est possible ou impossible de faire sur une parcelle de terre.

La **santé** allopathique sera au régime tandis que la santé naturelle plus ou moins honnête tentera de pallier les défaillances de la première. La mortalité des personnes fragiles montera en flèche et les maisons de retraite seront un luxe inabordable pour la grande majorité de la population. Heureusement le jardinage et le vélo ça conserve, il faudra donc mourir en meilleure santé que maintenant.

Les restrictions d'**eau** auront un fort impact sur l'habitabilité de telle ou telle zone. Les villas en haut de la colline avec vue imprenable seront moins cotées quand l'eau n'y arrivera plus faute de pression dans le réseau. Les parties de réseau alimentant les endroits les moins peuplés (ou peuplés d'habitants « pauvres ») seront coupées petit à petit. Les parties alimentant les populations les plus pauvres seront entretenues a minima et fonctionneront de manière intermittente, juste ce qu'il faut pour éviter des émeutes.



19 juin 2018 11h30. Se préparer à
l'effondrement dans une grande ville ?

Beaucoup de gens, moi y compris, se disent spontanément qu'il faut anticiper en quittant les grandes villes pour s'installer à la campagne car la résilience passe avant tout par l'autonomie alimentaire. En banlieue parisienne nous avons pu questionner des ultra-urbains qui pensent l'effondrement sans envisager de quitter

Concrètement ça donnerait quoi ?

leur ville. Certains ont clairement, voire froidement, répondu préférer mourir en ville en restant avec leurs proches plutôt que de partir. J'ai eu l'impression qu'ils s'imaginaient un effondrement net, brusque, ponctuel, simpliste et qu'en attendant ils font leur colibris pour être bien. Vont-ils rester aussi sereins quand ils auront faim ? Ça me rassure sur le fait que tous les urbains ne vont pas débarquer dans nos campagnes en mode zombie mais qu'une bonne partie va rester longtemps en ville, envers et contre tout.

Pourtant, un exode urbain progressif et anticipé serait bénéfique pour tout le monde, aux urbains et aux ruraux. Nous allons, dans le meilleur des cas, vers une révolution verte à l'envers, une remassification du travail agricole manuel, un bouleversement culturel, de nos modes de vie, de nos lieux de vie, de nos patrimoines. Ce changement nécessitera du temps et va devoir se faire à marche forcée. Je reste convaincu que l'avenir est hors des villes et que ces urbains ont des œillères grandes comme des immeubles.

Beaucoup d'autres ont un pied ou au moins un orteil en campagne, via des amis ou de la famille qu'ils visitent régulièrement et qui constituent un repli rural possible et parfois même envisagé.

Logiquement, dans notre cas étroit d'une nation ne sombrant pas dans le chaos mais ne trouvant pas non plus sa place sur le podium de l'accaparement énergétique, un **exode urbain** se produira puisque l'alimentation et le travail nécessaire à sa production se trouveront en campagne. L'agriculture urbaine, sur les toits et toutes les petites zones possibles, pourrait subvenir de 10 à 30 % des besoins alimentaires de la ville dans des conditions optimales¹. Mais les conditions

1. « Nourrir l'Europe en temps de crise » Pablo Servigne.

sociales le permettront-elles ? Cela nous semble peu probable. La trop grande densité de population, dont une grande partie ayant toujours vécu totalement coupée de la nature, produira des tensions et conflits peu propices au temps long nécessaire à la croissance des végétaux jusqu'à leur récolte. Le pillage de jardin sera plus fréquent en ville, l'agriculture urbaine risque bien de ne rester qu'anecdotique voire théorique.

Mais n'imaginons pas des gens sur les routes, quittant les villes en poussant un caddy. Le scénario se déroule sur plusieurs décennies et cette lenteur rendra le phénomène relativement invisible. De nombreux logements en ville deviendront vacants puis squattés puis délabrés. À la campagne, les fermes qui au début du ^{xx}^e siècle abritaient une dizaine de personnes, puis seulement deux ou trois actuellement, seront en capacité d'accueillir à nouveau de nombreux habitants à condition de ne pas être trop regardant sur le confort. La boisinière auto-construite remplacera la cuisine intégrée avec tiroirs sur roulements, la corvée de bois remplacera la queue au supermarché, le nombre de mètres carrés par personne perdra un zéro pour ceux qui habitaient déjà à la campagne dans d'immenses maisons vides. Au besoin les hangars agricoles, dégagés de leurs tractozores morts de soif, seront reconvertis en dortoirs, à la belle saison ce sera très sympa, tu pourras gratter la guitare le soir¹.

1. Youpi tralala, l'idée de l'effondrement produit de fortes fluctuations du moral, les auteurs n'y échappent pas.



23 avril 2018, 11 h. Galère numérique.

Deux heures de bataille pour installer un logiciel de retouche vidéo. Le film que nous projetons lors de notre animation est trop long, il ne démarre pas ni ne finit comme on veut. Ma matinée va y passer.

L'internet sera peut-être une des premières choses à disparaître de notre quotidien. Que de temps nous allons gagner ! Que de choses nous ne ferons plus. Toutes ces données numérisées, les photos de toutes nos vies petit à petit inaccessibles au fur et à mesure que notre matériel tombera en panne ou que nos connexions deviendront muettes. Ce sera à la fois une perte incroyable et minime au regard de ce qui sera devenu important à nos yeux à ce moment-là. Rétablir une connexion internet où l'arrivée d'eau, qu'esquille sera prioritaire ? Claudine s'active pour le repas de midi, nous sommes chez elle, dans le monde en fin de vie, c'est bien confortable. J'espère bien obtenir d'elle un témoignage vidéo de ce qu'elle pense de cette notion d'effondrement.

Reste la question de la **dictature** dans notre nation ni totalement chaotique ni correctement approvisionnée.

Dictature brune

Nous avons déjà argumenté l'impossibilité et l'inutilité d'une dictature verte, mais une brune c'est bien possible, avec des justifications vertes.

En temps difficiles, quand il n'y a pas de responsable extérieur clairement identifiable, quand les problèmes semblent ne pas avoir de solutions, les gouvernants ou les prétendants à gouverner simplifient la réalité pour la réduire à un objet rapidement vendable et rentable politiquement. Le glissement de notre pseudo-démocratie à une dictature est lent, trop lent pour les grenouilles que nous sommes dans notre bocal social. Chaque gouvernement en France, qu'il se prétende de gauche ou bien plus à droite qu'il ne le dit, monte un peu plus le curseur de la coercition et de la répression.

Le gouvernement Sarkozy a accéléré et modifié le fonctionnement de la justice¹, la rendant plus expéditive et transférant des prérogatives du pouvoir judiciaire au pouvoir exécutif (exemple la marginalisation des juges judiciaires, remplacés par des autorités administratives). Celui de Hollande a donné un coup d'accélérateur au flicage numérique² et instauré un état d'urgence³ de presque deux ans (novembre 2015 à octobre 2017). Cet

1. LOPPSI (mars 2011), Loi « Simplification du droit ».

2. Loi renseignement (mars 2015) permettant entre autres une nouvelle étape dans la surveillance des données échangées sur internet. Loi renforçant la lutte contre le crime organisé et le terrorisme (juin 2016).

3. État d'exception permettant aux autorités administratives (ministre de l'Intérieur, préfet) de prendre des mesures restreignant les libertés comme l'interdiction de la circulation [...], les assignations à résidence, la fermeture de certains lieux,

état d'urgence n'a été levé par le gouvernement Macron que quand les facilités répressives ont pu être inscrites directement dans le droit commun¹. Ce gouvernement a pu ainsi mettre en œuvre une répression violente contre le mouvement des Gilets Jaunes, mouvement populaire le plus important depuis un demi-siècle en France : onze morts et plusieurs dizaines de blessés graves en six mois de mouvement, prise en compte quasi nulle des revendications.

La violence d'État augmente, en même temps que la propagande d'État stigmatise et dramatise les petits dérapages des manifestants (quand la police ne les provoque pas elle-même).

Le délit d'opinion, permettant des poursuites pour avoir exprimé des opinions politiques, religieuses, historiques ou autres, pas encore inscrit dans nos lois, fait son petit bonhomme de chemin². Certains militants écologistes sont fichés S³ dans le même sac que les potentiels djihadistes.

Ces exemples ne veulent pas dire que Lolo et ses représentants ont un désir de répression en soi, mais c'est en tout cas ce qu'ils mettent en œuvre, probablement sans y croire vraiment, plutôt pour rassurer et se rassurer. Et vu le peu de réaction de Socie, le curseur va continuer à se déplacer.

l'interdiction de manifester et les perquisitions administratives. Ainsi, il dessaisit l'autorité judiciaire de certaines de ses prérogatives. Source Wikipédia.

1. Loi renforçant la sécurité intérieure et la lutte contre le terrorisme (octobre 2017), Loi visant à renforcer et garantir le maintien de l'ordre public lors des manifestations (avril 2019), Loi sur la réforme de la justice (mars 2019).

2. Loi « Fake news » (mai 2019) limitant la liberté de la parole à ce qui est vrai, l'État décidant de ce qui est vrai ou pas.

3. Catégorie « Sûreté de l'État » du fichier des personnes recherchées (FPR), sans aucun délit condamné ni même constaté.

Notre dictature brune en cours de maturation trouve pour le moment l'essentiel de ses justifications dans l'ordre et la sécurité, mais viendront s'y ajouter des justifications écologiques quand la dégradation de la nature et les demandes de mesures par la population seront telles que le statu quo ne sera plus tenable, même par la force. Des restrictions à la pollution (amendes, limitation des usages) frapperont ceux qui n'auront pas les moyens d'adopter des comportements désignés comme vertueux par le ministère de la simplicité involontaire. Les plus riches pourront continuer à consommer des produits et services plus efficaces en échange de leur soutien inconditionnel au régime. Ces mesures autoritaires ne changeront rien à l'évolution de la biosphère mais donneront encore et toujours l'impression que le problème est pris en compte.



29 juin 2018 7 h. Qui est le plus prêt ?

Bordeaux, dernière ville, soirée au Samovar, un café associatif, un lieu de rencontres et de débats, une bibliothèque, un groupement d'achats... Sans subvention, sans salarié, en autogestion et à prix libre, avec un loyer à payer, le Samovar est un de ces lieux caractéristiques où se vit l'alternative et où peut se retrouver une frange alternative de la population. La façade est largement vitrée et expose la convivialité de l'endroit. Depuis l'intérieur, si on s'est avancé suffisamment profondément et que l'on se retourne, cette même surface vitrée permet d'avoir en arrière-plan le bar de l'autre côté de la rue. Un bar qui semble sympa, à la clientèle plutôt jeune et à la communication aussi simple que travaillée. Les gens y sont souriants et ce soir-là plus nombreux que dans le Samovar pour notre soirée

sur le thème de l'effondrement sociétal. Je perçois de l'insouciance en regardant cet autre côté de la rue et je vois de la conscience dans le Samovar.

Et pourtant, cette jeunesse en face est-elle moins prête à un effondrement? La capacité à prendre conscience de la gravité et de l'urgence de la situation n'est pas un gage de capacité à s'adapter. [Si] l'information et la réflexion permettent une action adéquate et pertinente, elles peuvent aussi torturer, déprimer, faire « tourner en rond ». Ce soir je me dis que ces jeunes gens inconscients et joyeux ont des qualités qui peuvent aider à leur adaptation : capacité à accepter et vivre dans un système inégalitaire, à s'en satisfaire, capacité à intégrer une hiérarchie et à s'y soumettre, capacité à faire avec l'ordre des choses qui leur est imposé, capacité à faire avec ce qui leur est proposé. Ce soir je me dis que si demain la norme est de ne plus avoir de téléphone portable, d'être végétarien, surveillé, de voir des amis et des membres de sa famille disparaître, de ne plus voter, de ne plus avoir de voiture, d'être tous habillés pareil, de devoir travailler dans des champs à la main, etc., ils seront peut-être plus aptes que nous à s'adapter et à vivre dans ce futur qui fait peur ou met en colère les écolos.

La surveillance généralisée, essentiellement numérique, et les moyens de répression, très technologiques, pâtiront à terme du manque d'énergie et des ruptures d'approvisionnements internationales. Notre dictature brune pourrait donc dysfonctionner elle aussi et être vécue par la population comme une simple emmerde de plus et pas vraiment comme une oppression totalisante, en tout cas pour ceux qui seront assez discrets, souples et inventifs¹.

1. Optimisme de moins en moins étayé, il temps de s'arrêter-là pour les pronostics sociaux-politiques...

Et les gens dans tout ça ?

*« Dans la vie il y a ceux qui ont un pistolet chargé
et ceux qui creusent. Toi tu creuses. »
Le bon, la brute et le truand*

D'une part, si les égoïstes ont un avantage sur les altruistes et les coopérateurs, les groupes d'égoïstes sont nettement désavantagés face aux groupes dont les membres coopèrent. D'autre part, si l'entraide est spontanée et largement prépondérante après les catastrophes, elle dure d'autant plus qu'elle donne des résultats et que les tricheurs sont peu nombreux, si les comportements égoïstes reviennent cela tue l'entraide.

Comment va réagir la population à une réduction drastique de l'énergie disponible en dix ou vingt ans ? À des conditions climatiques plus difficiles ? À un mode de vie plus rural, plus rude, plus manuel ? À une désagrégation des aides de l'État ? À un durcissement et une multiplication des contraintes et restrictions en même temps que s'ouvrent des espaces de non-droit (ou de moindre droit), des espaces où des expérimentations deviennent possibles ?

La situation de départ de chacun est différente à bien des égards : plus ou moins informé et préparé, avec plus ou moins de moyens financiers, culturels, intellectuels, plus ou moins écolo, plus ou moins partageur, et surtout habitant dans une zone à densité de population plus ou moins forte. Les réactions et les manières de s'adapter seront très diverses.

Trois facteurs favorisent la **panique** : brutalité des changements, impréparation et densité de population.

Trois facteurs qui grandissent avec la taille de la ville. En campagne le risque de mouvements de panique est probablement moins important qu'en ville. À la campagne les gens ont plus l'habitude de se parler, de faire du potager, d'entretenir leur maison, de chasser ou de croiser des chasseurs, de côtoyer les conseillers municipaux, d'avoir des rapports conviviaux avec les forces de l'ordre (la gendarmerie en l'occurrence), de discuter avec la caissière du supermarché qui est souvent de la famille, une connaissance ou une connaissance de la famille.



19 août 2019 – Solastalgie et compagnie.

Les prises de conscience autour des difficultés relationnelles humaines que nous allons avoir à gérer face à l'effondrement sont de plus en plus nombreuses. En une semaine, j'ai été sollicitée deux fois en vue de se fédérer avec d'autres sur le sujet. La première fois, c'était après mon intervention au Festival Sans Transition de St Lézin. L'animatrice¹ d'un atelier prévu le lendemain « résilience émotionnelle » est venue à mon atelier « résilience intérieure ». Étant donné les thèmes de nos ateliers, il semblait bien que nous ayons des atomes crochus. Elle est psychothérapeute et me dit que ses collègues la prennent pour une folle de s'intéresser à l'éco-anxiété – d'ailleurs, elle préfère le terme « solastalgie », car il englobe d'autres émotions telles que colère, tristesse... – Certains lui demandent même si elle n'est pas dans une secte ! Elle se sent solo dans le milieu et peine à trouver d'autres thérapeutes avec qui

1. Il s'agit de Charline Schmerber, citée en page 178, auteure du site www.solastalgie.fr

échanger sur le sujet, se fédérer. Elle a créé le site solastalgie.fr et aimerait y proposer un annuaire de praticiens sur le sujet. La seconde proposition m'a été faite par téléphone. Robin Lauff, coach relationnel, intéressé par notre stage « Quelles résiliences face à l'effondrement? », m'explique qu'il crée un « Groupe de réflexion proposant des recommandations et travaillant à la définition de bonnes pratiques, en vue du développement de l'entraide entre individus et du renforcement de la résilience en collectivité, dans un contexte d'effondrement sociétal ». Wouaouh! Ca claque! Je suis impressionnée. Il me parle aussi d'accompagnement d'écologie, de créer du lien entre des praticiens de divers horizons avec comme point commun l'individu, principalement l'aspect émotionnel. La doc qu'il m'envoie parle de résilience en temps d'effondrement, pendant et après. De préparer les gens psychologiquement, de les soutenir, de gérer les angoisses, voire les traumatismes, d'éviter des comportements destructifs, d'entraide... Je me dis qu'il voit juste! Que c'est exactement ce que j'essaie de faire à mon niveau, mais je vois en son projet une possibilité d'étendre mon champ d'action. J'ai l'impression qu'on a la même recherche, en tout cas le même idéal fantasmatique. Marc me rappelle que je suis déjà engagée sur plein de trucs, et que je serine que j'ai besoin de plus de temps pour prendre soin de moi. Il a raison... mais j'ai pas envie de prendre sa remarque en compte! Si je lâche le « prendre soin de l'humain », alors je lâche tout, et j'ai encore envie d'agir. Ma curiosité est plus forte, et mon appel intérieur aussi. Le rendez-vous est pris: je participerai à leur première réunion en septembre¹.

1. Groupe de réflexion et de recherche indépendant, il est composé d'un noyau de membres engagés, professionnels de l'accompagnement ou de l'encadrement, les profils d'expertise sont divers et transdisciplinaires. Le C2R, Cercle Relations

La moindre conflictualité et la possible disponibilité de nourriture ne décideront pourtant pas tous les citadins à **rejoindre les campagnes**.

L'idée que l'État va faire quelque chose, par exemple réquisitionner la nourriture dans les campagnes, durera sûrement plus que la capacité de l'État à réellement faire quelque chose.

Quitter son lieu de vie et abandonner une bonne part de son stock d'objets (l'ensemble de ce que l'on dépoussière et traîne à chaque déménagement) sera un frein considérable. La box cherchant à se synchroniser depuis plusieurs semaines restera branchée pour le cas où « ça revienne », en consommant sa part de l'électricité disponible. Pour tous ceux qui n'ont aucun point de chute à la campagne (pas de famille, d'amis ou de résidence secondaire), la décision sera encore plus difficile à prendre, mais le choix de « où aller » sera aussi plus vaste.

Enfin une partie des citadins a une connaissance très faible voire nulle de ce qui reste de nos campagnes. La campagne est alors un inconnu et non une alternative à une vie de plus en plus dure à la ville.

Résilience, a vu le jour en 2019 sous l'impulsion de Robin Lauff. Ses objectifs, considérant l'avant, le pendant et l'après de délitements sociétaux potentiels à venir, sont : proposer des recommandations en vue du maintien de cadres relationnels de vie acceptables ; veiller à définir les moyens d'amélioration de l'entraide et de la résilience individuelle et collective ; contribuer à sortir les individus de la sidération pour qu'ils puissent agir à leur échelle en faveur d'élans de solidarité ; anticiper les risques psychosociaux par un ensemble d'actions préventives.



15 mars 2019 – Bordeaux

Mail aux copains collapso locaux pas « locos »

Hier soir, j'étais à Bordeaux, Jean-Marc Gancille (co-fondateur du Tiers Lieu Darwin) y présentait son bouquin « Ne plus se mentir », en table ronde avec trois autres intervenants.

J'ai adoré: son expression est fluide, calme, claire et sans détours. Ça a décoiffé.

Si je devais résumer son point de vue, je dirais: avec les boucles de rétroaction du changement climatique, on va morfler grave de toute façon. On peut juste essayer de pas aller au pire en arrêtant très vite nos conneries. En fin d'explications, il parle des mouvements comme Deep Green Resistance et Extinction Rebellion, pour qui défilier sagement avec des pancartes ne suffit plus, vu l'urgence.

Il a rappelé qu'hier matin, l'ONU a officiellement annoncé la fin de l'Arctique. On ne peut plus rien faire, ses glaces vont fondre...

Deuxième intervenante: une maman, militante très engagée dans la Transition. Elle dit n'avoir réussi à lire en entier aucun bouquin de Pablo, qu'elle jugeait déprimant. Elle commence en disant qu'il vaut mieux parler d'actions positives mais pas d'effondrement (un discours que j'ai entendu maintes fois). Puis annonce qu'elle a lu en entier le bouquin de JM Gancille et reconnaît être d'accord avec les constats...

Troisième intervenant: un gars qui ne vit que sur les ZAD et ouvre des squats. Une dent en moins sur son sourire et un œil amoché. Les questions de « violence/non-violence/désobéissance » ont été largement abordées.

Quatrième: Maurice Rebeix. Bien connu des amateurs des huttes de sudation dans le Sud-Ouest, car meneur

Et les gens dans tout ça ?

de huttes tradition Lakota localement depuis de nombreuses années et très en lien avec les Lakotas eux-mêmes. Ses créneaux à lui, ce sont la non-violence, la spiritualité au sens large et, bien entendu, le respect de la Terre et notre interdépendance avec le vivant. Un homme qui inspire le respect, dont on boit les paroles de sagesse, même si j'avais parfois l'impression d'entendre Jean-Claude Van Damme...

J'ai passé la suite de la soirée avec une partie du groupe collapso de Bordeaux. À un moment donné, il a été question d'un scénario : certains pensent que l'armée assurera la sécurité des citoyens, fera régner l'ordre et leur fournira la nourriture, réquisitionnée en campagne s'il le faut. Elle montera des barricades pour les protéger des hordes affamées arrivant des campagnes (normal si on va leur piquer la bouffe qu'ils auront produite, ils seront pas bien contents !). Ben ça promet hein !

A l'opposé, certains se préparent plus ou moins activement à une rupture brusque, en apprenant les plantes sauvages, à filtrer leur eau et à faire du feu dans un milieu sauvage (stages bushcraft¹). Il faudra que l'effondrement soit vraiment très avancé pour que ces savoirs trouvent une utilité, mais leur apprentissage est déjà une reconnexion à la nature et éventuellement une occasion de réfléchir à l'effondrement, à son rapport aux biens matériels, à la mort, etc. Ceux-là pourraient bien partir à la campagne un peu trop tôt, y vivre une expérience fort différente de celle qu'ils avaient imaginée, avant de, peut-être, revenir dans une ville pour le moment pas si dégradée que ça.

1. Via par exemple des stages « Art de vivre en pleine nature » ou « Comment survivre en milieu hostile ? »...

Encore moins nombreux, mais quand même de plus en plus nombreux, certains anticipent et cherchent à rejoindre ou à créer des écolieux collectifs, ressentent qu'il va falloir miser sur l'entraide plutôt que sur l'autonomie individuelle, sur des savoirs et des capacités à produire plutôt que sur des réserves qu'on se serait constituées.

Ceux qui auront fait le choix de quitter la ville, ou le lotissement périurbain, pour une nouvelle vie à la campagne redécouvriront la nature à marche forcée : le travail de la terre, les limaces, les ronces, la boue, les chiens sans laisse...

Ils vivront, si l'exode urbain est important, une nouvelle promiscuité en campagne : partager de grandes maisons à plusieurs générations, voire plusieurs familles sera un retour à la communauté après quelques générations de vie en famille mononucléaire dans des appartements ou des maisons exclusifs. Vivre, décider et s'organiser à dix ou vingt est fort différent d'une vie de famille où maman s'occupe de la cuisine (sauf des grillades) et papa du bricolage (dans la limite de ses compétences). Nous sommes culturellement inaptes à une vie communautaire où la gestion des tensions et la résolution des conflits se régleraient de manière horizontale. À défaut de compétences et d'outils de gouvernance partagés, les rapports de force et la domination seront prépondérants.

Nous subirons aussi un nouvel **isolement social**. Actuellement numériquement connecté à une multitude d'« amis » virtuels et de membres de la famille habitant à l'autre bout de la France, si ce n'est de la planète, notre réseau social va se transformer pour se reconstituer avec des inconnus géographiquement plus proches et culturellement plus éloignés. Les membres d'une même famille se regrouperont ou se perdront de vue, avec moins ou plus du tout de nouvelles, de possibilité de communiquer ou de se voir facilement d'un coup d'avion.

Les schémas sociaux qui nourrissent actuellement notre besoin d'appartenance (décrit page 151) seront chamboulés. Bon an mal an, nous retrouverons des points communs avec des cercles d'individus plus locaux, parmi ceux qui viendront nourrir nos besoins physiologiques et de sécurité (Maslow page 150), besoins sur lesquels nous nous recentrerons en priorité. Exemple : le chasseur et l'écoloqui ne font pas bon ménage aujourd'hui, se retrouveront à échanger des techniques de chasse contre des techniques de filtration d'eau ou un gigot contre des légumes.



2 juillet 2018 8h15. À la ville ou à la campagne ?

Lors d'un débat, des urbains disent préférer rester en ville malgré tout. Un exemple est cité d'un couple ayant tout plaqué, biens, famille et amis pour aller vivre à l'autre bout du monde, dans un endroit moins exposé, moins fragile selon eux. Au bout de quelques années d'ennui et de mal du pays ils seraient revenus. Mieux vaut en chier avec les siens plutôt que de se faire chier loin d'eux.

Quelques mots sur la **confrontation** à venir entre la minuscule minorité qui se prépare actuellement (nous par exemple) et l'écrasante majorité qui ignore les premiers, ou les regardent avec mépris, admiration ou incompréhension, c'est selon. Les premiers sont parfois appelés « néosurvivalistes » ou « preppers »¹.

1. Définition de Jim Puplava (2009) cité sur nopianik.fr : « [dans] les années 70, la seule chose que l'on voyait était un seul élément du survivalisme : la caricature, le gars avec son AK-47, se dirigeant vers les collines avec assez de munitions, de porc et de haricots pour traverser la tempête. Le neosurvivalisme est très

Les seconds sont parfois appelés les futurs « zombies » par ceux qui imaginent un effondrement très brusque jetant ces gens sur les routes dans un dénuement soudain et total. Comme nous imaginons quelque chose de plus lent, protéiforme et partiellement invisible, nous les appellerons simplement les gens. Les « néosurvivalistes » seront obligés de collaborer avec les gens qui les ont

différent de ça. On observe des citoyens ordinaires, prenant des initiatives fûtées, se diriger dans un sens intelligent afin de se préparer au pire. [...] Il s'agit donc d'un survivalisme de toutes les façons possibles: cultiver soi-même, être auto-suffisant, faire autant que possible pour se débrouiller aussi bien que possible par soi-même. Et cela peut se faire dans des zones urbaines, semi-urbaines ou à la campagne. Cela veut dire également: devenir de plus en plus solidement engagé avec ses voisins, son quartier. Travailler ensemble et comprendre que nous sommes tous dans le même bain. Le meilleur moyen d'avancer c'est en s'aidant mutuellement. ». Suit un commentaire intéressant de Hobbes (pseudo d'internaute): « C'est d'ailleurs cette notion de retour à la responsabilité individuelle qui pose le plus de difficultés à nombre d'entre nous et explique le succès des discours et sites principalement axés sur la dimension « combat / armement » ou sur les derniers matériels de randonnée extrême. Il est infiniment plus simple de s'envisager pourfendre l'alien, le délinquant émeutier ou la force d'occupation que de devoir affronter son propre attachement, quasi-viscéral, aux éléments de confort moderne, dont on sait pertinemment la nocivité, tant physique que sociale. Il est terriblement tentant de se concentrer sur les stocks de conserves et les barres énergétiques révolutionnaires qui vont équiper [...] le BOB (Bug Out Bag, sac d'évacuation en cas de danger), plutôt que de se mettre en condition d'avaler graines ou insectes et se lancer réellement dans la production de sa nourriture, en révisant au passage la composition de son bol quotidien et la place énorme qu'y ont pris les viandes, graisses, sucres... Alors, en définitive, s'il est un effort qu'un Prepper, ou quel que soit le nom que l'on se donne, doit accomplir en entrant dans cette voie, c'est d'accepter de s'examiner honnêtement et mesurer sa capacité ou volonté à bouger radicalement ses bases...sans cela, sans ce prime effort, la définition du Prepper est assez simple: un asservi dont on a rallongé la chaîne. »

ignorés ou raillés. Certaines de leur initiatives de résilience seront balayées, d'autres feront flop, quelques-unes montreront un temps leur pertinence et susciteront quelques envies. Un de nos fantasmes égotiques est que les gens viennent nous voir et nous demandent conseil, nous qui avons tenté d'anticiper. Il est plus probable que le maire, le chasseur, le président du club de foot ou la grande gueule du village, totalement ignorant de nos tentatives passées et en cours, viennent nous expliquer la vie, la situation et ce qu'il convient de faire. Il faudra trouver un équilibre délicat entre l'expérience plus ou moins avancée et « pas d'ici » des néos et l'expérience de terrain, culturellement ancrée, des leaders du cru, cette dernière pouvant être très efficace et opérationnelle, ou dévastatrice, car peu encline à la délibération et à l'approbation collective. Par exemple sur la prise de décisions : les néos qui tentent de créer groupes et réseaux résilients nous semblent plus horizontaux (gouvernance partagée, outils d'animation de groupe, d'intelligence collective, de résolution de conflit) que les gens qui se hissent de quelques étages dans la hiérarchie verticale de nos sociétés. Les néos devront sortir de leur isolement et leur entre-soi pour faire, souvent dans l'urgence, avec des gens qui n'ont pas pensé l'effondrement et qui parfois ne le pensent toujours pas. Encore quelques exercices de CNV¹ en perspective.

Qui va mourir ? L'effondrement entraînera une baisse importante de la population en quelques décennies. Localement et ponctuellement, plus dans les villes que dans les campagnes, quelques poussées de violence feront quelques morts, mais la vraie baisse des effectifs sera ailleurs et moins visible.

Les possibilités de vie médicalement assistée disparaîtront petit à petit et évidemment en premier pour

1. Voir la note 1 page 30.

les plus pauvres : toutes les personnes dépendantes d'un médicament issu de la santé industrielle auront tôt ou tard un problème d'approvisionnement. Les maisons de retraite fermeront les unes après les autres faute de moyens et les vieux, jusqu'à la fin de leur vie, devront rester bien plus actifs qu'ils ne le sont maintenant, très bon pour l'espérance de vie en bonne santé¹. La mortalité infantile quittera son minimum historique pour remonter vers des niveaux plus habituels dans les sociétés humaines. L'insalubrité, les pénuries en alimentation et surtout en eau rendront les maladies plus fréquentes.

Les accidents seront plus fréquents, car nos vies seront plus manuelles, avec plus d'urgences et d'improvisations. À gravité égale, ils seront plus mortels, puisque le système de santé dysfonctionnera et se contractera. On peut espérer une re-responsabilisation des individus par rapport à leur vie et une reconnexion à la mort en vivant celles des autres. La nouvelle fragilité de la vie nous fera ré-apprécier sa valeur et il y aura sans doute moins de guignols² pour risquer la leur dans des sports extrêmes ou violents (base jump, plongée, spéléo, escalade, ski de rando, ULM, parapente, rugby, moto...).

Au final, même si la pente de la courbe de population sera vertigineuse à l'échelle d'une société, elle sera pour nous peu visible, car plus constituée d'une augmentation des décès courants que d'une irruption de morts violentes.

1. À ne pas confondre avec l'espérance de vie tout court, qui a fortement augmenté pendant l'ère thermo-industrielle, notamment en prolongeant nos vieux au-delà même de leur propre envie de vivre. Deux autres facteurs d'augmentation sont la forte baisse de la mortalité infantile et l'efficacité remarquable de la santé industrielle à récupérer des accidentés qui hier auraient été condamnés (rapidité d'intervention, chirurgie, prothèses, etc.).

2. dont Marc a fait partie il y a quelques années.

PISTES À DÉFAUT DE SOLUTIONS

Bon c'est pas tout de déblatérer sur la fin du monde, mais faudrait peut-être voir qu'est-ce qu'on fait maintenant avec tout ça. Nous espérons que nos constats et prévisions ne vous auront pas dézingué le moral et que vous êtes au contraire gonflés à bloc pour l'action¹.

Nous avons déjà posé qu'une transition intelligente avec tout le monde est irréaliste. Soit elle se fera sans Lolo² (car cela signifie son suicide) et sans une bonne partie de la population (car pas informée, pas motivée ou pas d'accord); soit elle sera un agrégat de trucs contradictoires et inapplicables (croissance verte et mesures pour faire plaisir à tout le monde).

Alors quels objectifs réalistes se donner ? Limiter la casse, amortir les chocs et créer de la résilience avec celles et ceux qui en ont envie, en composant avec un système politique qui nous met plus de bâtons dans les roues que d'huile dans les rouages, en acceptant qu'une partie de la population continue sur des voies qui nous semblent vaines ou aberrantes (consommation, transformation de la société ou attente passive de l'effondrement).

1. La plupart de nos lecteurs sont probablement des « déjà convaincu »s et/ou des « déjà en action », mais quelques-uns auront peut-être découverts le sujet ici, rêvons d'une diffusion non confidentielle.

2. Comment ça c'est quoi « Lolo » ? Toi tu veux juste les solutions sans étudier le problème avant, bravo. Allez, toi aussi file en page 102.



30 juin 2018 21 h 30. Sauver ce système injuste ?

Indépendamment de la crise écologique qui menace sa survie, je trouve notre système profondément injuste, absurde et moche. Même si les voitures ne polluaient plus et l'énergie nécessaire à les mouvoir était infinie et gratuite, un monde rempli de voitures reste un monde où l'humanité recule, où l'espace public est inhospitalier. Même si l'agriculture industrielle était viable, son mode de production de viande resterait une honte et un signe fort de notre déclin culturel.

Est-ce que l'effondrement partiel de notre système n'est pas une opportunité pour de nouvelles conquêtes sociales, d'avancées significatives ? C'est dans le bordel des premiers mois de l'après Seconde Guerre Mondiale qu'une minorité de personnes a pu mettre en place la sécurité sociale et les retraites, deux avancées majeures, inenvisageables quelques mois avant ou quelques années après. La droite se faisait toute petite pour sauver sa peau, la fenêtre de tir a été petite et le tir plutôt réussi.

Les chambardements à venir seront aussi des brèches dans lesquelles s'engouffrer. Beaucoup des initiatives de transition actuelles comme les AMAP, les jardins collectifs, les ateliers d'auto-réparation, les SEL, etc., plafonnent. Elles mobilisent des personnes parmi la petite frange de la population qui s'engage pour des idées et est prête à faire des sacrifices pour elles. Pour le moment elles manquent d'espace pour se déployer, elles restent des expérimentations.

Il faut changer de point de vue. L'effondrement n'est plus un risque à minimiser, un cataclysme à éviter, une échéance à repousser, mais une réponse globale, une

stratégie de civilisation¹, une porte de sortie. La note va être salée, plus pour certains que pour d'autres, nous avons quelques années douloureuses devant nous. Mais quand l'immeuble est en flamme, que l'air est brûlant et irrespirable et que l'échelle des pompiers ne vient toujours pas, il faut se résoudre à sauter par la fenêtre si on ne veut pas rôter.

L'effondrement n'est pas que de la perte et de la douleur, c'est aussi des opportunités, des simplifications rapides qui rendent plein de choses possibles.

Et lui seul a le pouvoir de réduire fortement et rapidement nos émissions de gaz à effets de serre, notre pollution et notre destruction de la biodiversité et de la biomasse. Concernant le nucléaire, l'effondrement risque d'avoir plus d'effets négatifs que positifs, mais il n'est plus temps de chercher la voie qui concilie tout, nous avons trop attendu, ça passe ou ça casse².



15 juin 16h30. Beaucoup de luttes écologistes deviennent caduques avec l'effondrement.

La lutte contre l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes³ est caractéristique de beaucoup de mobilisations écologistes, les luttes contre les Grands Projets Inutiles et

1. Attention pas de complotisme ici. Personne ne pense ni ne bâtit cette stratégie. L'effondrement est une accélération forte de l'évolution de la civilisation, et, d'un point de vue humain, on peut voir cette évolution comme une stratégie, mais ça reste une vue de l'esprit.

2. Avant d'être écolo, Marc a été pilote de montée impossible (gravir une pente de plus en plus raide avec une grosse moto...), parfois il a une poussée adrénalinomécanique, mais il n'a jamais plongé.

3. Le projet d'aéroport a été abandonné en 2018. Est-ce à cause de la résistance des écologistes ou de la crise économique ?

Imposés (GP2I). Inutiles du point de vue des opposants évidemment, leurs promoteurs y trouvant une utilité sociale et économique. En cas d'effondrement, même partiel, de notre société industrielle, et peu importe les modalités de cet effondrement, beaucoup de ces projets s'arrêteront ou seront fortement ralentis.

Cela illustre l'intérêt d'un effondrement « rapide » sans être brusque, qui aura des résultats bien plus importants que des décennies de luttes plus ou moins pacifiques et en tout cas épuisantes.

Parmi les pistes d'actions qui vont être développées dans cette partie, certaines ne nous semblent pas bonnes, ou pas abouties, ou inapplicables en l'état, d'autres nous semblent plus intéressantes. Nous les soumettons quand même au débat, en commençant par les plus globales, ambitieuses et collectives et en allant vers les plus locales et individuelles.

Auparavant, voici quelques considérations générales.

Sédentaire ou nomade ?

Les pistes proposées sont plus destinées à des sédentaires, ancrés dans leur territoire, qu'à des nomades. Dans une perspective d'effondrement lent, le nomadisme ne peut évidemment être la norme dans nos pays à relativement forte densité de population et où l'agriculture à dominante végétale a un plus fort potentiel de production de calories alimentaires que l'élevage extensif, la chasse et la cueillette. A moins d'une réduction par 100 de la population française, il faut des sédentaires pour produire la nourriture nécessaire à tous, parce que l'agriculture nécessite un engagement sur le temps long et aussi parce que le nomade n'a pas l'histoire des lieux qu'il traverse (potentialités de production, pollutions).

Un peu de nomadisme a quand même un intérêt dans un contexte de changements rapides avec des moyens de communication défailants.

Il permet des échanges de savoir qui seront indispensables à la mise en œuvre de petits systèmes basses technologies destinés à remplacer les grands systèmes complexes s'appuyant sur des infrastructures défailantes. Quand internet flanchera, fini les tutos Youtube.

Il permet aussi des transferts de main d'œuvre sur de moyennes distances (100 km). Cette mobilité sera vitale à une agriculture beaucoup moins mécanisée et donc beaucoup plus exigeante en main d'œuvre.

Encore faut-il que les nomades en question aient la volonté de coopérer avec les sédentaires et non l'objectif de les piller. Là encore, parler d'effondrement maintenant, pour informer et faire réfléchir, fera probablement une grande différence.

Les nomades développent aussi une aptitude à faire avec moins, avec ce qu'ils peuvent transporter et avec ce qui se présente sur leur chemin. Aptitude qui nous fera cruellement défaut, nous qui avons une machine pour nous assister dans chaque tâche, qui nous précipitons chez le médecin au moindre nez qui coule, qui mobilisons des m² de bâtiment pour stocker une multitude d'objets de qualité médiocre et d'utilité improbable.

Ils développent enfin une mobilité, une capacité à fuir, qui, si les choses tournent trop mal localement, permet d'envisager un ailleurs, de partir et de voyager dans des conditions de vie plus que de survie.

Vivre et faire en collectif, en groupe, permet d'injecter un peu de nomadisme dans notre sédentarité. Certains membres peuvent aller chercher ailleurs produits ou compétences pendant que d'autres restent pour assurer la pérennité du lieu.

Déclinaison locale de l'effondrement

Avant d'avancer dans les propositions les plus concrètes et locales, il vous faudra réfléchir à ce à quoi vous aurez à faire face. Quelles sont les caractéristiques de votre territoire (100 km autour de chez vous), ses forces, ses faiblesses ? Quelles y seront les manifestations du changement climatique ? D'où vient l'eau ? Que produit l'agriculture locale ? Quelle distance avec une grande ville susceptible d'exploser ?

Pour le climat, il existe des simulateurs qui vous donneront des prévisions de températures, pluviométrie et autres paramètres météorologiques prévus pour différentes échéances. Si vous les utilisez, choisissez les scénarios d'émissions médians du GIEC, puisque nous considérons que les pires scénarios (émissions maximales) sont irréalistes, nos sociétés s'effondreront bien avant d'avoir cramé tout le pétrole nécessaire à ces émissions.

Avec des armes à feu ou pas ?

Les survivalistes en vêtements militaires, prêts à défendre leur stock de rations de survie, peuvent sembler représenter une part importante voire la majorité des gens qui pensent l'effondrement et s'y préparent. Sans avoir de chiffres, nous avons l'intuition qu'ils ne sont pas si nombreux que ça, mais qu'ils sont surreprésentés dans les médias qui cherchent presque toujours le sensationnel, le croustillant, le « qui fait peur » ou « qui prête à moqueries faciles ». À côté, passent plus inaperçues les initiatives plus collectives et bienveillantes¹.

1. Bien que, depuis notre tour à vélo, nous accueillons régulièrement à la ferme des journalistes, qui semblent ne trouver que nous comme lieu collectif où on pense l'effondrement (en tout cas où l'on accepte d'en parler).

La question de la défense de ce que l'on est en train de construire se pose d'autant plus que l'on imagine un effondrement très rapide, qui déstabilise tout et tout le monde en même temps, alimenté par des faits divers non représentatifs de la réalité (le forcené qui tue X personnes dans une commune qui ne sera plus jamais connue que pour ça) et par les productions artistiques d'anticipation déjà évoquées (voir page 228). Même si nous n'imaginons pas notre effondrement local de cette manière, la question ne doit pas être évacuée, et elle est délicate.

À la Ferme Légère, repère de gauchistes pacifistes et non-violents, nous avons plusieurs fois reçu des remarques telles que : « Votre autonomie ne fera pas long feu quand des affamés arriveront de la ville ! » ; « Vous vous ferez piller vos légumes ! » ; « Bisounours ! »¹. La question des armes a été jusque-là éludée : on n'en veut pas, peu importe si c'est nécessaire ou pas... mais peut-être qu'on changera d'avis à un moment donné. Notre sédentarité et notre préférence pour l'entraide, la pérennité et la bienveillance impliquent une vulnérabilité acceptée.

La simple possession d'armes crée de la violence. Le fait de voir des reportages sur des survivalistes armés crée de la peur qui entraîne d'autres personnes à s'armer aussi. La possession d'armes nécessite aussi des compétences (choix, utilisation, entretien, stockage) et des ressources financières. La possession d'armes peut poser des problèmes dans un collectif où tous les membres ne sont pas d'accord sur leur présence. Qui y a accès ? Dans quelles circonstances ? Qui va décider si on sort le flingue ou pas à un moment où l'on n'a pas le temps de prendre une décision de groupe ?

1. Via des réseaux sociaux, dans la vraie vie les gens sont plus modérés.

D'un autre côté, une arme à feu peut être un moyen de réguler la violence, d'imposer le partage et même d'accueillir dans des conditions choisies par l'accueillant (le sédentaire armé donc) et non par l'accueilli (le nomade éventuellement armé): « Tu peux venir chez moi à telles et telles conditions, si t'es pas d'accord j'ai les moyens de te faire partir ». Et bien sûr ça permet de chasser, ce qui peut être utile dans certaines circonstances.

A partir du moment où des armes à feu existent, nous sommes tous aspirés dans une spirale infernale et confrontés à un dilemme stupide entre: faire l'hypothèse que l'arrivée de personnes malveillantes ne se produira pas (ou qu'on les régulera par la CNV); ou participer à l'augmentation de la violence latente par la possession d'armes. La première hypothèse, la non-survenue du pire, est souvent plus fréquente qu'on ne se l'imagine. Pour finir, un choix qui serait probablement mauvais dans tous les cas peut aussi être repoussé dans l'attente d'un changement de contexte. Alors, pour le moment à la Ferme Légère, la possession d'armes à feu ne nous semble pas une nécessité, mais simplement une question à se poser.

Qui a des armes en France? Par ordre supposé de puissance de feu: les militaires, les autres fonctionnaires armés (police, gendarmerie), les chasseurs, certains délinquants et les pratiquants de tir-loisir. Pour les plus armés, militaires, police et gendarmerie, l'idée de leur tenir tête par la force ne nous effleure même pas. Les chasseurs sont nos voisins et nous voulons coopérer avec eux, comme nous le verrons dans un des chapitres suivants. Restent les délinquants armés et ceux qui pourraient le devenir, pour le moment on n'en voit pas dans nos campagnes, alors attendons avant de s'équiper.

Dernière remarque au sujet des USA, pays où une part très importante de la population est armée. Les

violences armées y sont plus nombreuses et on peut se demander ce qui s'y passera en cas d'effondrement en même temps des conditions matérielles de vie (manque d'eau, de nourriture) et des forces de maintien de l'ordre. Il y a bien plus de chance que ça dégénère en tueries que chez nous. D'un autre côté, une population armée est bien plus résistante à une dictature¹.

Sur ces considérations embêtantes, passons à nos propositions non armées.

1. Emmanuel Todd, podcast Thinkerview du 07/11/2018.

Précipiter l'effondrement, réduire sa vitesse

Donc nous aurions besoin que, d'une part l'effondrement commence le plus tôt possible (façon de parler, nous avons déjà vu que le début d'un effondrement est indéfini, indatable) et que d'autre part, il soit suffisamment lent pour que les alternatives, les créations, les solutions et les adaptations locales aient du temps pour se mettre en place. Démarrer au plus tôt et aller lentement.

L'effondrement est-il pilotable ? Non, par définition, mais peut-on influencer sur son déroulement ? Dans notre perspective de réduire les atteintes à la biosphère en limitant les dégâts humains et sociétaux, l'idéal serait que l'effondrement se porte principalement sur les parties du système qui seraient à la fois les plus délétères pour notre planète et les moins indispensables à la cohésion sociale et aux conditions matérielles minimales de la vie humaine.



**8 juin 2018 7h30. Accélérer l'effondrement
là où le système est le plus destructeur tout
en préservant ce qui fait société.**

La biosphère est le point d'appui ultime, le fondement unique, de toute vie, donc de toute société humaine. Plus l'altération de la biosphère sera importante et plus les possibilités d'un après, d'un rebond, d'un « autre monde » seront faibles. Accélérer l'effondrement peut

donc être un voie présentant un certain intérêt, tout en étant passablement glissante, elle peut produire du mieux pour demain et du moins bien pour maintenant. Peut-on imaginer une action sélective, à la fois accélération et freinage? Est-il possible d'accélérer l'effondrement de la société industrielle là où elle est la plus nuisible, tout en freinant l'effondrement là où nous faisons société? Des objectifs à long terme, si on peut encore en avoir, nécessitent de limiter l'effondrement de la biosphère et de favoriser le développement des alternatives, pas de mettre des béquilles au système pour éviter qu'il s'effondre.

Et comment faire sans verser dans le terrorisme ou la violence, sans être illégal tant que la légalité veut dire quelque chose? Faut-il en fait participer au système? Où? Dans quels domaines? Quelles sont les parties du système qui sont les plus autodestructrices tout en étant les moins destructrices pour la nature et les humains? Où sont ces endroits singuliers de notre civilisation?

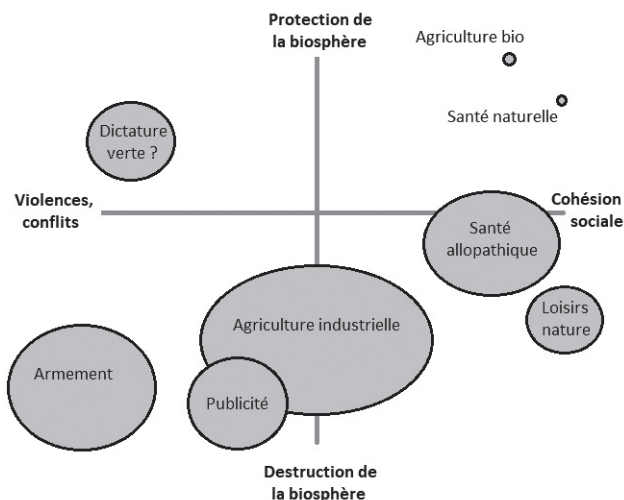
La production d'armement et la publicité sont deux activités particulièrement destructrices pour la biosphère, sans apporter grand-chose à la communauté humaine, à part de l'activité économique, du travail. Autant payer les gens à ne rien faire, le bilan écologique et humain au final serait meilleur.

La production et l'utilisation de véhicules de transport (automobiles, camions, avions, etc.) sont destructrices et apportent en même temps un vrai service. Idem pour le bâtiment et la fabrication d'une multitude de bien de consommation (machine à laver, tondeuse, etc.).

L'éducation, le transfert de connaissances, la santé, sont peu destructrices (bien que cela dépende des modalités et des moyens techniques utilisés) et fournissent des services indiscutablement utiles à défaut d'être

optimaux (la santé allopathique est critiquée, l'éducation nationalisée aussi).

L'agriculture industrielle est fortement destructrice, mais fournit un service pour le moment indispensable.



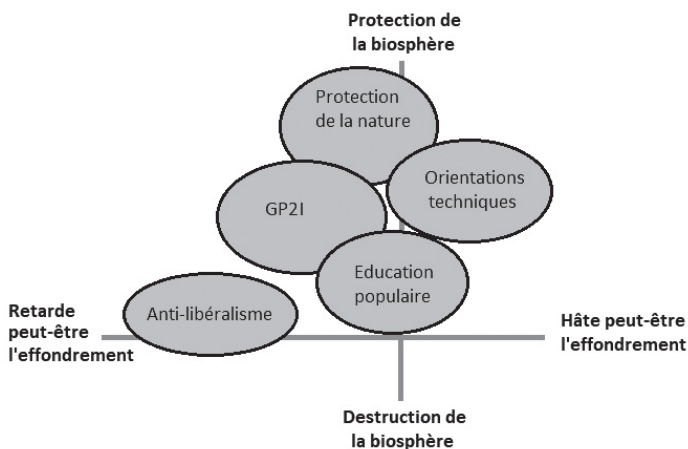
Place toi-même sur le graphique : éducation, production de pétrole et déjeuner du dimanche dans la belle-famille.

Nous pourrions allonger et affiner l'analyse des secteurs à miner et de ceux à préserver, mais pour arriver à quoi d'autre qu'une nouvelle impasse ? D'une part les activistes de tous poils luttent déjà contre l'armement, la pub, l'agriculture industrielle et autres tentacules de la civilisation thermo-industrielle, d'autre part, la question de « comment précipiter à brève échéance l'effondrement à ces endroits-là », reste entière. Cette question nous dépasse et même si nous avons quelques leviers d'action, les résultats ne seraient probablement que symboliques.

Précipiter l'effondrement, réduire sa vitesse

Essayons d'aborder cette question d'une autre manière, en regardant les luttes écologiques existantes. Quelles sont celles qui préservent la biosphère qui nous sera utile demain et quelles sont celles qui retardent l'effondrement ? Nous proposons le découpage en typologies suivantes :

- Protection de la nature (des baleines, des forêts primaires, des oiseaux, etc.) : protéger des espèces ou des biotopes.
- Lutttes contre les GP2I (comme l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes) : sauver des endroits particuliers.
- Lutttes contre le libéralisme (accords de libre-échanges, mesures économiques, privatisations, etc.).
- Lutttes contres certaines orientations technico-économiques (nucléaire, charbon, gaz de schiste, voiture électrique, etc.).
- Éducation populaire, sensibilisation à la nature, promotion de la sobriété et des pratiques alternatives.



Tu es dubitatif sur l'utilité de ton temps de bénévolat écologiste ? Toi aussi prends un temps pour coincer la bulle.

Tout cela est hautement subjectif et les seules pistes que nous osons avancer sont que :

– Les luttes anti-libérales nous semblent les moins pertinentes, car elles visent une correction du système en vue de le faire durer.

– Les pétroles et gaz non-conventionnels, qui retardent la descente énergétique et vont rendre cette descente plus abrupte, sont peut-être l'orientation technique qu'il faut combattre en priorité.

Mais déterminer la pertinence de chaque lutte crée probablement plus de polémique que d'efficacité, aussi, à ce niveau très global et abstrait, faites ce qui vous inspire, ça créera toujours du lien, de l'engagement, du collectif, du partage, à défaut de victoires significatives.



30 juin 2018 21 h

Effondrement jusqu'au stade politique

[...]

Dmitry Orlov propose cinq stades d'effondrement : financier, économique, politique, social et culturel¹.

Ces stades s'enchaînent les uns les autres et se recouvrent partiellement. Je partage avec lui le fait que chaque stade représente une perte et de la souffrance, et que c'est à l'effondrement social qu'il faut résister le plus, en préservant et développant coûte que coûte les liens sociaux, les réseaux d'entraide.

Les stades financier et économique entraîneront une réduction de l'impact sur la biosphère et constituent en cela un horizon ambigu, que l'on peut souhaiter éviter à titre individuel, mais qui peut aussi sembler souhaitable collectivement et à plus long terme.

1. <https://www.les-crises.fr/les-cinq-stades-de-l-effondrement>

Une piste de réflexion s'ouvre : hâter le début des effondrements financier et économique (à supposer que l'on puisse faire quelque chose), contrôler leur vitesse (encore plus improbable), préparer les alternatives locales de substitution (déjà en marche) et tenter de s'arrêter quelque part dans l'effondrement politique, pour ne pas (trop) engager l'effondrement social.

Écologie offensive : le mouvement Deep Green Resistance (DGR) propose de perturber, bloquer ou saboter des points infrastructurels névralgiques, de ne pas se limiter à lutter contre des grands projets inutiles nouveaux, mais de s'attaquer également à des infrastructures déjà anciennes¹. DGR relance la question violence/non-violence dans les luttes et perturbe le gentil zonzon des mouvements transitionneurs que nous avons déjà critiqués, notamment sur le fait que la mobilisation de masse pour la transition écologique était impossible. En tout cas, c'est un fait que les tenants du productivisme, eux, se radicalisent, ils montent en violence : répression de plus en plus forte des manifestations écologistes pacifistes, progression de l'extrême droite. DGR veut se contenter d'une minorité très active pour taper là où ça fait mal au système, en infligeant des dommages si possible uniquement matériels. Nous ne critiquons pas cette radicalisation écologiste, au point où nous en sommes, toutes les stratégies peuvent être tentées. Nous aimerions tellement que, par un coup de baguette magique, cela permette à cette société malade de s'arrêter. Cependant, au regard de l'état de conscience citoyenne, mettre en place des opérations de sabotage du système va butter sur deux difficultés : trouver des

1. Entretien entre Nicolas Casaux (DGR France) et Pierre Madelin (auteur de « Après le capitalisme ») – Août 2019
www.partage-le.com

activistes suffisamment motivés ; perdurer malgré une opinion publique très défavorable. En effet, non seulement l'administration et les politiques ont une force de contrôle et de répression très forte, mais surtout l'opinion publique se rangerait du côté des politiques, par peur de l'inconnu (par quoi on remplace ce que l'on détruit ?), par refus de perte de confort, par aversion pour la rébellion, etc., le tout alimenté par la propagande d'État. Le terme d'éco-fascisme fait son apparition de plus en plus fréquemment dans les médias. Lolo prépare le terrain, prête à dire : « voyez la violence de ces actes ! » et à jouer sur la corde des biais cognitifs de la population (voir page 160)¹.

Alors : oui, nous encourageons ceux qui le sentent à se ranger chez DGR, et en même temps, sont-ils prêts à agir uniquement « pour la gloire », pour se dire « au moins, j'ai fait ce que j'avais au fond du cœur », en héros !



20 août 2019 – Héroïsme

Il y a 4 ans, une amie d'enfance me disait, en parlant de mon entrée dans la démarche « zéro déchet » et de mon engagement dans la création d'un groupe « Ville en Transition » : « c'est courageux ce que tu fais, Valérie, c'est même héroïque, voire chevaleresque. Au sens où tellement isolée comme démarche qu'elle en est sacrificielle ! Y a quasiment personne qui fait ça, et ce que tu fais toi ne fait pas changer la direction que l'ensemble de la société prend. Tu sacrifies ton confort au nom de l'écologie, de la protection de la

1. À ce sujet, le thriller islando-franco-ukrainien « Woman at war », sorti en 2018, nous semble très réaliste.

planète et des individus, alors que les autres crament la chandelle par les deux bouts ! » En l'écoutant, à la fois j'étais consciente qu'effectivement, tellement peu de personnes faisaient comme moi que ça n'influaient pas sur la direction globale. A la fois, j'étais satisfaite car mes démarches correspondaient à ce que mon élan intérieur me soufflait à ce moment-là. Aujourd'hui, je m'aperçois que la démarche ZD a fait son chemin, elle arrive chez de plus en plus de foyers, presque comme un jeu d'ailleurs pour certains. J'en mesure les limites et les travers, mais... j'y vois toujours plus de bienfaits que de mauvais pendents, donc je la cautionne. Et il semble que les « précurseurs » aient ouvert une voie, cela n'aura donc pas été sacrificiel pour moi, mais bien utile, en plus de l'autosatisfaction d'avoir été en phase avec moi-même.

Je fais le lien avec les démarches actuelles de militants qui pensent que « la non-violence protège l'État »¹ et qui cherchent à passer la vitesse au-dessus des manif pacifistes pour le climat. Moi je te l'dis mon gars : si t'en peux plus de cette société malade, et que t'as une idée d'action qui lancerait un pavé dans la mare et ferait bouger l'opinion publique, ben vas-y ! Fonce ! Chacun sa destinée. Il y en aura qui auront le rôle de « martyrs » et leur nom restera gravé en ces termes, d'autres prendront le relais pour bouger les foules, d'autres pour aider à structurer etc. On a tous notre rôle dans cette grande toile. Trouve le tien !

Précipiter l'effondrement est probablement un objectif aussi inatteignable que celui de l'éviter. Soyons plus modestes et cherchons ailleurs...

1. « Comment la non-violence protège l'État – essai sur l'inefficacité des mouvements sociaux » de Peter Gelderloos 2018, chez Editions Libre, qui édite aussi les bouquins de Deep Green Resistance

Diluer la panique

« Gérer l'inévitable et éviter l'ingérable »
Filippo Giorgi, climatologue

Nous pensons que l'effondrement sera rapide d'un point de vue civilisationnel mais relativement lent et progressif à l'échelle d'une vie humaine, soit une ou deux décennies. L'effondrement global de la civilisation thermo-industrielle sera¹ constitué de déclin et d'effondrements locaux et partiels qui s'enchaînent² au gré de la géopolitique. Localement, il y aura donc des effondrements brusques dans nos pays enrichis, provoqués par exemple par des ruptures d'approvisionnement d'eau ou de nourriture, des fermetures d'usines ou de maisons de retraite, des inondations ou autres événements météorologiques extrêmes. Pour ceux qui restent dans le déni de ces éventualités, les chocs physiques et psychologiques seront aussi importants que la préparation sera faible. Plus le nombre de personnes prises de court et susceptibles de paniquer sera important et plus la situation sera globalement difficile à gérer, bon courage les maires.

Parler d'effondrement et de conséquences concrètes peut donc être un bon investissement à long terme pour la collectivité, même si pour vous et à court terme, cela en sera peut-être un mauvais, puisque vous allez passer pour un parano-emmerdeur.

1. Au futur, car ce n'est qu'a posteriori que pourra être constaté l'effondrement et que ces étapes pourront être identifiées.

2. Au présent, car on peut considérer que les 1^{ers} effondrements locaux ont déjà eu lieu.



30 mai 2018 14h30. Créer du chaos légal.

Le problème est immense, l'urgence totale [blablabla, il radote...].

Une piste? Contraindre l'oligarchie à un autre projet, ou au moins à des actions qui servent nos intérêts plus que les leurs. Par exemple en mettant en avant le risque à court terme de famine en Europe, créer de la peur justifiée et légitime dans la population pour obliger le gouvernement à se positionner face à ce danger. La peur de l'accident nucléaire, depuis 60 ans n'a pas fait bouger beaucoup de Français, en tout cas n'a pas produit beaucoup de résultats. Mais le risque de famine peut être plus palpable, plus compréhensible que le risque nucléaire. La famine va créer de la panique et de la violence. Parler de famine avant la famine va diluer la panique, l'étaler dans le temps et donc donner du temps à la population de réagir, peut-être donner un coup de fouet aux AMAP et autres circuits courts. Créer du chaos légal pour anticiper et adoucir le chaos inéluctable.

Sans vouloir convertir une part significative de la population à la préparation à l'effondrement, le simple fait d'en parler titille leurs certitudes et fait exister l'effondrement chez eux au moins à l'état de concept. Des questions annexes pourront alors s'y connecter et s'y développer, comme par exemple l'importance et la fragilité de l'approvisionnement en eau, la dépendance à la voiture, l'approvisionnement en chocolat, la solitude face au smartphone sans batterie...

Confronté aux effondrements locaux, il faudra savoir lâcher des faux besoins pour se concentrer sur les vrais. Par exemple accepter d'abandonner sa maison

en zone sinistrée pour aller trouver refuge chez ce con de beau-frère qui jubile d'avoir enfin raison et qui ne se privera pas de nous écraser de sa clairvoyance et de sa magnanimité. Faire simplement connaître la notion d'effondrement permet de préparer inconsciemment des lâcher-prises.

Comment on fait ? Il faut donc parler d'effondrement sans passer pour un fou, sans se retrouver petit à petit isolé, sans devenir le pestiféré que tout le monde évite.

Il faut aussi doser la peur. Faire peur n'est pas un objectif mais un moyen, contesté. Faire peur n'est pas nécessairement démobilisateur¹, ça dépend de la dose. Mobiliser n'est pas décrire la réalité, mais l'utiliser et doser les libertés que l'on prend avec elle, et bien sûr ces écarts à la réalité seront plus ou moins perçus par le public visé. Il n'y a donc pas de stratégie de mobilisation universelle, qui puisse mobiliser tout le monde, mais des stratégies (des discours) pour des publics plus ou moins réceptifs et tolérants à ces écarts à la réalité. Nous, nous tentons de coller le plus possible à la réalité, même si elle déplaît et fait peur, sans imaginer que c'est LA bonne méthode, mais une méthode qui a du sens. De toutes façons, il ne s'agit plus là de mobiliser, mais d'éveiller l'attention, de mettre en alerte, de faire sortir les antennes, et c'est la fonction première de la peur. Si le message porte, l'étape suivante n'est pas de rassurer, mais d'encourager à passer à l'action.

1. Voir notre synthèse d'étude à la suite du voyage à vélo du printemps 2018 sur <http://eff.greli.net>



14 mars 2018 – Méracq
Notre naïveté

Dans le cadre de « cherchons à faire connaître notre Tour à vélo sur l'effondrement », il nous a semblé naturel de contacter les Amis de la Terre France, invitant à un article dans « La baleine », leur revue trimestrielle. Proposition refusée. Mince alors, on est un peu déçus. Mais la surprise, c'est un mail émanant de l'équipe organisatrice du Tour Alternatiba, indiquant qu'ils ont eu « vent » de notre voyage à vélo, et nous stipulant explicitement de ne pas intervenir sur le sujet de l'effondrement aux mêmes dates que le passage du Tour. Ben ça alors ! Le téléphone arabe a fonctionné. Notre projet semble éveiller des peurs, ce qui n'était pas notre but. Nous n'avions nullement l'intention d'imposer notre animation lors d'étapes d'Alternatiba. Nous souhaitons simplement vivre le départ de Paris et cyclister sur quelques étapes avec eux. On se sent un peu pestiférés, mais cela ne nous décourage pas pour autant : nous irons en tant que simples cyclistes.



8 octobre 2018 – Méracq
L'offre et la demande

Bon voilà, c'est fait : le Tour Alternatiba est arrivé à Bayonne ce week-end. Durant notre voyage à vélo, nous avons choisi de décliner plusieurs invitations d'organisateur locaux à présenter notre animation le même jour que celui du Tour, afin de respecter la demande initiale de l'équipe nationale.

C'est donc avec grande surprise que nous avons constaté que, parmi les nombreuses conférences proposées autour de cette arrivée, se trouvait « Peut-on encore gagner la bataille ou l'effondrement est-il inéluctable ? », avec, entre autres, Yves Cochet et Corinne Morel-Darleux. On s'y est joyeusement précipité ! Quelle prestance ce Cochet : il envoie, ça pose ! Il parle cash et je n'ai pas senti bien solides ni étayés les quelques contre-arguments que certains tentaient de lui opposer... Ils cherchaient plutôt à noyer le poisson. Ceux qui continuent de se voiler la face ou de s'inquiéter de faire peur sont en train de bouger leurs lignes. Je m'en réjouis. Non seulement il me semble essentiel de dire haut et fort la réalité à la population, mais la cacher serait totalement assassin.



21 juillet 2018 7 h
Parler positif

Faire peur ne serait pas mobilisateur, culpabiliser ne permettrait pas de mettre les gens en action. L'effet démobilisateur des constats froids et objectifs est souvent énoncé, études sociologiques à l'appui. Alternatiba et le mouvement des Villes en Transition, entre autres, jouent eux le récit positif, la proposition alternative qui essaie d'être plus enthousiasmante que le vécu actuel. Georges Marshall dans « Le syndrome de l'autruche » après avoir écrit 200 pages pour expliquer que tout ce qui a été fait par le mouvement écologiste depuis un demi-siècle a été peu efficace, voire contre-productif, nous propose de prendre exemple sur les religions. Leur succès populaire ne se dément pas depuis plusieurs millénaires et ridiculise la mobilisation climatique. Il souligne que chacune des plus

grandes églises américaines rassemble chaque semaine plusieurs dizaines de milliers de croyants, quand les associations écologistes toutes unies pour une manifestation exceptionnelle peinent à réunir autant de monde à l'échelle des États-Unis entiers. On peut constater en France la même chose en cet été 2018, avec le foot qui tout d'un coup mobilise une part importante de la population (plus de 10 % si ce n'est pas 50) quand le tour Alternatiba, encore lui, rassemble 1 000 ou 2 000 personnes à Paris. Comme quoi le discours positif a ses limites aussi. Pour revenir aux leçons religieuses de Marshall, il nous propose de créer de la communauté et de l'appartenance par des récits et des témoignages; de mettre en avant, en valeur, la « conversion », ce moment où le citoyen informé plus ou moins malgré lui se met à croire au changement climatique; enfin de proposer du pardon, pardon d'avoir été un (gros ?) consommateur pollueur.

Justifié ou pas, cette manière de parler de la crise de civilisation et d'inviter à agir me dérange pour deux raisons :

D'une part, une méthode, une manière de faire, de présenter les choses, ne peut être la bonne pour tous et tout le temps. Certains y seront sensibles, d'autres y trouveront des raisons de se méfier. Une même personne pourra y être sensible à un moment de sa vie alors qu'elle ne l'était pas avant et peut-être qu'elle l'est devenue parce qu'elle a été nourrie par d'autres approches auparavant. Faire peur dans un premier temps, informer ensuite et enfin proposer une alternative positive peut être un séquence pertinente.

D'autre part, cette manière d'aborder la question relève en partie du mensonge. « Tous ensemble on peut y arriver » est au mieux creux si on se garde de préciser à quoi on souhaite arriver; au pire un mensonge si on prétend rendre les sociétés industrielles

éco-compatibles en ne touchant qu'à la marge à nos modes de vie. Proposer de s'engager dans le mouvement écologiste pour empêcher le changement climatique serait une tromperie si la proposition n'était pas emballée dans des ambiguïtés et des non-dits. Promouvoir la sortie des énergies fossiles sans clairement énoncer la décroissance énergétique qui en résulterait, sans remettre en cause la consommation des citoyens que nous essayons de rallier à notre cause est quand même problématique. Imaginez le Titanic sur le point de sombrer et les partisans de la mise à l'eau des chaloupes vantant leur confort et l'intérêt de la promenade qui s'annonce. Le degré de gravité et l'imminence du danger imposent un certain type de discours.

Pour ma part, je ne suis pas croyant et je suis reconnaissant aux philosophes qui ont lutté pendant deux ou trois millénaires pour que nous soit permise une pensée rationnelle, objective, critique et autocritique. Je n'ai pas non plus une vocation d'animateur culturel ni de chef militaire. Et je crois que j'ai perdu toute prétention à être efficace avec mon discours écolo. J'ai simplement envie qu'il soit, de mon point de vue, objectif, cohérent, juste et pertinent. Certains y trouveront un point d'appui, d'autres pas et tous iront chercher ailleurs.

Comment parler d'effondrement ?

Premièrement ne le faites pas seul, créez un **groupe** ou rejoignez un groupe existant, pour échanger de l'information, se soutenir et élaborer collectivement des stratégies de communication adaptées au contexte local.

Ensuite appuyez-vous sur des **données incontables**, il y en a suffisamment. Oubliez les chemtrails¹ et

1. Les chemtrails seraient des traînées particulières d'avions dans le ciel, laissées lors d'épandages de produits chimiques visant à modifier l'atmosphère et contrer le changement

autres polémiques qui seront autant de portes de sortie et de retour au déni pour vos interlocuteurs.

Pensez et **affinez** votre rapport à l'autre dans cette entreprise de communication. Soyez factuel et non moralisateur. Juger les autres ne sert à rien, d'autant plus que vous n'êtes pas en capacité de faire appliquer la moindre peine. Acceptez que les gens fassent ce qu'ils veulent et peuvent. Peut-être que l'avenir dira qu'ils ont fait plus que ce que vous n'imaginiez. Posez des questions, faites réfléchir et rêver plutôt que chercher à convaincre. Choisissez ce que vous dites et ce que vous ne dites pas, tout dire va vous libérer mais assommer votre interlocuteur, il faut en dire juste assez pour provoquer du changement.

Certains noient leurs angoisses ou le manque de sens dans l'alcool, les sports extrêmes ou le développement personnel. L'effondrement est aussi une réponse face à l'angoisse écologique de notre temps. C'est un imaginaire certes peu joyeux mais solide, sur lequel on peut s'appuyer. Faites des propositions qui soient des alternatives à la déprime ou à la tentation de se réfugier dans le religieux et les idéologies.

Montrez l'exemple, par votre attitude sereine face à la notion d'effondrement (si ça vous fait déprimer, occupez-vous d'abord de vous) et par vos actions, en présentant leurs aspects ludiques, intéressants, accessibles, mais néanmoins à la hauteur des enjeux. Votre système d'autonomie en eau intéressera les plombiers, votre

climatique (ou nous intoxiquer aux métaux lourds, ça dépend des versions). Vu les coûts que cela impliquerait, qui ferait ça ? Dans notre monde de capitalisme débridé, il n'est pas étonnant d'entendre des propositions de correction du climat cherchant des financements internationaux. Par contre, que ces propositions soient mise en œuvre, donc financées de manière occulte semble très improbable. Les fondements scientifiques sont encore plus douteux.

installation photovoltaïque intéressera les technophiles, votre gouvernance partagée intéressera les colibris...

Publiez sur internet si vous êtes doué pour la communication numérique.

Passez la vitesse supérieure et **organisez des soirées publiques** (ciné-débats, conférences). Devenez vous-même conférencier si vous réussissez à atteindre une maîtrise du sujet et une légitimité suffisante.

Enfin **interpellez les élus**. L'échelon municipal, dans les petites communes, est un niveau accessible. Ce point sera développé dans le chapitre suivant.

Et éventuellement écrivez un livre...



26 mai 2018. Écrire un livre ?

Mes idées se précisent, que raconter de nouveau ?

Le constat est déjà fait et refait. J'y ajouterai bien quelques considérations personnelles sur la manière d'appréhender les informations que nous recevons, lesquelles croire ? Quelle importance leur donner ? Quelles sont les informations directes que j'ai pu collecter durant ma propre vie, avec mes propres sens ?

Après les faits objectifs du constat, quelles conclusions certaines peut-on en tirer ? Quels sont le ou les scénarios probables qui en découlent ?

Face à ces scénarios, quelles stratégies mettre en œuvre, quelles actions entreprendre ?

Constat, conclusions, actions.

J'ai déjà la dédicace : « À mes Amis de la Terre. »

... ça permet de pousser sa réflexion jusqu'au bout, de mettre au clair ses idées, de les organiser, de vérifier leur cohérence, de les soumettre à la critique¹.

1. Allons-nous nous en prendre plein la gueule ?

Avec les élus ?

La classe politique évolue entre déni et schizophrénie. Déni pour la plupart, ceux qui restent focalisés sur la croissance, le nombre et la surface des supermarchés, le taux de chômage, l'implantation de grandes entreprises sur leur territoire, le nombre d'infractions... Schizophrénie pour les quelques autres qui ont plus ou moins compris la nécessité de changements profonds mais se savent presque totalement impuissants, typiquement l'élus écolo qui se retrouve au poste « Environnement » ou « Mobilités douces » et qui arrache à ses collègues du « Budget » ou de l'« Industrie » des mesurette à peine symboliques. Voir le journal sur le colloque Acclimater page 116. Le schizophrène emblématique aurait été Nicolas Hulot s'il n'avait pas démissionné.

Il y a bien sûr des exceptions qui confirment la règle...



30 mars 2019 7 h
Piolle, maire de Grenoble

Après Ruffin il y a trois jours, nouvel épisode hier soir de la campagne présidentielle 2022, une conférence-débat sur les Villes en Transition avec Éric Piolle, maire écologiste de Grenoble. Je ne savais presque rien de lui : qu'il est écolo et qu'il a viré la pub de la ville. Je découvre un gars qui porte avec une grande énergie l'écologie et le social, un orateur du niveau de Mélenchon, avec plus d'humour. Sa famille n'a plus de

voiture et utilise le vélo et l'autopartage (développé à Grenoble, récemment supprimé à Pau), il arrive à ses réunions de maire à vélo et raille ses collègues qui ont mis plus de temps que lui en voiture. Son salaire de maire est de 3 600 € si j'ai bien noté, soit moins de la moitié du maximum légal, alors que tous les maires de villes équivalentes seraient au maximum). Il a une stratégie et des méthodes politiques percutantes et collectives. Il a choisi stratégiquement Grenoble, car il l'avait identifiée comme une des rares grandes villes de France où une équipe et un programme écolos avait des chances de passer. Un gars exceptionnel rencontre une situation exceptionnelle et cela produit des résultats exceptionnels, j'ai noté : suppression réelle de la pub en ville (il nous explique que c'est seulement 0,5 % des recettes, donc financièrement pas un problème) ; tarification sociale « poussée » via une connexion avec la CAF (les éligibles n'ont plus à faire la demande de droits dont ils ne savent parfois même pas l'existence, ceux-ci leur sont versés automatiquement) ; piétonnisation de la ville, création de nombreuses mais déjà insuffisantes pistes cyclables (l'utilisation du vélo aurait doublé en 1 an) et développement des transports en commun au rythme maximum que permettent leurs finances (pas de stade de foot prévu je suppose). Un exemple de ses méthodes : promotion et conseil en économie d'énergie et autres via des pairs (ils embauchent un habitant d'un quartier pour y faire le porte à porte nécessaire plutôt que d'envoyer de jeunes bac+8 très compétents mais trop éloignés socialement).

Bref tout cela semble exceptionnel et c'est en même temps une tragédie. Le thème de la soirée était les villes en transition, les villes qui passent progressivement d'un modèle destructeur et insoutenable à un modèle compatible avec les contraintes écologiques. Non seulement ce que fait Grenoble en la matière est

probablement très insuffisant, mais en plus c'est une exception (pas forcément la seule). Combien de maires vont-ils rencontrer des communes où une vraie et rapide transition est possible ? Pendant les 15 années passées j'ai habité dans trois communes et observé cinq maires [...]. Concernant le changement climatique et actions entreprises, les cinq sont des cancre à côté de Piolle. Vous me recevez cinq sur cinq ? Dans combien des 36 000 communes de France des tours de force tels que celui de Grenoble seront possibles ? Piolle nous montre que c'est possible, c'est déjà bien mais perso je n'en doutais pas. Il nous montre aussi que les conditions requises ne sont pas remplies dans la plupart des cas, il faut donc ne pas se mentir, la transition écologique et sociale n'aura pas lieu dans toutes les communes de France dans les dix ou vingt ans à venir, elle restera au pire symbolique, au mieux insuffisante. Il faut prendre acte de cet échec programmé et agir en conséquence.

La complexité du système politique et médiatique permet la poursuite tranquille de solutions aberrantes ou ridicules. Les non-dits et les mensonges sont omniprésents tant que les membres de cette caste mènent les débats, tant qu'ils ont la main sur la distribution du temps de parole.

Intermède d'éducation populaire : Faire de la « politique »

Tout ce qui est oral sera oublié. Le mensonge et la mauvaise foi sont de très bonnes pratiques lors des rencontres informelles ou officielles non enregistrées. Monopolisez la parole, cela enlève du temps de parole à vos interlocuteurs. Noyez le poisson en généralisant

les problèmes particuliers ou en localisant comme ça vous arrange des problèmes globaux. Sortez de grandes idées vagues mais percutantes pour désamorcer une question concrète. Utilisez l'humour pour rallier à vous l'auditoire. Niez l'évidence sur certains points si c'est nécessaire. Minimisez le temps consacré aux questions du public en faisant commencer les débats en retard, en consacrant du temps à remercier les organisateurs, à expliquer la genèse de la soirée, à poser le cadre du débat, à définir ce qui pourra être abordé ou pas.

Pour les écrits et les événements publics enregistrés, préférez les non-dits et ne sortez jamais sans votre bras droit.

Nous avons déjà expliqué que nous n'attendons plus rien des politicards professionnels (tous les élus n'en sont pas, notamment au niveau communal), mais les interpeller, par exemple lors d'un débat public, table ronde, ciné-débat, etc., et les obliger à répondre à une question qui dérange, peuvent être une manière efficace de parler d'effondrement au public présent. Exemple classique, une table ronde sur le changement climatique avec des scientifiques et des élus. En général, les scientifiques font un bilan très clair et alarmant de la situation, puis les élus exposent ce qu'ils ont mis en place ou ce qui est en cours. Il suffit de noter les points clés du discours des scientifiques et des élus et de mettre ça en relation. Demandez la parole au tout début des questions/réponses (au début personne n'ose, après il faut se battre): « M. Trouvetout, si j'ai bien noté, vous nous dites que pour limiter le réchauffement à +2 °C en 2050 il faudrait réduire nos émissions de 50 % d'ici 2030, faute de quoi l'avenir de l'humanité est compromis. Ensuite M. Autruchard nous explique que la ville va mettre en service 8 bus à hydrogène pour 2030. Il me semble que cela ne va pas diminuer les voitures de

moitié, le compte n'y est pas ! Sans compter que je n'ai rien entendu sur la diminution des émissions agricoles, de l'habitat et de l'industrie. J'en déduis que votre politique nous mène possiblement à l'extinction dont parlait M. Trouvetout, voire à un effondrement bien plus rapide de notre société. Est-ce que vous pensez que vos mesures sont à la hauteur des enjeux ? ».

Vous pouvez passer aussi par une lettre ouverte, encore faut-il qu'un média accepte de la publier, et l'élu a toujours l'option de ne pas répondre. Ou encore d'autres moyens moins légaux et plus énergivores comme le graffiti, le spectacle de rue, le détournement de monument public¹...

Des actions peuvent être tentées auprès des mairies, notamment dans les petites communes rurales qui semblent l'échelon où des actions adéquates semblent encore possibles. L'association SOS-maires² donne des informations utiles pour élaborer une stratégie d'approche des mairies. La ligne de SOS-maires est de parler clairement d'effondrement, de rappeler que le maire est responsable de l'ordre sur sa commune et de l'inciter à lancer des actions de préparation à un effondrement qui serait plutôt brusque. Bien que nous envisagions plutôt un effondrement lent, l'initiative nous semble remarquable. Elle nécessite d'être adaptée au contexte local, en identifiant ce qui est entendable par les élus, puis ce qui est faisable pour eux ou pas. Car il s'agit de les alerter et non de les faire rigoler ; de les mettre en action et non qu'ils se réfugient dans le déni ou l'impuissance.

1. C'est pas du tout notre spécialité, on détaille pas.

2. L'association S.O.S. Maires a « l'objectif d'inciter et d'aider les maires et les conseillers des communes rurales, ainsi que tous les acteurs de la société civile avec eux, à anticiper – pratiquement, et dès aujourd'hui – les crises qui se profilent, à court et moyen terme. » <https://sosmaires.org>

L'association « Les Greniers d'Abondance »¹ propose un remarquable guide « Vers la Résilience Alimentaire – Faire face aux menaces globales à l'échelle des territoires ». Destiné entre autres aux communes et intercommunalités, il expose les vulnérabilités du système alimentaire contemporain et propose un ensemble cohérent d'actions et de leviers à mettre en œuvre à leur échelle. Un document qui donnera de la consistance à votre message porté en mairie.

L'alimentation nous semble la meilleure porte d'entrée et l'issue de la crise sanitaire de 2020, encore inconnue au moment de la sortie de ce livre, influera ou pas sur la capacité de nos élus à prendre le risque d'effondrement au sérieux. Si une pénurie alimentaire est perceptible par eux et leurs administrés, ils prendront peut-être la mesure de la fragilité de notre approvisionnement alimentaire. Si cette pénurie ne se produit pas, ou n'a pas d'effet chez nous, ou s'ils ne la voient pas, le résultat pourrait bien être inverse : nous aurons traversé une crise mondiale majeure sans problème alimentaire, preuve de leur point de vue de la résilience de notre système.

Si vous arrivez malgré tout à obtenir un peu d'intérêt pour le sujet, quelques actions peuvent être proposées, à choisir en fonction du contexte et de vos compétences : soirée d'information pour le conseil municipal, soirée publique coorganisée avec la mairie, travail sur certains documents administratifs officiels (PCS, DICRIM, voir ci-dessous), inventaire de ressources locales et plan d'urgence local (voir chapitres suivants).

Les élus municipaux donnent souvent déjà énormément de leur temps pour leur mandat, tout en recevant plus de critiques et de demandes que de reconnaissance. Il s'agit donc de leur proposer de l'aide, de faire pour

1. <https://resiliencealimentaire.org/>

eux, ou avec eux, et non de leur coller une nouvelle charge particulièrement compliquée.

Un outil institutionnel, le PCS et son DICRIM

Les lois s'empilent et produisent leurs obligations administratives en tous genres. Dans le tas, quelques outils peuvent être utilisés pour parler d'effondrement et éventuellement engager des actions.

Le Plan communal de sauvegarde (PCS) est sensé planifier les actions des acteurs communaux (élus, agents municipaux, bénévoles, entreprises partenaires) en cas d'événements majeurs naturels, technologiques ou sanitaires. Il a pour objectif l'information préventive et la protection de la population à l'échelle de la commune. Au niveau départemental, les plans d'Organisation de la réponse de sécurité civile (ORSEC) sont sous la responsabilité du préfet et ont la même fonction que les PCS, mais à une échelle et à un niveau de complexité trop importants pour que quelques citoyens puissent actionner ce levier.

Le Document d'Information communal sur les risques majeurs (DICRIM) a pour but d'informer la population sur les risques existants et les moyens de s'en prémunir ou de s'en protéger. Il est en libre consultation à la mairie.

Demander à consulter le DICRIM est une manière de mettre le sujet sur la table. Soit il n'existe pas, soit il ne traite que de risques « classiques », naturels et technologiques, brusques et ponctuels, identifiés de longue date (inondations, séismes, feux de forêt, tempêtes, accidents industriels, accidents nucléaires, etc.). Son inexistence ou son inadaptation aux risques liés à l'effondrement

(pénuries, ruptures ou dysfonctionnements de réseaux, mouvements de population, violences, etc.) peuvent être des fils à tirer.

Pourquoi l'échelon municipal ?

Comme expliqué page 92 et suivantes, une très faible part de la population est disposée à un engagement écologique à la hauteur de la situation. Le personnel politique, dans nos pseudo-démocraties industrielles, est de fait constitué d'individus plus ou moins exceptionnels (en bien et en mal), tant par leurs capacités directement utiles à leur fonction (compréhension, communication, connaissance du terrain, mémoire, etc.) que par leur acceptation et soumission à un système politique que nous avons déjà critiqué. D'une part il faut être plus fort que les autres dans cette foire d'empoigne, d'autre part il faut bien l'aimer un peu, cette politique, pour s'y consacrer à ce point. Plus on monte dans la hiérarchie politique et plus ces caractéristiques tendent à être hors normes, et plus la sincérité, la simplicité, l'accessibilité, la disponibilité disparaissent. Sur les 36 000 communes françaises, une petite proportion est aux mains de maires *collapso-compatibles* : des personnes qui peuvent entendre le problème, le penser et engager ensuite des actions sincères. À l'échelon municipal il est donc possible de faire quelque chose avec ces maires— là, et de planter des graines dans la tête des autres (bien qu'ils aient la tête dure en général, mais le cerveau pas encore à l'état de compost). Enfin, tenter de « conquérir » la mairie si vous trouvez des complices pour monter une liste municipale. À l'échelon immédiatement au-dessus, les communautés de communes, c'est déjà radicalement différent, car absolument aucune n'est *collapso-compatible*. Au mieux quelques élus *collapso-compatibles* y siégeront en y étant largement minoritaires. La seule chose qui reste possible est alors de faire grossir cette

minorité pour qu'à un moment elle puisse là aussi engager des actions adéquates et non symboliques. Ce moment semble infiniment loin pour la plupart d'entre elles, sauf rupture dans le fonctionnement politique actuel, évidemment. Aux échelons supérieurs, département, région, etc., l'inertie, la rigidité, le respect des conventions et des règles du jeu politique sont de plus en plus forts et l'influence que nous pouvons avoir sur ces institutions est de plus en plus faible.



14 août 2018 7 h

Qu'as-tu prévu Monsieur le Maire ?

Bientôt la fête du village. Il y aura une marche, peut-être que ce serait l'occasion de causer d'effondrement au maire. Que pourrais-je lui dire ?

« Bonjour Pierre, c'est chouette que cette marche soit organisée. Bon, moi les rencontres de village, c'est pas trop mon truc, je suis pas très à l'aise avec tous ces gens que je devrais connaître mais qui me restent étrangers. Je ne suis pas venu pour te parler de ça, mais d'un autre truc qui me préoccupe. Avec ma compagne et son fils, on a fait ce printemps un voyage à vélo de deux mois et demi à travers la France. Méracq/Toulouse/ Paris / Nantes/ Bordeaux/ Méracq. En fait c'était un voyage d'étude sur l'effondrement sociétal, sur les risques d'effondrement, en fait. L'effondrement, ça serait la perte rapide et irréversible de plein de services de base fournis à la population, par exemple eau, nourriture, sécurité, téléphone, etc. Il y a plein de gens qui bossent sur ça actuellement, dont nous, modestement, on est en train de rédiger une synthèse de notre voyage d'étude. Récemment, le sujet sort dans les grands médias (série de cinq articles dans 20 minutes) et des hommes

politiques se mettent à en parler (Édouard Philippe quatre fois cette année). Donc nous, avec Valérie et d'autres amis autour d'Arzacq, on s'intéresse à la question et on apprend que ça pourrait péter grave dans les dix années à venir. Et on se dit aussi qu'il y a plein de choses à faire au niveau communal pour amortir le choc, se préparer. Si on ne fait rien, si on n'anticipe pas, nous avons peur (et on n'est pas les seuls) que ça provoque de la panique et de la violence et que les maires soient complètement dépassés par les événements. Est-ce que cette question de l'effondrement a déjà été évoquée au conseil municipal? Est-ce que que vous seriez d'accord pour qu'on vous fasse une restitution de notre voyage d'étude? »

Est-il encore là à m'écouter en s'interrogeant ou a-t-il pris le contrôle de la discussion? L'a-t-il dirigée vers un autre sujet? Ou est-il déjà accaparé par d'autres administrés qui lui causent de chiens qui aboient et de nids de poules?¹

Comment entrer en mairie ?

– Les élus sont très occupés, voire débordés par une multitude de tâches et de contraintes, et doivent faire avec des moyens financiers de plus en plus faibles.

– Dans leur quotidien d'élus, ils récoltent plus de critiques et doléances que d'aide et de reconnaissance.

– À quelques exceptions près, ils n'ont pas étudié en détails les risques d'effondrements et les conséquences que cela pourrait avoir sur leur commune.

– Dans les petites communes, ce n'est pas parce qu'ils seraient supérieurement intelligents qu'ils sont élus, mais parce qu'il faut bien que certains s'y collent,

1. Bref, tu lui as parlé ou pas? Ben non, suis resté planqué derrière mon ordi.

les plus disponibles, les plus enracinés, les notables, les grandes gueules, etc.

– Ils ont chacun leur sensibilité et il y a des aspects de la vie communale qui leur tiennent particulièrement à cœur.

– L’effondrement est un sujet très mauvais pour leur carrière politique ou simplement le confort de leur mandat en cours, et peu d’entre eux sont des masochistes ou des suicidaires.

– Et ils ont bien sûr une étiquette politique, souvent assez neutre en apparence dans les petites communes. S’ils sont écolos c’est facile à savoir.

Ci-dessous un exemple de lettre aux conseillers municipaux qui tente, d’une part de prendre tout ça en compte et d’autre part :

– de montrer qu’on comprend leurs difficultés et qu’on est motivés pour les aider ;

– d’être courte et pas trop compliquée ;

– de trouver un élément qui montre de manière incontestable la gravité de la situation ;

– de ne pas dépeindre une situation future de toute façon ingérable (ça produirait du déni) ;

– de mettre en avant l’occasion de créer du lien social qui semble être une de leurs grandes priorités ;

– de ne pas laisser d’ambiguïté sur notre vision qui est « effondriste » et non pas « transitionniste » ;

– d’engager une suite.

Lettre aux élus locaux¹

Mesdames et Messieurs les conseillers,

« Nous allons dans le mur ». Cette phrase, nous l'entendons de plus en plus souvent et dans de multiples endroits. De plus en plus de personnes le pensent et le disent.

Nous sommes le Groupe de Résilience Locale face à l'Effondrement (GRéLE), qui réunit depuis quelques mois une quinzaine de personnes des communes de Monavion, Industrie-la-belle et Solérodé.

La création de ce groupe de réflexion fait suite aux multiples articles récents sur le sujet, ainsi qu'aux allusions des plus hautes personnalités politique, comme par exemple le premier Ministre Édouard Philippe: « Si nous ne prenons pas les bonnes décisions, c'est notre effondrement à nous, société moderne, à nous humanité, qui est en jeu ».

<https://youtu.be/lkDEnylgGR0>

Qu'entendons-nous par « Résilience locale » et « Effondrement » ?

Commençons par l'« Effondrement ». Il s'agit d'effondrement sociétal, qui serait la perte rapide et irréversible de services de base fournis à la population, par exemple l'eau, la nourriture, la sécurité, le téléphone, etc. De nombreuses études scientifiques se succèdent depuis les années 1970 et concluent que ce scénario est inéluctable pour la décennie 2020-2030 si l'on ne fait rien, si l'on n'anticipe pas. Nous avons peur (et on n'est pas les seuls) que cela provoque de la panique et de la violence et que les maires soient complètement dépassés par les événements.

Face à ce risque d'effondrement, notre groupe de travail a pour but de créer de la « Résilience Locale ». La

1. Une co-rédaction de notre groupe local le GRéLE (Groupe de Résilience Locale face à l'Effondrement). <http://eff.greli.net>.

Avec les élus ?

résilience, c'est la capacité à ne pas s'effondrer après un choc (financier, pénurie alimentaire, rupture d'approvisionnement en eau, etc.), c'est la mise en place de systèmes capables de maintenir leurs principales fonctions malgré les chocs. Par exemple, une maison en hiver qui reste chaude suite à une coupure de courant, ou un jardin qui résiste à une sécheresse, ou un village qui arrive à faire face à un afflux de personnes extérieures.

Localement, c'est peut-être l'irrigation du maïs ou l'approvisionnement en eau potable qui dysfonctionneront en premier et généreront des situations très délicates, voire conflictuelles. Même si ces domaines ne sont pas directement de votre ressort, vous serez entre le marteau et l'enclume.

Nous avons bien conscience que l'énergie que vous donnez pour la gestion des affaires courantes est très importante, c'est pourquoi nous vous proposons notre aide pour ce sujet et tenter de minimiser la casse qui s'annonce.

Est-ce que vous seriez d'accord pour que nous venions, dans un premier temps, faire une présentation de ces deux notions, effondrement et résilience, lors d'une réunion du Conseil Municipal ?

Si à la suite de cette présentation, vous pensiez comme nous que les euphémismes et le politiquement correct ne sont plus de mise, nous pourrions discuter de ce qui peut être engagé ensemble sur notre commune. Il ne s'agit pas de faire peur à la population ou de scier la branche électorale des élections municipale de 2020, mais de montrer que la commune fait face à ses responsabilités et qu'il y a des choses concrètes qui peuvent être mises en œuvre à peu de frais.

Meilleures salutations

Contact : Nicole Apsologue



14 septembre 2019 6 h. Suspense.

Ben voilà, c'est dans les tuyaux. Après des mois de tergiversations, de procrastination, de réunions et d'échanges par mails, cette lettre a été envoyée au 63 conseils municipaux de notre communauté de communes par notre groupe collapso local (GRéLE). Pour mon village (Méracq, 250 habitants) et la capitale locale (Arzacq, 1 500 habitants), j'ai été la remettre en main propre. Deux complices ont fait de même pour trois autres communes, le reste a été envoyé par courrier en fin du mois d'août. Deux maires rencontrés après qu'ils eurent lu la lettre ont consenti à ce que nous venions faire notre topo effondrement lors d'un conseil. Accord oral, informel, qui tient plus de l'impossibilité de refuser que d'un quelconque intérêt pour le sujet. Nous sommes maintenant en train de cogiter notre intervention de quinze minutes, un TEDex, version rurale. Est-ce possible en un temps si court de leur expliquer l'effondrement ? De les convaincre ? Sûrement pas. Ils vont nous écouter poliment et repasser aux choses sérieuses.

Le bouquin « Face à l'effondrement, si j'étais maire ? » vient de sortir (dans le sillage de SOS-maires). Il nous confirme dans pas mal de choix que nous avons faits, nous donne d'autres idées et surtout présente une vision intéressante de l'effondrement, version crise financière mondiale bloquant toute la logistique des transports, plongeant les « Occidentaux » dans un dénuement presque total en moins d'une semaine. Un des auteurs, Alexandre Boisson, est ancien policier (du Groupe de sécurité du président de la République), son avis est très éclairant sur l'aspect sécurité/panique/violence. Pour le reste, c'est plutôt succinct (énergie, eau, etc.) et rien sur la transition psychologique pour ces

conseillers qui pour la plupart en sont au niveau zéro de la réflexion sur l'effondrement et qui sont priés de devenir les acteurs n° 1 de la résilience locale. On va lui proposer quoi à notre maire ? Il nous faut des trucs qui soient intéressants pour lui, gratuits, pas dangereux ni glissants politiquement, tout en étant pour nous une réelle étape vers plus de résilience rapidement.



**14 novembre 2019 6 h.
30 min pour sauver la planète.**

Hier soir, première intervention en Mairie, celle de Malaussanne. Ça s'est passé au mieux de mes espérances : ils ont accepté de nous recevoir, nous ont donné plus de temps que nous avions osé demander (15 min d'exposé, 15 min pour les questions), ils étaient presque tous là, ils nous ont vraiment écoutés, on a été bon et tout cela s'est passé dans une ambiance calme et bienveillante. Je crois que, à part le député-maire, ils étaient aussi intimidés que nous. C'est la première fois en plus de 20 ans que le conseil reçoit une telle délégation citoyenne, nous a-t-il dit avant que nous les laissions à leur séance municipale. Nous avons exposé nos bouquins préférés sur la table et laissé à chacun un feuillet avec références des bouquins en question et quelques liens internet.

Quels résultats ? Probablement aucun, en tout cas à court terme. Espérons que quelques-uns iront se renseigner par eux même, c'était notre objectif minimal.

Malgré le temps prévu pour ça, aucune question ne nous a été posée. Aucun des conseillers n'a moufté, aucune réaction, ni avant, ni pendant, ni après. Seul le maire a exprimé son désaccord sur l'urgence et l'impossibilité de la transition écologique. Il a souligné notre

pessimisme et exprimé sa confiance en les capacités humaines à trouver des solutions. Selon lui le glyphosate aura disparu dans 5 ans, les voitures électriques vont se généraliser et le tri des déchets montre que la transition est en marche. C'est trop drôle: ceux que nous essayions en vain de convaincre hier d'engager des actions de transition écologique, et qui refusaient sans le dire, viennent maintenant à notre chevet pour dire « ne vous inquiétez pas, nous allons y arriver ».

Indépendamment de l'efficacité et de l'utilité réelle des actions que vous allez mener avec votre mairie, le simple fait de les mener aura un effet d'information de la population et de mise en action d'une partie de celle-ci. Il faut donc, en parallèle à votre action, communiquer sur elle. Chaque petit bout d'allusion à un risque d'effondrement placé dans un bulletin municipal ou un discours (vœux du maire, 11 novembre, fêtes des mères ou ouverture de la grande manifestation sportive locale¹) sera toujours ça de gagné dans l'officialisation que de grands bouleversements sont à venir.

Cela aménagera aussi des marges de manœuvre pour d'éventuelles initiatives et expérimentations individuelles. En effet, la législation actuelle, comme l'ensemble de notre société, est plus complexe que jamais,

1. Chez nous c'est un rallye automobile, des dizaines de 4x4 qui défoncent les chemins, on part de loin! Imaginez le discours schizo: « Cette année encore, la grande manifestation qui fait la fierté de notre canton blabla blabla ces bolides qui font briller les yeux des enfants blabla blabla le public fidèle au rendez-vous qui apprécie la beauté de nos campagnes et les produits de notre terroir blabla blabla ne sera pas entravée par les restrictions de carburant qui ne manqueront pas de se produire dans les années à venir... ». Dans l'assemblée partiellement attentive: « Hein! Qu'esquille dit??? Mais de quoi il parle Henri? »

en plus d'être inadaptée à bien des égards aux enjeux¹. Elle est donc terriblement contraignante pour la mise en place de ce qui sera utile demain. Dmitry Orlov² explique que les États, bien avant de disparaître complètement, perdent leur pouvoir d'organisation et de répartition des ressources, mais conservent leur pouvoir de ponction et de contrainte. Plus l'effondrement sera avancé et moins l'État vous aidera, mais les interdictions et normes obsolètes resteront. Le contrôle de leur respect sera aléatoire et de moins en moins effectif. Il faut donc obtenir officieusement des leaders locaux des autorisations de transgression pour des constructions de maisons passives et de cuves de récupération d'eau de pluie ; pour l'installation de petites éoliennes à plus de 12 m de haut ; pour des utilisations illégales de l'espace public ; pour des activités commerciales non déclarées, mais trop avant-gardistes pour être rentables ; etc. Cela sans jamais les obliger à une réponse officielle, publique ou écrite, car cela les engagerait et leur ferait prendre des risques incompatibles avec leur fonction. C'est seulement à demi-mot, dans des non-dits que vous

1. Les terrains constructibles sont souvent de bonnes terres agricoles alors que les pentes rocailleuses, pour peu qu'elles soient éloignées des réseaux, seront interdites à la construction, même pour des maisons autonomes. Les normes de construction obligent à des maisons très techniques (étanchéité à l'air et ventilation motorisée, système électrique surdimensionné) donc chères et fragiles. Les zones de protection du patrimoine empêchent panneaux solaires et isolation par l'extérieur. Les habitats légers (faible impact au sol, faible consommation de matériaux) sont drastiquement limités. La récupération d'eau de pluie n'est permise que pour des usages qui devraient être interdits (laver sa voiture, toilettes à chasse d'eau), etc.

2. Collapsologue, proche du survivaliste Piero San Giorgio, il est l'auteur du livre « Les cinq stades de l'effondrement » auquel il a ajouté ultérieurement un sixième stade : effondrement écologique.

trouverez les autorisations et peut-être les encouragements à faire ce qui sera bon pour la collectivité. La décomplexification indispensable de notre cadre d'expérimentation sera officieuse¹.

Les propositions d'actions qui vont être présentées dans les chapitres suivants peuvent être menées seules ou en groupe, avec ou sans la mairie. Elle auront bien sûr bien plus de poids, de légitimité et d'efficacité si elles sont portées ou simplement cautionnées par la mairie.

1. Une certaine souplesse vis-à-vis du respect des normes est déjà effective, ainsi que l'incapacité pour l'État de vérifier leur respect sur le terrain, surtout dans les petites communes rurales. Mais nous ne sommes pas en capacité de dire si cette liberté est en progression ou si elle fluctue autour d'un niveau moyen.

S'enraciner

Choisir le meilleur endroit pour vivre l'effondrement aurait logiquement pu faire l'objet d'un chapitre. Nous y aurions listé les critères : avec de l'eau, loin des centrales nucléaires, au sein d'une biodiversité encore forte, etc. Cela aurait pu avoir son intérêt, surtout pour les quelques-uns suffisamment argentés, mobiles, ou déracinés, qui pourraient éventuellement choisir librement un endroit et s'y établir. Cette recherche des meilleurs lieux est déjà une forme de compétition, chopons les bonnes places pendant que les autres ont le nez dans leur ordiphone. De plus, l'exercice est un peu aléatoire, puisque les règles de choix ne sont pas toutes connues : telle zone favorable maintenant le sera-t-elle demain ? La réponse est très dépendante de ce qui pétera localement en premier.

Les détails de notre avenir sont tellement incertains, que, hormis quelques critères évidents ou déjà évoqués dans ce livre, le choix du meilleur endroit pour résilier nous semble très subjectif.

Essayons de faire où l'on est, avec ce que l'on a. En ce qui nous concerne, cela nous stimule plus.

Inventaires des ressources locales

Dans une optique de relocalisation rapide et forcée, étudier l'existant est une étape indispensable. Quelles sont les productions et compétences locales actuelles ? Qu'esquille semble manquer ? Comment connaître ses voisins et engager des collaborations ? Comment profiter de cette enquête pour faire prendre conscience et donner envie ?

Proposition de méthode, avec ou sans la mairie :

Principe de base : si la commune est petite et que vous êtes assez nombreux, allez voir les gens et discutez. Inutile de distribuer des formulaires qui partiront à la poubelle, sans être lus pour 80 % d'entre eux.

Deuxième principe : communiquez, faites mousser. La démarche est originale, le canard local va sauter dessus si vous ne traitez pas le correspondant de vendu au système de propagande capitaliste. Les articles de journaux vont donner un caractère officiel et respectable à la démarche.

Faites un premier tour d'horizon avec le groupe initiateur, juste pour prendre la température, faire connaître la démarche et collecter des infos très générales : untel est agriculteur, un autre médecin...

Faites un premier bilan des données collectées et établissez une liste des types de ressources que vous allez probablement identifier par la suite. Identifiez les acteurs qui pourraient participer à la suite de l'inventaire. Discutez de ce que vous souhaitez identifier et de comment l'inventorier. Définissez un niveau de détails à ne pas dépasser. Les objectifs doivent être modestes (inventaire peu détaillé), car c'est plutôt le processus qui compte (création de lien) que le résultat. Discutez de ce que vous ferez de ces données, où et comment elles seront stockées, qui pourra les consulter. La CNIL ? C'est le vieux monde ça, transgressez si votre entreprise est malheureusement trop modeste pour être visible.

Les violons étant à peu près accordés, la collecte proprement dite peut commencer. N'oubliez pas les savoir-faire anciens, détenus par des habitants n'ayant pas nécessairement pignon sur rue à titre professionnel : ferronnerie, connaissance et usage des plantes sauvages comestibles et médicinales, récolte et conservation des aliments, sellerie...

Inventoriez en échangeant régulièrement, en vous synchronisant, en vérifiant la compatibilité des données collectées par les différents acteurs.

Que collecter ?

– Le plus facile : lister ce que les acteurs produisent actuellement, les services qu'ils assurent.

– Plus compliqué : lister les ressources en identifiant leurs faiblesses : malgré des pénuries, une grande cave ou un hangar assureront toujours le même service. Par contre, un tracteur ou un fauteuil de soin dentaire perdent leur fonction sans leur source d'énergie. Un puits équipé d'une pompe électrique permet-il le puisage manuel ? A-t-on identifié ailleurs une pompe de secours ou une personne susceptible de la réparer ? Y a-t-il une personne capable de débrancher des panneaux solaires connectés au réseau pour charger des batteries, récupérables sur des tracteurs ? Etc.

– Encore plus compliqué : anticiper ce qu'ils pourront peut-être produire en situation d'effondrement, avec moins d'eau, moins de produits chimiques, moins de nourriture, moins de carburant...

Il vaut mieux être modeste sur le niveau de détail et l'exhaustivité des données collectées, et mettre de l'énergie sur l'identification de la résilience propre des ressources. Cette identification doit émerger d'un dialogue entre l'acteur et vous. Il peut y avoir une grande différence entre ce qu'un acteur pense pouvoir produire en situation d'effondrement et ce que vous pensez qu'il pourra produire. Il connaît son métier et son outil de production bien mieux que vous, mais mesure peu ou pas du tout ce que vous entendez par « effondrement ». Et c'est cette discussion qui élèvera son niveau de connaissance de l'effondrement et l'amènera peut-être à améliorer la résilience de son outil de production.

Cet inventaire est un inventaire de compétences et de capacité de production et non un inventaire de productions existantes. Ce sont les capacités de stockage qui nous intéressent et non le stock (voir page 341).



**21 juin 2018 16 h. Les sept technologies
du « Petit traité de résilience locale ».**

Petit bouquin lu pendant notre voyage. J'y trouve un petit bout de concret pour développer notre résilience, j'adore. [Ce qu'il faut développer pour créer de la résilience]:

- Agriculture bio et non mécanisée, axée principalement sur la production végétale.*
- Solaire thermique pour se chauffer, chauffer l'eau et cuire les aliments.*
- Chauffage au bois; poêles et cuiseurs à haut rendement.*
- Santé naturelle.*
- Radio onde courte pour communication rapide sur l'ensemble de son « territoire de résilience ».*
- Impression papier pour la transmission de connaissances (long terme). D'autres formes de communication écrite peuvent être utiles à court terme par exemple des tableaux d'annonces publiques régulées.*
- Mathématiques sans ordinateur, pour concevoir et dimensionner des systèmes.*

J'ajouterais bien la basse technologie elle-même, fabrication et réparation d'outils et systèmes ainsi que la construction bioclimatique à base de matériaux naturels et locaux.

Il faudrait aussi mettre en place des organisations collectives: monnaie locale, marché de producteurs locaux, gouvernance partagée (tout simplement!).

Et aussi collecter et conserver des objets cruciaux : calculatrice solaire, livres (guide pratique, recueil technique, etc.), papier et stylos, outils manuels de qualité.

Votre petit tour communal a dû faire jaser. Vous êtes maintenant identifié par l'équipe municipale et probablement aussi par la gendarmerie. C'est l'occasion de revenir vers le conseil municipal et d'essayer une deuxième fois, si la première fois s'est soldée par un échec, d'initier une collaboration. Votre Inventaire des ressources locales fera peut-être son effet.

Plans d'urgence locaux

À l'échelle de la commune, du quartier ou de votre voisinage direct, vous aurez peut-être rallié assez de personnes pour réfléchir aux actions possibles face à divers effondrements possibles¹.

Comme pour votre IRL, l'objectif premier est de faire vivre le sujet « effondrement » pour qu'il se diffuse et que, consciemment ou pas, les gens comprennent de quoi il s'agit et qu'ils imaginent des choses à faire.

Si ça part en cacahuètes on fait quoi ? On organise le rationnement ? Le rationnement de quoi ? On démarre des productions de remplacement ? Lesquelles ? Avec quelles autorisations, quels moyens ?

Imaginez d'abord les cacahuétages possibles sur votre territoire : pénuries, durables ou temporaires, d'eau, de nourriture, de carburant ; afflux de personnes extérieures (membres et amis des familles de la commune, migrants, zombies) ; violences civiles ; EHPAD

1. Si vous avez été vraiment très bon sur votre IRL. Nous, les auteurs, en sommes très loin. En janvier 2020, notre maire a promis de nous recevoir pour notre présentation Effondrement et Résilience...

privé de courant; pillage des commerces locaux; et autres joyeusetés.

Certains ayant un caractère possiblement soudain sont susceptibles d'être couverts par le DICRIM de la commune (voir page 307). Mais une démarche non institutionnelle, citoyenne, hors de tout formatage administratif, sera plus rapide et plus libre. Elle permettra de faire participer n'importe qui et de faire comme bon vous semble. Elle sera plus difficilement bloquée ou retardée par des exigences légales et obsolètes.

D'une manière générale, imaginez une situation qui se dégrade en plusieurs mois ou années, comme nous l'avons argumenté dans le chapitre « Quand ? ». Cela pose un problème de seuil au-delà duquel la situation ne sera plus considérée comme normale, mais comme suffisamment cacahuètée pour que le PUL correspondant soit mis en œuvre. Vous devez identifier la grenouille, la casserole d'eau qui chauffe et le claquement de mains qui sera nécessaire pour faire sauter la grenouille hors de la casserole.

Là encore, restez généraux, ne rentrez pas dans des hypothèses trop précises, elles ont d'autant moins de probabilités de se réaliser. Prévoyez ce qui vous semble probable et laissez la place nécessaire à l'improvisation pour gérer l'imprévu. Ne visez pas à l'exhaustivité, mais choisissez des cacahuètages percutants, plausibles et faciles à imaginer, pour impliquer le plus de monde possible dans la réflexion.

Tant que vous êtes un groupe de citoyens qui discute et tire des plans sur la comète, vous êtes à peu près libres de toute contrainte légale. Dès que vous consignez par écrit et que vous envisagez de rendre public votre travail, tout se complique, l'inertie et les contraintes du vieux monde vous rappelleront que l'effondrement n'est pas commencé, ou pas très avancé. Mais l'illégalité éventuelle de votre travail n'est pas bloquante, car ce

n'est sans doute pas les documents que vous pourriez produire qui seront utilisés un jour. Le véritable PUL est diffus et porté plus ou moins inconsciemment par les acteurs de la commune. Leurs actions plus ou moins coordonnées seront à la fois différentes de ce que vous pouvez imaginer maintenant et en même temps inspirées du travail que vous aurez fait avec eux en amont.

IRL et PUL sont d'abord des prétextes pour augmenter une résilience communale sans maîtriser ce que cette résilience sera. Peu importe, l'important est qu'elle augmente.

Résilience

*« M. et Mme Ervitmonslip ont un fils,
comment s'appelle-t-il ? Jean-Philippe. »*

La résilience est une notion complexe, alliant résistance et capacité d'adaptation. Elle concerne aussi bien l'individu que la société humaine planétaire, donc se déploie sur des territoires d'échelles très variables. Le « Petit traité de résilience locale » cité page 322 aborde aussi la spatialité de la résilience, en définissant trois niveaux : global, local et intérieur. Choix assez classique du global/local en y ajoutant la résilience intérieure, c'est-à-dire morale et psychologique de l'individu.

La résilience à l'échelle globale (nation, monde ?) est hautement problématique. Parle-t-on de la résilience de la civilisation thermo-industrielle elle-même ou des sociétés humaines qui la composent ou qui lui sont soumises ? La résilience est un gage de pérennité, mais de quoi ou quoi ? Si on se soucie des humains, on peut constater la très faible résilience du système qui les organise mondialement : ce système est très résistant aux tentatives de le changer, les bases matérielles qui lui sont indispensables pour fonctionner ne peuvent plus être assurées et sa croissance perpétuelle est une condition fondamentale de son existence. 50 ans de lutte écologiste n'ont pas réussi à faire changer de direction notre civilisation, car la majorité de ses représentants ne le veulent pas, la majorité des gens ne manifestent pas une envie de changement à la mesure du problème à résoudre (voir le chapitre « La société entre pizza et sidération »). Tout cela doit nous faire renoncer totalement et définitivement

à rendre résiliente cette civilisation et à nous recentrer sur des organisations à plus petite échelle, les humains et la vie. Il est intellectuellement intéressant d'analyser la non résilience globale, d'imaginer d'autres organisations globales et les changements, les politiques qui pourraient nous y amener. Mais ces réflexions sont hors sujet quand on se préoccupe de ce que l'on mangera demain et avec qui on mangera. Concernant le niveau global, seul l'aménagement de l'effondrement peut être maintenant envisagé, pas la résilience de l'organisation actuelle. Laissons ces tentatives d'aménagement aux acteurs internationaux dont nous ne sommes pas et voyons les résiliences qui peuvent avoir du sens pour nous, à une échelle plus modeste, de l'individu au local. Mais le local, ça va jusqu'où ?



15 juin 2018 16 h

Ce qui nous différencie de la transition

Le mouvement des Villes en Transition, Alternatiba et autres transitionneurs ont un objectif global: changer la société toute entière pour que celle-ci devienne éco-compatible. Les militants écologistes qui acceptent l'idée d'effondrement proposent des solutions quasiment identiques à celles des transitionneurs, mais ne prétendent plus les faire adopter par l'ensemble de la population et seulement par une fraction de celle-ci, en vue de créer des résiliences locales, des îlots gagnant en autonomie, des groupes alternatifs en réseau expérimentant des modes de vie éco-compatibles.

Il s'agit donc de faire le deuil de cette société qui ne sera pas sauvée, d'accepter qu'une large part de la société continue sur le chemin du déclin passif et de se contenter de créer avec ceux qui veulent bien venir avec nous.

Plusieurs **sphères ou territoires de résilience** peuvent être étudiés : l'individu, la cellule familiale, le collectif de vie, le voisinage, la commune, la biorégion, la nation, le continent et le monde. Et aussi le groupe d'amis (réseau affinitaire) et la famille étendue, qui se déploient sur des territoires plus parcellisés et plus changeants.

– La résilience de chaque individu ou résilience intérieure, c'est notre capacité à accueillir nos émotions sans qu'elles prennent possession de nos comportements, ce qui permet de garder notre intégrité, notre capacité de réflexion et d'action dans une situation difficile. Des gens qui paniquent, agissent à tort et à travers ou restent sidérés devront être pris en charge ou tenus à distance. La résilience de l'individu, c'est aussi la santé physique, que nous ne traiterons pas ici... mangez des fruits, faites du sport et un stage de bushcraft. La résilience intérieure est développée plus loin, dans le chapitre « Cheminement intérieur ». La résilience de l'individu, intérieure et physique, est le point de départ et la plus indispensable de toutes.

– La résilience du noyau familial passe par une vision partagée de la situation et la capacité à dialoguer, décider et se soutenir. En cas de désaccord, l'un aura l'impression de vivre avec un paranoïaque qui gaspille argent et temps, l'autre rongera son frein, sera frustré, se sentira prisonnier. Vacances aux sports d'hiver ou installation d'une cuve de récupération d'eau de pluie ? Voyage en avion ou à vélo ? Le collapsio de la famille hésitera entre entretien de son déni de l'effondrement et rupture conjugale. Le couple en sera fragilisé et la croissance de sa résilience ressemblera à celle du PIB des pays où ce genre de questions se pose. Les enfants sont particulièrement tributaires de cette sphère de résilience, car c'est la seule qui existe réellement pour eux, ils ne peuvent rompre et changer de famille, et l'assistance matérielle que pourront leur apporter leurs copains de

maternelle est assez limitée. C'est aussi dans cette sphère que se joue la question cruciale de l'habitat et de l'énergie nécessaire à son fonctionnement : la maison abrite et protège, de manière moins résiliente si, par exemple, elle est mal isolée et chauffée à l'électricité du réseau, que si elle est isolée et chauffée au bois de son terrain.

– La résilience du collectif de vie, quand celui-ci existe, permet une amélioration significative de la résilience familiale par mutualisation de moyens, complémentarité de compétences et économies d'échelle. En France, en ce début de xx^e, cette sphère n'existe plus pour la plupart des gens. Elle se perpétue néanmoins via les colocations essentiellement urbaines et dont la motivation première est économique. Ces colocs se bornent parfois à de simples partages d'appartements et de loyers, parfois elles réinventent à l'infini les manières de vivre ensemble et de partager. Un mouvement, plus rural, est celui des éco-villages, éco-hameaux, éco-lieux collectifs. Après la vague des communautés des années 70, aux motivations très idéologiques, une nouvelle vague, plus pragmatique, se forme depuis les années 2000. Ces lieux de vie composés de plusieurs familles, regroupant de trois à plusieurs dizaines de personnes, sont à notre avis de très bons endroits pour travailler et développer de la résilience. C'est dans ces communautés intentionnelles que la dynamique et la liberté d'expérimentation sont potentiellement les plus fortes. La taille du groupe peut être choisie et elle permet richesse, diversité et complémentarité, en même temps que réelle connaissance des autres membres, et donc confiance et partage des intérêts. L'existence et le contenu des règles internes à la communauté sont à la presque totale discrétion du groupe. Le consensus (tout le monde est d'accord) ou le consentement (personne n'est contre) est plus facilement atteignable là qu'ailleurs, car les membres se choisissent en fonction de valeurs et d'objectifs partagés.



17 avril 2020 – Méracq – Résilience relative

J'entends de plus en plus, en ces temps coronavirés, de la part de collapsonautes notamment, que le fait d'aller à la campagne, de rejoindre, mettre en place ou développer un lieu résilient, collectif ou pas... les rassurerait sur leur capacités de résilience.

J'ai envie de faire savoir qu'à la Ferme Légère (qui existe depuis quatre ans et demi) notre résilience reste partielle et très fragile.

Il est illusoire, voire fantasmatique, de penser que vivre sur un lieu (écolieu ou pas, collectif ou pas) en milieu rural met à l'abri de l'effondrement.

Je comprends bien sûr qu'on puisse le penser à priori. Mais, à ceux qui regrettent, pendant ce confinement, de ne pas s'y être pris plus tôt, ou de ne pas œuvrer « assez vite » sur leur lieu... je souhaite exprimer qu'être résilient seul ne sera pas suffisant.

Oui, vous le saviez me direz-vous. Et je comprends le besoin de sécurité qui est nourri par cette idée. C'est légitime.

La Ferme Légère s'est créée dans un souhait d'autonomie par rapport à un système en place. Nous voulions simplement vivre autrement.

Ce lieu ne s'est pas créé par souhait de résilience par rapport à un effondrement en cours. C'est au fil de la mise en place des projets ici que nous avons « basculé » sur le terme résilience, mais nous ne nous faisons pas d'illusion.

Au mieux, si c'est suffisamment « lent », nous pourrions continuer d'inspirer et serons en mesure d'aider, de soutenir les locaux qui souhaiteraient mettre en place de la résilience.

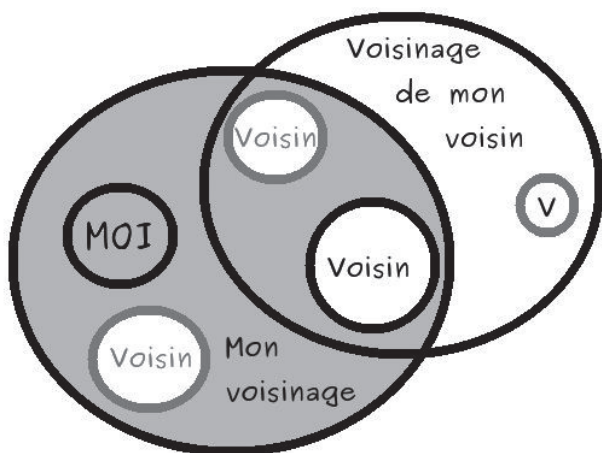
J'en viens à mon avis sur ce point précis :

Si tant est que l'épisode Covid-19 n'en soit pas un et soit le déclencheur d'effondrements rapides en cascade (ce qui semble être l'hypothèse très présente dans le milieu collapso), le temps n'est plus ni à se lamenter de ne pas avoir agi « avant » ni même à penser à la mise en place d'un lieu rural résilient. Nul n'est besoin d'avoir son lieu pour mettre en place de la résilience et je dirais même que ça pourrait devenir contre-productif en matière de temps et d'énergie. Ce qui me semble intéressant, pertinent, voire essentiel et primordial, est de participer à mettre en place de la résilience globale, générale, et en même temps localisée. En fonction de votre lieu de vie : à l'échelle du quartier, de la commune etc. Emmener un maximum de personnes dans nos sillons (pour ceux qui ont commencé à creuser les sillons) ou créer avec un maximum de personnes (élus et population). Donc : pas de panique si vous ne vous sentez pas « prêts » ! Personne ne l'est vraiment ! Personne n'est à l'abri de rien ! Au mieux, à la Ferme Légère, nous aurons quelques légumes, quelques jours de plus que les autres, et finirons par les partager (ou par se les faire piller).

Ça c'est la version ultra-rapide.

En version un peu plus lente ça donne : au mieux, à la Ferme Légère, nous transmettrons le peu que l'on connaît du jardin, des low-tech (qui deviendra vite du Système D), du soin des animaux, de la coopération, de l'entraide... Et ça donnera ce que ça donnera. On aura fait au mieux.

En conclusion : c'est un fantasme et un mythe de penser que les écolieux ruraux sont super résilients !



– La résilience de voisinage démarre par de bonnes relations avec ses voisins et débouche à nouveau sur de l’entraide et de la mutualisation de moyens plus complexes et moins quotidiens que ceux mutualisés par le collectif de vie ou la famille. Cette sphère s’étend sur le territoire que vous pouvez parcourir à pieds en quelques quarts d’heure et dépend de votre motivation à être en lien avec tel ou tel voisin. À ce niveau apparaît une première complexité : mon territoire de résilience de voisinage n’est pas le même que celui de mon voisin. Nous n’avons donc pas un territoire commun mais deux territoires qui se chevauchent, formant un tuilage avec ceux des autres voisins. Je suis d’autant moins en réseau que je suis loin d’eux, nous ne pouvons donc pas avoir une organisation commune, mais plutôt chacun notre organisation, même si elles se ressemblent. Cette non-correspondance de nos réseaux respectifs permet un maillage potentiellement infini et multi-couches, une complémentarité de proches en proches, une ouverture

finalement, contrairement aux groupes trop bien centrés, délimités et donc fermés. Deuxième difficulté : je peux inclure un voisin dans mon réseau de voisinage, mais lui peut choisir de ne pas m'inclure dans le sien (je ne suis pas intéressant pour lui, il n'aime pas venir chez moi, il a assez de ressources autour de chez lui, etc.), la réciprocité des échanges sera plus difficile à obtenir. Les joies et les subtilités des relations de « bon voisinage » ne vont pas disparaître avec l'effondrement, on développe page 340.

– La résilience communale se joue au niveau du village ou de la petite ville. C'est le plus petit niveau des niveaux institutionnels déjà existants. Il est donc partie prenante du système en train de sombrer et est très fortement contraint par lui. Son inertie est forte, son histoire souvent prépondérante dans les décisions qui s'y prennent. Sa capacité à créer de la résilience est donc réelle mais assez faible, comme en font l'expérience depuis une dizaine d'années les activistes du mouvement des Villes et Territoires en Transition. D'autre part, le problème de territoire commun apparu au niveau précédent est ici mal résolu, car sont définis un centre (telle ville ou tel village) et éventuellement des frontières (celle de la commune, ou empiétant sur d'autres communes). Il y a donc des personnes au centre de ce territoire et d'autres vivant en périphérie, voire à la frontière entre deux territoires ou communes. Les frontaliers auront plus de mal à s'engager pour leur communauté, mais assureront dans certains cas un rôle de pont, de transmission entre deux territoires. Enfin, les membres d'un territoire de résilience communale ne peuvent exercer leur choix d'appartenance à tel ou tel territoire que par le déménagement, ce qui réduit fortement la possibilité de valeurs et d'objectifs communs. Tout cela fait qu'à ce niveau, la création de résilience devient plus délicate et incertaine (voir chapitre précédent « Avec les élus ? »).



15 janvier 2020 – Méracq
Bouteille à la mer à mon groupe local

Ta tête, ton cœur et ton corps

*Cher(e) ami(e) Atnbien(ne),
Ceci est un élan du cœur.
Ceci est un appel au tien.*

J'arrive d'une soirée dans un village de 1 200 habitants, de l'autre côté de Pau, où plusieurs dizaines d'habitants de cette commune se sont regroupés pour réfléchir à leur avenir commun¹.

Ils ont conscience, comme toi et comme moi, que le « monde ne tourne pas rond », que le climat fout le camp, que les ressources de la planète sont gravement rongées et que leurs besoins vitaux de base (boire, manger, se loger, se soigner) sont dépendants de systèmes qu'ils ne maîtrisent pas et par conséquent très fragiles.

Ils ont conscience, comme toi et comme moi, qu'il est vain d'attendre les bras croisés des mesures politiques venues d'en « haut ».

Ils ont décidé de se fédérer, avec ou sans élus, et de se retrousser les manches pour reprendre le pouvoir. Leur pouvoir. Celui que nous avons tous. Celui de maîtriser les ressources qui permettraient de subvenir à nos besoins de base, sans nuire à la planète ni à d'autres humains et non-humains.

1. Groupe « Graines de résilience » à Montaut. Œuvre pour la mise en place d'un Plan de résilience locale avec des actions concrètes visant leur autonomie alimentaire notamment. Une partie des élus s'y sont investis.

Alors pourquoi je prends ma plume numérique aujourd'hui ?

Notre association les Amis de la Terre Nord Béarn existe depuis plusieurs années. Nous y avons créé de belles initiatives locales, pertinentes et utiles.

Nous sommes tous sensibles à au moins deux valeurs communes : le respect de l'environnement et le fait de créer du lien. Ces deux valeurs nous réunissent, quel que soit le sous-groupe d'ATNB que nous soutenons, duquel nous bénéficions ou dans lequel nous sommes investis.

Si je t'écris c'est pour nous regrouper, rassembler nos énergies et compétences, autour de nos besoins de base. Reprendre le pouvoir sur notre alimentation, notre ressource en eau, et redonner l'autonomie à nos communes, à nos territoires locaux sur ces points.

C'est utopique dis-tu ? Pas du tout : plusieurs communes en France montrent déjà l'exemple. Pourquoi pas les nôtres ? La tienne et la mienne. Puisque le mouvement n'arrivera pas d'en haut, activons-le depuis la base. Nous sommes la base, le socle, nous sommes ceux qui avons le pouvoir de décider par nous-mêmes et pour nous-mêmes de notre avenir commun. Tu doutes que nos élus suivent ? Bah, à moment donné, il faudra bien qu'ils suivent la demande de leurs administrés.

Tu me connais comme celle qui parle d'effondrement sociétal : « c'est trop négative attitude » diront certains. Et de résilience aussi : « c'est mieux, mais on comprend pas bien de quoi tu parles » diront d'autres. Peu importe le terme employé. Le temps n'est plus à ce genre de tergiversations sémantiques ! Je veux bien employer le mot « relocalisation » ou même « transition » (ah là je fais un gros effort) si cela t'agré, mais s'il te plaît : considère ma proposition. Je suis persuadée qu'elle raisonnera dans ta tête et résonnera dans ton cœur.

Pourquoi continuer à œuvrer chacun dans son coin, en regrettant le manque d'émulation dans nos sous-groupes

et dans notre association, alors que nous avons des valeurs communes qui nous rassemblent, l'environnement et le lien notamment, et que le temps presse.

Tu ne te sens pas concerné parce que tu fais ton potager, achètes local, tries tes déchets... ? Allez, on va pas se mentir : tu sais que c'est fragile, parce que tout cela reste dépendant d'un système basé sur la ressource « pétrole » et que cette ressource a dépassé son seuil d'exploitabilité. Il est temps de penser à s'en passer. Et surtout de le faire collectivement. Les initiatives isolées sont intéressantes, montrent que c'est possible, mais maintenant, il est temps de passer à l'échelle supérieure en nombre.

T'es déjà investi sur pleins d'autres trucs ? ! Je t'invite à considérer que, sans ton « miam-dodo », tu pourras plus faire tes autres trucs...

« Mais Valérie, tu parles d'actions qui nécessitent que l'on amène avec nous le reste de la population locale ! ». Certes, mais comme vous le savez peut-être : il y a toujours des meneurs et des suiveurs. C'est simplement humain. Ni bien, ni mal. Si nous montrons l'exemple, si nous amenons des propositions d'actions concrètes qui ont du sens et qui apportent du bien-être, une meilleure santé et la sécurité alimentaire, nous aurons l'aval de la population et la majorité nous suivra. Tout le monde aujourd'hui recherche du sens. Quoi de plus beau que la satisfaction de s'autosuffire pour ses besoins primaires, tout en respectant la Planète ? !

Nous avons déjà, sur notre territoire, des initiatives en place. Je vous propose « simplement » de voir plus large et plus grand. Et c'est en nous fédérant que nous y parviendrons.

Ambitieux ? Peut-être ! Il faut viser la lune pour espérer atteindre les étoiles...

Si tu sens un côté solennel dans mon propos, c'est bien normal, étant donné l'importance du sujet. Pour autant, si t'as envie de participer dans la joie et la bonne

humeur: bienvenue! L'un n'empêche pas l'autre! Ta famille, tes amis, tes voisins, tes élus locaux et tes nains de jardin sont tous bienvenus aussi!

Chacun de nous a un rôle à jouer. Chaque personne compte.

Et c'est maintenant à chacun de passer à l'action pour nous prendre en main collectivement.

Le temps n'est plus à évoquer des catastrophes à venir et encore moins à l'apitoiement sur nous-mêmes ou au sujet de ce que nous avons fait subir à la Planète.

Le temps n'est plus aux querelles de clochers ni d'égos! Le temps est à l'action collective.

Je te propose de nous retrouver pour en discuter de vive voix tous ensemble. Je compte sur toi!

Tu peux m'écrire ou m'appeler.

*Chaleureusement,
Valérie*

– La résilience du groupe affinitaire, des amis géographiquement suffisamment proches pour que l'on puisse organiser une partie de sa résilience avec eux, ressemble à la résilience de voisinage en plus étendue et moins dense. Elle présente la même caractéristique de tuilage: chacun de mes amis a des amis et des voisins qui ne sont pas les miens. Nous n'avons pas un réseau et une organisation en commun, mais seulement des parties de réseau et d'organisation en commun.

– Les biorégions¹ sont des territoires qui ont la taille de départements ou de régions françaises, mais ne procèdent pas d'un découpage administratif obéissant

1. Concept proposé par Peter Berg et Judy Goldhaft durant les années 1960. Repris actuellement notamment par Yves Cochet et Agnès Sinaï.

à une logique historique, économique et politique. Les biorégions procèdent d'une logique de ressources locales, de géographie et d'identité culturelle. Ces biorégions n'existent pas encore et les critères qui pourraient les définir ne coulent pas de source, ce qui laisse entrevoir soit une nouvelle foire d'empoigne pour leur définition et leur contrôle, ainsi que des résultats peu différents de ceux des actuels départements et régions (quasi nuls concernant la résilience qui nous intéresse ici). Les biorégions qui pourraient se formaliser auront des contours flous, se recouvreront partiellement et ne donneront pas lieu à des organisations pensées et construites, elles seront plutôt organiques et informelles. Quelle résilience pourra naître de cela ? Peut-être aucune, peut-être quelques bonnes surprises...

Nous ne détaillons pas ici les niveaux nationaux, continentaux et mondiaux qui ont largement fait la preuve de leur incapacité à répondre au problème. Cela ne veut pas dire que rien d'intéressant n'est possible à ces niveaux. Par exemple on peut imaginer les mesures de résilience qui auraient été efficaces aux niveaux nationaux pour contrer la pandémie du Covid-19 : des organes de veille, des stocks de masques et autres, du matériel excédentaire, des lits supplémentaires prêts à être déployés, des mesures de prévention claires, des exercices pour la population... Le rapport coût/efficacité de ces mesures préventives aurait été ridicule par rapport à celui de la crise qui a réellement lieu au moment d'écrire ces lignes. Mais il faut constater aussi que, dans le système actuel, ce genre de mesures est extrêmement difficile à mettre en place et à maintenir.



13 août 2019 – Méracq
Festival Sans Transition

On vient de rentrer du Festival Sans Transition de Saint-Lézin. Il y avait une belle brochette d'intervenants. Vincent Mignerot, Yves Cochet, Laure Noualhat, Isabelle Attard pour les plus connus. Entre autres ateliers, conférences et spectacles, on y a revu la conférence gesticulée d'Anthony Brault, celle qui s'appelait « faim de pétrole », puis « le plein d'énergie ». Anthony envisageait d'arrêter de la jouer lorsqu'on l'a rencontré en août 2018 (lors du premier Collaps Summer Camp organisé au même endroit. Une résidence d'artistes spéciale effondrement. Trop bien!). Il s'est visiblement ravisé, au moins pour le fun, et a préféré y ajouter quelques bribes sarcastiques et pour le moins questionnantes. Il aime bien la provoc Tonio ! Et c'est chouette ! Ça change du politiquement correct et ça réveille les neurones. Il nous a parlé d'écolieux de bobos qui se « préparent » à l'effondrement mais « tout seuls ça sert à pas grand-chose ». Euh... Il parle de nous là ? Il se demande aussi si « des mecs au RSA qui vivent dans 9 m2 et bouffent du Lidl, voire font les poubelles » ne sont finalement pas les plus résilients de nous tous actuellement ? C'est très résumé, mais ses propositions de réflexions valent le détour et en plus, il ne se prend pas au sérieux.

À chacun ses sphères de résilience de prédilection, mais toutes doivent être développées.

À chacun ses territoires de résilience, qui se chevauchent et se complètent. Ils doivent donner lieu à un réseau relationnel dense. Que faire avec tous ces gens ? Créer du réseau, tisser les liens qui permettront une coopération future, quand celle-ci deviendra vitale.

Échanger et acquérir des savoirs, monter en compétences sur ce qui nous sera probablement vital demain.

Coopérer avec nos voisins proches deviendra une obligation. Alors que nous pouvons actuellement éviter ceux dont la culture, les valeurs, les orientations politiques sont trop éloignées des nôtres, et trouver ce qu'il nous manque en grande surface, il faudra faire avec nos voisins, avoir quelque chose d'intéressant à leur proposer, les comprendre, lâcher nos différends devenus obsolètes.

Par exemple, avec les (anciens) agriculteurs conventionnels, les alternatifs bio permatruc devront garder le qualificatif « conventionnel » et éviter celui de « pétrochimique » pour justement ne pas les froisser. Il faudra oublier leur part de responsabilité dans la grande cata qui nous accablera et reconnaître la contribution majeure qu'ils pourront apporter pour la production des calories nécessaires à notre survie. Les chasseurs survivront aux végétariens et devront faire table commune avec des végétariens, devenus de leur côté beaucoup moins stricts.

La même difficulté existera dans les collectifs de vie. Si actuellement ce sont souvent des communautés intentionnelles (les gens se choisissent), demain ce seront des regroupements plus arbitraires, formés au gré des accueils de personnes en difficulté ou de membres de la famille éloignée ayant dû quitter leur précédent lieu de vie. Alors que la gouvernance partagée est laborieusement expérimentée et parfois difficilement vécue dans les éco-lieux collectifs anté-effondrement¹, que deviendra-t-elle quand des personnes ayant principalement vécu des rapports hiérarchiques seront injectés dans ces groupes ? Les outils d'intelligence collective, de gestion

1. Demandez aux résidents de la Ferme Légère...

de conflits, de prise de décision, de communication non violente, doivent être patiemment et solidement intégrés à nos organisations actuelles pour qu'ils restent efficaces quand le filet de sécurité ne sera plus là.

Les « affinités » de voisinage ou de co-habitants peuvent rapidement glisser vers des « intérêts », comme ça se fait aujourd'hui, mais décuplées par la nécessité de combler les besoins primaires. Il faudra veiller à ce que cette coopération ne sombre pas dans la dépendance et les rapports de domination : rester partageux malgré tout, garder une certaine « claaaasse », être beau joueur, refuser la soumission.

La résilience ne passe pas uniquement par du réseau et des savoirs, mais aussi par du matériel, des installations, des systèmes plus ou moins complexes. Ces aspects ont déjà été partiellement évoqués et nous ne souhaitons pas développer plus ni verser dans le guide pratique. Terminons par quelques autres considérations générales sur le matériel et son stockage...

Anticiper en stockant ? Bof. Stocker de la nourriture, des médicaments, de l'eau, des munitions, etc., nourrit un imaginaire conflictuel où la peur, le manque et la compétition dominent. Cela oblige à faire des choix (que stocker ?) qui nous focalisent sur certains scénarios : si je stocke des armes, je peux alimenter ma peur de la confrontation violente et mal me préparer à d'autres éventualités, comme une coopération imposée par exemple. Stocker pose aussi des problèmes concrets plus compliqués qu'on ne l'imagine généralement. Plus les éléments à stocker sont périssables et plus il faut les renouveler rapidement, obligeant à une gestion de stock compliquée et induisant des pertes continues. Le stock mobilise des ressources financières et de la place. Il rend aussi moins mobile. Il attise les convoitises et peut être source de conflits.

Alors stocker oui, mais pas n'importe quoi et modérément :

- De la nourriture « non périssable », pour quelques semaines à quelques mois selon les durées de conservation. À gérer en FIFO (premier entré premier sorti), c'est-à-dire que l'on consomme le plus vieux en premier. L'objectif n'est pas de maximiser la durée d'autonomie, mais d'acquérir les savoir-faire nécessaires à la production et à la conservation de ces réserves.

- Des graines de plantes rustiques adaptées à leur terroir ou ce qu'il pourrait être dans quelques années. Pour les planter, les récolter, les sélectionner et les échanger avec les voisins.

- Des outils de qualité, durables, réparables et peu spécialisés. Ainsi que des consommables tels que vis, clous, colliers, fil de fer...

- De l'information sur papier. Des guides pratiques de bricolage, de construction bio-climatique, de jardinage, de plantes sauvages, de médecine naturelle, de développement personnel, d'intelligence collective, de gestion des conflits...

La manière de stocker est plus importante que le contenu du stock.



28 décembre 2018 11 h, où foutre ma tune ?

Vivre en dessous de ses moyens pendant trente ans produit forcément des excédents. Mes économies m'ont permis de ne pas contracter de crédit, donc d'économiser les intérêts qui sinon peuvent doubler le prix d'une maison par exemple. Plus un héritage familial suivi d'une expropriation bien négociée, et me voilà avec un compte en banque avec plusieurs zéros, moi qui ne dépense pas grand-chose au quotidien, merci la

Ferme Légère. Arrive le bouquin de Dmitry Orlov, Les cinq stades de l'effondrement, qui commence par l'effondrement financier: disparition de l'épargne (entre autres effets) et considérations originales sur la valeur et les moyens de la conserver ou de la transmettre, avec ou sans argent. Le conseil est clair: si l'effondrement vous semble proche, il est irrationnel de laisser son argent à la banque. Est-ce que la Nef, la banque éthique en France, sera plus résiliente qu'une grosse banque de la finance mondialisée? Plutôt plus je suppose, mais est-ce que ça préservera 1 % ou 99 % de mes économies? Pendant 3 jours ou pendant 3 ans? Je n'en sais rien, et comme j'aime bien mettre mes idées en pratique, j'étudie sérieusement les placements effondro-compatibles. Dmitry conseille d'acheter des objets durables et utiles, outils, pièces de rechange, équipement solaire, pompes... il faudra que je fasse une liste au fur et à mesure que me viennent les idées. Je suis si imprégné par l'idée que tout ce qui pourra m'être nécessaire sera disponible en magasin que j'ai du mal à anticiper cela. Faut-il aussi acheter un hangar pour stocker tout ça?

Orlov aborde aussi la question de la résilience des communautés, faible pour nos ridicules familles mononucléaires, bien plus forte pour les familles étendues, regroupant plusieurs générations et plusieurs branches, une communauté résiliente étant un regroupement de plusieurs familles étendues. Cela me donne une autre piste pour ma question du moment: permettre à d'autres petites communautés ou familles étendues de s'installer sur notre terrain, ou pas loin, communautés qui adhèreraient à la charte de la Ferme Légère mais qui pour le reste fonctionneraient à leur manière. Acheter la maison vide voisine, amener l'eau en bas du terrain, ouvrir un chemin, financer des yourtes ou autres habitats légers...



11 mai 2019 7 h

Foncer

L'effondrement, son début, sera probablement pour la prochaine décennie. Cette perspective ne nous démobilise pas, au contraire. Anticiper, se préparer matériellement et psychologiquement à un monde post-pétrole, à un monde en décroissance, est une tâche assez colossale, en tout cas d'où on part dans nos pays enrichis. Les difficultés sont techniques et humaines.

Techniques, par l'ampleur des savoirs à acquérir et des systèmes à mettre en place. Faire son potager, conserver des patates sur l'année, entretenir un puits, filtrer l'eau, réparer un toit, faire du bois de chauffage, fabriquer un poêle économe... Tout cela prend du temps, autant commencer tout de suite et profiter du luxe que nous avons encore de pouvoir faire des erreurs, des essais ratés, des tâtonnements. Profitons d'internet tant qu'il fonctionne pour trouver les informations qui nous feront défaut plus tard.

Humaines, car ces aménagements sont au-delà des capacités d'un individu seul ou d'une famille mono-nucléaire. C'est en collectif que nous pouvons faire tout ça, en collectifs multiples, à différentes échelles, gigognes, imbriqués les uns dans les autres (la communauté de vie, le voisinage proche, la commune, le territoire...). Et faire en collectif, ce n'est plus notre culture, on n'a pas appris. Au contraire, à l'école nous avons été entraînés à la compétition individuelle, la télé nous enjoint à un bonheur individuel. Apprendre le collectif ça prend du temps aussi. Créer un collectif, ou trouver sa place dans celui qui nous convient, nécessite des années.

Résilience

Alors fonçons, l'aventure est passionnante et le filet de sécurité toujours en place. Et si nous avons tort, que l'effondrement ne venait pas, ce que nous aurons appris nous aura fait grandir, ce que nous aurons mis en place sera quand même utile. Rien à perdre.

Cheminement intérieur

*« En plus de vous demander ce que vous pouvez faire,
demandez-vous aussi ce que vous pouvez être. »
Carolyn Baker, « L'effondrement »*

Qu'entend-on par Cheminement intérieur ?

Il s'agit du processus vécu par une personne une fois que sa prise de conscience des effondrements en cours est amorcée. Ce processus passe par des étapes intellectuelles, émotionnelles et parfois physiques, telles que décrites au chapitre « Il était une fois l'humain », notamment via la Courbe de deuil et l'échelle de Paul Chefurka.

Une fois le nez dans les infos, la réflexion intellectuelle menant à la conclusion d'un effondrement sociétal fortement probable, voire déjà en cours, peut s'effectuer rapidement. Pour autant, le changement complet que les conclusions intellectuelles induirait, en matière de modifications de mode de vie, habitudes d'achats, boulot, sphères d'intérêts... est souvent moins rapide. Pour des raisons matérielles d'une part, mais aussi pour les raisons évoquées page 153. Cet écart provoque une forme de schizophrénie plus ou moins bien vécue. Attention, cette schizophrénie est différente de la notion de dissonance cognitive présentée dans cette même partie du livre, cette dernière faisant référence à la manière dont notre cerveau peut détourner subrepticement une compréhension claire d'une situation afin de nous maintenir dans nos schémas habituels comportementaux. La schizophrénie dont il est question ici relève de difficultés matérielles à changer ses habitudes,

malgré la volonté consciente de le faire. Il faut donc se donner le temps de bouger des choses concrètes. Ce mouvement dans la matière permettra également d'arriver à pousser plus loin la réflexion intellectuelle et le processus émotionnel.

Une fois la réflexion personnelle débutée, l'Homme étant un animal social, vient la nécessité d'en parler. Faut-il en parler ? se demandent souvent les novices du sujet. Ils ont conscience que le sujet est potentiellement anxiogène et aimeraient aussi éviter de passer pour « fou » ! La question est multiple, car à suivre viennent : Pourquoi en parler ? À qui ? Et Comment ?

Ce chapitre devrait vous aider à répondre à ces questions, mais l'essentiel à retenir est : ne pas en parler à des novices tant que la digestion n'est pas faite en vous. Votre interlocuteur ressentirait votre angoisse, vos inquiétudes, vos doutes et cela ne ferait qu'éveiller sa suspicion et permettrait au déni de débarquer au grand galop. Parlez-en avec eux lorsque vous vous sentez posé intérieurement, voire lorsque vous avez commencé à agir dans votre quotidien. Pour lâcher vos inquiétudes, il existe de nombreux groupes sur Facebook et de plus en plus de groupes se montent partout en France, et ailleurs. Des groupes de paroles, « Cafés collapse », « Apéros collapse », « Collapse Bistro »... peu importe la formule, l'important est de pouvoir accueillir les points de vue, les émotions et les inquiétudes des uns, dans le respect de celles des autres. Ça n'existe pas près de chez vous ? Créez le ! Voilà un premier pas vers l'action.

Le processus du cheminement intérieur amène, à un moment donné, à la conscience que des moments inconfortables, difficiles, et probablement même douloureux (émotionnellement et physiquement) s'annoncent. Lorsqu'on finit par acter que les chocs nous pendent au nez, on évoque la notion de « résilience ». La résilience, ramenée à l'échelle intérieure de l'individu concerne

son état émotionnel, physique et psychologique. Nous pourrions l'appeler « résilience individuelle », en ce sens qu'elle concerne l'individu, mais, afin de ne pas confondre avec le côté matériel ou avec l'individualisme, nous la nommerons « **résilience intérieure** ». Il s'agit de la capacité d'adaptation d'une personne à la suite d'un traumatisme, de sa capacité à rebondir, à maintenir son état d'équilibre (émotionnel, physique et psychologique) et à fonctionner malgré des expériences éprouvantes.

Chaque individu est plus ou moins fragile physiquement, émotionnellement et psychologiquement. On parle volontiers de niveau de « résistance », en ce qui concerne le corps physique notamment mais ce terme s'applique aussi à la sphère émotionnelle et psychologique. Aussi, le point de départ concernant son niveau de résilience intérieure varie d'une personne à l'autre. Envisager de muscler sa résilience intérieure est une voie pertinente afin de mieux faire face aux événements sociétaux en cours et à venir qui risquent fort de nous bousculer physiquement et intérieurement. Le faire alors qu'on a encore accès à un certain niveau de confort, qu'il soit matériel ou affectif, est approprié. Cet entraînement se fera plus ou moins aisément suivant notre tempérament inné, plus ou moins enclin à aborder la sphère intérieure des émotions, chacun possédant une marge de manœuvre et de progrès qu'il sera bon d'explorer. Avant de vous proposer des pistes d'investigation visant le « musclage » de votre résilience intérieure, on vous en dit plus sur l'intérêt d'une telle démarche.

Muscler sa résilience intérieure...

Que peut-on en attendre ?

Bien entendu, on recherchera une meilleure capacité à rebondir, à s'adapter aux situations que la vie nous présente. « Ok, mais concrètement, ça va m'amener quoi ? »

Celui qui apprend à mieux se connaître, apprend aussi à mieux se comprendre et ainsi à mieux s'accepter. Il en va de même envers son entourage proche et toute personne qu'il rencontre : il a une meilleure compréhension de son interlocuteur et cela facilite grandement leur interaction et leur communication.

Celui qui prend soin de sa stabilité émotionnelle prend soin de sa santé globale. Par voie de conséquence, il prend également soin des personnes qui l'entourent, car cela se ressent sur ses comportements. Il peut devenir un phare solide qui reste ancré malgré la tempête, un soutien solide sur lequel peut s'appuyer son entourage... Une personne centrée peut être une aide précieuse pour une autre qui serait en proie à la panique intérieure, il est ainsi un meilleur support pour ses proches ou ceux qui seraient moins préparés psychologiquement.

L'intérêt peut tout simplement être de se faire du bien. Une résilience intérieure améliorée apporte une plus grande souplesse d'esprit, une meilleure résistance au stress, et une clarté d'esprit qui permettent, entre autre, d'effectuer des choix plus judicieux face aux événements et d'éviter potentiellement des réactions de panique par exemple. Si aucun événement perturbant ni fracassant ne vient interférer dans votre quotidien, vous aurez toujours gagné en sérénité, et, la vie étant ce qu'elle est, elle apporte quoi qu'il en soit son lot de surprises plus ou moins agréables.

Œuvrer vers plus de résilience intérieure permet de rester debout, digne dans le présent, de rester acteur de son quotidien et de lui (re)donner du sens. Soyons fous : pour certains, il s'agira d'ouvrir des voies nouvelles, individuelles et/ou collectives, en matière de valeurs et de fonctionnement. Attention, ne pas confondre avec « chercher à changer l'humain »... On parle ici d'ouvrir de nouveaux possibles, en ayant des objectifs atteignables et surtout réalistes !

C'est aussi une manière de mieux vivre le présent, tout en ayant conscience des événements qui sont en cours et à venir. Vivre l'instant, c'est (re)découvrir l'essentiel, c'est revoir son rapport au temps qui passe.

Enfin, un dernier grand point et pas des moindres : améliorer sa résilience intérieure amène à grandir intérieurement, ce que certains nomment « devenir plus spirituel », employant le terme « spirituel » au sens large.



24 mai 2018

Résilience émotionnelle et « spiritualité »

Je repense à cette citation « Le ^{xxi}e siècle sera spirituel ou ne sera pas ». Je fais le lien avec mes réflexions du matin. C'est l'occasion pour moi de maturer sur mon constat que depuis 30 ans, je me traîne de l'incompréhension vis-à-vis des humains de manière récurrente. Comme une forme de naïveté, entrecoupée de déceptions. Je réalisais hier que l'être humain est encore dans une phase que je pourrais qualifier de « cruelle », mais au même titre qu'un lion mange la gazelle. Donc, au lieu de cruel, je peux qualifier cela de naturel. Parce qu'il s'agit bien d'un cycle « naturel », au sens inhérent à notre nature, et au cycle vie/mort.

Je peux donc prendre du recul, avec beaucoup plus de maturité. Ce que je relie à une forme de spiritualité, au sens large. Regarder d'un peu plus haut et simplement observer ce qui se passe autour de moi et d'une manière plus large, au niveau de la société et puis ensuite au niveau mondial, etc. C'est l'occasion de grandir intérieurement. Finalement je me dis que cet effondrement en cours est une occasion pour l'humanité de franchir un nouveau cap si elle s'y prépare maintenant psychologiquement. En effet, la « préparation » n'est pas

uniquement matérielle... Si on considère l'effondrement comme inéluctable, on peut se préparer matériellement, en prévoyant notre future vie, mais aussi émotionnellement. Plus on va s'ouvrir à la spiritualité, plus on va être en capacité de prendre du recul, plus on va aller vers une capacité d'acceptation. Vice versa : sans parler de spiritualité, quelqu'un qui est en capacité d'accepter pleinement que : « rien n'a bougé, et rien ne bouge aujourd'hui malgré les sonnettes d'alarme tirées de partout », ou « trop peu a bougé ou bouge pour que cela modifie la trajectoire », sera en capacité de passer des caps. Pas plus facilement, mais moins violemment à titre individuel et avec une plus grande capacité d'entraide. Plus la stabilité psychologique et émotionnelle est travaillée en amont, plus ce sera acceptable pendant les phases critiques et plus on pourra s'appuyer sur ces personnes pour reconstruire la suite.

Et ne pas en attendre ?

Inutile d'en attendre le « bonheur absolu et permanent » comme nous l'a fait miroiter notre système thermo-industriel. Inutile d'en attendre une nouvelle « formule magique » qui viendrait se substituer à celle que notre modèle sociétal actuel nous a vanté.

Afin de mieux saisir ce qu'est le bonheur au sens noble du terme, il convient de comprendre que nous sommes constitués d'une palette d'émotions. Les quatre catégories principales sont : la colère, la peur, la tristesse et la joie. Comment ressentir et apprécier la joie si nous n'investissons jamais les autres émotions ? Notre vie terrestre n'est pas destinée à vivre une joie permanente et cela est une bonne nouvelle ! Chaque émotion a sa raison d'être, n'est ni bonne ni mauvaise, ni positive ni négative. Une émotion est un indicateur, un signal de son être intérieur qui demande une attention. Elle ne

se gère pas, ce qui signifierait y mettre un couvercle ou négocier avec elle. Une émotion mérite d'être pleinement accueillie et vécue, afin de lui laisser la place de s'exprimer puis de passer. Toute émotion est destinée à passer, y compris la joie. La vie est faite de vagues émotionnelles. Et c'est ok ! Le bonheur, c'est savoir accueillir et laisser passer...

« Espérer le bonheur ou générer du sens ? » demande Carolyn Baker¹...

Le vécu des émotions traversées au regard de la prise de conscience des effondrements en cours n'est pas linéaire et peut même comporter des effets « spirales » et rétroactifs. Intégrer qu'il faut du temps pour aller vers l'acceptation et que des étapes plus ou moins agréables sont nécessaires en fonction de l'histoire personnelle de chacun.

Inutile de vouloir changer les gens. La nature humaine ne « changera » pas. D'ailleurs, faudrait-il vraiment changer l'humain ? Qu'est-ce qui est « bien » ou « mal » ? Qui peut arguer de le savoir ? Cependant, le fait de chercher de nouveaux modes de vivre ensemble, de communication, de gouvernance, d'intelligence collective... permet d'influer, de faire bouger les comportements y compris les nôtres. Ce ne sont pas les gens qu'on peut ni qu'on doit changer, mais nous pouvons aider à améliorer nos comportements, afin de tenter d'alléger, voire d'éviter les phénomènes destructifs et préparer l'après.

1. Livre « L'effondrement » éd. Écosociété 2016.



1^{er} décembre 2018

La nécessaire transition intérieure de l'humanité

Depuis quelques années que je fréquente les milieux écolos et alternatifs, j'avais trouvé cette expression pour imager ce que je constatais : « les gens sont bio dans leur jardin, mais ils ne sont pas bio entre eux ». Je trouvais que les gens étaient plutôt efficaces quand ils voulaient mettre en place des jardins sans pesticides, mais dans leur relation avec eux-mêmes et avec les autres, ils étaient pas vraiment « bio ». Ça m'avait freiné dans ma recherche d'un éco-lieu collectif. Je voyais bien que je n'y trouvais pas mon compte, car je m'attendais à des gens plus ouverts d'esprit, plus avancés dans leur cheminement relationnel. Je tombais sur des lieux où il y avait des conflits, où les gens se faisaient la gueule, avec une forme de violence psychologique. J'avais été déstabilisée et déçue. C'était mon niveau de conscience du moment en tout cas... parce qu'on peut pas dire que j'étais particulièrement douée relationnellement parlant ! Le suis-je devenue d'ailleurs ?...

Dans les différents groupes d'écolos que j'ai fréquentés, j'ai essayé de leur dire : si on ne se change pas nous-mêmes, on continuera de reproduire les mêmes comportements que ceux que l'on reproche à la société qui nous entoure. On ne peut pas essayer de la modifier uniquement en amenant des choses qu'on pense bonnes pour elle en matière d'écologie environnementale, il est nécessaire d'œuvrer pour notre écologie intérieure.

Si l'Homme n'essaie pas de s'améliorer dans ses comportements, et bien « bouffe bio » ou « pas bouffe bio », il reproduit les mêmes travers qu'il dénonce. Dans les mouvements écolos, militants, on retrouve des prises de pouvoir, des jeux de rôles... qui sont les mêmes que les attitudes que l'on dénonce dans la société que l'on critique et que l'on prétendrait changer.

On n'a plus le temps de s'occuper de l'un avant de s'occuper de l'autre (transition intérieure et transition environnementale) et il est essentiel de prendre soin des deux en parallèle. Ils sont indissociables et il me semble même totalement inutile de s'occuper de l'un sans l'autre. D'autres l'ont constaté et mis en œuvre : depuis quelques années, on assiste à l'explosion de ce qu'on appelle la gouvernance partagée, horizontale, avec des outils comme la sociocratie, l'holocratie, avec des asso comme l'Université Du Nous qui se spécialisent dans ces accompagnements-là, avec des Mooc des Colibris sur la gouvernance partagée, avec des personnes qui œuvrent dans les « entreprises libérées », les coopératives... Certes, ça ne bouge pas à l'échelle de ce qui serait nécessaire, tout comme au niveau de l'écologie environnementale, mais pour autant ça bouge assez fort. Est-ce que ce sera suffisant en quantité, en qualité et en vitesse... ?

Inutile enfin de chercher, d'attendre ou d'espérer la « guérison » du monde. Le monde est. Il n'est pas à guérir. Même si l'on cherchait à réparer ce que l'humain a eu comme impact, de quel repère partirions-nous ? S'il y a guérison, il y a maladie. À quel moment peut-on considérer que le monde aurait commencé à être malade ? Quel était son état initial qui serait considéré comme sain ? Impossible à savoir. De plus, « il » n'attend rien. Il vit et s'adapte. Tâchons de suivre son exemple.

Comment « muscler » sa résilience intérieure ? Concrètement, ça passe par :

Des pistes, enfin ! Avec une liste non exhaustive d'outils et de pratiques en fin de paragraphe.

D'une manière générale, tout ce qui va améliorer et optimiser notre santé dans les domaines physique,

psychologique et émotionnel va dans le sens de notre résilience intérieure.

Cela passe par identifier ses propres atouts, qui serviront d'appui à soi, aux autres, et nos éventuels points à renforcer. Durant cette démarche, il est essentiel de respecter sa propre nature et de ne pas chercher à passer en force ! S'accueillir tel que l'on est et se respecter. Ne pas chercher à avoir le physique de Rambo si on est un Minimoy ! Nous sommes tous différents et complémentaires ! C'est d'ailleurs cette richesse qu'il s'agit de conscientiser, d'identifier et d'utiliser !

De la même manière, nous plébiscitons tous les outils qui permettent de découvrir et de mieux connaître notre fonctionnement psychologique, émotionnel et physique, et par là même celui des autres. Il est intéressant, par exemple, de comprendre que derrière une émotion, il y a un besoin ; d'identifier ses besoins ; de découvrir qu'un besoin peut être nourri par différentes stratégies ; d'apprendre à différencier ses pensées de ses ressentis, les faits de ses besoins ; d'apprendre à écouter les différentes « voix » en soi ; de connaître des méthodes de centrage et d'ancrage.

Dans un autre registre et s'il fallait n'en retenir qu'un, ce serait celui-ci : découvrir ce qu'est notre zone de confort¹. S'amuser avec, prendre cela pour un jeu, se faire plaisir tout en visant à son élargissement, permettent d'explorer son rapport au connu et donc à l'inconnu, aux changements possibles sur de multiples plans, à tous types de fins. Jouer avec sa zone de confort permet aussi d'apprendre à apprivoiser la perte, toutes

1. Pour mémoire : la zone de confort est un état psychologique dans lequel une personne se sent à l'aise. Dans cette zone, elle peut garder le contrôle tout en éprouvant un faible niveau de stress et d'anxiété. Dès lors, un niveau constant de performance est possible. Source Wikipédia

sortes de pertes. Se mettre volontairement et consciemment « en danger » (minime hein pour commencer ! Pas la peine de jouer les gros bras direct !) renforce considérablement notre confiance en nous et notre capacité d'adaptabilité dans nos trois sphères : physique, émotionnelle, psychologique.

Arrivera le moment de questionner son rapport à la mort et, par là même, son rapport à la vie. Cette mort si taboue dans nos sociétés basées sur l'idéologie judéo-chrétienne est pourtant présente dans tout ce qui vit... L'épisode Covid-19 a probablement fait toucher du doigt à nombre d'entre nous ce rapport mental, moral, conditionné, que nous entretenons avec la mort. Notre propre mort, celle de nos proches, celle de tout un chacun. Avons-nous profité de cet épisode pour nous questionner sur le sujet ? Le système sociétal, économique a été mis à l'arrêt afin de chercher à limiter le nombre de morts humaines. Constatons au passage qu'il nous avait été précédemment impossible de l'arrêter ou même de le ralentir, ce qui aurait permis d'éviter la mort de nombreux autres êtres vivants... Pourtant, avec le Covid-19 qui sévissait, il aurait paru politiquement, socialement, et pour certains éthiquement incorrect voire impensable de maintenir la grande machinerie sociétale en route¹. Chacun tirera ses propres conclusions de ce constat. Quoi qu'il en soit, cette période particulière de l'humanité invite à conscientiser notre interdépendance avec le vivant.

1. Nous ne développerons pas ici la relative efficacité de ces mesures, au regard du nombre de morts provoqués précisément par elles : malades d'autres affections non pris ou moins bien pris en charge, personnes âgées privées de leur famille dans les EHPAD, futures pénuries alimentaires, et autres crises qui découleront des choix durant cette pandémie. Il sera probablement difficile d'attribuer des chiffres et des relations de cause à effet en fonction du domaine concerné.



2 mai 2018 – Bergerac – Peur de la mort

Quand je me demande pourquoi on peut avoir conscience de l'urgence sans pour autant agir pour modifier son quotidien et minimiser son impact environnemental, je fais rapidement et intuitivement le lien avec le rapport à la mort dans nos sociétés. La mort y est clairement taboue ! Or, impossible de comprendre l'effondrement, de le regarder en face sans mesurer qu'il va s'agir de pertes. Que ce soit des pertes financières, matérielles, de services, de biodiversité... et humaines. Dès lors que l'esprit s'en aperçoit, il semblerait qu'il « zappe ». Il nous fait entrer dans le déni, et dans une incapacité à faire face à la notion de changement, de perte, de fin, de mort. Afin de mieux appréhender notre rapport à l'effondrement, il me semble essentiel de revoir notre rapport à la mort, et donc à la vie, toutes deux étant liées, l'une n'existant pas sans l'autre.

Parmi les deuils à faire, il y a celui du futur qu'on nous a vendu quand on était gamin et que, bon gré mal gré, certains continuent de vanter et d'espérer. Une fois ce deuil fait, on peut envisager de mettre en adéquation notre mode de vie avec ce qu'on a compris et qui est en train d'arriver. Certains auront besoin de fonctionner dans l'autre sens : se mettre en mouvement et se lancer dans de nouvelles manières de procéder au quotidien, leur permettra de prendre confiance du fait que c'est possible et accessible pour eux, qu'ils y trouvent leur compte et donc permettra ce deuil du mode de vie actuel.

Par exemple :

– Commencer dès maintenant à se libérer de ses éventuelles addictions (café, thé, clope, chocolat et Cie...) et à se passer de produits exotiques et transformés qui

seront de plus en plus difficiles à se procurer, parce que chers, disparus ou devenus introuvables ou inaccessibles. Si on ne le fait pas par conscience écologique ni pour sa santé, penser « préparation à l'effondrement ! », ça passera peut-être mieux.

– Jeûner pour modifier son rapport à la nourriture et découvrir que l'on peut vivre très bien plusieurs jours sans manger ou avec un seul repas par jour.

– Prendre des douches froides pour apprendre à gérer ce stress, jusqu'à ce qu'il disparaisse et à réussir à respirer normalement sous l'eau froide.

Dans les trois cas on se confronte à nos pulsions de survie et on peut apprendre à les gérer, à repousser le moment où elles prennent le pas sur la raison et la bienveillance.



13 mai 2018 – Limoges
La Ferme Légère

De temps en temps, les gens nous disent, en parlant de notre choix de vie à Ferme Légère : « c'est super ce que vous faites, mais moi, je pourrais pas ». Ils développent en expliquant qu'ils tiennent à leur voiture personnelle, à leurs habitudes de vie et qu'ils n'envisagent pas, même au nom de la sauvegarde du vivant, de s'en séparer.

A l'inverse, d'autres personnes qui pensaient trouver des hurluberlus vivant à l'âge de pierre, sont agréablement surpris et, suite à leurs séjours chez nous, expriment pouvoir envisager de vivre « comme nous ». A minima, ils ramènent toujours des changements, plus ou moins engageants, dans leur quotidien.

Quelle proportion des uns ou des autres ? Difficile à mesurer, mais il me semble, sans avoir comptabilisé, que la proportion de ceux qui repartent inspirés est plus forte que ceux qui repartent dubitatifs.

L'équilibre à trouver réside dans vivre le quotidien et l'instant présent en tenant compte de notre prévision du futur, sans tomber dans trop de schizophrénie. Rappelons que vivre dans l'instant présent, en acceptant la situation sociétale et globale, est une recherche qui n'enlève pas nécessairement la souffrance intérieure ressentie face à la situation. Accueillir ces émotions inconfortables fait partie du processus et l'action est salvatrice et thérapeutique. Apprendre à identifier le « positif », et à voir une « opportunité » plutôt qu'un problème est aussi une philosophie salvatrice et thérapeutique...



10 janvier 2019 – Méracq
Se projeter

Mon constat du jour : l'humain a besoin de projets et de se projeter. En prenant conscience de cela, j'ai l'impression de comprendre notamment les plus jeunes. Difficile d'acter que sa vie va basculer par rapport à tout ce qu'on connaît jusqu'ici. Difficile de se rendre compte que le modèle pour lequel on nous a « élevés », qu'on a essayé de comprendre et auquel on a essayé de s'adapter, va s'arrêter, sans qu'on sache trop comment et encore moins ce que sera l'après. Difficile de lâcher sur les projets d'avenir. Vivre au jour le jour. Depuis le temps que les philosophies orientales nous disent de vivre « l'instant présent »... c'est le moment d'apprendre et de s'accrocher aux branches !

Toutes ces propositions peuvent se réaliser en solo, en duo ou en groupe plus nombreux, cela permet de se sentir écouté, peut-être même compris et soutenu.

D'ailleurs, c'est l'occasion de préparer l'entraide, la coopération, la résilience collective, sans laquelle les résiliences individuelles seront probablement vaines ou peu durables.

S'ouvrir à l'autre, créer du réseau social, être en lien avec tous types de personnes (varier de milieu social, politique, éducatif, culturel...), apprendre dès maintenant à faire avec tout le monde, nourrir ces liens, célébrer ensemble... autant d'actions bénéfiques vers la résilience individuelle et globale.

Pour les plus enclins à la découverte, cela peut passer par se former à des approches d'intelligence collective, à des outils de communication relationnelle, de résolution de conflit. Par ailleurs, la situation actuelle nécessite que ces outils soient largement utilisés et diffusés.

Attention aux projections. À celles que l'on entretient au sujet du futur et au sujet de l'autre. Notre esprit est très fort pour se raconter tout un tas d'histoires. Connaître son système de croyances, c'est aussi identifier les histoires qu'on se raconte à soi-même, souvent issues de son passé, qu'il soit familial, culturel, social (venant de sociétés, parents, éducateurs...). Exemple : les hommes sont des machos, les femmes sont vulnérables... Autant de freins et de blocages potentiels à une coopération dans des circonstances inconfortables avec des inconnus.

Ne pas oublier de rester humbles : toutes nos actions vers plus de résilience auront plus ou moins d'effet, d'utilité, pour nous-mêmes et pour les autres. Ne pas oublier non plus de se faire plaisir en le faisant !

Attention à nos schizophrénies, qui nous soulèveraient de la culpabilité ! Profitons-en pour identifier nos « incohérences », nos dissonances. Sans se flageller !

Chaque chose en son temps, on fait ce qu'on peut ! « Il y a urgence ! » clameront certains... Certes... mais chacun fait de son mieux, alors restons bienveillant avec nous-mêmes.

Et puis ce n'est pas parce qu'on étiquette un point comme « incohérent » dans notre vie qu'on va nécessairement agir pour le modifier. Peut-être n'est-il pas du tout modifiable ou peut-être qu'on ne souhaite pas le modifier. Dans ce cas, ce sera un point de plus sur lequel cheminer vers l'acceptation...

Exemples de pratiques vers une meilleure résilience intérieure

Communication Non Violente ou Bienveillante, ou Vivante (auto-empathie, co-écoute, marelles...) – Cercles restauratifs (le conflit est observé comme une opportunité) – Yoga – Méditation (peu importe le style) – Sophrologie – Auto-massages – Qi Gong – Chant – Huttes de sudation – Marche consciente – Thérapies diverses – Lectures – Massages – Le « travail qui relie » et l'écopsychologie – Jeûne – Tenir un journal intime (excellent exutoire à émotions) – Revenir au jardin, renouer avec le végétal, l'animal, les éléments (terre, eau, feu, air, bois) – Redécouvrir les joies de la musique acoustique... Faire l'amour et tout ce qui fait du bien !

Pour finir, soulignons ce que cette situation d'effondrement en cours **peut amener de positif**¹ :

La création de résilience locale permet de tisser de nouveaux liens sociaux de qualité, de retrouver du sens au quotidien et dans nos vies en général, de retrouver des métiers oubliés et savoir-faire anciens, de créer de

1. Réflexions issues en partie d'un temps d'émulation créative ayant lieu pendant nos stages à la Ferme.

la solidarité. Les liens et les échanges nécessaires à cette résilience locale nous poussent à renouveler nos modes de gouvernance et nos systèmes éducatifs. La sobriété, pierre angulaire d'un mode de vie plus résilient, renforce notre lien avec la nature et le vivant, nous ramène à l'essentiel et nourrit une « spiritualité » laïque. Tout cela, effondrement ou pas, favorise un monde moins matérialiste où la culture, la liberté et la créativité peuvent à nouveau fleurir. Enfin, une baisse de la pression humaine ne fera pas de mal à la planète¹.

En conclusion

S'intéresser à l'effondrement et parler de cheminement intérieur, de résilience émotionnelle... ne signifient pas que l'on soit complètement autocentré. Pour autant, il est facile d'exprimer ou de glisser vers le nombrilisme, car nos réflexes de survie peuvent vite faire surface et prendre le dessus, et ainsi nous faire oublier les valeurs comme le respect et l'attention à l'autre, le partage, la bienveillance...

Nous avons conscience qu'il faut laisser du temps au temps pour effectuer ce cheminement intérieur qui permet d'accéder à l'acceptation de la situation, et surtout de redonner l'élan d'agir. Dans ce cas de figure, l'inaction vécue, ou plutôt subie, qui s'était mise en place par le sentiment d'impuissance et de « submersion » face aux événements, fait place à une capacité à se remettre en action, une fois la phase d'acceptation pleinement vécue. En même temps, nous avons vu que cet élan d'agir peut être thérapeutique et s'insérer à

1. On aurait bien développé un peu plus ce paragraphe, mais notre éditeur nous met la pression pour que nous réduisions le nombre de pages (sans doute pour économiser quelques arbres).

d'autres moments du processus intérieur. Dans ce cas, l'action permet de continuer de donner du sens à son quotidien, de reprendre confiance aussi (en soi, en l'avenir peut-être, en autrui...) et amène lentement vers la phase d'acceptation.

Agir pour accepter. Accepter pour Agir.



5 août 2019 – Stage à la Ferme

Je me sens toute vaporeuse. Je récupère tout juste de la semaine de stage qui vient de s'écouler. Pouf! Dense! Danse! Neuf personnes nous ont fait confiance et sont venues participer à notre tout premier stage à la Ferme. « Quelles résiliences face à l'effondrement? » Fallait oser! Ils l'ont fait! Et il semblerait, d'après les témoignages écrits, récoltés anonymement en fin de stage, qu'ils aient apprécié plus qu'ils n'avaient espéré. Ça me fait tout bizarre. J'en n'attendais pas tant moi non plus. Certes, on a tous, cohabitants de FL, tout donné pendant cette semaine. Ce fut intense, en matière de planning, mais aussi en matière d'échanges intellectuels, émotionnels. Vivants! On s'est tous sentis vivants! C'était beau. La barre me paraît haute pour les prochains stages, et je vais tâcher de pas oublier qu'il est aussi possible que ça plaise moins, que ça fonctionne moins bien suivant notamment le groupe et les individus le constituant, mais aussi suivant ma forme personnelle et ma capacité à être présente à ce moment-là. En tout cas, cela me conforte dans cette proposition de stage qui semble avoir nourri chacun au-delà de ses attentes. Cela me conforte d'une manière générale sur la proposition « Ferme Légère », sur le fait de garder notre lieu ouvert, de montrer nos réussites, mais aussi de continuer d'oser montrer là où on est plus en difficulté. Pas toujours facile d'être authentiques.



22 juillet 2019 – Méracq
Le « modèle » Ferme Légère

Le fait d'inspirer des gens, et potentiellement leurs actes, est une source de satisfaction et donne du sens à mon quotidien. Pourtant, c'est pas tous les jours facile pour moi, ces allées et venues de visiteurs, amis, famille, wwoofeurs, et maintenant des stagiaires. Je manque d'espace et de temps pour prendre soin de moi, et en même temps, je sais que ces accueils de personnes extérieures me nourrissent et qu'ils ont du sens pour le présent et potentiellement pour l'avenir. Cela nourrit mon besoin de participer, d'initier, d'inspirer, de coopérer, de partager, de créer du lien... J'ai beau me dire de ne pas oublier cela, parfois j'oublie et je râle. Surtout les jours où j'ai des coups de mou, où je n'ai pas pris soin de me ménager des pauses pour me ressourcer physiquement... Et puis ça passe, et je repars de plus belle avec l'envie encore plus forte de contribuer!

J'ai pourtant moi-même cherché la médiatisation qui a engendré l'augmentation du passage à la Ferme. Au départ, ce qui était important pour moi, c'était « faire parler de l'effondrement ». J'avais ça en tête, comme une nécessité. Ça c'est fait via le voyage à vélo, et puis, chemin faisant, ce qui a intéressé les médias a été notre lieu de vie Ferme Légère. Et très vite, on est devenu un « écolieu qui se prépare à l'effondrement ». Ce qui est à la fois vrai et faux. Parce qu'on a fait ce choix de vie avant de s'intéresser de près à l'effondrement sociétal, et aussi qu'on ferait ce choix-là quoi qu'il en soit. Mais bref... les médias, les coups de fil, les mails, les accueils. Tout cela est notre quotidien, et on n'a pas envie que ça s'arrête, parce que c'est réconfortant, nourrissant et satisfaisant de voir les gens repartir de chez nous

avec les yeux qui brillent, comme une flamme qui ce serait ravivée en eux ! C'est beau ! Ce sont de précieux cadeaux de la vie.

Nous-mêmes sommes passés par de nombreuses phases émotionnelles, même si nous n'avons pas la sensation d'avoir vécu les phases de « déni » ni de « peur », nous sommes passés par la colère, la culpabilité, la frustration, le découragement induit par l'incompréhension de l'inaction de la société civile et de la sphère politique. Il nous semble que notre pleine acceptation est passée et passe encore par notre action quotidienne, sur plusieurs sphères en même temps : via notre lieu de vie collectif décroissant Ferme Légère, via le voyage à vélo, les nombreuses soirées animées autour du sujet, la collecte et le traitement des informations récoltées, via ce bouquin, via l'énergie que l'on met dans nos groupes locaux, régionaux autour des thèmes « effondrement et résiliences », via la mise en place et l'organisation des stages à la Ferme et ailleurs, via l'accueil de médias...

Laissez-vous le temps, n'oubliez pas d'être humbles, et doux avec vous-mêmes dans ce processus. Accueillir l'extérieur, c'est d'abord accueillir l'intérieur. La panique entraîne la précipitation et la précipitation entraîne les maladresses.

Nous n'avons plus le temps de « changer le monde ». Donnons-nous au moins le temps de digérer cette nouvelle...

Nous pouvons tenter de créer l'après, nous pouvons l'imaginer, l'espérer même, tout en restant honnêtes et lucides sur ce à quoi s'attendre et en acceptant l'idée que ce ne sera pas non plus comme nous l'imaginons, mais plus ou moins proche de cela.

Sans oublier de rester connecté à soi, au tout, à prendre du recul et à savourer l'instant. Parce que maintenant, à cet instant où vous lisez ces lignes, vous

faites probablement partie de ceux qui ont un toit (une caravane, une grotte ou une cabane au fond des bois comptent !), des fringues (peau de bête ça compte aussi !), et pour la plupart d'entre vous un interrupteur sur lequel vous allez appuyer pour couper la lumière (nucléaire quasi sûr à 70 %), vous allez vous servir un verre d'eau traitée issue du robinet (desservi par un service plus ou moins public), et peut-être une gourmandise en ouvrant votre réfrigérateur.

Bonne nouvelle donc : tous vos besoins de base étant nourris ! Vous pouvez consacrer vos neurones à passer à l'action en vue d'un amortissement des chocs, de mise en place de résiliences intérieure, individuelle, familiale, collective, communale, intercommunale... et ce sera déjà bien si tous les lecteurs s'y mettent, les inter-connexions se feront aussi. Inspirons-nous largement les uns les autres, soutenons-nous, constituons des réseaux !

Le pétrole coule encore à flot et c'est le moment de s'en servir sans culpabiliser pour se préparer à l'après-pétrole ! Pourquoi ne pas culpabiliser ? Parce que de toute façon si ce n'est pas nous qui l'utilisons pour notre « cause », les autres continuerons de l'utiliser jusqu'au bout pour pourrir la Planète en la rongant jusqu'à la moelle, sans avoir rien mis en place de résilient ! À vos méninges, et hauts les cœurs !

L'effondrement est une période à vivre et non un moment à passer. C'est le temps d'expérimenter et de se sentir vivant ! De belles opportunités d'humanité s'offrent à nous ! Réjouissons-nous de participer à la dynamique de la vie !



22 septembre 2019 – Méracq
Ma Vérité

Je me demande si mon engagement à Ferme Légère correspond bien à ce que je ressens comme le « sens de ma vie ». Est-ce que « ce que je participe à mettre en place ici » sonne « juste » pour moi ? J'en doute parfois. J'ai besoin d'un point, que j'aime faire régulièrement. J'aime ces moments de doutes, je les trouve sains. Examinons : à Ferme Légère, on consomme moins que la majorité des gens engagés dans la société thermo-industrielle. Pour autant, moins qu'eux n'est pas un repère suffisant pour moi. Ce que j'ai besoin de savoir, et, à défaut, d'estimer, c'est si mon impact sur mon environnement lui permet d'exister au même titre que moi ou bien si je l'étouffe à petit feu, imperceptiblement. À entendre la conf de Mignerot ce matin, j'estime plutôt que notre mode de vie à Ferme Légère est au-dessus de mon exigence personnelle. Je vis trop « bien », trop de confort encore, trop d'impact nuisible. Je ne sens pas que mon mode de vie soit suffisamment « léger ». L'idée est que si je dois continuer à m'investir et à faire connaître les choix de vie que nous faisons à la Ferme, dans l'optique de « montrer un exemple » de ce qu'il serait nécessaire d'engager par tous afin, non pas d'uniquement « réduire » notre empreinte, mais d'arriver à minima à l'équilibre par rapport à la Planète, alors, dans ce cas, j'ai besoin d'être sûre qu'on est dans les clous. Or, j'en doute. J'en doute parce qu'on a de jolis panneaux solaires (d'occas mais quand même...), parce qu'on a même racheté (d'occas mais quand même) des appareils électro-ménagers pour utiliser l'élec qu'on auto-produit afin d'en perdre le moins possible. J'en doute parce qu'on a une belle maison, fraîchement rénovée avec des espaces privés qui se

résumant à nos chambres, certes, mais pour autant qui sont spacieuses. Parce que, malgré la récup, on a aussi acheté nombre de matériaux, labellisés « écolos », mais ayant tout de même été « designés », fabriqués, commercialisés, transportés... Je décide d'investiguer et de me lancer (enfin) dans la lecture de « Sapiens, une brève histoire de l'humanité », espérant que ce bouquin m'éclairera sur ce que serait le point d'équilibre quant à mon mode de vie. J'ai la sensation, depuis très longtemps dans ma vie, que les seuls qui sont en équilibre sont les tribus de chasseurs-cueilleurs. Mon fantasme a toujours été de vivre comme eux, voire d'aller vivre avec eux. Cette fois, je suis bien décidée à avancer sur mon fantasme et à l'éclaircir. Vais-je y parvenir ?



23 septembre 2019
Sapiens vas-tu m'éclairer ?

Ce matin, j'ai déjà bien avancé dans le bouquin. Mais j'ai eu d'autres prises de conscience pendant la nuit. Ma porte de sortie dans ces moments de questionnements existentiels, c'est lorsque je prends du recul sur ma vie, sur nos vies, sur la vie. Je trouve la vie insaisissable, mystérieuse. Je la trouve également merveilleuse et d'une immense beauté. Cela m'amène d'une part dans un état de contemplation et d'autre part dans un état de compassion et de pardon « universel » avancé qui me permet de passer au-dessus des rancœurs que je nourris encore parfois contre l'être humain, moi y compris (sous forme de culpabilité). Suite à ces moments que je nomme « contemplatifs », nulle question pour autant de se laisser aller en àkoiboniste, à consommer ou bien à se « contenter » de mon niveau de consommation actuel. Continuer de le baisser et le faire avec

bon sens reste un objectif. Par contre, je me sens bien plus « en phase », alignée, centrée avec mon être intérieur. Celui qui est en paix quoi qu'il arrive. Celui qui sait accueillir avec son cœur, et utiliser sa tête sans la laisser dominer. C'est le même état qui m'amène à des prises de recul sur les notions de « bon ou mauvais », de « bien et de mal ». Rien n'est ni bien ni mal. Cela existe uniquement dans nos imaginaires d'humains. La vie est. Et c'est cela qui compte.

Dans ces moments-là également, je prends du recul concernant notre « travail » autour de l'effondrement sociétal, concernant ma nécessité d'en parler, d'en faire parler, d'œuvrer pour « adoucir » les chocs. Je conscientise que c'est une partie de moi qui cherche cela, par souci de son niveau de confort et de celui des autres. Mais, avec un peu de recul sur la vie, ces « inquiétudes » n'ont pas lieu d'être et tout ce remue-ménage autour de ce qui arrive dans cette phase de la vie sur Terre n'est qu'une broutille. Tant de magnifiques moments sont à vivre. Tant de beautés à contempler, tant de personnes à aimer. Et cela peut déjà très bien nourrir sainement une vie d'être humain, y compris en période d'effondrement.

À moins que toutes ces « justifications qui sonnent comme spirituelles » ne soient que dissonance cognitive... ?

Inepties

Tous ce que vous avez lu jusqu'à cette page n'est qu'inepties. Tout va bien, c'était pour rire.

Des inondations, il y en a eu avant, des étés chauds aussi. Vous n'avez pas vu que le niveau de la mer avait significativement monté pendant les dernières vacances, le prix du pétrole ne monte pas non plus. Le flux des camions continue, les grandes surfaces sont toujours aussi clinquantes et leur fréquentation est revenue à la normale après la parenthèse Covid-19. Les nouveaux modèles de voiture se succèdent, toujours plus gros, plus équipés, plus connectés, plus intelligents. Le maïs pousse, comme chaque année. Si les OGM, les nanos, le triphénol-8, le nucléaire et les ondes des téléphones portables étaient vraiment mauvais pour la santé, nous serions tous malades.

Les écolos sont les malades, parce que plus faibles, ou parce qu'ils aiment ça, ou les deux. Ils passent leur temps à se plaindre et à critiquer une société dont ils profitent bien par ailleurs et dont ils sont incapables de se passer. Faut bien qu'il y ait des pas contents, il y en a toujours, peu importe la situation.

Le changement climatique est une arnaque, un bazar médiatique pour détourner des vrais problèmes, pour nous culpabiliser, nous emmerder avec des robinets à fermer toutes les 3 secondes, la box à débrancher alors qu'elle met des plombes à redémarrer, la bagnole qu'il faut absolument acheter mais qu'il faudrait pas utiliser après, et le pot de nuitella bio-éthique trois fois plus cher et moins bon. Merde à la fin. Des variations du climat il y en a toujours eu et si ça rend certaines zones pas habitables, d'autres le deviennent, y a qu'à se

déplacer. On a été capable d'aller sur la Lune et on ira bientôt sur Mars, alors studie un peu your inglish and be ready to move, patate !

Ben oui, il y aura plus de pétrole, et alors ? La pile à combustible est prête, l'hydrogène est l'élément le plus abondant dans l'univers, les voitures électriques sont au point et vont petit à petit remplacer les voitures thermiques, un peu de patience.

L'économie se dématérialise à une vitesse fulgurante, on fait mille fois plus de trucs grâce à nos smartphones tout en consommant moins de temps et d'énergie, la surpopulation est donc aussi une peur irrationnelle, le développement technologique accompagne la croissance de la population, pourquoi ça s'arrêterait ?¹ Pourquoi ça s'effondrerait ?

Une croissance limitée dans un monde potentiellement infini est un lamentable gâchis, seuls les mauviettes et les écolos pensent le contraire.

1. C'est trop sympa d'écrire des trucs pas étayés, sans cohérence, sans sources. Nous aurions dû écrire un bouquin climato-sceptique, ça aurait été moins de boulot.

Extroduction

Il n'est pas facile d'exprimer sa pensée jusqu'au bout dans nos sociétés accélérées, multi-connectées, numérisées, instantanées. Peu de lieux permettent un débat posé et constructif. Rares sont les moments de dialectique dont l'on sort grandi, enrichi des idées de l'autre.

Écrire un livre, c'est la possibilité d'aller explorer les moindres recoins de ses idées, sans être interrompu, sans que l'objet de la réflexion ne change perpétuellement avant d'avoir rien produit de neuf. C'est avoir un temps de parole potentiellement infini, avec tout le temps de réflexion qui nous semble être nécessaire pour minimiser le risque de dire une idiotie. Des idioties il y en a forcément dans ce que vous venez de lire, espérons qu'il y aura assez de choses pertinentes pour qu'au final vous soyez plus inspiré que dépit.

En tout cas nous avons pu essorer nos idées jusqu'à la moelle, tirer des fils jusqu'à ce qu'ils se rompent ou qu'ils ramènent une perle. Au final nos idées sont plus claires et notre moral, s'il en avait eu besoin, s'en serait trouvé remonté.

Car si l'idée de l'effondrement porte bruyamment un imaginaire inquiétant, alimenté par des films ridicules et des commentaires cinglants sur internet, l'étude de cet effondrement nous a amenés à une vision bien moins sombre que prévu. L'effondrement n'est pas un basculement instantané dans un chaos total. Il n'est pas que affreux, horrible et négatif, il porte aussi du neuf, des possibilités nouvelles, des horizons qui se débouchent.

L'effondrement n'est pas un pire à éviter mais, peut-être, notre dernière chance.

Nous avons commencé ce livre à vélo, nous le finissons confinés, et avons gardé une question pour la fin : Le vélo est-il un outil capable de traverser l'effondrement de nos sociétés et leur survivre ? Qu'est-ce qu'elle est con cette question ! Elle n'a pas de sens. On ne traverse pas l'effondrement, c'est une période à vivre qui sera plus longue que la vie de la plupart de nos lecteurs. Le vélo y aura une belle place¹.

1. Peut-être pas nos vélos couchés qui sont pas vraiment adaptés aux routes défoncées.

Remerciements traditionneux



21 août 2019 – Méracq – Arf

À Marc: merci pour l'élan de ce bouquin et pour notre coopération. J'ai cramé quelques neurones, mais j'en ai aussi découvert d'autres, et rétabli des connexions oubliées. Coopération parfois complice, et parfois houleuse, mais toujours constructive et nourrissante.

À tous ceux qu'on a rencontrés sur la route, à vélo, aux soirées, à tous ceux qui ont laissé leurs témoignages vidéo qui ne seront finalement pas utilisés parce qu'on a filmé avec du mauvais matos: merci!

À tous les médias qui nous ont soutenus: merci! Et particulièrement à... non mais si je l'écris, ça va faire des jaloux! C'est ça le truc avec les remerciements, c'est que t'as toujours peur d'oublier quelqu'un, ou d'en faire trop et moi j'aurais plutôt tendance à en faire trop!

Alors je m'arrête là, une fois n'est pas coutume, après un merci tout particulier à mes parents, parce que quand même, s'ils n'avaient pas été là, je ne serais pas là non plus à écrire toutes ces conneries! Merci la vie!



21 août 2019 23 h, c'est presque la fin.

À celles et ceux qui restent dans l'action sans se mentir.



20 avril 2020 Et merci aux éditeurs...

En leur proposant notre manuscrit, nous savions qu'Utopia était une maison d'édition « alternative et engagée ». Nous sommes allés de bonnes surprises en bonnes surprises : quasiment aucune coupure de notre mouture originale, les propositions de modif sont restées constructives sans s'imposer. Nous sommes très contents de la coédition avec Passerelle Éco, premier média à nous avoir soutenu au moment du voyage à vélo. Des relations sincères et respectueuses avec nos deux coéditeurs, que du plaisir ! Merci à Denis, Jean-Luc et leurs coéquipiers !

Les éditions Utopia

Ces ouvrages sont disponibles en version papier et en version numérique chez les libraires et sur les sites de vente en ligne.

COLLECTION CONTROVERSES

Par le Mouvement Utopia :

Sans-papiers ? pour lutter contre les idées reçues, juin 2010

Nucléaire, idées reçues et scénarios de sortie, novembre 2011

Le travail, quelles valeurs ? idées reçues et propositions,
novembre 2012

Agriculture et alimentation, idées reçues et propositions,
mai 2014

Propriété et communs, idées reçues et propositions,
janvier 2017

Démocratie ?, idées reçues et propositions, mai 2018

Migrations, idées reçues et propositions, septembre 2019

COLLECTION RUPTURES

Thomas Coutrot, David Flacher, Dominique Méda, *Pour en finir avec ce vieux monde, les chemins de la transition*, avril 2011
(épuisé). Disponible en version numérique

Nicolas Sersiron, *Dette et extractivisme, la résistible ascension d'un duo destructeur*, octobre 2014

Guillaume Borel, *Le travail, histoire d'une idéologie*,
novembre 2015

Renaud Duterme, *De quoi l'effondrement est-il le nom ?*,
mars 2016

Collectif, *Des droits pour la nature*, septembre 2016

Aurélien Bernier, *La démondialisation ou le chaos*, octobre 2016

- Aurélien Bernier, *Les Voleurs d'énergie, Accaparement et privatisation de l'électricité, du gaz, du pétrole*, septembre 2018
- André Koulberg, *Le FN et la société française*, mars 2017
- Jean-Jacques Gury, *Le coup d'État milliardaire, petit traité de résistance au néolibéralisme*, novembre 2017
- Stéphane Bikialo, Julien Rault, *Au nom du réalisme, Usage(s) politique(s) d'un mot d'ordre*, janvier 2018
- Jean-Francois Simonin, *La tyrannie du court terme*, octobre 2018
- Alain Coulombel, *De nouveaux défis pour l'écologie politique*, mars 2019
- Jean-Marc Sérékian, *Capitalisme fossile. De la farce des COP à l'ingénierie du climat*, mai 2019
- Aurélien Bernier, *L'illusion localiste*, janvier 2020
- Valérie Garcia et Marc Pleysier, *Voyages en effondrement*, juin 2020.

COLLECTION THÉMATIQUE DÉCROISSANCE

- Baptiste Mylondo, *Un revenu pour tous, précis d'utopie réaliste*, juin 2010 (épuisé)
- Baptiste Mylondo, *Pour un revenu sans condition*, novembre 2012
- Vincent Liegey, Stéphane Madelaine, Christophe Ondet et Anne-Isabelle Veillot, *Un projet de décroissance, manifeste pour une DIA*, janvier 2013
- Michel Lepesant, *Politique(s) de la décroissance*, juin 2013
- Paul Ariès, *Écologie et cultures populaires*, mars 2015

COLLECTION THÉMATIQUE AMÉRIQUE LATINE

- Marta Harnecker, *Amérique Latine, laboratoire pour un socialisme du ^{xx}e siècle*, novembre 2010
- Rafael Correa, *De la République bananière à la Non-République*, septembre 2013
- Alberto Acosta, *Le Buen vivir, pour imaginer d'autres mondes*, mars 2014

COLLECTION THÉMATIQUE DÉPASSER LE PATRIARCAT

- Collectif Femen, *Le Manifeste Femen*, avril 2015
- Taslina Nasreen, *À la recherche de l'amant français*, octobre 2015
- Davy Borde, *Tirons la langue, plaidoyer contre le sexisme dans la langue française*, avril 2016

HORS COLLECTION

Thierry TERNISIEN d'Ouille, *Réinventer la politique avec Hannah Arendt*, novembre 2010

Mouvement Utopia, *Le Manifeste Utopia*, janvier 2012

Emmanuel DELATTRE, *Requiem pour l'oligarchie*, avril 2013

La Confédération paysanne, *Cause animale, cause paysanne*, février 2020.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Mouvement Utopia, *Le Manifeste Utopia*, Parangon, 2008

Mouvement Utopia, *Le Manifeste Européen*, L'Esprit Frappeur, 2009

Dans ses livres et revues, Passerelle Éco collecte et diffuse les bonnes pratiques des initiatives permaculturelles et écovillageoises et les témoignages de leurs acteurs. Ayant consacré quelques numéros à la manière avec laquelle ces alternatives s'inscrivent face à l'effondrement, la revue a pu présenter le voyage de Valérie et Marc, ainsi que la conception de la Ferme Légère.

Lorsque le livre Voyages en Effondrement a ensuite été élaboré, c'est tout naturellement que Passerelle Éco est devenu partenaire:-)

www.passerelleco.info

Passerelle Éco anime également un réseau d'inter-information autour de l'annonce des écoprojets, de leurs ressources et de leurs besoins.

À travers ces échanges, ces rendez-vous, ces liens dans le concret et dans le quotidien, se tisse peu à peu un écovillage global.

www.ecovillageglobal.fr

Les Éditions Utopia
61, bd Mortier 75020 Paris
www.editions-utopia.org
contact@editions-utopia.org
01 43 57 32 14

Creative Commons

Cette œuvre est mise à disposition sous licence Attribution – Pas d'Utilisation Commerciale – Partage dans les mêmes conditions – Indication de l'origine.



Ouvrage réalisé en partenariat avec Passerelle Éco



Direction artistique/couverture : Fabienne Couderc

Maquette : Palimpseste

Corrections : Isabelle Bloch, Henry Lombard, Erick Montagne
et Jean-Jacques Pascal

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Laballery
à Clamecy sur du papier issu de forêts gérées durablement labélisé
PEFC. Imprimeur certifié ISO 14 001

Dépôt légal : juin 2020
ISBN : 978-2-919160-37-2 – N° imprimeur : 005108

Effondrement? La récente pandémie Covid-19 a rendu plus concret l'objet de réflexion initié par cette étrange population autodéclarée collapsologue. Cette crise sanitaire mondiale sera-t-elle un accélérateur de l'effondrement de la civilisation thermo-industrielle?

Si le sujet est inquiétant, il est aussi vital et passionnant. Le foisonnement des débats et l'extension récente de cette interrogation à un plus large public le confirment. Au-delà des nouveaux spécialistes : philosophes, scientifiques, collapsologues et maintenant épidémiologistes, les auteur.es, associant enquêtes, observations de terrain, argumentations scientifiques, écopsychologie et intuitions, exposent leurs cheminements, réflexions et prévisions sur cette question.

De quoi parle-t-on? Est-ce inévitable? Quels sont les changements prévisibles? Quelles sont encore nos marges de manœuvre? Est-ce que cela sera dramatique? Pour qui? L'effondrement a-t-il déjà commencé? Va-t-il être brutal ou s'étaler sur plusieurs décennies?

Mi-récit mi-essai, à la fois décalé, incisif, accessible et drôle, ce livre est la juxtaposition de plusieurs voyages simultanés : parcours intellectuels et émotionnels ; transformation de l'engagement militant ; voyage à vélo sur le thème de l'effondrement ; création et évolution de l'écolieu de vie collectif des auteur.es et enfin leur vision pour les années à venir.

L'objectif de cet ouvrage, après avoir dissipé les illusions de la transition écologique, est d'inviter à l'action afin de développer nos résiliences individuelles et collectives. Pour les auteur.es, l'effondrement, en même temps qu'une succession de catastrophes pour les humains actuels, est aussi porteur d'opportunités et de brèches où s'engouffrer.



Valérie Garcia est sophrologue et accompagnante en résilience individuelle et collective.
Marc Pleysier est ingénieur génie mécanique et écoconstructeur. Ils vivent à la Ferme Légère, un écolieu collectif rural et expérimental dans le Béarn. Depuis plusieurs années, ils sont actifs sur le thème de l'effondrement sociétal : présentations publiques, création de groupes locaux, interventions dans les médias, animation de stages, interpellation des instances politiques.

10 euros

